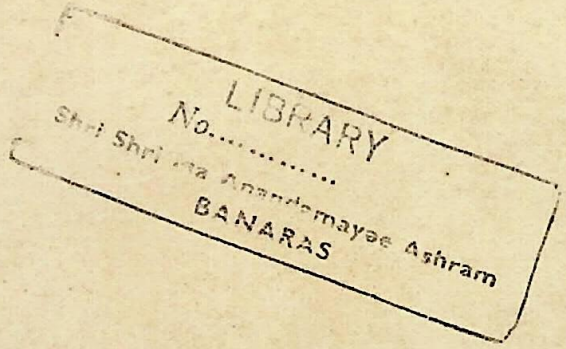
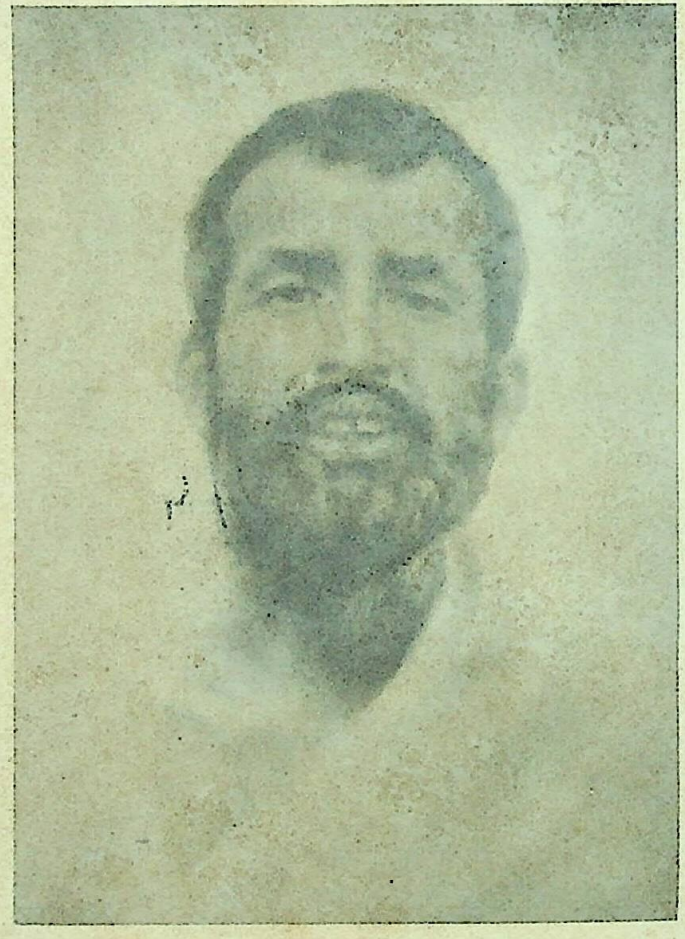
Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

7/4



CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS



Reproduction Rod. Schlemmer

RAMAKRISHNA

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ROMAIN ROLLAND

Essai sur la Mystique et l'Action de l'Inde vivante

*

LA VIE DE RAMAKRISHNA

7/4

LIBRARY
No.....
Shri Shri ... Anandamayee Ashram
BENARES

LIBRAIRIE STOCK
Delamain et Boutelleau
7, Rue du Vieux-Colombier
PARIS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

LIBRARY
No. .....
Shri Shri Ma Anandamayee Ashram
BANARAS.

À MA FIDÈLE COMPAGNE DANS CE PÉRIPLE DE L'AME,

MA SŒUR MADELEINE,

SANS QUI JE N'AURAIS PU ACCOMPLIR CE LONG VOYAGE

R. R.

Janvier 1929.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

J'ai eu constamment recours, pour écrire les deux livres annoncés à l'avant-titre du présent volume, aux conseils de la *Ramakrishna Mission*, qui a bien voulu mettre à ma disposition tous les documents utiles. Je suis particulièrement reconnaissant au vénérable président actuel du *Belur Math* et supérieur de l'ordre, *Swami Shivananda*, qui a eu la bonté de me communiquer ses souvenirs personnels du maître ; — à son pieux disciple direct et Evangéliste, *Mahendra Nath Gupta*, dont le nom s'efface modestement derrière une simple initiale ; — au jeune et religieux savant *Boshi Sen*, disciple à la fois de Sir J. C. Bose et de Vivekananda, qui m'a, autorisé par elle, fait part des Souvenirs inédits de *Sister Christine* (des disciples occidentaux de Vivekananda celle qui fut, avec Sister Nivedita, la plus intime confidente de sa pensée) ; — à *Miss Josephine Mac Leod*, l'amie active et dévouée du grand Swami ; — surtout à l'éditeur de la revue *Prabuddha Bharata*, *Swami Ashokananda*, que n'ont jamais lassé mes questions inlassables et qui n'a cessé d'y répondre avec la plus précise érudition. Je lui dois notamment sur la situation actuelle de la *Ramakrishna Mission* les renseignements les plus complets.

J'exprime aussi ma gratitude à *Mr Dhan Gopal Mukerji*, qui m'a le premier révélé l'existence de Ramakrishna, — et à mon fidèle ami *Dr. Kalidas Nag*, dont les conseils ont su plus d'une fois m'orienter.

Puissé-je avoir su mettre à profit l'aide de tant de guides excellents, pour le service de l'Inde qui nous est chère, et de l'Esprit humain !

R. R.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

*

A elle je dédie l'œuvre nouvelle que j'apporte : — à la Grande Déesse, invisible, immanente, qui lie de ses bras d'or la gerbe diaprée de la polyphonie : — l'Unité.

Elle est, depuis un siècle, dans l'Inde nouvelle, le but vers lequel est lancée la flèche de tous les archers. De cette terre sacrée, Gange de peuples et de pensées, ont surgi, dans ce siècle, des personnalités torrentielles. Quelles que soient les différences de l'une à l'autre, la direction est la même : l'Unité humaine, par le canal de Dieu. Mais à chaque relève d'équipes, l'Unité s'élargit, tout en se précisant.

Du début à la fin de ce grand mouvement, il s'agira toujours de la coopération, sur un pied d'égalité, de l'Orient et de l'Occident, et des forces de la raison avec celles — non pas de la foi, au sens d'acceptation aveugle, qu'elle a pris en des époques serviles et des races épuisées — mais de l'intuition vivante et voyante : l'œil au front du Cyclope, qui n'annule point, mais complète les deux autres.

Dans cette magnifique avenue des héros de l'esprit, que nous parcourrons plus loin [1], j'ai fait choix de deux hommes qui m'ont conquis, parce qu'ils ont réalisé, avec un charme et une puissance

1. Voir chapitre VI de ce volume : *Les Bâtisseurs de l'Unité. (Ram Mohun Roy, Devendranath Tagore, Keshab Chunder Sen, Dayananda).* — Cf. aussi : *L'Inde en marche* (Revue : *Europe*, 15 décembre 1928), où je fais une place à notre grand contemporain, *Aurobindo Ghose*, dont je reparlerai, à la fin de mon second volume.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

incomparables, cette splendide symphonie de l'Ame Universelle. Ils en sont, pourrait-on dire, le Mozart et le Beethoven — le *Pater Seraphicus* et le Jupiter tonnant — Ramakrishna et Vivekananda.

Le sujet de mon livre[1] est triple et un. Il comprend le récit de ces deux vies extraordinaires — l'une quasi fabuleuse, l'autre véritablement épique — qui viennent de se dérouler, de notre temps, à nos portes — et l'exposé d'une haute pensée, religieuse, philosophique, morale et sociale qui, sortie du fond des siècles de l'Inde, s'adresse à l'humanité d'aujourd'hui.

Bien que (vous le verrez) l'intérêt pathétique, la poésie fascinante, la grâce et la grandeur homériques des deux vies suffisent à expliquer que j'aie passé deux ans de la mienne à remonter leur cours et explorer leurs rives, afin d'y promener maintenant vos yeux, — ce n'est point la curiosité du voyage qui m'a invité à le tenter.

Je ne suis point dilettante. Et je n'apporte point aux lecteurs fatigués des raisons de se fuir, mais de se trouver. Trouver le moi profond, nu, sans masque, sans mensonge. Je me suis fait une compagnie de ceux qui l'ont cherché, qu'ils soient vivants ou morts, et je ne m'inquiète point des limites des siècles ou de celles des nations. Il n'est, pour l'âme nue, Occident ni Orient : ce sont ses vêtements. Le monde est sa maison. Et sa maison, étant de tous, est à tous.

---

1. En deux volumes.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Qu'on m'excuse si je dois, pour faire comprendre la pensée intime d'où est sortie cette œuvre, me mettre un moment en scène ! Mais c'est à titre d'exemple, nullement exceptionnel. Je suis un du peuple de France. Je sais que je représente des milliers d'hommes d'Occident, qui eux, n'ont pas les moyens ou le temps de s'exprimer. Chaque fois que l'un de nous parle, du fond du cœur, afin de se libérer, du même coup sa voix libère des milliers de silences. Donc, écoutez, non ma voix, mais l'écho !

Je suis né et j'ai passé mes quatorze premières années dans un pays du centre de la France, où ma famille était établie depuis des siècles. Ma race est exclusivement française et catholique sans aucun alliage étranger. Et le milieu d'enfance où j'ai été scellé jusqu'à mon arrivée à Paris, vers 1880, était d'une vieille province nivernaise, qui ne laissait filtrer aucun élément du dehors.

Or, en ce vase fermé, modelé dans l'argile des Gaules, avec son ciel bleu de lin et l'eau de ses rivières, j'ai trouvé, dès l'enfance, toutes les empreintes de l'univers. Quand plus tard, j'ai, le bâton à la main, parcouru les routes de la pensée, je n'ai, dans aucun pays, rien trouvé d'étranger. Toutes ces formes d'âmes m'étaient, dès l'origine, connues ou pressenties, étaient miennes. L'expérience du dehors m'apportait seulement la réalisation d'états intérieurs, que j'avais enregistrés, sans pouvoir toujours m'en procurer la clef. Ni Shakespeare ni Beethoven ni Tolstoï ni Rome, mes maîtres nourriciers, ne m'ont rien révélé que le : « *Sésame, ouvre-toi !* » de ma ville

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

souterraine, de mon Herculanum, qui dormait sous la lave. Et je me suis convaincu qu'il dormait au fond de beaucoup de ceux qui m'entouraient. Mais ils ignorent leurs assises, comme je les ignorais. Et très peu se sont hasardés au delà du premier étage de caves, que leur aménagea, pour leur strict usage quotidien, leur propre sagesse pratique, limitant ses besoins avec économie, et la volonté d'ordre des maîtres qui ont cimenté la tour à tour royale et jacobine unité de la France. J'admire cette construction. Historien de métier, j'y vois un des grands œuvres de l'énergie humaine, éclairée par l'esprit... *Aere perennius*... Mais, selon l'antique légende qui, pour que durât l'œuvre, voulait qu'on maçonnât dans les murs le corps vivant d'un homme, nos maîtres architectes ont noyé dans leur mortier des milliers d'âmes toutes chaudes. Et on ne les voit plus, sous le revêtement de marbre et le ciment romain... Mais moi, je les entends ! Et qui prête l'oreille les entendra comme moi, tandis que se déroule la noble liturgie de la pensée « classique ». L'office qu'on célèbre au maître-autel n'en tient presque aucun compte. Mais les fidèles qui suivent, cette foule docile et distraite qui s'agenouille et se lève, aux signes indiqués, ruminent dans leurs songes de tout autres herbes de la Saint-Jean. La France est riche en âmes. Mais la vieille paysanne les cache, comme ses écus.

Je viens de retrouver la clef d'un escalier perdu, qui mène à quelques-unes de ces âmes défendues. L'escalier, dans le mur, lové comme un serpent, se

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

déroule du fond des souterrains du Moi jusqu'aux hautes terrasses dont couronne le front la chevelure des étoiles. Rien de ce que j'ai vu là ne m'était paysage inconnu. Tout cela, je l'avais vu déjà, et je le savais bien, mais je ne savais pas où. J'avais plus d'une fois récité de mémoire — non sans fautes — la leçon de pensée, que j'avais jadis apprise (mais de qui ? d'un de mes moi très anciens...) Je la relis aujourd'hui, au clair et au complet, dans le livre de vie que me tend le génial illettré qui en savait par cœur toutes les pages : Ramakrishna.

Je vous le présente, à mon tour, non comme un livre nouveau, mais comme un très vieux livre, que vous tous avez épelé (mais beaucoup en sont restés au B. A, BA...) Au fond, c'est toujours le même livre qu'on lit. Mais l'écriture varie. Et les yeux, d'ordinaire, demeurent accrochés à la gaine du fruit, sans qu'ils mordent à la pulpe.

C'est toujours le même Livre. C'est toujours le même Homme. Le Fils de l'Homme, éternel. Notre Fils. Notre Dieu enfanté. A chacun de ses retours, il se révèle un peu plus, plus riche d'univers.

Avec les différences des pays et des temps, Ramakrishna est un frère plus jeune de notre Christ.

On peut, si l'on veut, démontrer, comme y peine l'exégèse libre penseuse d'aujourd'hui, que toute la doctrine du Christ est diffuse avant lui, dans l'âme orientale, ensemencée par les penseurs de Chaldée, d'Egypte, d'Athènes et d'Ionie. On ne fera jamais que la personne du Christ, réelle ou légendaire (ce

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

sont deux ordres de la même réalité [1]) ne domine à bon droit, dans l'histoire de l'homme, la personne d'un Platon. Elle est la création monumentale et nécessaire de l'Ame de l'humanité. Elle est son plus beau fruit, en un de ses automnes. Et le même arbre a produit, par une même loi de nature, la vie et la légende. Elles sont toutes deux la même chair vivante et le halo de son regard, de son souffle et de sa moiteur.

J'apporte à l'Europe, qui l'ignore, le fruit d'un nouvel automne, un message nouveau de l'Ame, la symphonie de l'Inde qui a nom Ramakrishna. On pourra démontrer (et nous ne manquerons pas de le signaler) que cette symphonie, comme celles de nos maîtres classiques, est maçonnée de cent éléments musicaux du passé. Mais la personnalité souveraine en qui se concentre la diversité des éléments, et qui les organise en une royale harmonie, est toujours celle qui donne son nom à l'œuvre, à

---

1. L'attitude des grands Indiens religieux à l'égard de la légende est caractérisée par un curieux criticisme, qui se marie à la foi. Il est bien remarquable que l'existence *historique* des personnalités qu'ils adorent comme dieux leur est à peu près indifférente — en tout cas, secondaire. Pourvu qu'elle soit *spirituellement* vraie, logique et vivante, peu importe sa réalité objective. Le plus croyant des hommes, Ramakrishna, disait :

— « *Ceux qui ont pu concevoir de telles idées ont dû être la chose même.* »

Et Vivekananda, qui doutait de l'existence objective de Krishna, comme de celle du Christ (plus que de celle du Christ), affirmait :

— « *Mais aujourd'hui, Krishna est le plus parfait des Avatars.* »

Et il l'adorait. (Cf. Sister Nivedita : *Notes of some wanderings with the Swami Vivekananda.)*

Les âmes vraiment religieuses reconnaissent le Dieu vivant, aussi bien dans l'empreinte qu'il a marquée sur le cerveau d'un peuple que dans la réalité d'une Incarnation. Ce sont deux réalités égales, aux yeux du grand croyant, pour qui tout le réel est Dieu. Et il n'est même pas sûr que, des deux, celle qui est la création d'un peuple ou d'un âge ne soit pas la plus imposante.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

laquelle ont travaillé les générations. Et de son signe victorieux, c'est elle qui marque l'ère.

L'homme dont j'évoque ici l'image fut le couronnement de deux mille ans de la vie intérieure d'un peuple de trois cents millions. Mort depuis quarante ans [1], il est un animateur de l'Inde de notre temps. Il n'était ni un héros de l'action, comme Gandhi, ni un génie de l'art ou de la pensée, comme Gœthe ou Tagore. Il était un petit paysan brahmine du Bengale, dont la vie extérieure se déroula dans un cadre limité, sans incidents marquants, en dehors de l'action politique et sociale de son temps [2]. Mais sa vie intérieure embrassa la multiplicité des hommes et des Dieux. Elle participait à la source même de l'Energie, la divine *Çakti*, que chante le vieux poète de Mithilâ, Vidyapati [3].

Très peu remontent à la source. Le petit paysan du Bengale, en écoutant son cœur, a retrouvé les chemins de la Mer intérieure. Et il l'a épousée, réalisant le verset des Upanishads [4] :

---

1. En 1886. Il avait cinquante ans. Son grand disciple, Vivekananda est mort en 1902, à trente-neuf ans. Que l'on n'oublie point leur proximité ! Nous avons vu les mêmes soleils. Le même radeau du temps nous a portés.

2. Tout autre, la vie de Vivekananda, qui parcourut l'Ancien et le Nouveau Continent.

3. « *Manifeste-toi, ô Déesse à l'épaisse chevelure !... Tu es une et multiple, tu contiens les milliers, et tu remplis le champ de bataille de l'ennemi !...* » *(Hymne à la Déesse de l'Energie, Çakti.)* Cf. sur Vidyapati, p. 36 de ce livre.

4. *Upanishad Taittiriya.*

Selon le Védanta, quand le *Brahman* absolu devient doué de qualités et commence à évoluer en l'univers vivant, il devient lui-même le premier évolué, le premier-né de l'Etre, qui est l'Essence de toutes les choses visibles et invisibles. — Celui qui parle ici est supposé avoir atteint à l'Identité complète avec Lui.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— Je suis plus ancien que les Dieux rayonnants. Je suis le premier-né de l'Etre. Je suis l'artère de l'Immortalité.

Je voudrais faire entendre le battement de l'artère, aux oreilles de l'Europe fiévreuse, qui a tué le sommeil. Je veux frotter ses lèvres, du sang de l'Immortalité.

R. R.

Noël 1928.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

AVERTISSEMENT AU LECTEUR D'ORIENT [1]

« *Salutation aux pieds du* Jñânin ! *Salutation aux pieds du* Bhakta ! *Salutation aux dévots qui croient au Dieu avec forme ! Salutation aux dévots qui croient au Dieu sans forme ! Salutation aux anciens connaisseurs de Brahman ! Salutation aux modernes connaisseurs de la Vérité !..* »

(Ramakrishna, 28 octobre 1882)

Je prie mes amis et lecteurs Indiens d'être indulgents aux erreurs que j'aurai pu commettre. Malgré toute la ferveur que j'ai apportée au travail, il est fatal qu'un homme de l'Occident donne, des hommes de l'Asie et de leurs expériences de pensée millénaire, des interprétations, maintes fois, erronées. Tout ce dont je puis témoigner, c'est de ma sincérité et des efforts pieux que je fais pour entrer dans toutes les formes de vie.

Toutefois, je ne cache point que je n'abdique jamais mon libre jugement d'homme de l'Occident. Je respecte la foi de tous, et je l'aime, souvent. Mais je ne m'enrôle jamais. Si Ramakrishna m'est proche, c'est que je vois en lui un homme, et non, comme ses disciples, une « Incarnation ». D'accord avec les

1. Ce livre paraît, en même temps, dans l'Inde et en Europe.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Védantistes pour admettre que le divin est dans l'Ame, et que l'âme est dans tout — que l'*Atman* est *Brahman* — je n'ai pas besoin d'enfermer Dieu entre les frontières d'un homme privilégié : c'est encore, à mes yeux, une forme (qui s'ignore) de « nationalisme » de l'esprit ; et je ne l'accepte point. Je vois le « Dieu » dans tout ce qui existe. Je le vois tout entier dans le moindre segment, comme dans le Tout Cosmique. Nulle diversité d'essence. Et quant à la puissance, elle est partout infinie : celle qui gît dans une pincée de poussière pourrait, si l'on savait, faire sauter un monde. La seule différence est qu'elle est plus ou moins concentrée, au cœur d'une conscience, d'un moi, ou bien d'un noyau d'atome. Le plus grand homme n'est qu'un plus clair miroir du soleil qui se joue en chaque goutte de rosée.

C'est pourquoi je n'établis jamais de ces fossés sacrés qui plaisent aux dévots, religieux ou laïques, entre les héros de l'âme et les millions de leurs obscurs compagnons du passé et du présent. Et pas plus que Christ et que Bouddhâ, je n'isole Ramakrishna et Vivekananda de la grande armée en marche de l'Esprit de leur temps. J'essaie, au cours de ce livre, de rendre justice aux géniales personnalités, qui 'ont, depuis un siècle, surgi de l'Inde renouvelée, réveillé les antiques énergies de leur terre, et fait refleurir sur elle un printemps de pensée. Chacune a créé son œuvre et chacune a ses fidèles, qui l'ont constituée en église et tendent inconsciemment à regarder celle-ci comme l'église d'un seul ou du plus grand Dieu.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Eloigné de leurs partis, je me refuse à voir ce qui les oppose : à la distance d'où je suis, les barrières des champs se fondent en l'immense étendue. Je ne vois qu'un même fleuve, un majestueux « *chemin qui marche* », comme dit notre Pascal. Et c'est parce que nul homme n'a, aussi pleinement que Ramakrishna, non seulement conçu, mais réalisé en soi la totale Unité de ce fleuve de Dieu, ouvert à toutes les rivières et à tous les ruisseaux, que je lui voue mon amour. Et j'ai puisé en lui un peu de son eau sacrée, afin de désaltérer la grande soif du monde.

Mais je ne m'arrête point, penché au bord du flot. Je poursuis ma marche, avec le flot jusqu'à la mer. Laissant, à chaque détour du fleuve où la mort a dit : « Halte ! » à l'un de ceux qui nous guident, agenouillés les fidèles, j'accompagne le fleuve. Et je lui rends hommage, de la source à l'estuaire. Sainte est la source, saint est son cours, saint est l'estuaire. Et nous étreindrons, avec le fleuve, les affluents, petits et grands, et l'Océan — toute la masse en mouvement du Dieu vivant.

Noël 1928. R. R.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

LA VIE
DE
RAMAKRISHNA

PRÉLUDE

Je commencerai ce récit comme un conte fabuleux. Le plus extraordinaire est que cette antique légende, qui semble détachée d'une mythologie, soit l'histoire de vivants d'hier, nos voisins dans le « siècle », et qu'ont vus de leurs yeux des vivants d'aujourd'hui[1]. Leurs témoignages encore tout chauds, je les ai reçus de leurs mains ; je me suis entretenu avec certains de ceux qui furent les compagnons de cet être mythique — de l'*homme-Dieux ;* je me porte garant de leur loyauté. Ces témoins oculaires ne sont pas de naïfs pêcheurs de l'Evangile ; tels d'entre eux sont de graves esprits, instruits de la pensée d'Europe et de sa scrupuleuse discipline. Et cepen-

1. A la date où j'achève la rédaction de ce livre (automne 1928), vivent encore les disciples directs et témoins oculaires de Ramakrishna, dont les noms suivent :

Swami Shivananda, abbé du *Math* (monastère) central de Belur près Calcutta, et directeur de la *Ramakrishna Math et Mission ; — Sw. Abhedananda ; — Sw. Akhandananda ; — Sw. Nirmalananda ; — Sw. Vijnananda ; — Sw. Subhodananda ; — Mahendranath Gupta*, directeur d'un établissement d'éducation à Calcutta, qui a noté et publié les Entretiens avec le maître, sous le titre : *L'Evangile de Ramakrishna ; — Ramlal Chatterji*, neveu de Ramakrishna. — Sans parler des disciples laïques, dont il est difficile de suivre les traces.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

dant, ils parlent comme ceux d'il y a trois mille ans.

Que dans notre XX^e^ siècle puissent coexister — et dans les mêmes cerveaux — la raison scientifique et l'état d'esprit visionnaire des temps de la Grèce antique, où les dieux et déesses s'asseyaient à la table des mortels et entraient dans leur lit — ou de la Galilée, quand on voyait passer, sur le ciel blanc d'été, le grand oiseau des cieux, portant à une Vierge, qui ployait sous le don, l'Annonciation — c'est dont ne se doutent guère les sages de chez nous, qui ne sont plus assez fous. Et c'est le vrai prodige, la richesse du monde, dont ils ne savent pas jouir. L'immense majorité de nos esprits d'Europe s'enferment dans leur étage de la maison des hommes ; et bien que cet étage soit plein de bibliothèques où longuement est contée l'histoire des étages du passé, le reste de la maison leur semble inhabité ; et ils n'entendent point, au-dessous, ou au-dessus d'eux, les pas de leurs voisins, les siècles d'autrefois qui persistent à vivre. Dans le concert du monde, et passés et présents tous les siècles font l'orchestre et jouent en même temps ; mais chacun a les yeux fixés sur son pupitre et sur le bâton du chef : il n'entend que son instrument...

Nous, écoutons l'ensemble ! L'accord splendide, l'aujourd'hui où se marient tous les rêves et les élans de l'hier et du demain, toutes les races et tous les temps ! Chaque seconde est, pour qui sait l'ouïr, la somme du chant de tous les êtres, du premier-né au dernier mort, qui s'enroule comme un jasmin autour de la roue des âges. Et il n'est pas besoin, pour remonter le chemin des pensées des hommes, de déchiffrer les papyrus. Elles sont là, elles nous entourent, les pensées d'il y a trois mille ans. Rien ne s'éteint. Écoutez bien !... Mais écoutez avec vos oreilles ! Silence aux livres ! Ils parlent trop...

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

S'il est un lieu de la terre où aient place tous les rêves des vivants, depuis les premiers jours où l'homme commença le songe de l'existence — c'est l'Inde. Son privilège unique, comme l'a bien montré Barth [1], est celui d'une grande aînée, dont le développement d'âme, autonome et continu, au cours d'une longévité de peuples Mathusalem, n'a jamais été interrompu. Depuis plus de trente siècles, de cette chaude terre, brûlante matrice des Dieux, monte l'arbre du Rêve, l'arbre aux mille rameaux, qui se multiplient en ramilles par millions, renaissant de soi sans repos et, sans trace d'usure, mûrissant sur toutes les branches à la fois tous les fruits : côte à côte, on y cueille toutes les formes des Dieux, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus épurées, — et jusqu'au Dieu sans forme, l'Innommable, l'Illimité... Le même arbre toujours...

Et ces rameaux entrelacés, qu'une même sève gonfle, ont si intimement mêlé leur chair et leur pensée que, des pieds à la tête, vibrant comme une mâture du grand vaisseau la terre, l'arbre tout entier bruit une même symphonie des mille voix, des mille fois de l'homme. Cette polyphonie, qui paraît discordante et confuse, d'abord, aux oreilles inexercées, révèle au connaisseur la hiérarchie secrète et le grand ordre caché.

Et celui qui, de nous, l'a une fois goûté, ne peut plus se contenter de l'ordre brutal et factice qu'impose, sur un champ de ruines, la raison d'Occident et sa foi ou ses fois — toutes aussi tyranniques et se niant mutuellement. Ce n'est rien, de régner sur un monde, qu'on a, pour les trois quarts, asservi, avili, ou détruit. Il faut régner sur la vie, tout entière embrassée, respectée, épousée, et dont harmonieuse-

---

1. A. Barth : *Les Religions de l'Inde*, 1879.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ment on sait coordonner les forces qui s'opposent, en un juste équilibre.

C'est la suprême science que nous pouvons apprendre des âmes-univers, dont je veux essayer de vous montrer quelques beaux exemplaires. Le secret de leur maîtrise et de leur sérénité n'est pas celui du « *lis des champs, qui, revêtu de gloire, ne travaille ni ne file* ». Ces âmes ont filé le vêtement pour les autres qui vont nus. Elles ont filé le fil de l'Ariane qui nous guide, dans les replis du labyrinthe. Il n'est que de tenir leur écheveau enroulé au poignet, pour retrouver notre route dans nos propres fourrés. La route monte, des grands marais de l'âme où les dieux primitifs mugissent, englués encore en nos bourbiers, jusqu'aux cimes que couronnent les larges ailes éployées du ciel — Τιτὰν αἰθήρ — l'insaisissable Esprit...

Or, cette échelle de Jacob, par où monte et descend, du ciel au sol, le double flot ininterrompu du Divin dans l'homme, c'est la vie même que je vais conter, de l'homme-Dieux — Ramakrishna.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

LIBRARY
No.....
Shri Shri Ma Anandamayee Ashram
Bamakha

I

L'ÉVANGILE DE L'ENFANCE [1]

Il était, au Bengale, à Kamarpukur, dans un de ces villages aux constructions coniques, qu'entourent les palmiers, les étangs, les rizières, un vieux couple brahmine orthodoxe, qui se nommait *Chattopadhyaya*. Il était très pauvre et très pieux, voué

---

1. NOTE. — J'avertis le lecteur d'Europe que j'écarte volontairement du récit de cette enfance ma personnalité critique. (Mais elle veille, au seuil.) Je me fais la voix de la légende, la flûte sous les doigts de Krishna. Ce n'est point la réalité objective des faits qui nous importe en ce moment, c'est la réalité subjective des impressions vécues. Elles sont le vrai tissu de l'histoire. Qui veut défaire la toile de Pénélope, ne trouve plus rien que le métier vide. Je regarde le rêve qui fleurit des doigts de la bonne ouvrière. — Un maître de la science nous en a donné l'exemple. Max Müller, à la fois fidèle aux méthodes critiques d'Occident et respectueux des autres formes de pensée, s'est fait noter par Vivekananda le récit de la vie du *Paramahamsa a)* et, scrupuleusement, l'a transcrit dans son précieux petit livre *b)*, estimant que ce qu'il nomme le *processus dialogique*, ou *dialectique*, appliqué aux événements vus et vécus par les contemporains, cette sorte de transposition de la réalité par les témoins véridiques et vibrants, est un élément indispensable de l'histoire. Toute connaissance de la réalité est une transposition par les sens et l'esprit. Et donc, toute transposition sincère est une réalité. C'est à la raison critique d'en évaluer ensuite le degré et l'angle de vision. Mais elle doit toujours tenir compte de l'image dans le miroir déformant de l'esprit.

a) Paramahamsa : grand oiseau, qui plane haut (littéralement : l'oie des Indes ; mais son espèce ne correspond pas à celle d'Europe.) Ce nom qui désigne un sage et saint, est habituellement accouplé à celui de *Sri Ramakrishna*.

b) Max Müller : *Ramakrishna, his Life and Sayings*, 1898.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

au culte de l'héroïque et vertueux Rama. Le père, Khudiram, d'une probité antique, s'était fait dépouiller de tout ce qu'il possédait, pour avoir refusé de porter un faux témoignage, au profit du grand propriétaire qu'il servait. Les dieux le visitaient. Déjà sexagénaire, il fit un pèlerinage à Gaya, la terre sainte, que marquait l'empreinte du pied de Vishnu. « *Le grand Sauveur* » lui apparut, la nuit. Il disait : « *Je reprends ma naissance, pour sauver l'humanité.* »

Au même moment, à Kamarpukur, sa femme, Chandramani, sur sa couche solitaire, rêvait d'un Dieu qui l'étreignait. Au temple de Çiva, en face de sa chaumière, l'image divine sous ses yeux s'animait ; un jet de lumière la pénétrait ; et, sous l'assaut, Chandramani, terrassée, défaillait. Quand se réveillait la proie du Seigneur, elle était enceinte. Son mari, revenant, la retrouvait transfigurée. Elle entendait des voix. Elle portait un Dieu [1].

Le petit enfant naquit (18 février 1836). Ce fut celui que le monde connut plus tard, sous le nom de *Ramakrishna*. Mais son gai nom d'enfant, qui danse comme un grelot, tintait : *Gadadhar*.

Il était un garçonnet plein de vie et de joie, malicieux et charmant, d'une grâce féminine, qu'il a toujours gardée. Et nul ne se doutait — et lui moins que tout autre — des espaces infinis, des abîmes ouverts, dans ce petit corps d'enfant riant qui tourbillonnait. Ils se révélèrent à lui, quand il avait six ans. Un jour, en juin-juillet (1842), il allait en flânant, avec son repas d'oiseau, un peu de riz soufflé, qu'il emportait dans un pan de son vêtement. Il se rendait aux champs, où travaillait son père...

— « *Je suivais un étroit sentier, séparant les rizières... Je levai les yeux au ciel, tout en croquant mon riz !*

1. Les légendes de l'Inde célèbrent plus d'une Immaculée Conception.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

je vis un beau nuage sombre d'orage qui s'étendait avec rapidité ; il enveloppa le ciel entier... Soudain, ourlant ce nuage, au-dessus de ma tête, passa un vol de grues d'une blancheur de neige. Le contraste était si beau que mon esprit s'égara dans des régions lointaines. Je perdis conscience et tombai ; le riz soufflé s'éparpilla. Quelqu'un me ramassa et me rapporta dans ses bras au logis. L'excès du plaisir, l'émotion, m'accablaient... Ce fut la première fois que je fus ravi en extase... »

Il devait y passer plus de la moitié de sa vie.

Déjà cette première extase décèle les caractères propres de l'emprise divine sur l'âme de cet enfant. L'émotion artistique, l'instinct passionné du beau, est le premier chemin qui le met en contact avec Dieu. Il est — nous le verrons pour la révélation, bien d'autres chemins : ou l'amour du prochain, ou celui de l'idée ; ou la maîtrise de soi, et celle du labeur probe et désintéressé ; ou la compassion, ou la méditation... Il les connaîtra tous. Mais le plus immédiat, chez lui, celui de sa nature, c'est le ravissement du beau visage de Dieu, qu'il voit dans tout ce qu'il voit. Il est artiste-né. Ah ! combien il diffère de cette autre « *grande âme* » — du *Mahâtmâ* de l'Inde, dont je me suis fait naguère l'Evangéliste européen, — Gandhi, l'homme sans art, l'homme sans visions, qui n'en veut pas avoir, qui s'en méfierait presque, l'homme qui vit en Dieu par l'action raisonnée ! Sa route est la plus sûre et la plus rassurante ; elle est celle qui convient au conducteur de peuples. La route de Ramakrishna sera bien plus dangereuse ; mais elle mène plus loin ; des précipices qu'elle longe, elle découvrira des horizons illimités. C'est celle de l'Amour.

Elle était celle de son peuple du Bengale, de cette race d'artistes et d'amants poètes. Elle avait trouvé son guide inspiré dans l'extatique amoureux de

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Krishna, *Chaïtanya* et sa plus belle musique dans les chants délicieux de *Chandidas* et de *Vidyapati* [1]. Ces maîtres séraphiques — fleurs embaumées de leur terre — l'ont imprégnée de leur haleine. Pendant des siècles, le Bengale s'en est grisé. L'âme du petit enfant Ramakrishna a été faite de leur

---

1. *Chaïtanya* (1485-1553), issu d'une famille de brahmines du Bengale, après avoir acquis une renommée de savant théologien et sanscritiste, secoua la poussière de la religion vieillie, que le formalisme paralysait. Il s'en alla prêcher sur les routes sa foi nouvelle d'amour, fondée sur l'union mystique avec Dieu. Elle s'ouvrait fraternellement à tous, hommes et femmes de toutes religions, de toutes castes et hors castes, musulmans, hindous, misérables, parias, voleurs, femmes perdues, que son Message brûlant rassemblait, purifiait, retrempait.

Ce fut un *Réveil* extraordinaire, qu'annonçait depuis un siècle le ramage de chanteurs poètes merveilleux. Le plus exquis de ces oiseaux et le plus sincère est *Chandidas*, pauvre prêtre d'un temple à demi ruiné du Bengale, amoureux d'une jeune paysanne, qu'il chanta sous forme mystique, en une suite de petits poèmes immortels. Rien dans le trésor de nos *lieder* d'Europe ne surpasse la touchante beauté de ces divines élégies. — L'aristocratique *Vidyapati*, qu'une reine inspirait, atteint par son art raffiné à la naturelle perfection du simple Chandidas ; mais ses modes sont plus joyeux. — (J'exprime le vœu qu'un vrai poète d'Occident transplante ces chants en notre roseraie. Nul cœur d'amour, où ils ne refleuriraient !)

Les disciples de Chaitanya les répandirent dans tout le Bengale. Ils allaient de village en village, chantant, dansant, sur un nouveau mode de musique, appelé *Kirtana*, l'Epouse errante, l'Ame humaine, qui cherche le Divin Amour. Les bateliers du Gange, les paysans, répétaient ce rêve de la Dormeuse Eveillée, dont les échos mélodieux remplissent encore l'art souverain de Tagore. (Particulièrement, dans *Le Jardinier* et dans le *Gitanjali*.) Les pieds d'enfant de Ramakrishna ont été entraînés dans ces *Kirtans*. Il a bu le lait de cette musique *Vaishnavite ;* et l'on peut dire qu'il en est devenu, par sa vie, le chef-d'œuvre — le poème le plus riche.

Cf. dans *Feuilles de l'Inde*, publications Chitra, C. A. Högman éditeur, 20, rue Mathias, Boulogne-sur-Seine, 1928, — premier cahier, — une excellente étude de K.-M. Panikkar : *Le mouvement religieux dans l'Inde au moyen âge*, trad. M. Dugard — et un essai de Tapanmohan Chatterji : *Les anciens chants mystiques du Bengale*, trad. Madeleine Rolland, où l'on trouvera une petite anthologie, bien choisie, de Chandidas, Vidyapati, etc.

Sur les rapports de l'art de Tagore avec celui des anciens poètes du Bengale, cf. Manjulal J. Davé : *La poésie de Rabindranath Tagore*, Montpellier, 1927. — « Tagore n'a jamais cessé de louer les poètes *Vaishnava*, et il les a toujours considérés comme ses maîtres, en particulier Chandidas, Vidyapati, et plus tard Chaitanya... »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

substance ; elle est leur chair, on la reconnaît, il est le rameau fleuri de l'arbre de Chaïtanya [1].

L'amoureux de la divine beauté, le génial artiste qui s'ignore, de nouveau se révèle, dans sa deuxième extase. La nuit dune fête de Çiva, cet enfant de huit ans, passionné de musique et de poésie, qui modèle des images, et dirige une petite troupe dramatique de garçons de son âge, prend part à la représentation sacrée ; il joue le rôle de Çivà ; et subitement son être est bu par son héros ; sur ses petites joues ruissellent des larmes de bonheur ; il se perd dans la gloire du Dieu ; il est ravi comme Ganymède par l'aigle qui tient la foudre ; on le croit mort...

Dès lors, les extases se multiplient. En Europe, déjà la cause serait jugée : on mettrait le petit dans une maison de santé, sous la douche quotidienne de psychothérapie, et consciencieusement, au jour le jour, on l'éteindrait... Plus de lanterne magique !... *La chandelle est morte...* Quelquefois, le petit meurt aussi... Dans l'Inde, où depuis des siècles par milliers processionnent ces magiques lanternes, pourtant on s'inquiéta. Même ce père et cette mère, habitués aux visites des dieux, observèrent avec crainte ces transports de l'enfant. Mais en dehors de ces crises, il jouissait d'une parfaite santé, il n'était pas exalté. Il avait de grands dons : ses doigts ingénieux fai-

1. Une lettre du savant disciple de Ramakrishna, qui rédigea son *Evangile*, M. (Mahendra Nath Gupta), a bien voulu me préciser certains points :

Ramakrishna connaissait les grands poètes Vaishnavites ; mais il semble que ce fut le plus souvent au travers des adaptations populaires qui en étaient faites dans les représentations théâtrales indigènes, appelées *jatras* — (comme celle où il joua, enfant, le rôle de Çiva.) — Il se passionna pour Chaïtanya, surtout dans la période qui suivit 1858. Il finit par s'identifier avec lui. Dans une de ses premiers entretiens avec le jeune Naren (Vivekananda), il lui dit, à l'étonnement scandalisé du jeune homme, qu'il avait été Chaïtanya, dans une Incarnation précédente. Il contribua beaucoup à réveiller le sens mystique, oublié, de Chaïtanya, au Bengale.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

saient sortir de l'argile les dieux ; les légendes des héros fleurissaient sa pensée ; il chantait à ravir les airs pastoraux de Sri Krishna ; et parfois, sa précoce intelligence prenait part aux discussions des doctes, qu'il étonnait, comme Jésus les docteurs. Mais, tel le petit Mozart, il savait rester enfant — il le resta jusqu'en son âge mûr ; — ce gamin au teint clair, aux beaux cheveux flottants, au sourire attrayant, à la voix délicieuse, ce petit indépendant qui désertait l'école et restait libre comme l'air, fut jusqu'à sa treizième année choyé et adoré par les femmes et les jeunes filles. Elles se reconnaissaient en lui ; et lui s'était si bien assimilé leur nature qu'un de ses rêves d'enfant, qui se berçait de la légende de Krishna et des jolies vachères, était de renaître petite veuve, amoureuse de Krishna, qui vient la visiter en son logis. Mais ce n'était qu'une de ses innombrables incarnations imaginaires : elles s'opéraient d'instinct en cette âme-Protée et la muaient instantanément en chacun des êtres qu'il voyait ou rêvait. Cette magique plasticité, aucun de nous n'en est tout à fait dénué ; la forme inférieure en est celle du mime qui copie les attitudes et les plis du visage ; la forme supérieure est — pourrait-on dire — le Dieu qui se joue la Comédie de l'univers. Et c'est encore la marque de l'art et de l'amour. En elle s'annonçait le merveilleux pouvoir, dont allait être doté Ramakrishna : le génie d'épouser toutes les âmes du monde.

*

Son père mourut, quand il avait sept ans. La famille, sans ressources, connut de pénibles années. Le fils aîné [1], Ramkumar, alla à Calcutta et y ouvrit

1. Ramakrishna était le quatrième de cinq enfants.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

une école. Il fit venir son cadet, déjà adolescent (1852) ; mais l'indiscipliné, que remplissait le flot de sa vie intérieure, se refusait à apprendre.

En ce temps-là, une femme riche de caste inférieure, Rani Rasmani, fonda à Dakshineswar, sur la rive gauche du Gange, à six kilomètres de Calcutta, un temple consacré à la Grande Déesse, la Mère Divine, *Kâlî*. Elle avait beaucoup de peine à trouver un Brahmine qui consentît à en être le prêtre. Si étrange qu'il nous semble, dans l'Inde religieuse qui vénère les moines, les *Sadhus*, les libres voyants, la condition de prêtre, fonctionnaire rétribué, est peu considérée. Les temples ne sont point, comme nos églises d'Europe, le corps, le cœur de Dieu, le lieu de son sacrifice chaque jour renouvelé. Ils sont des fondations méritoires de riches, qui se créent ainsi des titres auprès de la divinité. Mais la vraie religion est une affaire privée, son siège est dans chaque âme isolée. De plus, la fondatrice du temple de Dakshineswar était une *Sûdra* [1]. Il y avait, pour un Brahmine qui acceptait l'emploi, une disqualification. Ramkumar s'y résigna, en 1855 ; mais son jeune frère, alors extrêmement strict sur les questions de castes, eut grand'peine à l'admettre. Peu à peu, cependant, ses répugnances tombèrent ; et quand, l'année suivante, mourut le frère aîné, Ramakrishna se décida à le remplacer.

1. Ou *Çûdra*. La quatrième des quatre castes fondamentales, celle qui était, primitivement, composée d'esclaves.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

II

KALI LA MÈRE

Il avait vingt ans. Le jeune prêtre de *Kâlî* ne se doutait point de la maîtresse terrible, dont il acceptait le service. Ainsi qu'une tigresse qui ronronne et fascine sa proie, elle allait se repaître de lui, en s'en jouant, pendant près de dix ans. Dix ans d'envoûtement, sous les prunelles de feu. Il vivait dans le temple, seul à seul avec elle. Mais au centre d'un courant circulaire vertigineux. Car la brûlante haleine des foules visionnaires, comme les moussons soufflait sous les portiques du temple leurs tourbillons de poussière. Innombrables pèlerins, moines, *sadhus*, fakirs, hindous ou musulmans, — tous les fous de Dieu assemblés [1].

Le temple était vaste, à cinq dômes avec flèches. On y accédait par une terrasse ouverte, au-dessus du Gange, entre une double rangée — douze dômes de petits temples à Çiva. Et de l'autre côté de la

1. Il y avait les fous du Livre, où régnait le mot unique : *O M*. Il y avait ceux qui dansaient et se tordaient de rire, en criant : « Bravo ! » à l'Illusion du monde. Il y avait ceux qui, entièrement nus et mangeant les restes des mendiants, avec les chiens, ne distinguaient plus aucune différence entre une forme et une autre, et n'étaient plus attachés à rien. Il y avait les rondes mystiques et bachiques des *Tantrikas*... Et le jeune Ramakrishna observait — (il décrivait plus tard, non sans humour) — d'un œil attentif et ému, avec un mélange parfois de répulsion et de fascination...

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

grande cour pavée, rectangulaire, face à *Kâlî*, s'élevait un autre vaste temple à *Krishna* et *Radha* [1]. Tout un monde de symboles : la Trinité de la Nature Mère *(Kâlî)*, de l'Absolu *(Çiva)*, et de l'Amour *(Radhakanta : Krishna, Radha)*, l'Arche jetée entre la terre et le ciel.

Mais la souveraine du lieu était *Kâlî*.

Elle était là, figurée en basalte, et vêtue de tissus somptueux de Bénarès, reine du monde et des dieux. Elle dansait sur le corps de *Çiva* étendu [2]. Et, de ses bras multiples, à gauche elle tenait l'épée et une tête coupée, à droite elle offrait des dons et faisait signe : « Viens ! Ne crains point !... » Elle était la Nature, détruisant et créant. Elle était bien plus, pour qui savait l'entendre : — la Mère de l'Univers, « *ma Mère toute-puissante, qui se révèle à ses enfants par les formes variées et les Incarnations divines* », le Dieu visible, qui mène les élus au Dieu invisible ; « *et s'il lui plaît, elle enlève de tout être créé, la dernière trace de l'*EGO, *et elle le comble de la connaissance du Dieu absolu, indifférencié. L'*EGO *limité, grâce à elle, se perd dans l'*EGO *sans limites — l'Atman — Brahman...* »

---

1. Le temple existe encore. — La chambre de Ramakrishna, au coin nord-ouest de la cour, immédiatement à la suite de la rangée des douze temples de *Çiva*, avait une véranda semi-circulaire, avec un toit soutenu par des colonnes, qui donnait sur le Gange, au couchant. Sur la grande cour rectangulaire s'ouvrait une vaste salle pour la musique et les représentations sacrées. Sur les côtés, des chambres pour les hôtes étaient disposées. Il y avait des cuisines pour eux et pour les dieux. A l'est et au nord s'étendait un beau jardin ombreux, à deux étangs, soigneusement cultivé, plein de fleurs et de senteurs. Plus loin, on voit maintenant un groupe de cinq arbres sacrés, plantés sur le désir de Ramakrishna, et devenu célèbre sous le nom de *Panchavati*. Là il passa des jours, méditant et parlant à la Mère. Le Gange bruit devant.

2. De cette représentation symbolique, Ramakrishna a donné plus tard le sens grandiose :

— « *Il faut que l'humanité meure, avant que se manifeste la divinité. Mais cette divinité doit mourir à son tour, avant qu'ait lieu la manifestation suprême* » — c'est-à-dire la réalisation de l'Absolu. — « *C'est sur le corps de la Divinité morte que la Bienheureuse Mère danse sa danse céleste.* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais le jeune prêtre de vingt ans était loin encore d'atteindre, même par les chemins indirects de l'intelligence, au noyau de fusion de toute réalité. La seule réalité, et divine et humaine, qui lui fût accessible, était celle qu'il pouvait voir, entendre, et toucher. Il ne différait point en ceci de la plupart de son peuple. Ce qui frappe le plus les croyants d'Europe (et plus encore les chrétiens protestants que les catholiques), chez les croyants de l'Inde, c'est la concrétisation intense de leurs visions religieuses. Ramakrishna, à qui plus tard le jeune Vivekananda demandait :

— *Avez-vous vu Dieu ?*

répondait :

— *Je le vois, comme je te vois, avec plus de netteté.*

Et, pour bien préciser, il ajoutait :

— *Pas dans le sens védantique.*

(c'est-à-dire, pas dans le sens impersonnel abstrait, bien qu'il le connût aussi et qu'il le pratiquât.)

Ce n'est point le privilège de quelques inspirés. Tout Hindou dévot sincère en arrive aisément à ce point : si jaillissante et si fraîche est encore chez eux la source de la vie créatrice. Une de nos amies, accompagnant au temple une jeune princesse du Nepal, belle, intelligente, instruite, et la laissant prier, en silence, longuement, dans l'ombre ivre d'encens, où brûlait une lampe, — au sortir, la jeune femme lui disait tranquillement :

— *J'ai vu Rama...*

Comment Ramakrishna n'eût-il point vu « *la Mère, au teint bleu-sombre* » ? [1]... Elle, la Visible, l'Incarnation même, dans la forme de la femme, des Forces de la Nature, du Divin, qui se mêle aux mortels, — *Kali !*... Elle l'enveloppait, dans son temple, de l'odeur de son corps, des lianes de ses bras et de sa

1. Kamalakanta.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

chevelure. Elle n'était point une figure de séminaire, au sourire figé, qui se nourrit de litanies. Elle vivait, respirait, se levait de son lit, mangeait, marchait, se recouchait. Tout le service du temple se calquait docilement sur le rythme de ses journées. Chaque matin, à l'aube, le troupeau de petites cloches sonnaient, les lumières s'agitaient. Dans la salle de concerts, le flageolet jouait l'air sacré, qu'accompagnaient les tambours et cymbales : la Mère s'éveillait. On cueillait, dans le jardin embaumé de jasmins et de roses, des guirlandes pour l'orner. A neuf heures du matin la musique annonçait le culte, auquel la Mère se rendait. A midi, la musique escortait la Mère, qui allait se reposer, pendant les heures chaudes, sur son lit d'argent [1]. Elle la saluait, le soir, à six heures, quand la Mère reparaissait. Elle jouait encore, à la tombée du jour, aux flambeaux secoués, pour le culte nocturne ; et les conques sonnaient, et tintinnabulaient sans trêve les clochettes. A neuf heures de la nuit, enfin, pour le repos. La Mère s'endormait.

Et le prêtre était associé à tous ses actes intimes de la journée. Il la vêtait, la dévêtait, il lui offrait les fleurs et les aliments. Il était du petit lever et du coucher de la Reine. Comment ses doigts, ses yeux, son cœur, n'eussent-ils pas été imprégnés, peu à peu, de sa chair? Déjà, les premiers contacts qui l'avaient lié, alors qu'il hésitait encore à la servir, avaient été en réparant de ses mains d'artiste certains détails de la statue, brisés. Il gardait aux doigts le dard de *Kâlî*.

Et cependant, après lui avoir laissé son aiguillon, elle l'avait fui, elle se refusait à se manifester. Maintenant que son amour l'avait transpercé, la guêpe était rentrée sous sa gaine de pierre, il n'obtenait

1. Au coin nord-est du temple.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

point de l'animer. Le passionné de la Déesse muette se consumait. L'atteindre, l'étreindre, lui dérober un signe de vie, un regard, un souffle, un sourire, était devenu l'unique but de l'existence. Il se vautrait dans un coin sauvage du jardin, telle une jungle, méditant et pleurant, dépouillé de ses vêtements et du cordon sacré, qu'aucun brahmine ne doit jamais enlever ; mais l'amour de la Mère lui avait révélé que qui veut penser à Dieu doit d'abord se dégager de tous ses préjugés. Il était comme un enfant perdu. Il suppliait, en larmes, la Mère de se montrer. Chaque jour qui passait en vain l'affolait. Il avait perdu tout contrôle. De désespoir, il se roulait devant les visiteurs ; il leur était un objet de pitié, d'ironie, de scandale. Que lui importait ? Une seule chose importait : il se savait à deux doigts du bien suprême, une cloison l'en séparait, et il ne pouvait passer au travers. Dans son exaltation, que rien ne guidait — car il était un ignorant de la science de l'extase dirigée, qu'au cours de millénaires l'Inde religieuse a minutieusement notée et codifiée, avec toute la rigueur d'une double Faculté, de Médecine et de Théologie — il se ruait au hasard, emporté par le délire aveugle ; et il risquait de périr. La mort guette toujours le *yogin* imprudent, qui marche au-dessus de l'abîme. Les témoins le dépeignent, en ces jours d'égarement, visage et poitrine rouges, par suite de l'afflux du sang, les yeux baignés de larmes, le corps secoué de spasmes. Il est à la limite des forces de la vie. Au delà, c'est la chute dans la nuit, le coup de sang — ou bien, c'est la vision...

Il voit ! La cloison tombe...

Je le laisse parler[1]. Sa voix rappellera à plus d'un parmi nous les accents de nos « fous de Dieu », de nos grands voyants d'Europe :

1. J'utilise trois récits qu'il a faits, semblables dans l'ensemble s'enrichissant l'un l'autre, de quelques touches.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

« Un jour, j'étais en proie à une intolérable angoisse. Il me semblait qu'on me tordait le cœur comme un linge mouillé... La souffrance me déchirait. A l'idée que je n'aurais pas dans ma vie la bénédiction de cette vision divine, une frénésie terrible me saisit. Je pensai : Si cela doit être ainsi, assez de cette vie !... La grande épée pendait, dans le sanctuaire de Kâlî. Mon regard tomba sur elle ; et j'eus le cerveau traversé d'un éclair. — Elle !... « Elle m'aidera à mettre fin ... » Je me précipitai. Je l'empoigne, comme un fou... Et voici !... La pièce, avec toutes ses portes et ses fenêtres, le temple, tout s'évanouit. Il me sembla que plus rien n'existait. Et, à la place, je perçus un océan d'esprit, sans limites, éblouissant. De quelque part que je tournasse les yeux, aussi loin que je regardais, je voyais arriver d'énormes vagues de cet océan luisant. Elles se précipitaient furieusement sur moi, avec un bruit formidable, comme pour m'avaler. En un instant, elles furent sur moi, elles s'écroulèrent, elles m'engouffrèrent. Roulé par elles, je suffoquai. Je perdis conscience [1], *et je tombai... Comment passèrent ce jour et le suivant, je ne le sais point. Au dedans de moi roulait un océan de joie ineffable. Et jusqu'au fond, j'étais conscient de la présence de la Divine Mère... »* [2]

On remarquera, dans ce beau récit, que, sauf aux tout derniers mots, il n'est plus question de « *la Mère Divine* », elle a fondu dans l'Océan. Les disciples qui rapportent scrupuleusement ses paroles, se posent

---

1. Le texte dit exactement : « Je perdis toute ma conscience *naturelle.* » Et ce détail a son importance, car la suite du récit montre qu'une autre conscience, celle du monde intérieur, est, au contraire, au paroxysme.

2. *Sri Ramakrishna, The Great Master*, vol. II by *Swami Saradananda* (publié par le *Ramakrishna Math* de Mylapore, Madras, 1920). — Saradananda, mort l'an passé (1927), était un intime de Ramakrishna, une des hautes personnalités religieuses et philosophiques de l'Inde. Sa biographie, malheureusement inachevée, est la plus intéressante et la plus sûre.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

la question : « *A-t-il vu vraiment la forme divine ? Il ne le dit pas. Mais, revenant à lui de son extase, il murmurait, d'une voix plaintive* : « *Mère !... Mère !...* »

Pour moi — (qu'on me pardonne cette présomption !) — je suis convaincu qu'il ne la *vit* point, mais qu'il *percevait* partout *sa présence.* Il nommait de son nom l'Océan. C'est un état que nous connaissons (en réduction) par le rêve, où notre esprit, sans s'étonner, attache le nom de celui, de celle qui remplit sa pensée, à n'importe quelle forme différente : car celui qu'on aime, il est tout ; toutes les formes sont son vêtement... Et sur la plage de cette mer qui déferlait sur Ramakrishna, j'évoque instantanément notre Thérèse d'Avila, qui se sent d'abord engloutie dans un infini, — avant que les scrupules de sa foi chrétienne et les sévères admonestations des directeurs qui veillaient sur elle ne l'amènent, contre son gré, à canaliser Dieu dans une forme d'homme-Dieu [1].

Mais l'amoureux Ramakrishna n'avait point à

---

1. C'est également à l'heure de la lassitude suprême que Thérèse perçoit, comme une inondation soudaine, l'invasion de l'Invisible : telle une mer qui la noie. Ensuite, les durs scrupules de Salcedo et de Gaspard Daza l'obligent à réintégrer — au prix de quels tourments ! — l'infini dans le fini du corps du Christ.

Au reste, le mouvement de l'extase, chez Ramakrishna, suit, comme il est naturel, le *processus* ordinaire des *Révélations.* (Cf. le riche recueil de documents, rassemblés par Starbuck, sous le titre : *Psychology of Religion*, et utilisés par William James.) C'est presque toujours par l'épuisement de l'effort, l'angoisse, qu'elle s'annonce. Le désespoir, qui brise l'ancien moi, est la porte qui s'ouvre sur le moi nouveau.

Il est, de plus, remarquable que la grande vision se traduise souvent par des *phénismes* (phénomènes lumineux) et par une marée océanique. Cf. p. 215-216 de William James : *l'Expérience religieuse*, trad. franç. Frank Abauzit, 1906, le beau récit de la vision du président Finney : « *...Des vagues d'amour m'inondaient l'une après l'autre... Ces vagues passaient sur moi, toujours plus hautes... Je criai* : « *Si elles continuent, je vais mourir !* » *...Je dis* : « *Seigneur, je ne puis plus en supporter davantage.* » *Pourtant, je n'avais aucune crainte de la mort... J'étais si heureux que je ne pouvais plus vivre...* »

Cf. aussi le récit magnifique de la grande mystique, observée et décrite par Th. Flournoy.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

lutter contre la pente de son cœur. Bien plutôt, elle l'entraînait du sans-visage au visage aimé. Il le voulait. Et quand il l'eut vu et possédé un instant, il ne lui fut plus possible de s'en passer. A partir de ce jour, il n'eut de cesse que ne se renouvelât la vision de feu. Le monde sans elle était mort ; et les vivants lui paraissaient des figures peintes sur un écran, des ombres vaines.

Mais ce n'est pas impunément qu'on affronte l'illimité. Le choc de la première rencontre avait été si violent que tout son être en demeurait dans un état de frémissement. Il ne voyait plus ce qui l'entourait qu'au travers d'un voile de brumes éblouissantes, de vagues d'argent fondu, de mouches de feu. Il n'était plus maître de ses yeux, de son corps, de son esprit ; une autre volonté les maniait ; et il avait des heures d'épouvante : car il ne savait pas ce que cela signifiait. Il priait la Mère de lui venir en aide...

Et brusquement, il comprit... C'était la Mère qui le possédait. Alors, il s'abandonna sans résistance... *Fiat voluntas tua !*... Elle le remplit. Et de la brume, la personne matérielle de la Déesse, morceau par morceau, émergea. Ce fut d'abord sa main entrevue — son souffle — sa voix — puis elle, tout entière... Entre cent autres, cette ravissante vision d'un poète...

C'était le soir. Les rites du jour étaient terminés. La Mère était censée se reposer. Et lui, avait regagné sa chambre, en dehors du temple, au-dessus du Gange. Mais il ne pouvait dormir. Il écoutait... Il l'entendit qui se levait ; elle montait à l'étage supérieur du temple, avec la joie d'une jeune fille ; sur les marches, les anneaux de ses chevilles tintaient. Il se demanda s'il rêvait ; le cœur battant, il sortit dans la cour, il leva la tête ; et il la vit : les cheveux épars, au balcon du premier étage, dans la belle

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

nuit, elle regardait couler le Gange, et au lointain, les lumières de Calcutta... .

Dès lors, ses jours, ses nuits, se passèrent dans la présence continuelle de l'Aimée. C'était un dialogue ininterrompu, comme le fleuve qui coulait. Il finissait par s'identifier à elle. Et peu à peu, le rayonnement de sa vision intérieure s'extériorisait. Les autres gens qui le voyaient, voyaient comme lui ; ils voyaient au travers de son corps, comme d'une vitre, le corps des dieux. Mathur Babu, gendre de la fondatrice du temple et maître du lieu, était un jour assis dans sa chambre, qui faisait face à celle de Ramakrishna ; sans être vu, il le regardait qui avait et venait sur son balcon. Soudain il cria. Il l'avait vu, avec sur les épaules la tête de *Çiva*, et de la *Mère*, alternativement, selon qu'il allait et revenait sur le balcon...

Mais pour la plupart, le fou d'amour était un scandale vivant. Il n'était plus capable de s'acquitter du service du temple. Au milieu des actes rituels, il était pris de pertes de conscience, d'engloutissements, de pétrifications, où il percevait le verrouillement des gonds de ses jointures, qui le murait à l'intérieur d'une statue. Ou bien, il se permettait avec la Déesse les plus étranges familiarités [1]. Toutes ses fonctions étaient suspendues. Il ne fermait plus jamais les yeux. Il ne mangeait plus. Si un neveu n'eût été là pour veiller aux plus urgentes nécessités, il serait mort. Un tel état le livra aux maux, dont nos visionnaires d'Occident ont été plus d'une fois gratifiés. Des gouttes de sang minuscules suintaient de sa peau. Son corps tout entier était en feu. Et

1. Il ne ménageait point non plus ses protecteurs, dont la fidélité exemplaire le défendit contre tous. Un jour que la riche dévote, la fondatrice, Rani Rasmani, priait distraitement, Ramakrishna lut dans sa pensée les objets frivoles qui s'y promenaient et il la souffleta publiquement. Emoi des assistants. Mais Rasmani resta calme. Noblement, elle se jugea punie avec justice par la Mère.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

son esprit était un brasier, dont les langues crépitantes étaient des dieux. Après la période où, dans les êtres qu'il voyait, il voyait les dieux — dans une fille des rues, il vit *Sîtâ;* dans un jeune Anglais, debout, les jambes croisées, appuyé contre un arbre, il vit *Krishna* — il *fut* les dieux ; il *fut Kâli*, il *fut Râma;* il *fut Râdha*, l'amante de *Krishna* [1] ; il *fut Sîtâ;* il *fut* le grand singe *Hanuman !...* [2] Je ne veux rien passer (sans insister sur les détails) de ces délires de l'âme sans frein, sans guide, livrée aux flots furieux de sa passion, à l'insatiable voracité de ce loup affamé des Dieux : — (mais ils se vengent ! C'est lui qu'ils rongent, à leur tour !) — Je ne triche point avec le lecteur d'Occident. Toute licence je lui offre (et je me la suis offerte, avec lui [3]) de juger que le fou des Dieux est fou à lier. Que de raisons n'en avons-nous, lorsque dans l'Inde ces dévots mêmes qui le voyaient n'en jugeaient guère autrement ! Et lui-même, qui docilement se soumettait à l'examen et aux ordonnances vaines des médecins, — plus tard, quand, se retournant pour regarder derrière lui, il sondait les mâchoires de l'abîme

---

1. Plus tard, il sera, pendant six mois, la *gopi* (laitière), amoureuse de *Krishna*.

2. Le processus de ces réalisations est intéressant. Avant d'arriver à Rama, il procède à des travaux d'approche, il se fait ceux qui le servent. Et il commence par le plus humble, *Hanuman*. Ensuite — (et, croit-il, pour le récompenser) — lui apparaît *Sita*. C'est la première vision complète qu'il ait, les yeux ouverts. Et toutes les visions qu'il aura par la suite, se produiront par les mêmes étapes successives : d'abord il voit les figures, *au dehors ;* puis, *elles s'évanouissent en lui*, et finalement, *il est elles*. — On saisit sur le vif l'acte créateur, la marche naturelle de son étonnant génie plastique : sur-le-champ, il visualise sa pensée ; et immédiatement après, il incarne sa vision. Imaginez un Shakespeare, au fond duquel nous assisterions au déroulement du film !

3. Je ne cache point qu'arrivé à ce point de mes lectures, j'ai fermé le livre, et que peut-être ne l'eussé-je point rouvert de longtemps, si je n'avais déjà su par certains mots, certains traits lumineux de la vie ultérieure, le faîte de sagesse où elle avait monté. A présent que j'ai achevé l'ascension tout entière, j'accepte et je comprends les chemins hasardeux par où elle m'a fait passer.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

auxquelles il avait échappé, il ne pouvait plus comprendre comment sa raison, sa vie même n'y avaient point sombré.

Mais l'extraordinaire pour nous, et cela seul qui compte, c'est justement que, bien loin d'y sombrer, elles aient doublé victorieusement le Cap des Tempêtes, — que cette période hallucinée paraisse avoir été une étape nécessaire, d'où l'esprit s'éleva, en pleine vigueur, joie, harmonie, à de puissantes réalisations, qui intéressent l'humanité. Il y a là un sujet d'études qui devrait tenter les grands médecins du corps et de la pensée. Car ce n'est rien, de constater la destruction apparente de tout l'édifice de l'esprit et la désagrégation de ses éléments. Mais comment se réagrègent-ils en une plus haute synthèse organique ? Comment cet édifice écroulé se reconstruit-il plus vaste, et à volonté, ainsi que nous le fera voir, par la suite, Ramakrishna, devenu maître de sa folie et de la raison, et de ces dieux et de ces hommes, qui tantôt ouvre la trappe de ses gouffres d'âme, et tantôt avec ses disciples tiendra, nouveau Socrate, ses dialogues souriants de sagesse ironique et de bon sens perçant ?

Mais en 1858, à la date des faits que je raconte ici, Ramakrishna n'en est pas encore à ce point de maîtrise. Il s'en faut de beaucoup. Et si j'ai anticipé, d'un mot, sur la fin de cette vie, c'est afin de mettre en garde mon lecteur européen contre son premier jugement — qui fut aussi le mien. Patience !... Les chemins de l'esprit sont souvent déconcertants. Attendons d'être au but !

*

En fait, le chemineau de Dieu allait comme un aveugle, sans guide, les yeux fermés. Au lieu de

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

suivre la route, il fonçait au travers des ronces de la haie et roulait dans les fossés. Il avançait, pourtant. Car il se relevait toujours, et marchait.

Ne croyez pas qu'il fût orgueilleux, obstiné ! L'homme le plus candide... Vous lui dites que son état tient à la maladie ? Eh bien, dites-lui le remède ! Il ne refuse pas de guérir...

On le renvoie, pour un temps, chez lui, à Kamarpukur. Sa mère veut le marier, afin de l'arracher à l'envoûtement divin. Il ne s'y oppose point ; et même, à cette pensée, il trouve une joie innocente... Le singulier mariage, pas beaucoup plus réel — beaucoup moins pour l'esprit — que l'union avec la Déesse ! Celle qu'il épouse (1859) est une enfant de cinq ans ! Je sens, en l'écrivant, le choc qu'éprouve encore le lecteur d'Occident. (Je ne les lui épargne point !) Le mariage d'enfants est, des usages de l'Inde, un de ceux qui ont le plus soulevé l'indignation d'Europe et d'Amérique : la vertueuse Miss Mayo vient encore dernièrement d'agiter ce drapeau, pourtant un peu défraîchi : car il y a beau temps que toute l'élite de l'Inde, le *Brahmosamaj*, Tagore, Gandhi [1], ont condamné cette pratique, au reste plus formelle que réelle, — le mariage d'enfants étant à l'ordinaire un simple engagement religieux, analogue à nos fiançailles, et qui ne devient effectif qu'après la puberté. Dans le cas de Ramakrishna, — doublement révoltant aux yeux d'une Miss Mayo — l'union liait ensemble une fillette de cinq ans et un homme

1. Gandhi, qui a trop bien connu ces mariages d'enfants, — car il fut un de ces enfants, — et qui a gardé, toute sa vie, la brûlure et la honte de ses précoces expériences, s'est particulièrement élevé contre cet abus. Et pourtant, il reconnaît que, dans des cas exceptionnels, sur des êtres d'élite, loyaux et religieux, cet engagement mutuel, dès la petite enfance, a des effets très purs et bienfaisants. Il écarte de leur pensée les autres tentations, les préoccupations malsaines de l'adolescence. Et il donne à leur union un caractère de sainte fraternité. On sait quelle compagne admirable a été pour Gandhi, sur l'âpre route de sa vie, cette petite fille, attachée à son sort.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de vingt-trois ans !... Mais paix aux consciences scandalisées ! Ce fut une union d'âmes, qui ne fut jamais consommée. Et ce mariage chrétien, au sens des premiers temps, se révéla, par la suite, merveilleusement beau. Jugeons de l'arbre par ses fruits ! Ici, les fruits sont de Dieu, d'amour pur, non charnel. La petite *Saradamani* [1] allait être la chaste sœur du grand ami qui la vénérait, la compagne immaculée de ses épreuves et de sa foi, l'âme ferme et sereine, que les disciples ont, plus tard, associée à sa sainteté, — la *Sainte Mère* [2].

Pour l'heure, la fillette retourne, selon l'habitude, dans la maison de ses parents, après les cérémonies rituelles du mariage ; et elle ne reverra plus le mari avant un long délai de huit ou neuf ans. Et le mari, qui semble chez sa mère avoir retrouvé le calme, retourne dans son temple.

Kâlî l'attend. A peine a-t-il passé le seuil, que le délire divin, plus violent, se rallume. Tel Hercule rongé par la peau de Nessus, il est un bûcher vivant. Et la légion des dieux s'abat en ouragan. Il est écartelé. Il se dédouble, se décuple, il voit sortir de lui des êtres démoniaques ou divins : une figure noire, qui personnifie le péché ; puis, sort un *Sannyâsin* qui, tel l'archange, tue le péché... (Sommes-nous encore dans l'Inde, ou bien il y a mille ans, dans un monastère chrétien d'Occident ?)... Lui, n'agit point, il regarde agir tout ce monde qui sort de lui. L'horreur lui lie les membres. De nouveau, pendant des mois [3], ses paupières refusent de se fermer. Il sent venir la folie. Terrifié, il implore la Mère. La vision de

---

1. De son nom de famille, *Mukhopadyaya*. Plus tard, connue sous le nom de *Saradadevi*.

2. Ainsi la nomma-t-on. L'Indien, de bonne race, a d'ailleurs l'exquise habitude de donner le nom de « sa mère » à toute femme, fût-elle beaucoup plus jeune que lui.

3. Pendant six ans, prétend-il.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Kâlî lui est le seul moyen de survivre. Deux ans passent encore dans cette orgie d'ivresse mentale et de désespoir [1].

Enfin, vint le secours.

---

1. Et en 1861, meurt sa protectrice, Rani Rasmani. Heureusement, le gendre de celle-ci, Mathur Babu, lui reste dévoué.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

III

LES DEUX MAITRES DE LA CONNAISSANCE : LA NONNE BRAHMINE ET TOTAPURI, « L'HOMME-TOUT-NU ».

Il avait, jusqu'alors, nagé seul, au hasard, et sans avoir appris, dans ces tourbillons de l'âme, dans ce fleuve sans rives, aux rapides mugissants. Ses forces s'épuisaient. Il allait succomber...

Quand parurent deux êtres qui, lui tenant la tête hors de l'eau, lui apprirent les moyens d'utiliser les courants et la science de la traversée.

On sait que toute l'histoire millénaire de l'esprit de l'Inde est celle d'un peuple innombrable, qui marche à la conquête de la suprême Réalité. Tous les grands peuples du monde ont, au fond, le même but, conscient ou voilé : ils sont des conquérants qui, d'âge en âge, montent à l'assaut de cette Réalité qui les enserre et dont ils sont un morceau, l'étreignent, l'escaladent, périodiquement retombent épuisés, reprennent haleine, remontent inlassables, jusqu'à ce qu'ils l'aient domptée, ou qu'ils aient succombé. Seulement, ils ne voient pas la même face de la Réalité. Elle est comme une ville forte énorme, que battent, de divers côtés, des armées différentes, qui ne sont pas reliées. Et chacune a une tactique et des engins divers. Et chacune a à résoudre des

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

problèmes d'attaque et d'assaut différents. Nos races d'Occident [1] envisagent surtout les bastions, les ouvrages de défense extérieurs, tout ce réseau des forces physiques de la Nature, dont elles veulent s'emparer, saisir en main les lois, et s'en faire des engins pour les retourner contre la ville intérieure, jusqu'à ce que la place forte entière ait capitulé.

L'Inde procède autrement. Elle va droit à la tête, au chef qui commande tout, du grand Quartier Général invisible, — du centre. La Réalité qu'elle vise est la transcendantale. Mais que l'on n'oppose point le *réalisme* d'Occident à l'*idéalisme* de l'Inde ! Ce sont deux *réalismes*. Et les Indiens sont, essentiellement, des *réalisateurs*. Ils se contentent malaisément de l'idée abstraite ; et leur façon d'y atteindre emprunte volontiers les procédés d'une jouissance et d'une possession sensuelle. Il leur faut voir, entendre, goûter et toucher les idées. La richesse de leur sensualité, le pouvoir extraordinaire de leur imagination et de leur intuition visualisée, dépasse de beaucoup ceux d'Occident [2]. Avons-nous le droit de les récuser, au nom de notre raison ? La raison nous paraît une voie commune, impersonnelle et objective, ouverte à tous les hommes. Objective,

---

1. Je suis bien forcé d'employer, pour la facilité du discours, ces mots équivoques d'*Occident* et d'*Orient*. Mais je tiens à ce que mon lecteur sache distinguer, avec moi, bien des catégories d'*Occident*. Et quant à l'*Orient*, au sens habituel, qui est *le proche Orient*, sémitique, il est à mon sens, plus lointain encore de l'Inde que ne l'est un certain Occident slave, germanique et nordique. Ici, à cette place du récit où j'emploie le mot d'*Occident*, j'entends surtout la marche vers l' « Ouest » des grandes races d'Europe et d'outre-Atlantique, qui se sont détachées du tronc commun indo-européen.

2. Sans aucunement dénier aux penseurs Indiens un autre genre de concentration intellectuelle dans l'Absolu. Mais même le *Sans-forme* de l'*Advaïta* participe, dans une certaine mesure, à l'étreinte de leur brûlante intuition. Si le *Sans-forme* se libère des filets de la vision, peut-on assurer qu'il ne requière point une sorte de mystérieux toucher ? Sa révélation n'a-t-elle point les caractères d'un foudroyant contact ?

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

l'est-elle vraiment ? A quel degré l'est-elle, chez celui-ci ou celui-là ? N'a-t-elle pas des limites personnelles ? Et a-t-on bien observé que les « réalisations » de l'esprit hindou, qui nous paraissent ultra-subjectives, ne le sont aucunement dans l'Inde, où elles sont le résultat logique de méthodes scientifiques (ou d'expérimentation rigoureuse), éprouvées pendant des siècles et dûment enregistrées ? Chacun de ces grands visionnaires religieux enseigne à ses disciples la voie qui mène infailliblement aux mêmes visions. Leur méthode et la nôtre ne méritent-elles donc pas une mesure à peu près égale de sage doute scientifique et de crédit provisoire ? Pour un esprit vraiment scientifique de notre temps, même une erreur sincère, commune et généralisée, est une relative vérité. Si la vision est faussée, il est important de connaître le sens unique dans lequel s'exerce la déformation et d'en chercher les raisons dans une réalité plus lointaine et plus haute.

La croyance commune — ou précise, ou confuse — de l'Inde est que tout ce qui existe n'existe qu'en et par l'Esprit universel, un et indivisible : *Brahman*[1]. C'est en lui que naissent les images diverses des objets variés de l'Univers. Et l'Univers tient sa réalité entière de l'Esprit universel, dont il est une idée. Esprits individuels, nous qui faisons partie intégrante et organique de l'Esprit du Cosmos, nous percevons cette idée de l'univers multiple et changeant ; mais nous lui attribuons une réalité indépendante, aussi longtemps que nous ne remontons pas à la connaissance du *Brahman* unique. Nous sommes égarés par *Mâyâ*, l'Illusion, qui, étant sans commencement ou au delà du temps, nous fait prendre pour réalité permanente ce qui n'est que

1. « *Tout est Brahman, tous les objets variés, grossiers et subtils... Tout n'est que ce Brahman, un et indivisible...* » *(Shastras.)*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

le flot incessant des images passagères, jaillissantes de la Source invisible, seule Réalité [1].

Il s'agit donc d'échapper au flot d'illusion qui nous roule, et, comme la truite qui remonte, bondissant par-dessus les barrages, le torrent, il faut remonter à la source. Rude destin ! Mais le salut est au bout. Ce combat magnifique, douloureux, héroïque, afin d'y arriver, a nom : *Sâdhana*. Les *Sâdhakas* sont ceux qui le livrent. Leur petite légion qui, d'âge en âge, ne cesse de se renouveler, se recrute parmi les cœurs intrépides, et elle leur impose une école d'application, de rudes disciplines, éprouvées depuis des siècles. Deux voies [2] leur sont offertes, deux armes, dont il leur faut apprendre longuement le maniement : celle du : « *Pas ceci, pas ceci !* » [3] — la voie de la Connaissance par la négation radicale : c'est l'arme du *jñânin*, — et celle du : « *Ceci, ceci !* » — la voie de la Connaissance par l'affirmation progressive : c'est l'arme du *Bhakta*. Le premier a placé tout son espoir dans la connaissance intellectuelle, et, les forces tendues, les yeux constamment fixés vers le suprême but, il a d'emblée renoncé à tout ce qui est, ou paraît, en dehors. Le second n'est qu'amour, et, pour l'amour du Bien-Aimé (dont la forme, d'ailleurs, en s'épurant, varie), il renonce, peu à peu, à tout ce qui n'est

---

1. J'emprunte ce raccourci d'idées au magistral exposé préliminaire de Saradananda à son *Sri Ramakrishna*.

2. Entre beaucoup d'autres, dont j'exposerai les principales, dans la seconde partie de cet ouvrage, où j'étudierai la pensée philosophique et religieuse de Vivekananda. J'y ferai une large place aux principaux *Yogas* de l'Inde.

3. *Neti* (« pas ceci ! ») est la définition même du *Brahman* par les auteurs des Upanishads. — Cf. dans la mystique chrétienne *Saint Denys l'Areopagite : Traité de la Théologie mystique*, Chapitre v (*Que le suprême Auteur des choses intelligibles n'est absolument rien de ce qui se conçoit par l'entendement*) — où le maître théologien accumule, en une page, toutes les négations, pour définir Dieu. (*Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, trad. et présentées par Mgr Darboy, réédition de 1887, pages 285-286.) Nous reviendrons, dans notre tome II, sur ces parallélismes entre les deux mystiques de l'Inde et de l'Europe.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

pas Lui. La voie de la *Jñâna* est celle de l'Absolu, du Dieu impersonnel. La voie de la *Bhakti* est celle du Dieu personnel : ou, du moins, elle s'y attarde longuement, avant de rejoindre, au terme, les pèlerins de la *Jñâna*.

Cette dernière voie (la *Bhakti*) était, dès l'origine, sans qu'il le sût, celle où l'instinct aveugle de Ramakrishna l'avait engagé. Mais il en ignorait les détours, les embûches. Il y avait, depuis des temps très anciens, tout un « Itinéraire de Paris à Jérusalem », — du poteau de départ à celui de l'arrivée — où tous les accidents de la route, les montées et les pentes, les tournants dangereux, étaient minutieusement notés, toutes les étapes prévues d'avance et sagement distribuées [1]. Mais le coureur de Kamarkupur n'en connaissait rien ; il allait où le portaient son cœur fou et ses jambes ; et maintenant, épuisé par son effort surhumain, sans guide et sans soutien, affolé de sa solitude au milieu de la forêt, il avait des moments où il se croyait perdu, alors qu'il touchait presque au terme de la plus rude étape.

L'aide lui vint d'une femme.

Un jour que, de sa terrasse, il regardait le Gange où croisaient en tous sens des barques aux voiles multicolores, une d'elles aborda au pied de la terrasse. Une femme monta les degrés, belle et grande, ses longs cheveux défaits, en robe couleur ocre rouge, ainsi qu'une *sannyâsin* [2]. Elle avait environ trente-cinq à quarante ans ; mais elle semblait plus jeune.

---

1. Dans la note I à la fin de ce volume, pages 293 et suiv. ; et dans la seconde partie de notre deuxième volume, étudiant la doctrine et les méthodes nous essaierons de résumer, d'après les textes hindous, et spécialement d'après ceux de Ramakrishna et de Vivekananda, les règles psycho-physiologiques de la « *réalisation* » mystique, chez les *Yogins*.

2. *Sannyâsi* veut dire : celui qui a tout rejeté, celui qui a renoncé à tout désir mondain (Définition de Max Muller), « *celui qui ne hait et n'aime rien* » (Définition de la *Bhagavadgitâ*). La dame en question n'en était pourtant pas arrivée — on le verra — à cette divine indifférence !

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Son aspect frappa Ramakrishna, qui la fit mander. Elle vint. A peine l'eut-elle vu qu'elle se mit à pleurer, disant :

— « Mon fils, c'est vous que je cherchais depuis longtemps [1]. »

Elle était une Brahmine, de noble famille du Bengale, dévote *Vaishnavite* [2], de riche culture, très instruite des textes saints et particulièrement des Écritures *Bhakti*. Elle se disait à la recherche de l'homme inspiré, dont l'Esprit lui avait révélé l'existence ; et elle avait reçu mission de lui apporter le message. Sans autre préambule et sans même qu'elle dît son nom — on ne la connut jamais que sous celui de la *Bhaïravi Brahmani*, la nonne brahmine — des relations de mère et de fils s'établirent sur-le-champ entre la sainte femme et le prêtre de Kâlî. Ramakrishna, comme un enfant, lui confia toutes les expériences tourmentées de sa vie en Dieu, de son *Sadhâna*. Comme un enfant, il dit ses misères, ses souffrances de corps et d'esprit ; il dit que beaucoup le regardaient comme fou ; et humblement, anxieusement, il demanda s'il l'était. La *Bhaïravi*, après avoir écouté sa confession, le consola, avec une tendresse maternelle ; et elle lui dit qu'il ne s'inquiétât plus, mais qu'il se réjouît : car il avait,

---

1. Cette rencontre, qui a le charme naïf des *Mille et une Nuits*, a éveillé la méfiance des historiens d'Europe, qui ne sont pas loin de voir, comme Max Müller, dans tout l'épisode de la *Bhaïravi*, une sorte de symbole de l'évolution psychique de Ramakrishna. Mais la personnalité de l'initiatrice, au cours des six années qu'elle demeura avec Ramakrishna, s'accuse avec des traits trop individuels — (et pas toujours à son avantage) — pour qu'on puisse douter de sa féminité réelle, avec toutes ses faiblesses.

2. Le culte *Vaishnavite* était essentiellement un culte d'amour. Ramakrishna appartenait aussi à une famille *Vaishnavite*.

On sait que *Vishnu*, l'ancien dieu solaire, avait assis sa souveraineté sur le monde par ses Incarnations, dont les principales sont *Krishna* et *Râma* — (cf. Barth, *op. cit.*, p. 100 et suiv.) — Or, c'est à ces deux divinités que s'apparente, par son nom, le héros de notre récit. Et lui-même sera salué plus tard comme une nouvelle Incarnation, un *Avatâra*, vraiment dieu et vraiment homme.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

sans s'en douter, réalisé par ses seuls moyens un des plus hauts états du *Sadhâna*, tel qu'il était décrit dans les textes *Bhakti*; et ses souffrances étaient une marche de l'escalier. Elle les guérit, pansant le corps, éclairant l'esprit. Et ce chemin de la connaissance, qu'il avait parcouru seul, les yeux bandés, dans la nuit, elle le lui fit refaire, en pleine lumière. Car le seul instinct de Ramakrishna lui avait fait atteindre, en quelques années, des « réalisations », que la science mystique avait mis des siècles à conquérir (mais il ne pouvait en devenir vraiment maître que quand sa conscience serait éclairée sur toute la route de la conquête.

Le *Bhakta*, le « Connaissant » par amour, débute par l'acceptation d'une certaine forme de Dieu, dont il a fait son idéal choisi (ainsi, la Divine Mère, élue par Ramakrishna). Il s'absorbe longuement en ce seul amour. Il ne peut d'abord en atteindre l'objet; mais peu à peu, il réussit à le voir, à le toucher, il s'entretient avec lui. Dès lors, il lui suffit de la moindre concentration, pour sentir la présence vivante de son Seigneur. Comme il croit que son Seigneur est tout, est toutes les formes, il ne tarde pas à percevoir l'émanation des autres formes de Dieux, qui toutes rayonnent de son unique Bien-Aimé. Cette divine polymorphie peuple sa vision. A la fin, elle la remplit si bien de sa musique qu'elle prend toute la place, et il n'en reste plus pour le monde matériel : il s'évanouit. C'est le *Savikalpa-samâdhi* — l'état d'extase supraconscient, où l'esprit se retient pourtant à l'autre monde intérieur, celui de la pensée; il y jouit encore du sentiment de sa vie propre, avec Dieu. Mais quand une seule idée s'est emparée de l'âme, toutes les autres idées pâlissent et s'éteignent : on est bien près du but final, — le *Nirvikalpasamâdhi* — la jonction suprême avec le *Brahman*. Il s'en faut de peu que l'on atteigne

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

à la cessation de la pensée, où se réalisera enfin, par la renonciation totale, l'Unité absolue [1].

Toute cette marche de l'esprit, Ramakrishna l'avait aux trois quarts faite en aveugle [2]. La *Bhaïravi*, qu'il avait prise pour mère spirituelle, pour *gourou* (maître), lui en révéla tous les aspects et tous les sens. Familière de ces chemins de la connaissance, ayant elle-même pratiqué les exercices religieux, elle lui fit méthodiquement, selon les règles des Livres Saints, suivre toutes les voies, l'une après l'autre, du *Sadhâna*, — même les plus dangereuses, celle des *Tantras*, qui expose les sens et l'esprit à tous les troubles de la chair et de l'imagination, afin de les dominer tous ; mais on côtoie les précipices de la dégradation et de la folie ; et plus d'un qui s'y aventure n'en est jamais sorti [3]. Le pur Ramakrishna

---

1. Je m'appuie encore, dans cet exposé, sur les traités de Sarada nanda.

Cf. Ruysbroeck : *De ornatu spiritalium nuptiarum :*

« Sortez ! » C'est Dieu qui parle... Il parle dans l'ombre à l'esprit qui fond et s'écoule... Il faut se perdre dans la ténèbre sacrée où la jouissance délivre l'homme de lui-même, et ne plus se retrouver suivant le mode humain. Dans l'abîme de la ténèbre où l'amour donne le feu de la mort, je vois poindre la vie éternelle... Par la vertu de cet amour immense, nous possédons la joie de mourir à nous-mêmes et de sortir de notre prison, fondus dans l'océan de l'essence et dans la ténèbre brûlante... » (III. 1, 2, 4, et *passim*, trad. Ernest Hello).

2. Mais sa nature l'eût retenu, au dernier mille de la route — au carrefour où l'on prend congé du Dieu personnel et de son amour. Et sa mère spirituelle, la Bhaïravi, ne cherchait pas non plus à le pousser au delà. Tous deux, d'instinct, répugnaient à la vision sans yeux, au dernier abîme : l'Impersonnel.

3. Le plus grand penseur hindou d'aujourd'hui, *Aurobindo Ghose*, dont je parlerai, au terme du second volume de cet ouvrage, a réhabilité la voie de la *Tantra*, sur laquelle le discrédit a été jeté par les déformations licencieuses de certaines de ses méthodes. En flétrissant celles-ci il a rétabli le sens primitif et il en a montré la grandeur.

A la différence des autres *Yogas* védiques, dont le Seigneur est la *Purusha* (l'âme consciente) et le but, la Connaissance, — le Seigneur de la *Tantra* est *Prakriti* (l'Energie, l'âme de la Nature), et le but, la plénitude de la Possession. Au lieu de fuir la Nature, la *Tantra* lui fait face et s'en saisit. C'est le *Dionysiaque*, par opposition à l'*Apollinien*. Il n'est pas indifférent de savoir que Ramakrishna, seul des *Yogins* de l'Inde, a réuni en lui les deux aspects complémentaires.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

en sortit aussi pur, et trempé comme un acier.

Il possédait maintenant toutes les formes de l'union d'amour avec Dieu, — *les dix-neuf attitudes*, ou émotions diverses de l'âme en présence de son Seigneur : les relations de serviteur à maître, de fils à mère, d'ami, d'amant, d'époux, etc. Il avait investi la divine citadelle, de toutes parts, et le conquérant de Dieu participait à sa nature.

Son initiatrice reconnut en lui une Incarnation de la divinité. Dans une réunion qu'elle provoqua, à Dakshineswar, après des discussions savantes de *pandits*, la *Bhaïravi* imposa aux autorités théologiques la reconnaissance du nouvel *Avatâra*.

Alors, sa renommée commença de s'étendre. On vint de loin, pour voir l'homme merveilleux qui avait réussi, non pas un seul *Sadhâna*, mais tous ; et tous les pèlerins qui s'efforçaient vers Dieu, par l'un ou l'autre des chemins, — moines, ascètes, savants, *Sadhus*, illuminés — venaient lui demander conseil et s'inspirer de celui qui, maintenant assis à la croisée des chemins, les dominait. Leurs récits parlent de la fascination que produisit l'aspect de celui qui revenait — non pas, comme Dante, de l'Enfer — mais de la Mer profonde, comme un pêcheur de perles, — le rayonnement doré de son corps, que le feu de l'extase avait longuement cuit et patiné [1]. Mais lui, trop enivré de son Dieu pour l'être jamais de soi, restait — ce qu'il fut jusqu'à la fin — le plus simple des hommes, sans une trace d'orgueil, préoccupé bien moins de ce qu'il avait acquis que d'acquérir toujours des lumières nouvelles ; et il lui était déplaisant qu'on parlât de son

1. Cet effet de la grande extase, causé par l'afflux du sang, est constamment noté, dans l'Inde, par l'observation des *Yogins* ; et l'on verra Ramakrishna, par la suite, s'assurer, dès le premier regard sur la poitrine de l'homme religieux qu'il visite, qu'il a bien passé par le feu de Dieu.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Avatârâ. Alors qu'aux yeux de tous, même de la *Bhairavi* qui l'avait guidé, il était arrivé au but, lui regardait, devant, le reste de la montée, l'âpre arête. Et il lui fallait gravir au faîte.

Mais ici, les guides anciens ne suffisaient plus. Et la mère spirituelle, qui jalousement l'avait couvé pendant trois ans, eut, comme toutes les mères, la douleur de le voir, une fois nourri de son lait, lui échapper pour suivre un autre ordre venu de plus haut, un maître à la voix plus virile et plus dure.

*

Vers la fin de 1864, à l'heure juste où Ramakrishna avait achevé sa conquête du Dieu personnel, arriva à Dakshineswar le Messager, qui s'ignorait, du Dieu impersonnel : *Totapuri* (« l'homme tout nu ») — un extraordinaire ascète Védantiste, moine errant, que quarante années de préparation avaient conduit à l'ultime révélation — âme libérée, qui promenait l'impersonnelle lumière de son regard sur le fantôme du monde, indifférent.

Il y avait longtemps que Ramakrishna, non sans angoisse, sentait rôder autour de lui le Dieu sans forme et l'inhumaine, la surhumaine indifférence de ses *Missi Dominici*, de ces irrespirables *Paramahamsa*, que rien n'attache plus à rien, de ces ascètes dénudés de corps et d'esprit, dépouillés jusque du dernier bien, de l'obole du cœur — ce diamant : l'amour du divin. Dans les premiers temps de son séjour à Dakshineswar, il avait vu, avec une épouvante fascinée, tels de ces terribles morts-vivants ; et il pleurait d'effroi, à l'idée qu'il lui faudrait peut être en venir là, leur ressembler. Qu'on imagine ce qu'il en pouvait coûter à une nature, comme j'ai dépeint celle du fou d'amour, de cet amant-né, de cet artiste, qui a besoin de voir, de toucher, de

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

manger tout ce qu'il aime, qui ne peut se passer de la forme vivante pour l'étreindre, jusqu'au point de s'y couler comme un ruisseau, et d'épouser le divin moule de ces beaux membres !... Et il lui faudrait abandonner ce nid du cœur, corps et âme se fondre au creuset de l'informe et de l'abstrait !... Une telle démarche de la pensée devait lui être plus pénible et plus lointaine qu'à un homme de science de notre Occident [1].

Mais il ne pouvait s'y dérober. Son effroi même l'envoûtait, ainsi que les yeux du serpent. Le vertige enivre. Qui a goûté à celui des cimes, il faut qu'il aille jusqu'au bout. L'explorateur du continent des Dieux n'avait pas licence de s'arrêter, avant d'être remonté jusqu'à la source du Nil mystérieux.

J'ai dit d'ailleurs que le Dieu sans forme le guettait. Son épouvante et son attrait. Ce ne fut pas Ramakrishna qui alla à lui, ce fut Totapuri qui vint chercher l'amant de *Kâlî*.

Il passait. Il ne devait jamais rester plus de trois jours, au même endroit. Il vit Ramakrishna, qui ne le voyait pas. Assis sur les degrés du temple, le jeune prêtre [2] avait les yeux perdus dans le bonheur de sa vision cachée. Totapuri en fut frappé.

— Mon fils, lui dit-il, je vois que vous êtes déjà assez avant sur le chemin de la vérité. Je puis, si vous voulez, vous aider à atteindre la prochaine étape. Je vous apprendrai le *Védañta*.

Ramakrishna, avec son innocente simplicité, qui fit sourire le dur ascète, répondit qu'il lui fallait d'abord demander la permission à sa mère (*Kali*). Elle la lui accorda. Il se mit alors, en confiance humble

1. Il est à remarquer que Ramakrishna, admirablement doué pour la poésie et pour les arts, n'avait aucun goût pour les mathématiques. (Tout autre sera l'intelligence de Vivekananda, qui, non moins artiste, connaît et aime les sciences.)

2. Il avait alors vingt-huit ans.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

et entière, sous la direction de l'instructeur divin.

Avant toutes choses, il lui fallait subir l'épreuve de *l'initiation*. Et la condition première était de renoncer à tous ses privilèges, à ses insignes : le cordon de Brahmine, la dignité de prêtre — ce n'était rien — aux espérances, aux affections, aux illusions qui le faisaient vivre : au Dieu personnel, à toute récolte des fruits de son amour et de son sacrifice, ici-bas et ailleurs, à présent et à jamais. Il dut accomplir symboliquement, nu comme la terre, son propre service funéraire. Il enterra les derniers restes de son moi — son cœur... Alors seulement, il put revêtir la robe d'ocre des *sannyâsin*, emblème de la nouvelle voie. Et Totapuri commença de lui enseigner les vertus cardinales de l'*Advâïta Védañta* [1], le *Brahman* un et indivisé, et les plongées à la recherche du *Soi*, pour réaliser l'identité avec *Brahman* et s'y établir fermement par le *Samâdhi* (l'extase).

Il ne faut pas croire qu'il fut aisé à celui qui avait pourtant parcouru tous les étages de l'extase, de

1. L'*Advaïta* (« *le sans second* ») est la forme la plus stricte, la plus abstraite du *Védânta*. Elle remonte aux Upanishads et même au delà. Elle eut son plus célèbre représentant, au huitième siècle de notre ère, en *Çankara*, dont je parlerai plus loin. C'est la *Non-Dualité absolue*. Il n'existe qu'une Réalité unique, à l'exclusion de toute autre. Peu en importe le nom : Dieu, l'Infini, l'absolu, *Brahman*, *Atman*, etc. Car cette Réalité ne possède aucune qualité qui puisse aider à la définir. A toute tentative de définition, *Çankara* (comme Denys l'Aréopagite n'a qu'une réponse : « Non, non ». Tout ce qui paraît exister, le monde de nos sens et de notre esprit, n'est que cet unique Absolu, mais conçu à faux par l'Ignorance (*Avidyâ*). Sous l'influence de l'*Avidyâ*, qu'il est bien difficile à *Çankara* et à son école d'expliquer avec clarté, le *Brahman* prend des noms et des formes, qui ne sont rien qu'inexistence. Le seul existant sous ce flot de « moi » fantômes, c'est le vrai *Soi*, le *Paramâtman*, l'Un. Et pour le réaliser, les bonnes œuvres sont impuissantes ; tout au plus contribuent-elles peut-être à condenser l'atmosphère propice, où peut surgir la Connaissance. Mais la Connaissance seule — et immédiate — peut délivrer l'âme et la sauver (*Mukti*). Ainsi s'oppose, comme on l'a dit, au γνῶθι σεαυτον des Grecs (*Connais-toi toi-même !*) — le « *Vois le Soi, et sois le Soi !* » des grands Indiens Védantistes... « *Tat tvam asi* » (« Tu es Cela...»)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

trouver la clef de la porte étroite qui conduit au dernier. Son récit doit être reproduit ; il appartient, non moins qu'aux textes saints de l'Inde, aux documents révélateurs pour les archives de la science de l'esprit, en Occident :

« ...*L'homme tout nu* (Totapuri) *m'enjoignit de détacher mon esprit de tous les objets et de plonger dans le sein de l'*Atman. *Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne pouvais traverser le royaume du nom et de la forme, et amener mon esprit à l'état « inconditionné ». Je n'avais aucune difficulté à détacher mon esprit de tous les objets, un seul excepté : et c'était la forme trop familière de la radieuse Mère Bienheureuse* [1], *essence de la pure Conscience, qui apparaissait devant moi comme une vivante réalité. Elle me barrait la route de l'au-delà. J'essayai à plusieurs reprises de concentrer mon esprit sur les enseignements de l'Advaïta ; mais à chaque fois, la forme de la Mère s'interposait. De désespoir, je dis à Totapuri : « C'est impossible ! Je n'arrive pas à élever mon esprit à l'état « inconditionné », pour me trouver face à face avec l'Atman... » — Il me répondit sévèrement : « Quoi, tu ne peux ? Il le faut ! » Jetant ses regards autour de lui, il trouva un morceau de verre, il le prit, il en enfonça la pointe entre mes sourcils, et il me dit : « Concentre ton esprit sur cette pointe ! » — Je me mis à méditer de toutes mes forces ; et aussitôt que la gracieuse forme de la Mère Divine m'apparut, j'usai de ma discrimination comme d'un glaive* [2], *et je la fendis en deux. Alors, il ne resta plus d'obstacle devant mon esprit, qui s'envola aussitôt jusqu'au delà*

---

1. Toujours l'Aimée, *Kâli*.

2. Il ne s'agit donc pas seulement du grossier autohypnotisme de la poule qui tombe en catalepsie devant le trait de craie au soleil (car je lis dans la pensée irrespectueuse de mes lecteurs d'Occident !) L'opération de l'esprit, décrite par Ramakrishna, est une sévère concentration, qui n'exclut point, mais qui implique l'analyse critique et son tranchant.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

du plan des choses « conditionnées ». Et je me perdis dans le Samâdhi... »

Il lui avait fallu une tension des forces, une souffrance infinies, pour forcer la porte de l'inaccessible. Mais à peine entré, il toucha d'un bond à la dernière étape : le *Nirvikalpasamâdhi*, où disparaissent à la fois et le sujet et l'objet :

« *L'Univers s'éteignit. L'espace même n'était plus. D'abord, des idées ombres flottaient encore sur le fond obscur de l'esprit. Seule, la faible conscience du Moi se répéta, monotone... Puis, cela aussi s'arrêta. Resta seule l'Existence. L'âme se perdit dans le Soi. Tout dualisme s'effaça. L'espace fini et l'espace infini ne furent qu'Un. Par delà la parole, par delà la pensée, il réalisa Brahman...* [1] »

Il avait mis un jour à réaliser ce qu'il avait fallu quarante ans à Totapuri pour atteindre. L'ascète, saisi par l'expérience qu'il avait provoquée, contemplait, interdit, ce corps figé pendant trois jours en une immobilité de cadavre, d'où rayonnait la sérénité souveraine de l'Esprit parvenu au terme de la Connaissance [2].

---

1. Voici réalisée, dans le processus de cette extase, la marche de l'esprit que nous indiquions plus haut (page 42, note 2), en citant le commentaire, par Ramakrishna, de la danse de Kâlî sur le corps de Çiva : « *Il faut que l'Humanité meure... Et la Divinité doit mourir à son tour..* », avant que l'esprit atteigne à l'Absolu. Mais on remarquera que, même pour exprimer la vision sans forme, l'imagination de l'Inde, passionnément plastique, comme celle de Ramakrishna, a eu besoin d'une image sculpturale.

2. Plus tard, Ramakrishna racontait aux jeunes hommes qui l'entouraient son ascension. Et D. G. Mukerji, qui a recueilli ces récits de la bouche de quelques-uns des premiers disciples de Ramakrishna, en a condensé la substance dans une description — non pas des sept « Châteaux » — mais des *sept Vallées* de l'extase et de la méditation, qu'il a placée dans la bouche de Ramakrishna, et publiée dans son beau livre : *The Face of Silence*, 1926, p. 153 et suiv. Malheureusement, les dons exceptionnels de l'écrivain, son enthousiaste imagination, semblent l'avoir entraîné à « composer » ce brillant morceau au delà des moyens d'expression et même, en certains endroits, de la pensée juste de Ramakrishna. La *Ramakrishna Mission*, gardienne sévère de la tradition authentique et contrôlée, a tenu rigueur

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Totapuri ne devait rester que trois jours. Il demeura onze mois, afin de s'entretenir avec le disciple qui le dépassait.

*

La situation s'était retournée. Le jeune oiseau redescendait d'un ciel plus haut, et son regard avait porté au delà du premier cercle des collines. Il rapportait dans ses prunelles dilatées un plus vaste espace que celui qui tenait dans celles, aiguës, étroites, du vieux *naga* [1]. L'aigle, à son tour, instruisit le serpent.

Ce ne fut pas sans résistance.

Il nous faut voir, face à face, les deux voyants : Ramakrishna : un petit homme brun, à courte barbe, dont les beaux yeux, « *les longs yeux sombres et pleins de lumière, obliques, un peu bridés* » [2], ne s'ouvraient jamais largement, n'en voyaient que mieux, dehors et dedans, la bouche entr'ouverte sur les dents blanches, avec un sourire « *ensorceleur* » [3], affectueux et malicieux. De taille moyenne, mince jusqu'à la maigreur, et d'une extrême fragilité [4]. Un tempérament d'une nervosité exceptionnelle, ultrasensible à tous les souffles de la joie et de la douleur, morale et physique. Vivant reflet de tout ce qui passait devant le miroir de son regard, du

D. G. Mukerji de ces libertés. Tout en enregistrant ces réserves, je n'ai pas cru devoir priver les lecteurs européens de ce texte remarquable, qui, à tout le moins, projettera sur eux les reflets d'une Illumination mystique hindoue. Il mérite, à ce titre, de prendre place dans le livre sacré des voyages de l'Ame, contés par nos grands visionnaires catholiques d'Occident. On le trouvera reproduit, en note II. p. 301 et suiv., à la fin de ce livre.

1. Nom de la secte à laquelle appartenait Totapuri. Et *Naga* est aussi le nom du serpent.

2. Mukerji.

3. Mahendra Nath Gupta.

4. Dans les quelques voyages qu'il fait plus tard avec Mathur Babu, il est tout de suite las, il ne peut marcher, il faut le porter.

CC0. In Public Domain. Sri-Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

double regard, externe, interne. Doué d'un pouvoir unique de plasticité, qui permettait à son esprit de se mouler sur tous les êtres, instantanément, sans perdre pourtant la *feste Burg* [1], le point immobile et infini, au centre de la mobilité sans fin. « Sa parole, en bengalais très ordinaire, avait un très léger mais délicieux bégaiement, qui tenait sous le charme, par le pur timbre musical, par la richesse de l'expérience spirituelle, le fonds inépuisable des métaphores et des images, la puissance inégalée de l'observation, l'humour enjoué et subtil, la merveilleuse universalité de sa sympathie et le flot incessant de sagesse... [2] »

En face de ce Gange, avec ses profondeurs et ses reflets, sa plaine liquide et ses courants, ses ondoiements et ses méandres, ses millions d'êtres qu'il emporte et qu'il nourrit — se dressait l'autre, comme Gibraltar. Très grand, robuste, cuit au grand air, inébranlable, indestructible : un roc, au profil de lion. Sa constitution était de fer. L'esprit, de même. Il n'avait jamais connu la maladie, ni la souffrance. Il en souriait avec mépris. Puissant conducteur d'hommes. Avant de mener cette vie errante, il avait dirigé souverainement un couvent de sept cents moines, au Penjab. Il était maître dans la méthode des disciplines qui pétrissent comme une argile la chair et l'esprit des humains [3]. Il ne lui était jamais

---

1. Je dis : à partir de ce moment où il a réussi enfin à nouer ensemble en leur centre : *Brahman*, tous les fils des pelotons des formes et des destinées. Car, jusqu'alors, il était pris par chacun d'eux, successivement.

2. Les dernières touches de ce portrait sont empruntées aux souvenirs d'un excellent témoin encore vivant, Nagendranath Gupta. (Cf. *Prabuddha Bharata*, mars 1927, et *The Modern Review*, mai 1927.)

3. La psychophysiologie éducative de notre temps aurait intérêt à connaître ces méthodes, qui habituaient à l'exercice de la méditation, d'abord sur des sièges confortables, puis de plus en plus durs, puis sur la terre nue, — en réduisant de même, par degrés, l'habillement et l'alimentation, jusqu'à la nudité et aux plus extrêmes privations ; — puis, après cette initiation, dispersaient les novices en errants à travers

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

venu à l'idée que rien pût faire échec à une volonté ferme : ni passion, ni hasards, ni les tourments des sens, ni la force magique d'une Illusion Divine qui soulève les vagues tumultueuses de l'existence. Car, pour lui, *Mâyâ* n'était rien qu'un non-être, un vide, un mensonge, qu'il suffisait de dénoncer, pour qu'il s'évanouît à jamais. Pour Ramakrishna, *Mâyâ* même était Dieu — car tout est Dieu — elle est une face de *Brahman*. Et, parvenu au faîte, après une orageuse ascension, Ramakrishna n'oubliait rien des angoisses, des transports, des accidents de la montée ; les moindres images du voyage demeuraient en ses yeux ; mais il les inscrivait toutes, selon leur hiérarchie, en leur temps, à leur lieu, dans le merveilleux ensemble du panorama des cimes. — Mais que pouvait bien inscrire « *l'homme tout nu* » dans son souvenir ? Son souvenir était nu, comme lui, dépouillé d'émotions et d'amours. « *Un cerveau de porphyre* », ainsi que disait cet Italien du plus grand peintre ombrien. Il fallait que cette table de marbre fût rayée par les coups d'ongle de la douleur féconde. — Elle le fut.

Ce grand intellectualiste ne comprenait pas que l'amour pût être un des chemins de Dieu. Il récusait l'expérience de Ramakrishna. Il méprisait les prières à voix haute, les manifestations extérieures, les musiques, les chants, les danses religieuses. Quand il voyait Ramakrishna, à la tombée du jour, commencer sa mélopée de noms du Seigneur, en les accompagnant de ses battements de mains, avec un sourire de dérision il demandait :

— « Est-ce que tu fais du pain ? »

Mais malgré lui, déjà, le charme s'infiltrait ; certains chants de son mélodieux compagnon le troublaient, lui faisaient venir des larmes qu'il

---

le pays, d'abord avec des compagnons, puis seuls, — jusqu'à la suppression complète des derniers lambeaux de liens qui peuvent rattacher l'être au monde des apparences.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

cachait. Le climat du Bengale, insidieux, énervant, agissait aussi sur cet homme du Penjab, qui n'en voulait pas tenir compte. Son énergie, distendue, n'assumait plus le rigoureux contrôle sur les mouvements de la sensibilité. La raison la plus ferme a ses contradictions, qu'elle ne remarque pas. Ce mépriseur de cultes nourrissait la faiblesse d'adorer dans le feu la valeur d'un symbole, et il avait près de lui, toujours, un foyer allumé. Un jour, un serviteur vint y prendre des tisons. Totapuri s'emporta contre cet irrespect. Ramakrishna rit, comme il savait rire, de son joyeux rire d'enfant :

— « Voyez, voyez, sur vous, criait-il, le pouvoir irrésistible de *Mâyâ* ! »

Totapuri fut interdit. Il avait donc, lui aussi, subi, sans s'en douter, le joug de l'Illusion ?... La maladie ne tarda point à lui marquer les bornes de son orgueilleux esprit. J'ai dit qu'il ne l'avait jamais encore rencontrée dans sa vie. Quelques mois au Bengale provoquèrent une attaque violente de dysenterie. Il aurait dû partir. Mais c'eût été fuir le mal et la douleur. Il s'opiniâtra... — « Je ne céderai pas au corps !... » — Le mal s'accrut, et l'esprit ne parvint plus à s'en abstraire. Il dut subir des traitements, inutiles. La douleur grandissait, à chaque aube, comme une ombre qui cache peu à peu tout le jour. Elle devint si épouvantable qu'il ne fut plus possible à l'ascète de concentrer sa pensée en *Brahman*. Il entra en fureur contre sa pourriture — son corps — et il s'en alla au Gange, afin de l'y sacrifier. Mais là, une main invisible l'arrêta. Et entré dans le fleuve, il n'eut plus la volonté — la force — de se noyer... Il revint, terrassé. Il avait éprouvé la puissance de *Mâyâ*. Elle était là, partout, dans la vie, dans la mort, au sein de la douleur, la Mère Divine ! Il passa la nuit seul, à méditer sur elle. Et le matin venu, il était un homme nouveau. Il recon-

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

nut, devant Ramakrishna, que *Brahman* et *Çakti* [1] ou *Mâyâ* sont un seul et même Être. Et la Mère Divine, apaisée, le délivra de sa maladie. Il fit ses adieux au disciple, qui était devenu son maître et partit, éclairé [2].

Plus tard, Ramakrishna résumait en ces termes cette double expérience, qu'avait faite, après lui, Totapuri :

« — *Quand je pense à l'Être suprême comme inactif, ne créant pas, ne conservant pas, ne détruisant pas, je l'appelle* Brahman *ou* Purusha, *Dieu impersonnel. Quand je pense à Lui, comme actif, créant, conservant, détruisant, je l'appelle* Çakti, *ou* Mâyâ *ou* Prakriti [3], *Dieu personnel. Mais la distinction entre eux ne comporte aucune différence. L'impersonnel et le personnel sont le même Être. Tel le lait et sa blancheur. Tel le diamant et son éclat. Tel le serpent et sa reptation. On ne peut penser à l'un sans l'autre. La Mère Divine et Brahman sont Un.* [4] »

---

1. *Çakti* est ici conçue comme l'émanation de l'Energie divine, le rayonnement de *Brahman*.

2. Le départ de *Totapuri* eut lieu vers la fin de 1865. Il paraît probable que ce fut lui qui donna au fils de Khudiram le nom, fameux aujourd'hui, de *Ramakrishna*, quand il l'initia au *Sannyasa*. (Cf. Saradananda : *Sadhakabhâva*, p. 285, note 1.)

3. *Prakriti* est l' « Energie, l'*Âme de la Nature, la puissance de volonté à l'œuvre dans l'Univers* ». (Définition de Aurobindo Ghose, qui l'oppose au « *silencieux et inactif Purusha.* »)

4. Rapprocher ce texte d'un autre, capital, moins connu, et encore plus frappant, qui montre ce qu'il faut penser du culte passionné de Ramakrishna pour *Kâlî*, et le sentiment profond de l'Unité que recouvre le voile d'une idolâtrie apparente :

« *Kâlî n'est autre que ce que vous appelez* Brahman. *Kâlî est l'Energie primitive* (Çakti). *Inactive, nous l'appelons* (littéralement *nous appelons* Cela) Brahman. *Mais quand cela est en fonction créatrice, conservatrice, destructive, alors nous appelons Cela* Çakti *ou* Kâli. *Celui que vous appelez* Brahman, *celui-là, je le désigne sous le nom de* Kâlî. Brahman *et* Kâlî *ne diffèrent pas l'un de l'autre, pas plus que le feu, de son action de brûler. Quand on pense à l'un, on pense nécessairement à l'autre. Accepter* Kâlî, *signifie accepter* Brahman. *Accepter* Brahman *signifie accepter* Kâlî. Brahman *et son Pouvoir sont identiques. C'est ce que j'appelle* Çakti *ou* Kâlî. »

(Entretiens de Ramakrishna avec Naren (Vivekananda) et Mahendra Nath Gupta, au sujet des théories de Çankara et de Râmânuja — publiés dans *The Vedanta Kesari*, en novembre 1916.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

IV

L'IDENTITÉ AVEC L'ABSOLU

Cette grande pensée n'était point neuve. Il y avait longtemps qu'elle nourrissait l'esprit de l'Inde. Depuis des siècles, elle était incessamment pétrie, malaxée, étendue sous le rouleau de la philosophie *Védânta*. Elle avait été l'objet de discussions interminables entre les deux grandes écoles Védantistes, celle de *Çankara* — la pure école *Advaïta* — et celle dite de *Râmânuja*, ou *Vicistâdvaïta* (monisme *modifié*) [1]. La première, Non-Dualiste absolue, consi-

1. On ne peut avoir la prétention d'exposer ici la profonde et souvent compliquée métaphysique Védantiste. Mais il est utile de donner au lecteur européen au moins un bref aperçu des deux systèmes principaux.

Çankara — le plus grand nom de la philosophie de l'Inde — vivait dans la deuxième moitié du VIIIe siècle de notre ère. Il fut le génial protagoniste de l'esprit brahmanique, réagissant vigoureusement contre l'esprit bouddhique, — dont il ne laissa point de conserver certaine empreinte. Il professa le *Monisme absolu*, l'unique Réalité du *Brahman* « sans second » *(Advaïta)*, seule Substance, — on peut à peine dire : seule Cause, puisque ses prétendus effets — le monde apparent et les âmes individuelles — ne sont que d'illusoires modifications phénoménales. Inutile de chercher, comme les Bouddhistes, la conquête de l'Absolu, par étapes, puisque tout mouvement de l'esprit individuel est égal à zéro. C'est d'un coup que le voile peut et doit tomber, pour laisser resplendir l'Unité. — Si formidable que soit cet abîme de l'Un, où disparaît le monde entier, sa fascination fut sans égale sur l'esprit de l'Inde. Elle dure encore, inchangée. Preuve qu'elle était l'émanation même de l'esprit de l'Inde. Il se reconnaissait en *Çankara*.

Une élite de pensée, pourtant, pouvait seule réaliser pleinement cet

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

dérant l'univers comme irréel et l'Absolu comme seule Réalité ; la seconde, Non-Dualiste relative, reconnaissant aussi *Brahman* comme seule Réalité, mais prêtant au monde des apparences, aux âmes individuelles, une valeur de modifications ou modes, non illusoires, rayonnant des attributs de *Brahman*, tels que la Pensée, l'Energie, semeuse de la multiplicité vivante [1]. Les deux écoles se toléraient l'une l'autre, — la plus extrémiste considérant l'autre,

---

idéal Himalayen d'un Absolu impersonnel. L'âme individuelle ne devait point tarder à revendiquer sa réalité. Après le triomphe sans partage de l'enseignement de *Çankara*, au IXe siècle et au Xe, la révolte religieuse leva son étendard, au XIe siècle, dans le Tamil, puis, s'étendant au Kachmir, et de là jusqu'à l'Inde du Sud, trouva son chef incontesté en *Râmânuja*, pontife (ou saint, *Alvar*), au siège patriarcal de Çrirangam, à Trichinopoli (XIIIe siècle) *a)*. Sans rompre avec le Monisme de *Çankara*, il y réintégra l'humanité. Il prit pour base la grande parole de Krishna, dans la *Bhagavadgîtâ* :

« *De même que Mon serviteur ne peut vivre sans Moi, son but suprême, Je ne puis vivre sans lui. Aussi, en vérité, est-il mon propre moi.* »

C'était affirmer que s'il y avait identité entre Dieu et les âmes individuelles qui n'en sont que les manifestations, ces manifestations n'en sont pas moins réelles et nécessaires à Dieu, autant que Dieu leur est nécessaire. C'était, du même coup, fonder la fameuse méthode de la *Bhakti*, — le colloque perpétuel d'amour entre les âmes et Dieu, qui allait enivrer l'Inde pendant des siècles. Le Bengale devait en être particulièrement possédé, après qu'un disciple de *Râmânuja*, — *Râmânanda* — alla porter la Sainte Parole, à Bénarès, au XIVe siècle, et l'enseigner en langue vulgaire aux hommes de toutes les castes et de toutes les religions. Le grand *Kabir*, le tisserand poète mahométan, dont Rabindranath Tagore a fait revivre les chants, pour l'Europe, était le disciple de *Râmânanda*. Et c'est de lui que part la chaîne ininterrompue de mystiques penseurs et poètes, qui, par *Tulsî Das* et *Chaïtanya*, aboutit à *Ramakrishna*. Le mot lapidaire de *Râmânanda* :

« *Quiconque adore Dieu est de Dieu* »,

pourrait être inscrit au front de la doctrine et des *Maths* (monastères) de *Ramakrishna*.

(Cf. Paul Masson-Oursel : *Esquisse d'une histoire de la philosophie Indienne*, 1923 — et K.-M. Panikkar : *Le mouvement religieux dans l'Inde, au moyen âge (Feuilles de l'Inde*, 1928*)*.

a) J'adopte la date donnée par K.-M. Panikkar. Paul Masson-Oursel fait remonter au XIIe siècle le pontificat de *Râmânuja*.

1. Ainsi se constituait toute une échelle de la Nature *Naturante*, perpétuellement en mouvement, en devenir, en puissance latente d'ascension, — où Max Müller, et, après lui, Vivekananda, ont pu reconnaître les origines de l'Evolutionnisme.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

avec une indulgence dédaigneuse, comme un compromis transitoire, adapté à la faiblesse humaine, — une béquille, pratiquement utile à étayer sa montée chancelante. Le point critique restait toujours la définition de l'Illusion « phénoménale », l'essence de *Mâyâ*. Etait-elle, elle aussi, relative ou absolue ? *Çankara* lui-même ne disait pas ce qu'elle était. Il disait qu'elle était *là*, et que le but de la philosophie *Advaïta* était de l'annihiler. Au lieu que l'objet des Advaïtistes « mitigés » (ou « *modifiés* ») comme *Râmânuja*, était, en quelque sorte, de l'utiliser, pour l'évolution des âmes individuelles.

Entre les deux écoles, quelle est la position juste de Ramakrishna ? La chaude plasticité de sa nature l'incline plutôt à la solution conciliante de *Râmânuja*. Mais, d'autre part, l'intensité de sa foi lui fait épouser la conception la plus extrême de l'absolu. Il a trouvé, par une gageure du génie, les expressions les plus énergiques, les paraboles les plus ingénieuses, pour affirmer l'impossibilité non pas seulement de l'exprimer, mais d'en approcher par l'entendement. Il arrive à communiquer presque le contact physique de « *l'Être sans attaches* », de ce soleil, dont *Çankara* disait — (répondant à l'objection que le pur Absolu intellectuel n'est pas possible sans des objets de l'intelligence) — que « *le soleil brillerait, même sans objets à illuminer* ». Mais remarquons la différence d'expressions dont fait usage Ramakrishna, bien trop visuel pour pouvoir se passer, même lorsqu'il les nie, de ces « *objets à illuminer* » ! De son Soleil, il dira, lui, qu'il verse la lumière également sur le bien et sur le mal. Qu'il est la lumière d'une lampe, à laquelle l'un peut lire les Saintes Écritures, et l'autre falsifier une écriture humaine. Qu'il est la montagne de sucre, que les fourmis croient emporter quand elles en ont grignoté, déjà gorgées, quelques miettes. Qu'il est la mer, au bord de laquelle la

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

poupée de sel se penche pour en mesurer la profondeur : dès qu'elle y met le pied, elle est bue, perdue, disparue [1]. « *L'Etre sans attaches* » : cela veut dire que nous, nous ne le tenons pas, il nous échappe ; mais cela ne signifie point que nous, nous n'existions point. Puisqu'Il éclaire nos efforts, notre ignorance, notre sagesse, nos bonnes œuvres et nos crimes, — puisque nous grignotons son écorce, — puisqu'il existe un point de fusion où Il nous reprend dans sa grande bouche et nous absorbe — avant ce point, où se meut donc la poupée de sel ? où cheminent-elles, les fourmis ? Le travailleur sous la lampe, saint ermite ou faussaire, où est son siège, l'objet qu'il lit, et la lumière de ses yeux ?...

Ramakrishna nous dit que même les Saintes Écritures révélées ont toutes été plus ou moins souillées, comme les reliefs des aliments, puisqu'elles ont passé par la bouche des humains. Mais la souillure même — et elle suppose la pureté, *Brahman* — est-elle *réelle ?* Où sont ces lèvres, où sont ces dents qui ont mâché quelques parcelles du Divin aliment ?

Il faut bien que le « *différencié* » soit quelque part, puisque « *sans attaches* » avec l'« *Indifférencié* » [2] — et

---

1. « *Il était une fois une poupée de sel, qui descendit vers la mer, dans l'intention d'en mesurer la profondeur. Elle tenait à la main une sonde. Arrivée au bord de l'eau, elle contempla le puissant Océan. Jusqu'à ce point, elle continuait d'être la poupée de sel. Mais elle n'eut pas plutôt fait un pas en avant et mis le pied dans l'eau, qu'elle devint une avec l'Océan et se perdit entièrement... Le sel, qui la composait, était venu de l'Océan, et voici qu'il était revenu à l'Océan... La poupée de sel ne peut retourner vers nous, pour parler de la profondeur de l'Océan...* »

(Evangile de Ramakrishna, 91.)

2. Remarquons, en passant, combien cette métaphysique de l'Absolu Advaïtique est proche de telles doctrines de la Grèce présocratique, — de « l'Indéterminé » d'*Anaximandre* d'Ionie, d'où toutes choses sont sorties par voie de séparation, — de l'Un sans second de *Xénophane* et des Éléates, d'où sont exclus tout mouvement, tout changement, tout devenir, toute multiplicité, qui ne sont rien qu'Illusion. On est bien loin encore aujourd'hui d'avoir rétabli la chaîne ininterrompue de pensée, qui relie à l'Inde les premiers pionniers de la philosophie hellénique.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

puisque « *l'attache* », au bout du compte, « *l'union entre l'Indifférencié et le différencié* » est, comme le dit Ramakrishna, « *l'objet propre du* Védânta ».

En fait, il est pour Ramakrishna [1] deux plans distincts et étagés de la vision : la Vision sous le signe de *Mâyâ* qui crée la réalité de l'univers « différencié » — et la supravision de la parfaite contemplation *(Samâdhi)*, dont le seul contact avec l'Absolu fait s'évanouir instantanément l'irréalité de tous les moi « différenciés », nôtres et autres.

Mais, précise bien Ramakrishna, il est absurde de prétendre que le monde est irréel, aussi longtemps que nous en faisons partie et que, conservant notre moi, nous recevons de lui la conviction inextinguible (fût-elle voilée dans notre lanterne) de sa réalité. Même le saint qui reviendrait du *Samâdhi* (extase) au plan de la vie ordinaire, est contraint de reprendre l'enveloppe de son moi « différencié », bien qu'atténué et purifié. Il est rejeté dans le monde de la relativité. « *Tant que son moi lui est, relativement, réel, ce monde le lui est aussi ; et l'Absolu lui est, relativement, irréel. Il perçoit* Mâyâ *comme réelle ; mais avec son moi purifié, il voit maintenant l'ensemble du monde des phénomènes comme la multiple manifestation de l'Absolu pour les sens.* » Et le vrai visage de *Mâyâ* lui apparaît : elle est à la fois le vrai et le faux, la connaissance et l'ignorance *(Vidyâ* et *Avidyâ)*, tout ce qui mène à Dieu, et tout ce qui n'y mène point. *Donc, elle est.*

Et son affirmation prend la valeur d'un témoignage personnel, — saint Thomas apôtre, qui a vu et touché — quand il atteste ces *Vijñâni*, ces supra-conscients (dont il est), qui ont obtenu le privilège de « réaliser », en cette vie, Dieu personnel et impersonnel.

1. Je m'appuie ici sur des entretiens de 1882, donc au terme de sa vie, et résumant l'essence de sa pensée.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Ils ont vu Dieu, et au dedans, et en dehors, et ont reçu sa révélation. Dieu personnel leur a dit : « *Je suis l'Absolu. Je suis l'origine de la diffé-ciation* ». Ils ont perçu directement dans l'Énigme divine essentielle, rayonnement de l'Absolu, le principe même qui différencie l'*Atman* suprême et l'univers, ce qui est en Dieu absolu et ce qui est en Moi. Non, *Mâyâ, Çakti, Prakriti*, la Nature, n'est qu'une illusion. Elle est, aux yeux du moi purifié, manifestation de l'*Atman* suprême, semeur augural des âmes vivantes et de l'univers.

Désormais, tout s'éclaire. Et le voyant, rejeté du gouffre en feu de *Brahman*, retrouve sur la terre, avec des transports, la Mère Divine, sa bien-aimée[1]. Et il la voit avec des yeux nouveaux, car il reconnaît enfin son sens profond, son identité avec l'Absolu. Elle est l'Absolu qui se communique aux hommes, l'Impersonnel qui se fait homme — qui se fait femme. Elle est le principe de toutes les Incarnations. Elle est la Divine Médiatrice entre l'Infini et le fini[2].

Et Ramakrishna entonne le cantique à la Sainte Mère :

---

1. Dans l'Inde, le Dieu personnel est souvent conçu comme principe femelle : *Prakriti, Çakti*.

2. Comparez le rôle du *Fils*, dans la mystique chrétienne :

« *Rayonnement de ma gloire, Fils bien-aimé*, (c'est Dieu qui parle)
Fils, dans ton visage, l'invisible est contemplé.
Visible, ce que je suis, la Divinité,
Et par ta main j'exécute mes volontés,
O seconde Toute-Puissance !... »

(Milton : *Paradis perdu*, VI, 680. trad. Denis Saurat.)

Ce pourrait être dit par Ramakrishna, — à l'exception peut-être du mot : « *seconde* », qui subordonne à la Volonté Suprême son expression. Mais l'une et l'autre sont bien la même « *Toute-Puissance* ». Dieu de Milton, comme le *Brahman* de Ramakrishna, étant l'Absolu non manifesté, ne peut agir. Il veut ; et c'est le Fils qui est le Démiurge, le Dieu créateur, le Dieu agissant (comme chez Ramakrishna, *la Mère*). *Le Fils* est *le Verbe*, il parle, il se meut, il se manifeste. Dieu Père est invisible...

« *Fountain of light, Thyself invisible* »...

(Fontaine de lumière, elle-même invisible...» (*Paradis perdu*, III, ;

Il est impalpable et inconcevable. Il est immuable, et cependant présent partout : car Il est tout :

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *Oui, ma Sainte Mère n'est nulle autre que l'Absolu. Elle est à la fois l'Un et Multiple, et l'au-delà de l'Un et Multiple... Ma Sainte Mère dit :* « *Je suis la Mère de l'Univers, je suis le* Brahman *du* Védânta, *je suis l'*Atman *des* Upanishads... *C'est moi, le* Brahman, *qui ai causé cette* Différenciation... *Les œuvres bonnes et mauvaises m'obéissent. Il est, sans doute, la Loi du* Karma [1]. *Mais, c'est moi qui suis le Législateur. C'est à moi qu'il appartient de faire et de défaire les lois. J'ordonne tout* Karma, *bon et mauvais... Venez à moi ! Ou par l'Amour* (Bhakti), *ou par la Connaissance* (Jñâna), *ou par l'Action* (Karma), *menant à Dieu. Et je vous conduirai à travers ce monde, Océan de toute œuvre... Et je vous donnerai la connaissance de l'Absolu, aussi, si vous voulez... Vous ne pouvez vous défaire du moi et de Moi. Même ceux qui ont réalisé l'Absolu dans le* Samdâhi, *reviennent à moi, par ma volonté...*

« *Ma Sainte Mère est l'Energie Divine Primordiale. Elle est partout. Elle est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des phénomènes. Elle a enfanté le monde. Et le monde la porte dans son cœur. Elle est l'Araignée ; et le monde est la toile qu'elle a tissée. L'Araignée extrait la toile de sa substance, et puis s'y enroule. Ma Mère est à la fois le contenant et le contenu...* [2] *Elle est l'écorce. Elle est l'amande...* »

« *...Le Pouvoir Filial arriva et prit place*
avec le Père infini, car Lui aussi (le Père)
était allé invisible, et cependant était
resté — tel est le privilège de l'omniprésence... »

(*Paradis perdu*, VII, 588.)

(Cf. Denis Saurat : *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre*, 928.)

La parenté des deux Mystiques est évidente et naturelle. Toutes eux viennent d'Orient. Et, au delà, toutes deux viennent du même erveau humain, aux opérations limitées.

1. L'Acte, générateur des successives existences.

2. *Gospel of Sri Ramakrishna* (L'Evangile de Ramakrishna), *according to M. a son of the Lord and disciple*, 1e édit. Madras, 1897 (du vant de Vivekananda) — dernière édition, 1922-24, p. 119 et suiv.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

*

Cet ardent *Credo*, — ses éléments sont empruntés aux sources anciennes de l'Inde — et jamais Ramakrishna et ses fidèles n'ont prétendu à la nouveauté de l'idée [1]. Le génie du maître est ailleurs : il ressuscite les idées Dieux en léthargie et les incarne, il réveille les sources « *au bois dormantes* » et les colore de sa chaude, de sa magique personnalité. Cet ardent *Credo*, il est de lui, par l'accent et par l'élan, par le rythme et par la mélodie, par le chant d'amour passionné [2].

---

1. Bien au contraire, ils auraient tendance à a nier, même quand ils la croient. C'est le fait des grands esprits religieux de l'Inde moderne — et, je le crois, de tous les pays et de tous les temps. Leur force même est dans l'assurance que *leur* vérité est une très antique, une éternelle vérité — *la* Vérité. *Dayananda*, le fondateur intransigeant de l'*Aryasamaj*, s'indigne qu'on puisse lui attribuer des idées nouvelles.

2. N'oublions pourtant pas que les éléments poétiques et musicaux en sont, pour une part, empruntés au trésor populaire du Bengale. Nous avons vu (pages 36 et 37) combien il était imprégné des grands poètes classiques Vaishnavites, — surtout au travers des adaptations qui en étaient faites dans les *jatras* (représentations théâtrales populaires). Mais en dehors de *Kâbîr*, dont il chantait souvent un hymne, sa mémoire était surtout remplie de poètes et musiciens assez récents. (Ct. *Evangile de Ramakrishna*). L'un des plus anciens, et celui pour qui il paraît avoir eu une affection particulière, *Rama Prasad*, était du XVIIIe siècle. Ramakrishna cite et chante constamment ses hymnes consacrés à la *Mère Divine*. (On en trouvera un beau spécimen traduit en français, dans *Feuilles de l'Inde*, fasc. I, p. 215-217 : *L'Océan de l'Être*, trad. Marguerite Ferté :

> *« O mon esprit, plonge en criant le nom de Kâli,*
> *dans les eaux sans fond de l'Océan du cœur... »)*

Ramakrishna doit à Prasad les semences de certains de ses apologues les plus frappants (celui du cerf-volant, qu'on lira plus loin), et certains traits caractéristiques de *La Mère* (son clignement malicieux du coin des yeux, quand elle joue à égarer l'enfant, qu'elle aime, dans l'Illusion).

Parmi les autres poètes-musiciens, cités dans l'*Evangile*, je note les noms de *Kamalakanta* (pandit, du début du XIXe siècle, dévot de la Mère), *Nareschandra* (de la même époque, également fervent de *Kâli*), *Kubir* (saint bengali vaishnavite, du même temps, auteur de chants populaires) ; — et parmi les plus récents : *Premdas* (de son vrai nom *Trailokya Sannyal*, disciple de Keshab, auteur de chants,

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Ecoutons bien ! Le large chant ! Illimité, et cependant, harmonieusement ordonné. Par les barreaux d'aucune mesure il n'est tenu en cage ; mais, de lui-même, il se distribue avec ordre, beauté, volupté. L'adoration de l'Absolu s'unit sans heurts à l'amour brûlant de *Mâyâ*. Ce cri d'amour, retenons-le ! Nous mesurerons sa générosité, en entendant plus tard Vivekananda. Le grand lutteur se débattra dans les liens de *Mâyâ*, cherche à les rompre ; elle et lui sont en état de guerre. C'est un état que Ramakrishna ne connaît pas. Il n'est en guerre avec rien. Il aime l'ennemi amoureusement. Et à son charme nul ne résiste. L'ennemi l'aime. *Mâyâ* l'entoure de ses bras. Ils joignent leurs bouches. L'Armide a trouvé son Renaud. La Circé, qui ensorcelle les troupeaux des hommes, se fait pour lui l'Ariane qui mène par la main Thésée, dans les lacets du labyrinthe. La toute-puissance d'Illusion, qui de son chaperon coiffe les yeux du faucon, dessille les siens et, de son poing, le lance libre dans les plaines de l'air. *Mâyâ* est Mère [1], et « *se révèle à ses enfants par les formes variées de sa splendeur et par les divines Incarnations* » ; par son amour, par le feu du cœur *(Bhakti)*, elle fond si bien la gaine des *moi* qu'ils en arrivent à n'être plus « *qu'une longueur sans épaisseur* », une ligne, un point, qui va se résoudre, sous ses doigts, la bonne laveuse ! dans le *Brahman*.

Ainsi, loués soient les doigts et l'eau ! Loués, le visage et le voile ! Tout est Dieu. Dieu est en tout.

---

qui lui furent souvent inspirés par les chants improvisés de Ramakrishna), et *Girish Chandra Gosh*, le grand auteur dramatique, qui devint disciple de Ramakrishna (chants tirés de ses pièces : *Chaitanjalila*, *Buddhacharit*, etc.)

1. On pourrait dire aussi : « sœur aînée. » Car, ailleurs, Ramakrishna dit à Keshab Chundra Sen : — «*Mâyâ est crée par la Mère Divine, comme faisant partie de son plan de l'univers.* » — La Mère joue avec le monde. Le monde est son jouet. « *Elle lance le cerf-volant de l'âme, attaché par la corde de l'Illusion* (octobre 1882).

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il est en les ombres et les lumières. Hugo disait, s'inspirant des *Mortalistes* anglais du XVII^e siècle [1], que « *le Soleil, c'est déjà l'Ombre de Dieu* [2]... » Ramakrishna dirait que « l'ombre est déjà sa lumière ».

Et ce qui donne à sa pensée l'odeur de vie, c'est qu'ainsi que pour tout vrai penseur Indien, il ne croit rien qu'il n'ait d'abord *réalisé*, dans son être entier. La « conception » de l'idée reprend ici son sens plein et charnel. Croire, c'est étreindre, et, de l'étreinte, garder en soi le fruit, qui mûrit.

Si donc un Ramakrishna a *connu* l'étreinte de telles vérités, elles ne resteront pas en lui à l'état d'idées, elles seront vie, semences de vie ; et, fécondé par son *Credo*, il va fleurir et fructifier en un verger de « réalisations », non plus abstraites et solitaires, mais précises, pratiques, et mêlées à la vie quotidienne, qui nourriront la faim des hommes. Cette chair divine, qu'il a goûtée, et qui est la substance de l'univers, il va maintenant la retrouver — la même — à toutes les tables de toutes les religions. Et il en partagera l'aliment d'immortalité, en une Cène non de douze apôtres, mais de toutes les âmes affamées — avec l'univers.

*

Après le départ de Totapuri, vers la fin de 1865, Ramakrishna demeura encore plus d'une demi-année dans le cercle magique, dans le cercle enflammé. Il prolongea, jusqu'à la limite extrême de ses forces, l'identité avec l'Absolu. Pendant six mois, si on l'en croit, il resta dans un état d'extase cataleptique, qui nous rappelle les descriptions des anciens fakirs :

1. Denis Saurat : *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre*, p. 52.

2. Cf. Milton : « *Dark with excessive Light thy skirts appear.* » (*Les franges de ton vêtement apparaissent obscures, à force de lumière*) (*Paradis perdu*, III, 374).

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

le corps, abandonné par l'esprit, comme une maison vide, était livré aux forces destructrices. Sans un neveu, qui veillait sur ce corps sans maître et le nourrissait de force, il fût mort [1]. Il n'était guère possible d'aller plus loin dans l'union extatique avec le « *sans forme* » ; et c'est, en fait, le point extrême de cette longue ascèse *yoghiste* qui a dû plus d'une fois déconcerter, voire irriter, mon lecteur français, habitué à marcher sur une terre solide, qui ne connaît plus depuis longtemps les secousses du feu intérieur. Qu'il veuille bien me suivre, encore un peu ! Nous redescendons la pente du volcan — parmi les hommes.

Plus tard, Ramakrishna lui-même reconnaissait qu'il avait tenté Dieu, et que c'était miracle s'il était revenu. Il se garda bien de conseiller une telle épreuve à ses disciples ; il la défendra même à Vivekananda, comme une sorte de volupté défendue aux nobles âmes, dont le devoir est de sacrifier leur bonheur propre à servir les autres [2]. Quand le jeune Naren [3], avec instances, passionnément, le suppliera de lui

---

1. On conte qu'un moine qui passait, le voyant près d'expirer, rappela en lui, par des coups, la vie qui allait s'échapper.

Le grand disciple Saradananda, — de tous ceux qui approchèrent Ramakrishna, le plus instruit dans la métaphysique hindoue et ayant étudié avec le plus de profondeur le mécanisme intellectuel de son maître, — décrit ce *Nirvikalpa Samâdhi*, cette grande extase de six mois, comme un état où la conscience du *Je* disparaissait totalement, pour revenir de temps à autre très légèrement, obnubilant un peu la « Réalisation » parfaite. A ces moments de conscience infinitésimale, Ramakrishna aurait, d'après Saradananda, perçu l'ordre de l'Esprit Cosmique — (disons, si nous voulons, le rappel obscur et tyrannique de la Force vitale) — qui le contraignit à « *rester dans le Bhâva-mukhta* », c'est-à-dire : « *Ne perds pas complètement la conscience de l'Ego et ne l'identifie pas avec l'Absolu transcendantal, mais réalise que l'Ego Cosmique, d'où naissent les modes infinis de l'univers, est en toi, à tout moment de ta vie, vis et fais le bien au monde !* »

Ce serait donc durant la descente de ce long *Samâdhi* que Ramakrishna en serait venu à « réaliser » sa mission divine. Non peut-être en un jour, soudainement, mais graduellement. Donc, dans la première moitié de 1866.

2. Bien plus ! Il en détournera le commun des hommes, dont le lit de la vie est délimité, et que ces torrents submergeraient, pour leur détriment et pour celui de la communauté. La façon dont il guérira

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ouvrir le *Nirvikalpa Samâdhi* — la redoutable porte qui mène au gouffre de l'Absolu Ramakrishna le lui refusera, avec courroux, lui qui jamais ne s'emporte et qui prend garde de rudoyer son fils bien-aimé :

— « Fi donc ! s'écrie-t-il, je pensais que tu serais l'immense banian, sous lequel s'abritent les milliers d'âmes lassées... Et, au lieu de cela, tu cherches ton propre salut, ton égoïsme ! Laisse ces petites choses, mon enfant ! Comment peux-tu te satisfaire d'un idéal aussi borné (littéralement : « d'un seul côté ») ? Il faut *être*, de tous les côtés. Jouis du Seigneur, sous toutes les formes !... »

(C'est-à-dire : « dans la contemplation et dans l'action. Traduis la plus haute Connaissance, dans le plus haut Service aux hommes ! »)

Et Naren fond en larmes, humilié, déchiré de devoir renoncer. Mais il a reconnu la juste sévérité du maître ; et portant au cœur, toute sa vie, la

---

son Sancho Pança, son jeune neveu, le fidèle et prosaïque Hridaï, — et son riche patron, Mathur Babu — de leur convoitise de ces fruits défendus de l'extase, est d'un humour et d'un bon sens dignes de Cervantes.

Hridaï, brave garçon, dévoué mais terre à terre, entendait bien tirer parti de la renommée de son oncle ; et le désintéressement de celui-ci le mettait hors de lui. Il s'imaginait qu'au moins il bénéficierait, par droit de famille, des avantages spirituels de Ramakrishna. En vain, celui-ci lui déconseillait les recherches extatiques. L'autre s'y obstinait, et il parvenait à se détraquer complètement. Il avait des crises de convulsionnaire, des hurlements. — « O Mère, disait Ramakrishna, stupéfie les sens de cet idiot ! » — Hridaï, retombé sur la terre, accablait de reproches Ramakrishna : — « Qu'avez-vous fait, mon oncle ? Je n'aurai plus ces joies ineffables... » Ramakrishna, malicieusement, le laissa donc faire, à son gré. Mais Hridaï en arriva à des visions torturantes, et il dut supplier son oncle de l'en délivrer.

Même aventure échut au riche Monsieur Mathur Babu. Il voulait, à toute force, que Ramakrishna lui procurât le *Samâdhi*. Après lui avoir longtemps refusé, Ramakrishna dit : — « Eh bien, soit, mon ami ! » A la suite du *Samâdhi* convoité, Mathur Babu perdit complètement l'intérêt et le sens de ses affaires. Il n'en demandait pas tant ! Il fut inquiet, il n'y tint plus ; et il conjura Ramakrishna de lui enlever pour jamais l'extase. Ramakrishna rit, et le guérit.

3. *Narendranath Dutt*, le nom véritable de celui qui prit plus tard celui de Vivekananda.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

nostalgie du Dieu-Abîmé, il contraindra toute sa vie au service des hommes, humble, dur, héroïque.

Mais il faut penser que Ramakrishna, au point où nous en sommes de notre récit, n'est pas encore parvenu au terme des *Lehrjahre* (des années d'apprentissage). Et toutes les expériences de la vie, il les apprend, non comme nous (en partie) par le savoir commun, mais par ses propres risques et à ses dépens.

S'il réchappe à celle-ci, ce n'est point par ses mérites et par sa volonté. *La Mère*, comme il le dit, le rappelle par la douleur physique, au devoir humain. Une violente dysenterie, qui le rongera six mois, l'arrache graduellement au *Nirvikalpa*.

Avec la douleur physique, c'est la douleur morale qui le rattache à la terre. Un moine qui l'a connu [1] dit que, dans ces premiers jours qui suivirent le retour de l'extase au sein de l'Identité, voyant deux bateliers qui se querellaient haineusement, il hurla de souffrance. Il s'identifiait à toutes les peines du monde, impures et meurtrières. Et son cœur était marbré de meurtrissures.

Mais il savait aussi, désormais, que toutes les différences où les hommes s'entre-choquent, sont filles d'une même *Mère*, — que la « *Toute-Puissante Différenciation* » est le visage même de Dieu, — qu'il faut aimer Dieu dans toutes les variétés des hommes, opposées et hostiles, dans toutes les formes de pensées qui commandent leur existence et souvent les mettent aux prises, — et, avant tout, qu'il faut aimer les hommes *dans tous leurs Dieux*.

Et brusquement, il reconnut que toutes les religions, par des chemins différents, menaient au même Dieu. Et il fut avide d'explorer aussitôt tous ces chemins. Comprendre, chez lui, ne se distinguait pas d'être et d'agir.

1. Cf. D.-G. Mukerji : *The Face of Silence*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

V

LE RETOUR AUX HOMMES

La première route explorée fut celle de 'islam. Il était à peine convalescent encore qu'il s'y engagea (fin 1866).

Le temple où il servait voyait souvent passer des fakirs musulmans. La patronne de Dakshineswar, Rani Rasmani, cette « nouvelle riche », de basse classe, mais de cœur large, avait, dans sa chaude piété, voulu que sa fondation réservât un logement aux hôtes de passage, de toutes religions. Ramakrishna vit ainsi un humble musulman, Govinda Rai, qui s'absorbait en ses prières ; et il perçut, à travers l'enveloppe de ce corps prosterné, que cet homme, par l'islam, aussi « réalisait » Dieu. Il lui demanda l'initiation. Pendant plusieurs jours, le prêtre de *Kâlî* abdiqua, oublia complètement ses Dieux ; il ne les saluait plus, il n'y pensait même plus ; il vivait en dehors de l'enceinte du temple, il répétait le nom d'Allah, il portait les vêtements, à la manière mahométane, il était même prêt — (ô sacrilège !) — à manger les aliments proscrits, l'animal sacré, la vache ! Son maître et patron, Mathur Babu, horrifié, le suppliait d'y renoncer et, en secret, lui faisait préparer la nourriture par un brahmine, sous la direction du musulman, afin de le préserver

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de la souillure. Ce don total de soi à un autre empire de pensée eut pour achèvement, comme ce fut toujours la marche de l'esprit chez cet artiste passionné, une matérialisation visuelle de l'idée : un personnage radieux, à la mine grave, à longue barbe, lui apparut : — (l'image qu'il se faisait du Prophète ?) — il s'approcha de lui, se fondit en lui. Ramakrishna « réalisa » le Dieu musulman, « *le Brahman avec attributs* ». Puis, de là, il passa dans « *le Brahman sans attributs* » : le fleuve de l'islam le ramenait à l'Océan.

Plus tard, ses exégètes interprétaient cette expérience, immédiatement consécutive à la grande extase dans l'Absolu, en ce sens, très important pour l'Inde, que les musulmans et les hindous, ces fils ennemis, ne pourraient être réunis que sur la base de l'*Advaïta*, du Dieu sans formes, auquel la *Ramakrishna Mission* a élevé depuis, dans les retraites des Himalayas, un sanctuaire, clef de voûte de l'édifice immense et composite de toutes les religions.

Sept ans plus tard — je groupe les faits, pour la clarté de l'exposé — une expérience du même ordre faisait « réaliser » à Ramakrishna le christianisme. Vers novembre 1874, un certain Mallik, Hindou de Calcutta, qui avait un jardin près de Dakshineswar, lui lut la Bible. Pour la première fois, Ramakrishna rencontrait le Christ. Et peu après, le Verbe se fit chair. La vie de Jésus, secrètement, le pénétrait. Un jour, assis dans le petit salon de son ami, le riche Hindou, il vit au mur un tableau qui représentait la Madone avec l'Enfant. Et les figures s'animèrent. Alors, la scène prévue se déroula, selon l'ordre immuable de l'esprit : les saintes visions vinrent près de lui, entrèrent en lui. Et tout son être fut imprégné d'elles. Ce fut, cette fois, une inondation beaucoup plus forte que celle de l'islam. Elle recouvrit son âme entière. Aucun barrage ne tint contre elle. Les idées hindoues furent emportées. Terrifié,

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Ramakrishna se débattant au milieu des flots, criait :
— « *O Mère ! qu'est-ce que tu fais ? Au secours !...* »
En vain. Ce raz de marée balaya tout. L'esprit de l'Hindou était changé. Il n'y avait plus place en lui que pour le Christ. Pendant plusieurs jours la pensée chrétienne, l'amour chrétien, seuls, le remplirent. Il n'était plus question d'aller au temple... Puis, une après-midi, dans le bosquet de Dakshineswar, il vit venir à lui un personnage aux beaux grands yeux, au regard serein, au teint clair ; il fut sous le charme, il ne savait pas qui ce pouvait être. L'hôte inconnu s'approcha. Une voix chantait, au fond de l'âme de Ramakrishna :

— « *Voici le Christ, qui a versé le sang de son cœur pour la rédemption des hommes, voici Celui qui a souffert une mer d'angoisses, pour l'amour d'eux ! C'est lui, c'est le Maître* Yogin, *en éternelle union avec Dieu. C'est Jésus, l'Amour incarné !...* »

Le Fils de l'Homme embrassa le voyant de l'Inde, le fils de *la Mère*, et se fondit en sa personne. Et Ramakrishna se perdit dans l'extase. Une fois de plus, se réalisa l'union avec *Brahman*. Puis, graduellement, il revint au plan normal. A partir de ce temps, il garda la foi en la divinité de Jésus-Christ, Incarnation du Seigneur.

Mais non la seule Incarnation. Bouddha, Krishna, pour lui, en étaient d'autres [1].

Et je vois nos chrétiens absolus, gardes du corps de leur seul Dieu, qui froncent le sourcil et disent, hautains :

1. Il ne prodigua pourtant point ce titre. Il vénérait beaucoup d'hommes saints — tels, les Tirthankaras, fondateurs de la religion *Jain*, les dix gourous *Sikhs*, — mais sans voir en eux des Incarnations. Plus tard, chez lui, dans sa demeure, parmi ses divines images, sera celle du Christ ; et devant elle, il brûlera l'encens, matin et soir. Il arrivera que des chrétiens indiens croiront reconnaître en lui le rayonnement direct du Christ, et qu'ils entreront en extase devant lui.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « Que connaît-il de notre Dieu ? Une vision. Une effusion. C'est trop facile ! Il ne sait rien de la doctrine. »

Il savait peu de chose, en effet. Il était un *Bhakta*, qui croit par l'amour. Il ne prétendait pas à la science des *jñânins*, qui croient par l'intelligence. Mais chacune des deux flèches, quand l'arc est tendu d'un bras ferme, n'atteint-elle pas au même but ? Et pour qui marche jusqu'au bout, les deux routes ne se rejoignent-elles pas ? Le grand disciple intellectuel de Ramakrishna, Vivekananda, disait de lui :

— « *Il était tout* Bhakta *au dehors, tout* jñânin *au dedans* [1]. »

A un certain degré d'intensité, le grand amour comprend, et la grande intelligence force les retraites du cœur.

Ce n'est point, d'ailleurs, à des chrétiens de récuser le pouvoir de l'amour, qui fit des humbles pêcheurs de Galilée les disciples préférés de leur Dieu et les fondateurs de son Eglise. Et à qui fut donné de voir, la première, le Ressuscité, sinon à la pécheresse repentie qui n'avait d'autres titres à ce privilège que les larmes d'amour dont elle baigna les pieds du Christ, en les essuyant de ses cheveux ?

Enfin, la science d'un homme ne se mesure point aux livres qu'il a lus. Dans l'Inde de Ramakrishna, comme aux temps anciens, le meilleur de la culture se transmet oralement. Et, par les entretiens avec des milliers de *sadhus*, moines, pèlerins, *pandits*, hommes de toute sorte que tous préoccupait le problème religieux, Ramakrishna se fit, au cours

1. Et Vivekananda ajoutait :

« *Et moi, c'est tout le contraire.* »

Un autre grand penseur religieux indien, très intellectualiste, et le plus européanisé de ce temps, *Keshab Chunder Sen*, avait la noble humilité de s'asseoir aux pieds du *Bhakta*, dont l'intuition du cœur lui illuminait l'esprit sous la lettre.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de sa vie, une connaissance encyclopédique des religions et des philosophies religieuses, sans cesse approfondie par sa méditation [1].

Un jour, un de ses disciples, étonné de son savoir, lui demandait :

— « Comment avez-vous pu connaître toute la science du passé ? »

Ramakrishna répondit :

— « *Je n'ai pas lu, j'ai entendu les doctes, j'ai fait de leur savoir une guirlande autour de mon cœur, et j'ai été la jeter aux pieds de la* Mère. »

A ses disciples il dira :

— « *J'ai pratiqué toutes les religions : hindouisme, islam, christianisme, et j'ai suivi aussi les voies des différentes sectes de l'hindouisme... Et j'ai trouvé que c'est le même Dieu vers qui toutes se dirigent, par des voies différentes... Il vous faut pratiquer une fois toutes les croyances et passer par ces voies diverses...* [2] *Je vois que tous les hommes se querellent, au nom de la religion : hindous, mahométans,* Brahmos, Vaishnavites, *etc. Et ils ne réfléchissent pas que Celui qui est appelé Krishna est appelé aussi Çiva, qu'Il a nom l'Energie Primitive, Jésus, ou Allah ! Un seul Rama, qui possède mille noms !... Le réservoir a plusieurs* ghauts *(escaliers). De l'un, les Hindous puisent l'eau dans des cruches, et ils l'appellent :* jal ; *de l'autre, les musulmans puisent l'eau dans des outres en cuir, et ils l'appellent :* pani ; *d'un troisième, les chrétiens, et ils l'appellent :* water... *Prétendrons-nous que cette eau n'est pas* jal, *mais* pani, *ou* water? *Quel ridicule !...*

---

1. En fait, Ramakrishna comprenait le sanscrit, s'il ne le parlait point. — « *Dans mon enfance,* a-t-il dit, *je pouvais saisir tout ce que lisaient les Sadhus dans la maison d'une famille voisine, — bien que (c'est vrai !) parfois le sens de quelques mots m'échappât... Si un Pandit parle en sanscrit, je le comprends. Mais moi-même je ne peux parler sanscrit.* » (Evangile, II, 213.)

2. *Evangile de Ramakrishna,* II, 17.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

La Substance est Une, mais elle porte des noms différents. Et chacun cherche la même Substance; et seuls varient le climat, le tempérament et le nom... [1] » Que chacun suive son chemin ! S'il désire sincèrement, ardemment, connaître Dieu, qu'il soit en paix ! Il le réalisera...

*

La période qui suit 1867 n'ajoute plus rien d'essentiel à son trésor intérieur [2]. Mais elle lui en enseigne l'emploi. Elle met ses révélations en contact avec le monde extérieur ; elle lui fait confronter ses conquêtes spirituelles avec celles des autres expériences humaines. Et, en lui faisant mieux sentir le prix unique de ce qui lui a été accordé, elle lui donne conscience de sa mission parmi les hommes, de son devoir présent d'action.

Il était comme le *Poverello* d'Assise, à qui il ressemble par tant de traits, et moraux et physiques, un tendre petit frère de tout ce qui vit et meurt ; il était trop friand du lait de l'affection humaine, pour se satisfaire d'un bonheur qu'il n'eût point partagé. Au seuil des plus profondes extases, il suppliait *la Mère*, qui l'attirait dans son sein :

— « *O Mère, laisse-moi en contact avec les hommes ! Ne fais pas de moi un dur ascète !* »

Et *la Mère*, le rejetant du fond de l'océan sur la plage de la vie, lui disait (dans la demi-conscience il entendait sa voix) :

— « *Reste au seuil de la conscience relative, pour l'amour de l'humanité !* » [3]

1. *Evangile de Ramakrishna*, II, 248.

2. A part l'expérience chrétienne, que j'ai logiquement rattachée au chapitre précédent, bien que, chronologiquement, elle appartienne à l'année 1874.

3. A partir de ce temps, il résiste délibérément à toutes les tentations de la mort extatique, et il en fuit les risques. Il se refuse à certaines

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il rentra donc parmi les hommes. Et, d'abord, il prit un bain de chaude et simple humanité. En mai 1867, encore très affaibli par les crises précédentes, il alla se reposer six à sept mois dans son petit pays de Kamarpukur, où il n'était pas retourné depuis huit ans [1]. Il s'y abandonna, avec une joie d'enfant, à la cordialité familière de ces bonnes gens de village, heureux de retrouver leur petit *Gadadhar*, dont l'étrange renommée était arrivée jusqu'à eux, et les inquiétait un peu. Et ces simples paysans se manifestaient plus proches, en leur naïveté, de la profondeur de ses vues, que les doctes des villes et les dévots des temples.

Il apprit aussi à connaître, pour la première fois, en ce séjour, sa femme enfant. Saradadevi avait maintenant quatorze ans. Elle habitait chez ses parents, mais elle vint à Kamarpukur, quand elle sut sa venue ; et cette petite épouse, au cœur pur, dont le développement d'esprit était supérieur à son âge, comprit presque aussitôt la mission de son mari et le rôle de pieuse affection, de tendre désintéresse-

émotions dangereuses, comme de revoir en 1868 un lieu saint, Gaya, pour lui trop plein d'évocations : car il sait qu'il ne serait plus capable, après, de ramener son esprit sur le plan de la vie ordinaire. Et il doit maintenant obéir à l'ordre intérieur : rester dans la vie de tous, afin de les aider.

1. Il était accompagné par la *Bhairavi Brahmani*. Mais l'expérience du voyage ne tourna pas en faveur de celle-ci. Cette femme éminente n'avait pas un caractère égal à l'intelligence ; et ses méditations ne l'avaient pas élevée au-dessus des humaines faiblesses. Ayant instruit et révélé à lui-même Ramakrishna, elle s'attribuait sur lui des droits de propriété. Elle avait souffert déjà de l'ascendant qu'avait pris sur lui Totapuri. Elle ne put supporter de le voir ressaisi par l'atmosphère du pays natal, accaparé par l'affection sans façons de ces campagnards, parmi lesquels elle se sentait une étrangère. Et surtout, la présence de la jeune épouse, humble et douce pourtant, lui causa un dépit, qu'elle n'eut point la sagesse de cacher. Après des crises d'humeur, qui ne la rendaient pas plus aimable, elle reconnut sa faiblesse, elle demanda pardon à Ramakrishna, et le quitta pour toujours. Il devait la rencontrer, une dernière fois, l'année suivante, à Bénarès, où elle s'était retirée, consacrant le reste de ses jours à la recherche rigoureuse de la vérité. Elle mourut peu après.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ment, à elle assigné. Elle vit en lui son guide et se mit à son service.

Certains ont reproché (et grossièrement, parfois [1]) à Ramakrishna de l'avoir sacrifiée. Elle ne montra jamais qu'elle le fût ; elle rayonna, toute sa vie, sur ceux qui l'entouraient, le bienfait de sa paix et de sa sérénité. Mais ce que l'on n'a point dit, ce que nous a révélé Vivekananda, c'est que Ramakrishna eut assez vivement le sens de sa responsabilité, pour qu'il offrît à sa femme le plus grand sacrifice qu'il lui fût possible de faire, si elle le lui demandait : celui de sa mission :

— « *J'ai appris*, lui dit-il, *à considérer toute femme comme ma* Mère Divine : *c'est l'unique sentiment que je puisse avoir pour vous. Mais si vous désirez m'attirer dans ce monde* (de l'Illusion), *comme je vous ai épousée, je suis à votre service* [2]. »

C'est là quelque chose de tout à fait nouveau, dans l'esprit de l'Inde. Car la tradition hindoue établissait que quiconque embrassait la vie religieuse était, de ce fait, libéré de toute autre obligation. Ramakrishna, plus humain, reconnaît à sa femme un droit durable sur lui.

Elle fut assez magnanime pour y renoncer et pour encourager au contraire son mari dans sa mission. Mais, affirme Vivekananda, ce fut « par le consentement de sa femme » qu'il fut définitivement libre de mener la vie qu'il voulait. Et Ramakrishna, touché de cette innocence et de cette abnégation, prit à cœur de remplir envers elle ses devoirs de frère aîné. Il se voua patiemment, pendant les mois qu'ils furent ensemble, à son éducation d'épouse

---

1. Notamment certains *Brahmosamajistes* irrités de l'ascendant pris par Ramakrishna sur leur chef Keshab Chunder Sen, et ne lui pardonnant point sa popularité.

2. Vivekananda : *My Master* (t. IV des œuvres complètes, 3e édit. 1923, p. 169.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

diligente et de bonne ménagère. Il avait un sens pratique qui s'alliait curieusement à sa nature mystique. Le fils de paysan avait été à bonne école. Aucun détail de la vie domestique et rurale ne lui était étranger. Et tous ceux qui l'ont connu ont remarqué l'ordre et la propreté de sa maison. En ceci, le petit pauvre de Dieu eût pu donner des leçons à ses disciples intellectuels et grands-bourgeois.

Rentré à Dakshineswar, à la fin de 1867, il fit, les années suivantes, de petits voyages de pèlerinage, avec son protecteur, le maître de son temple, Mathur Babu. Dans les premiers mois de 1868, il vit la cité de Çiva, Bénarès, — et le confluent sacré du Gange et de la Jumna, à Allahabad — et Brindaban, le bouquet des légendes, le Cantique des Cantiques, le joyau du *Romancero* pastoral de Krishna. On peut imaginer ses transports, ses ivresses. Quand il traversa le Gange, en face de Bénarès, la « *cité d'or* » lui apparut, non point bâtie de pierre, mais telle une Jérusalem céleste, comme « *une masse condensée de spiritualité* ». Sur les champs crématoires de la ville sainte, il vit *la Divine Mère*, et Çiva, son corps blanc, ses cheveux emmêlés, souriant et secourable, penché sur les bûchers funèbres, au chevet de ses enfants. A la tombée du jour, sur les bords de la Jumna, rencontrant des troupeaux que menaient leurs vachers, il fut fou d'émotion, il courut, il cria : — « Krishna ! où est Krishna ?... »

Mais s'il ne vit point le dieu, il fit une autre rencontre, au cours de ces voyages, qui, pour nous d'Occident, a une autre importance et un sens plus profond ! Il découvrit la face de la misère humaine. Dans l'état d'hypnose extatique où il avait vécu jusqu'alors, dans la coque dorée de son sanctuaire, la chevelure de *Kâlî* la lui avait voilée. Arrivant à Deoghar, avec son riche compagnon, il vit les habi-

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tants — des *Santhals* — presque nus, émaciés, mourant de faim. Il fit arrêter l'escorte et demanda ce qui se passait. Une terrible famine ravageait le pays. Il dit à Mathur Babu qu'il fallait nourrir ces malheureux, les baigner, les vêtir. Mathur Babu objecta que sa richesse ne suffirait pas à soulager la misère du monde. Alors, Ramakrishna pleura, s'assit parmi les pauvres, et dit qu'il ne bougerait plus de là, mais partagerait leur sort. Le Crésus dut se résoudre à faire selon la volonté de son petit prêtre.

Dans un autre voyage, pendant l'été de 187c, Mathur commit l'imprudence de l'emmener dans un de ses domaines, à l'époque de la rentrée des redevances. Les récoltes avaient manqué, deux ans de suite, et les tenanciers étaient réduits à une misère extrême. Ramakrishna enjoignit à Mathur de leur remettre les redevances, de leur distribuer des secours, et de leur donner un festin somptueux. Mathur Babu s'exclama. Ramakrishna fut inflexible :

— « *Vous n'êtes que l'intendant de* Mère, dit-il au riche propriétaire. *Ils sont les tenanciers de* Mère. *Dépensez l'argent de* Mère ! *Ils souffrent, et vous ne voulez pas les aider ? Il le faut !* »

Mathur Babu dut céder.

Le souvenir de ces rencontres ne devait plus s'effacer. Swami Shivananda, qui dirige aujourd'hui l'ordre de Ramakrishna *(Ramakrishna Math* et *Mission)*, et qui fut un des premiers apôtres, un disciple direct du maître, m'a raconté cette scène, dont il fut le témoin :

Un jour, à Dakshineswar, dans un état de supra-conscience, Ramakrishna, parlant tout haut, dit :

— « Jiva *est* Çiva (L'être vivant est Dieu) [1]. *Qui*

1. A un autre moment, il dira : — « *Dieu est dans tous les hommes ; mais tous les hommes ne ne sont pas en Dieu : c'est pourquoi ils souffrent.* » *(Sri Ramakrishna's Teachings*, I, 297.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

peut parler de miséricorde à lui montrer ? Point de miséricorde, mais le servir, le servir, en regardant l'homme comme Dieu ! »

Vivekananda était présent. Entendant ces paroles, grosses de pensée, il dit à Shivananda :

— « *J'ai écouté aujourd'hui une haute parole... J'en proclamerai la vérité vivante au monde.* »

Et Swami Shivananda ajoute :

— « *Quiconque cherchera la racine des innombrables œuvres de service qui ont, depuis, été accomplies par la* Mission de Ramakrishna *dans l'Inde, il la trouvera ici* [1]. »

Au même temps, plusieurs morts impriment dans la chair de Ramakrishna la marque des doigts cruels, et pourtant fraternels, de la douleur. Cet homme perdu en Dieu, et pour qui la perte de la vie était le retour à la félicité sans fin, cet ivre de l'éternel, qu'on avait vu, à la mort d'un jeune ami, d'un neveu, rire de joie et chanter sa délivrance [2], — soudain, est assailli, au lendemain de cette mort, d'une souffrance atroce ; il a le cœur broyé, il ne peut plus respirer, et il pense :

— « *O Dieu ! ô Dieu ! Si c'est ainsi pour moi, que doivent-ils donc souffrir, tous ceux qui perdent leurs aimés, leurs enfants ?...* »

Et la Mère lui souffla le devoir et le pouvoir d'apporter à ces deuils le baume de sa foi...

— « *Ceux qui ne l'ont pas vu,* m'écrit Swami Shiva-

1. Ramakrishna avait donné l'exemple du plus humble service. Ce brahmine était allé chez un paria, et lui avait demandé la permission de nettoyer sa maison. Le paria, épouvanté de cette proposition, qui était criminelle, aux yeux de l'orthodoxie hindoue, et qui pouvait exposer son visiteur et lui aux pires représailles, ne le permit pas. Alors, Ramakrishna, la nuit, pendant que tous dormaient, alla dans la maison, et il essuya le sol avec ses longs cheveux. Il priait : — « *O ma Mère, rends-moi le serviteur du paria !...* » (Vivekananda : *My Master.*)

2. Il eut, à ce moment, la vision d'une épée arrachée du fourreau.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

nanda, *ne pourraient imaginer à quel point cet homme détaché de la terre était constamment occupé à écouter le récit que lui faisaient les hommes et les femmes de leurs afflictions mondaines, et à les alléger. Nous en avons vu des exemples innombrables; et il y a peut-être encore en ce monde quelques chefs de famille qui se souviennent, avec bénédiction, de sa miséricorde infinie et de ses ardentes tentatives pour soulager les souffrances des hommes. Un jour* (en 1883), Mani Mallick, *un vieux homme, riche et distingué, ayant perdu son fils, vint près de lui, le cœur brisé. Ramakrishna entra si profondément dans sa peine qu'il semblait que ce fût lui qui eût perdu son enfant et que sa peine surpassât encore celle de Mallick. Quelque temps s'écoula ainsi. Soudain. Ramahrishna chanta...* »

Non pas une élégie. Non une prière funèbre. Il chanta un hymne héroïque, la marche au combat de l'âme contre la mort :

— « *Aux armes! Aux armes! O homme, la mort envahit ton foyer, en ordre de bataille. Monte sur le char de la foi, avec le carquois de la sagesse. Tends la corde puissante de l'amour, et lance, lance le trait divin, le saint nom de la Mère!...* [1] »

« *Et,* conclut Shivananda, *je me souviens comment la douleur du père en fut soulagée. Ce chant lui rendit courage, le calma, et lui apporta la paix.* »

---

1. Je donne un fragment de ce chant, d'après le récit de l'*Evangile de Ramakrishna*. En réalité, la scène n'a pas été unique. Ramakrishna a consolé plus d'un deuil, et avec plus d'un chant. Mais le caractère héroïque de l'hymne reste constant.

Dans la *Vie de Ramakrishna* (p. 652-653), le récit est un peu différent. Ramakrishna écoute le père désolé, il se tait, il tombe dans un état à demi conscient. Et brusquement, il se met à chanter l'hymne de combat, avec des gestes énergiques et un visage illuminé. Ensuite, il revient à l'état normal et s'entretient affectueusement avec le malheureux, qu'il console.

D.-G. Mukerji raconte la même scène que Sw. Shivananda, et il y mêle son art habituel. Mais il n'a pas été témoin direct, comme Shivananda et comme l'auteur de l'*Evangile*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Je pense, en rapportant cette scène, à notre Beethoven qui vient et, sans un mot, s'asseyant au piano, console par son chant une mère en deuil.

Cette communion divine avec l'humanité vivante, aimante et souffrante, devait s'épanouir en un symbole pieux, pur et passionné.

En 1872, quand pour la première fois sa femme, Saradadevi, vint le trouver, à Dakshineswar [1], la tendresse de Ramakrishna, son respect religieux pour elle, épurés des désirs et des troubles sensuels, reconnurent sous son voile la Déesse ; et il lui en rendit un témoignage solennel. Dans une nuit de mai, ayant préparé le culte, il fit asseoir Saradadevi sur le siège de *Kâlî ;* et, prêtre, il accomplit les cérémonies rituelles — la *Shorashi Puja* [2] — l'adoration de la femme. Ils étaient, lui et elle, dans un état d'extase à demi inconsciente (ou supraconsciente). Quand il revint à lui, il salua en sa compagne la Sainte Mère. Elle était incarnée, à ses yeux, en ce vivant symbole de l'humanité immaculée [3].

---

1. Elle y resta, de mars 1872 à novembre 1873, revint d'avril 1874 à septembre 1875, puis en 1882, en 1884, et ne le quitta plus dès lors jusqu'à la fin. Le récit de son premier voyage, entrepris, seule, à l'insu de Ramakrishna et courageusement accompli, avec de grandes fatigues et non sans dangers graves, par la jeune femme malade, est un des chapitres les plus touchants de la *Vie de Ramakrishna.* (On en trouvera, à la fin du volume, note III, p. 305, un charmant récit épisodique : la rencontre de Saradadevi avec les brigands.) Non moins extraordinaire est ce premier séjour de vingt mois et la vie commune des deux époux mystiques, également chastes et passionnés.

2. Cérémonie *Tantrique.*

3. Assistait, seul témoin de cette scène étrange, le prêtre du temple voisin de Vishnou.

Son culte de la femme ne se limitait point à l'épouse sans tache. Il reconnaissait *la Mère* jusque dans les plus dégradées, dans les prostituées des rues.

« *Je l'ai vu devant ces femmes,* écrit Vivekananda ; *il tombait à leurs pieds, il les baignait de larmes* : « *O Mère, disait-il, c'est Toi ! sous cette forme, Tu es ici, dans la rue. Sous une autre forme, Tu es l'Univers. Je te salue, ô Mère, je te salue...* » *(My Master.)*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Ainsi, montait par degrés sa conception de Dieu — de l'idée du Dieu qui est tous et en qui s'absorbent tous, comme un soleil unique en fusion, — à la chaude sensation de tous qui sont Dieu, comme autant de petits soleils, en chacun desquels Il est présent et agissant. La même idée, sans doute, mais retournée, et ainsi vue et réalisée, non plus seulement de haut en bas, mais de bas en haut, et en tous les sens à la fois, comme un double courant ininterrompu, qui relie sans arrêt l'Être aux êtres et qui rend l'homme sacré.

Deux ans avant sa mort, il dira (le 5 avril 1884) : — « A présent, je découvre le changement qui s'est opéré en moi. Il y a longtemps, Vaishnav Charan me dit que quand je verrais Dieu dans l'homme, j'aurais atteint la perfection de la connaissance. A présent, je vois que c'est Lui qui se meut sous la diversité des formes, — tantôt homme pieux, et tantôt hypocrite, ou même criminel. Aussi, je dis : « Nârâyana *dans l'homme pieux*, Nârâyana *dans l'hypocrite*, Nârâyana *dans le criminel et le luxurieux*... [1] »

J'ai dû, une fois de plus, devancer la marche de la vie, afin que mon lecteur ne perde point la direction du courant, et qu'il sache par avance où le fleuve aux vastes méandres, qui semble se disperser et parfois revenir en arrière, s'achemine et nous mène.

Et je reprends au point où, vers 1874, ayant achevé le cycle de ses expériences religieuses, il a cueilli,

1. *Vie de Ramakrishna*, p. 543. — *Nârâyana* est un certain aspect du *Brahman* ou du *Purusha* — l'Ame suprême qui couve les dieux et les hommes. (Cf. Paul Masson-Oursel : *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, p. 105.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ainsi qu'il dit, les trois beaux fruits de la Connaissance : « *la Compassion, la Dévotion* [1] *et la Renonciation* [2]. »

Dans le même temps, il s'est rendu compte, par ses entretiens avec les hommes éminents du Bengale, de l'insuffisance de leur sagesse et du grand vide affamé de l'âme de l'Inde — qui l'attend.

Il n'avait jamais cessé de s'instruire, toutes les fois qu'il le pouvait, auprès de tous les hommes religieux ou savants, pauvres ou riches, pèlerins errants ou piliers de la science et de la société. Toute pensée d'amour-propre lui était étrangère ; il était plutôt porté à croire que chacun de ces « chercheurs de la vérité » avait reçu des lumières spéciales qui lui manquaient, et il était anxieux de ramasser les miettes de leur table. Il allait donc les trouver, où qu'ils fussent, sans s'inquiéter de la façon dont il serait reçu [3].

---

1. Ce mot de *Dévotion*, qui a été accrédité par les traductions européennes de la mystique hindoue — principalement associé à la forme de la *Bhakti* — est tout à fait insuffisant à rendre le sentiment de donation de soi passionnée. Il faudrait faire revivre dans son vrai sens le vieux mot de la mystique chrétienne, qui y correspond absolument : celui de *Dévouement*. Cf. Ruysbroeck : « *Du dévouement intérieur. — Si nous voulons adhérer à Dieu, par le dévouement intérieur, nous sentirons dans le fond de la volonté et dans le fond de l'amour... on dirait le bouillonnement d'une source vive, qui rebondit jusqu'à la vie éternelle...* »(*De Septem Custodiis libellus*, trad. E. Hello.)

Quel *bhakta* hindou ne se reconnaîtra dans l'acte de « *dévouement* » décrit ici par le prêtre flamand du XIVe siècle ?

2. « *La Compassion, la Dévotion et la Renonciation sont les fruits glorieux de la Connaissance.* » (Entretiens de Ramakrishna avec le célèbre pandit *Vidya Sagar*, 5 août 1882.) Cf. *Vie de Ramakrishna*, p. 526.

3. J'ai dit que, dans son temple, il avait journellement l'occasion de parler à des fidèles de tous les ordres, de toutes les sectes. Depuis que la *Bhaïravi Brahmani* avait fait admettre à son entourage l'idée qu'il était visité de Dieu, et peut-être une *Incarnation*, on venait de loin le visiter. Dans ses voyages de 1868 à 1871, à travers l'Inde du nord, il alla voir des personnalités renommées, comme le grand poète du Bengale, converti au christianisme, *Michael Madhusudan Dutt*, et des maîtres de la science védantique, comme les pandits *Narayan Shastri* et *Padmalochan*. En 1872, il devait rencontrer *Visvanath Upadhyaya* et *Dayananda*, le fondateur de l'*Aryasamaj*, dont je parle, au chapitre suivant.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais il n'abdiquait jamais son sens critique ; et son charmant esprit d'observation, si étrangement aigu, cet éclair de malice ingénue qui s'allumait sous ses paupières à demi closes, dans ses prunelles extatiques, trouvèrent l'occasion de s'exercer dans les visites qu'il fit alors aux chefs reconnus de la pensée religieuse de son temps.

Il nous faut ici donner au lecteur européen un bref aperçu du grand mouvement qui soulevait l'âme de l'Inde, depuis soixante ans. On ignore trop ce puissant Réveil, dont l'Inde a célébré, cette année même (1928), le centenaire d'une des dates les plus mémorables : la fondation du *Brahmosamaj*. Ce n'est pas l'Inde seule, c'est l'humanité entière qui devrait fêter avec elle le souvenir du génial initiateur, qui osa vouloir et inaugurer, contre tous les obstacles, l'Eglise de l'Unité humaine, la maison sacrée de tous les peuples d'Orient et d'Occident.

Je veux parler de *Ram Mohun Roy* [1].

Il ne m'a pas été possible d'établir avec sûreté la date de sa visite à *Devendranath Tagore*. Les renseignements hindous ne concordent pas sur ce point. Elle ne peut être postérieure à 1869-1870. Les Tagore indiquent approximativement la date de 1864-1865. Le biographe autorisé de Ramakrishna, M. (Mahendra Nath Gupta), la place en 1863 : car un propos de Ramakrishna laisse entendre qu'au cours de cette visite il aperçut Keshab Chunder Sen officiant à la chaire de l'*Adisamaj* ; or Keshab ne fut ministre de ce *Samaj* qu'entre 1862 et 1865 ; et, pour diverses raisons, Ramakrisna ne peut avoir fait ce voyage en 1864-1865. En tout cas, ce fut en 1875 qu'il refit visite à Keshab, quand celui-ci était devenu chef du nouveau *Brahmosamaj* réformé ; et de cette année datent leurs rapports suivis de cordiale amitié.

1. Je recommande, comme tableau d'ensemble, le récent ouvrage de K.-T. Paul : *The British Connection with India*, 1927, London, Student Christian Movement — qui trace, d'une main sûre, l'évolution des mouvements nationaux et religieux indiens, depuis un siècle. K.-T. Paul, Indien chrétien, ami de Gandhi, large esprit impartial, pénétré de la double pensée de l'Orient et de l'Occident, unit en cette œuvre la précision historique de l'Europe et sa science des faits à la science de l'âme indienne.

Cf. l'article panoramique, que j'ai publié dans la revue *Europe*, 15 décembre 1928 : « *l'Inde en marche* ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

La revue indienne *Prabuddha Bharata* a reproduit, dans son numéro d'octobre 1928, un très intéressant rapport du *Swami Nikhilananda*, lu en août 1928, à la Convention de toutes les religions pour le centenaire du *Brahmosamaj*, sur « *Le Progrès de la religion* (dans l'Inde) *pendant les cent dernières années* ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

VI

LES BATISSEURS DE L'UNITÉ :

RAM MOHUN ROY, DEVENDRANATH TAGORE, KESHAB CHUNDER SEN, DAYANANDA.

Cet homme extraordinaire, qui ouvrit une nouvelle ère dans l'histoire spirituelle de l'Ancien Continent, a été le premier type, dans l'Inde, de l'humanité universelle. Il a tout embrassé, en sa vie de moins de soixante ans (1774-1833) — depuis les mythes himalayens de l'antique Asie jusqu'à la raison scientifique de l'Europe moderne [1].

---

1. Sur ce grand Précurseur, voir :

Raja Ram Mohun Roy, his life, writings and speeches, 1925, Natesan, Madras, dont l'intérêt est gêné par le manque de sûreté de la chronologie ; — et l'excellente brochure de Ramananda Chatterjee : *Rammohun Roy and modern India*, 1918, Modern Review Office, Calcutta. Ces ouvrages s'appuient en partie sur la biographie que consacra à Roy Miss Sophia Dobson Collett, qui le connut personnellement.

Cf. N. C. Gangaly, dont la *Modern Review* de Calcutta a publié (septembre 1928) des fragments d'un volume important à paraître sur Roy, dans la série intitulée : *Les Bâtisseurs de l'Inde* ».

Manilal C. Parekh : *Rajarshi Ram Mohun Roy*, 1927, Oriental Christ House, Rajkot, Bombay, et Prof. Dhirendranath Chowdhuri : *Ram Mohun Roy, the devotee (Modern Review*, octobre 1928).

Cette année 1928, centième anniversaire de la fondation du *Brahmosamaj*, a provoqué dans l'Inde la publication de beaucoup d'études sur Ram Mohun Roy.

Sur l'Église fondée par Roy, le *Brahmosamaj*, consulter Siva Nath Sastry : *History of the Brahmosamaj*, 2 vol., 1911, Calcutta.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

De grande famille aristocratique du Bengale [1], qui portait le titre héréditaire de *Roy*, élevé à la cour du Grand Mogol, où la langue officielle était encore le persan, ayant appris, enfant, l'arabe aux écoles de Patna, et lu dans cette langue Aristote et Euclide, bien que Brahmane orthodoxe de naissance [2] nourri de la culture islamique, il ne découvrit les œuvres théologiques hindoues qu'en étudiant le sanscrit, de quatorze à seize ans, à Bénarès. Ses biographes hindous assurent que ce lui fut une seconde naissance. On peut croire pourtant qu'il n'avait pas eu besoin du *Védânta*, pour y puiser une foi monothéiste, que le contact de l'islam avait imprimée en lui, depuis l'enfance. Et de même, la science et la pratique du mysticisme hindou ne faisaient que renforcer l'influence indélébile du *Ṣoufisme*, dont l'haleine brûlante avait imprégné son être, dès ses jeunes années [3].

L'ardeur de son génie combatif, qui piaffait comme un jeune cheval de bataille, lui fit, à seize ans, engager une lutte acharnée, qui allait durer autant

---

1. Sa famille était originaire de Murchidabad. Il naquit à Burdvan, dans le bas Bengale.

2. Du côté paternel, sa famille était *Vaishnavite*.

3. La puissance d'intuitions et d'illuminations mystiques, qui brûlait en cette riche nature, a été un peu voilée par ceux qui ont parlé de lui, surtout en Occident. On était plus frappé par la vigueur de sa raison et son robuste esprit de réformes sociales, qui s'appuyait sur l'Occident, contre les préjugés mortels et meurtriers de son peuple. Mais *Dhirendranath Chowdhuri* a remis justement en lumière la formation mystique de ce génie. La maîtrise de son intelligence n'aurait pas tant de prix, si elle ne s'exerçait sur des éléments d'émotion aussi profonds et aussi variés. C'est ainsi qu'on le voit, dès son enfance, se livrer à divers exercices de méditation *yogiste*, voire à des pratiques *tantriques*, (qu'il répudiera plus tard), se concentrer pendant des journées sur le nom ou sur un attribut de Dieu, en répétant le mot, jusqu'à ce que l'Essence se manifeste comme présente (Exercice du *Purascharana)*, prendre les vœux de *Brahmacharya* (chasteté) et de silence, se livrer à des austérités, vouloir devenir *Sannyâsin*, pratiquer aussi les exercices mystiques du *Soufisme*, qui le satisfaisait mieux que la *Bhakti* du Bengale, trop sentimentale pour son goût fier... etc. Mais jamais sa raison ferme et sa volonté n'abdiquent. Elles gouvernent l'émotion.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

que sa vie, en publiant contre l'idolâtrie un livre écrit en persan, et dont la préface était en arabe. Il s'attaquait ainsi à l'hindouisme orthodoxe, et il blessa son père, qui le chassa du logis. Il voyagea quatre ans, à l'intérieur de l'Inde et du Thibet, étudiant le bouddhisme, sans l'aimer, et risquant la mort, pour avoir soulevé contre lui le fanatisme lamaïste. A vingt ans, le fils prodigue fut rappelé par son père, et il rentra à la maison. On le maria, pour tâcher de le lier au monde ; mais pour un tel oiseau, il n'est point de cage.

A vingt-quatre ans, il avait commencé d'apprendre l'anglais, et il apprit aussi l'hébreu, le grec et le latin. Il se rapprocha des Européens, connut leurs lois et leurs gouvernements. Et soudain, laissant tomber ses préjugés contre les Anglais, il fit cause commune avec eux, mais dans l'intérêt supérieur de son peuple ; il conquit leur confiance, et les prit pour alliés. Il avait fait l'épreuve qu'il ne pourrait lutter pour la régénération sociale de l'Inde qu'en s'appuyant sur l'Europe. Il reprit ses violentes polémiques contre les superstitions, contre le culte des idoles, et surtout contre les coutumes barbares comme la *Sati* (le bûcher des femmes veuves) [1]. La tempête était soulevée. En 1799, les brahmines le firent définitivement expulser de sa famille ; et quelques années après, même ses plus aimés, sa mère et ses femmes, refusèrent de vivre avec lui. Il passa une dizaine de dures et intrépides années, dans l'abandon de tous, sauf de deux ou trois amis écossais ; il exerçait un emploi de percepteur, et peu à peu s'éleva au titre de chef ministériel du district.

1. On conte qu'en 1811, il assista à la mise au bûcher d'une jeune belle-sœur, et que l'horreur de ce sacrifice, contre lequel se débattait la victime, le bouleversa. Il n'eut plus de repos qu'il n'eût arraché de son pays de tels crimes.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Puis, le père mourut ; la réconciliation se fit avec les siens ; il hérita de biens considérables ; l'empereur de Delhi le créa rajah ; il eut palais et jardins somptueux, à Calcutta. Grand seigneur et fastueux, il donnait des réceptions magnifiques, à la mode orientale, avec une troupe de musiciens et de danseuses.

Et cependant, ce prince des *Mille et Une Nuits*, dont une peinture du musée de Bristol nous a conservé la belle figure mâle et fine, aux grands yeux bruns, coiffée d'un turban plat comme une couronne, et qui se drape d'un châle jeté sur sa robe brune de franciscain [1] — poursuivait ses brûlantes études des Écritures hindoues et ses campagnes pour restaurer le pur esprit des *Védas*. Il les traduisit en bengali et en anglais. Il les commenta.

Il ne s'en tint point là. Avec les *Upanishads* et les *Sutras*, il étudia de près les *Testaments* du christianisme. Il fut, dit-on, le premier Hindou de haute classe qui ait cherché l'enseignement du Christ. En 1820, il publia, d'après les Évangiles, un livre sur *les Préceptes de Jésus, guide vers la paix et le bonheur*. Vers 1826, il fit, quelque temps, partie d'une *Société des Unitariens*, fondée par un de ses amis européens, le pasteur protestant Adam, qui se flattait en secret de le convertir au christianisme, dont Roy eût été le grand apôtre, aux Indes. Mais Roy ne s'enchaînait pas plus à l'orthodoxie du christianisme qu'à celle de l'hindouisme, bien qu'il se flattât d'en avoir retrouvé le vrai sens. Il restait un théiste indépendant, essentiellement rationaliste et moralisant ; ce qu'il eût emprunté au christianisme, c'était uniquement son éthique. Il rejetait aussi bien la divinité

1. Il avait adopté le costume mahométan. Il eût voulu, mais en vain, l'imposer plus tard, aux réunions de son *Brahmosamaj*. Il avait, dans l'habillement, un goût esthétique et un besoin d'hygiène, de propreté, de confort, qui tenaient plus de l'islam que de l'hindouisme.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

du Christ que les Incarnations hindoues ; il n'attaquait pas moins la Trinité et le trithéisme que le polythéisme. Il était un passionné Unitarien. Aussi, fit-il contre lui l'unité des ennemis, brahmines et missionnaires.

Il n'était pas homme à s'en soucier. Et puisque toutes les Églises lui étaient fermées [1], il en ouvrit une, pour lui et pour les libres croyants de l'univers. Il y avait préludé, en fondant, dès 1815, l'*Atmiya Sabha* (la Société des Amis), pour l'adoration du Dieu un et invisible. En 1827, il publia une brochure sur le *Gayatri*, qui passe pour être la plus ancienne formule théiste des Hindous. En 1828, une élite de ses amis, parmi lesquels deux Tagore, réunis dans sa maison, fondèrent avec lui une Association Unitarienne, qui devait avoir dans l'Inde un éclatant destin, sous le nom de *Brahmosamaj* [2] *(Adi Brahmosamaj)* — « la *Maison de Dieu* ». Elle était consacrée « *au culte du seul Brahman sans second, de l'Être éternel, inaccessible, immuable, qui est l'auteur et le conservateur de l'univers* ». Il devait être adoré « *sans nul nom, nulle désignation, nul titre, spécialement employés par aucun homme ou groupe d'hommes, pour aucun Être particulier* ». L'église n'était fermée à personne. Ram Mohun Roy eût voulu que son *Brahmosamaj* fût une maison de prière universelle, ouverte à tous les hommes sans distinction de couleur, de caste, de nation et de religion. Dans l'acte de donation, il enjoignait « *que nulle religion ne fût outragée ou*

1. A l'exception de l'église unitarienne de l'excellent Adam. Mais elle ne prospéra guère.

2. Le nom de *Brahmosamaj* apparaît, pour la première fois, sauf erreur, dans l'acte d'achat de terrain sur lequel fut édifié le temple unitarien, en 1829.

La première réunion se tint, le 25 août 1828. Chaque samedi, de sept à neuf, il y eut récitation des *Védas*, lecture des *Upanishads*, discours sur les textes védiques, chants d'hymnes, la plupart composés par Roy, et accompagnés musicalement par un mahométan.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

traitée avec mépris. Le culte devait encourager la contemplation de l'Être Suprême, la charité, la pitié, la vertu, et fortifier le lien d'union entre tous les hommes de toutes les croyances ».

C'était donc une religion universelle, que voulait fonder Roy ; et ses disciples et admirateurs la qualifient volontiers du nom d'*Universalisme*. Mais je ne saurais accepter ce mot dans sa signification pleine et entière, puisque Roy excluait toute forme polythéiste, de la plus basse à la plus haute. Et qui veut regarder sans illusion la réalité religieuse de l'humanité présente, doit bien se rendre compte que le polythéisme — y compris ses formes les plus sublimes et les plus raffinées, comme le Trois en Un, le trithéisme chrétien — gouverne les deux tiers, pour le moins, des hommes vivants. Roy se nommait plus justement un *Hindou unitarien*. Il ne craignait point, d'ailleurs, d'emprunter aux deux plus grandes religions unitariennes : l'islam et le christianisme [1]. Mais il se défendait énergiquement — et ses disciples s'accordent là-dessus — contre le reproche d'*éclectisme*. La doctrine repose, selon eux, sur une analyse synthétique originale, qui va jusqu'au fond de l'expérience religieuse ; elle ne se confond ni avec le monisme du *Védânta*, ni avec l'unitarisme chrétien. Le théisme de Roy prétend relier, à ses deux pôles, le *Védânta* « absolu » et la pensée Encyclopédiste du XVIIIe siècle européen, — le Dieu sans formes et la Raison.

Une telle pensée n'est point facile à définir. Et elle l'était moins encore à réaliser, après lui. Elle impliquait une rare harmonie de l'intelligence critique et de la foi, allant jusqu'aux illuminations d'un noble mysticisme, que la raison toujours contrôlait et

1. Ram Mohun Roy est, dans son unitarisme hindou, plus près de la Bible que ses successeurs immédiats à la tête du *Brahmosamaj*, et, particulièrement, que Devendranath Tagore.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

dominait. Royalement constitué, au physique comme au moral, il était capable d'atteindre aux cimes de la contemplation, sans perdre un instant l'équilibre de sa vie quotidienne, ni interrompre la marche de son action ; il était à l'abri de tous les excès émotifs, auxquels étaient en proie les *Bhaktas* du Bengale, qu'il écartait dédaigneusement [1]. Il faut aller jusqu'à Aurobindo Ghose, pour retrouver, un siècle après, cette maîtrise aristocratique des puissances diverses et les plus hautes de l'esprit. Elle était malaisément communicable. Et en fait, elle ne le fut point. Si nobles et si purs qu'aient été les successeurs de Ram Mohun Roy, ils ont inconsciemment déformé sa doctrine.

Telle qu'elle a pu cependant être comprise et assimilée après lui, la Constitution du *Brahmosamaj* — cette *Magna Charta Dei* — a fondé un âge nouveau de l'Inde et de l'Asie. Un siècle en a éprouvé la grandeur.

Roy la compléta, dans la pratique, par ses vigoureuses campagnes de réformes sociales [2], qu'appuyait

---

1. Cf. Dhirendranath Chowdhuri : *Ram Mohun Roy, the devotee (Modern Review*, octobre 1928).

« *...Ram Mohun atteignit souvent le* Brahmasamâdhi *(la grande Extase), en dépit de sa vie dans le monde. Pour lui, le* Samâdhi *n'était pas un changement physiologique anormal dans le corps, qui peut s'effectuer à volonté, ou un état inconscient, comme le profond sommeil, mais le fruit de la haute culture spirituelle permettant de percevoir* Brahman *en tout, et l'habitude d'abandonner le moi au Soi supérieur. Il ne s'agissait pas pour lui de nier l'existence du monde, mais de percevoir Dieu en toute perception... Il était en vérité un* Sâdhaka... *Bien que védantiste, il se rendait compte que les* Upanishads *n'étaient pas suffisants pour satisfaire aux aspirations* bhakti *de l'âme et cependant, il ne pouvait accepter le culte* bhakti *du Bengale. Il espérait que le* Soufisme *répondrait mieux à ses besoins* ».

2. Nous ne pouvons songer à faire ici le tableau complet de ces réformes ou tentatives de réformes, innombrables. Enumérons seulement, parmi les principales : la *Sati* (le bûcher des veuves), qu'il démontra contraire aux vrais textes sacrés, et qu'il fit interdire en 1829 par le gouvernement anglais ; ses campagnes contre la polygamie, pour le remariage des veuves, pour les mariages entre castes, pour l'unité indienne, par le rapprochement entre hindous et musulmans,

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

une administration anglaise, plus libérale et plus intelligente que celle d'aujourd'hui [1]. Il n'avait aucun patriotisme de clocher. La question de la liberté et du progrès civil et religieux primait en lui toute autre considération. Bien loin de vouloir expulser l'Angleterre de l'Inde, il cherchait à ce qu'elle s'y implantât, de façon à y mêler son sang, son or, et sa pensée, au lieu de la sucer comme une goule et de la laisser épuisée. Il allait jusqu'à engager son peuple à adopter l'anglais comme langue générale, à occidentaliser socialement l'Inde, puis à conquérir l'indépendance et à éclairer l'Asie. Ses journaux se passionnaient pour la cause de la liberté chez tous les peuples de l'univers, pour l'Irlande, pour Naples broyée par la réaction, pour les mouvements cons-

---

pour l'éducation moderne hindoue, qu'il voulait scientifique, à l'instar de celle d'Europe, et pour laquelle il écrivit en bengalais de nombreux manuels de géographie, astronomie, géométrie, grammaire, etc. — pour l'éducation féminine, qu'il fondait sur les exemples de l'Inde antique, pour la liberté de pensée et la liberté de la presse, pour la réforme des lois, pour l'égalité politique, etc.

Fondateur, en 1821, d'un journal bengalais, qui fut le père de toute la presse indigène de l'Inde, fondateur d'un autre journal persan, fondateur du *Veâ Mandir* pour l'étude de la science Védique, c'est à lui que l'Inde a dû le premier collège moderne hindou, des écoles gratuites, et (dix ans après sa mort) la première école de femmes, à Calcutta (1843).

1. Les maladresses actuelles du gouvernement de l'Inde et la volonté légitime de l'Inde de s'en libérer, l'esprit d'orgueil brutal et borné dont lord Curzon a été le type le plus marquant à la vice-royauté, et dont l'étroitesse et l'incompréhension vaniteuse se reflètent, en littérature, dans l'œuvre d'un Kipling, ne doivent pas faire oublier les dettes morales de l'Inde envers l'administration anglaise, sans laquelle n'eût pas été possible son réveil social, au XIX^e^ siècle, et son unité même par la langue des conquérants. Sans parler du labeur admirable des savants anglais qui retrouvèrent la clef du sanscrit, de William Jones à William Carey et à Wilson, il ne faut pas oublier les mérites supérieurs des grands gouverneurs généraux des premiers temps de la conquête, le désintéressement d'un Clive, la haute intelligence d'un Warren Hastings, écrivant — qui s'en souvient ? — « *que les écrits des philosophies indiennes survivront, quand la domination britannique dans l'Inde aura depuis longtemps cessé d'exister* ».

Jamais Ram Mohun Roy n'eût pu tenir tête aux violences des brahmines fanatiques, ni réaliser certaines de ses réformes sociales les plus urgentes, sans l'amitié et l'appui du gouverneur général, lord William Bentinck.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

titutionnels en Espagne, pour la France révolutionnaire des journées de juillet 1830. Ce loyal partisan de la coopération avec l'Angleterre savait lui parler franc et ne lui cachait point que si elle manquait aux grands espoirs qu'il avait fondés sur elle pour le progrès de son peuple, il romprait publiquement avec elle.

Vers la fin de 1830, l'empereur de Delhi l'envoya comme ambassadeur en Angleterre, où Roy voulait assister à la discussion des Communes, pour le renouvellement de la Charte de la Compagnie des Indes Orientales. Il y arriva en avril 1831, fut chaleureusement reçu, à Liverpool, à Manchester, à Londres, à la Cour, se fit d'illustres amitiés, entre autres celle de Bentham, séjourna brièvement en France, et mourut, d'une fièvre cérébrale, le 27 septembre 1833, à Bristol, où il est enterré. Son épitaphe dit :

« *Croyant consciencieux et constant en l'Unité de la Divinité, il consacra sa vie, avec une entière dévotion, au culte du seul Esprit Divin.* »

Nous dirons, nous, en langage d'Europe — (le sens est le même) : — *à l'Unité humaine.*

Cette personnalité gigantesque, dont il est honteux que le nom ne soit pas inscrit au Panthéon de l'Europe, aussi bien que de l'Asie, a enfoncé son soc dans le sillon de l'Inde. Ses soixante ans de labour l'ont laissée transformée. Grand écrivain en sanscrit, bengalais, arabe, persan et anglais, père de la prose bengalaise moderne, auteur d'hymnes célèbres, de poèmes, de discours, de traités philosophiques, politiques, d'écrits de controverses dans tous les ordres, il a semé à pleines mains sa pensée et sa flamme. Et de la terre du Bengale a levé sa moisson — moisson d'œuvre — moisson d'hommes.

C'est de lui que sont sortis — c'est tout dire — les *Tagore.*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

*

L'aïeul du grand poète — *Dvarkanath Tagore*, ami de Ram Mohun Roy, fut, après la mort de celui-ci, le meilleur appui du *Brahmosamaj* [1]. Et le père de Rabindranath — *Devendranath Tagore* (1817-1905), second successeur de Roy (après l'interrègne de Ramahandra Vidya Bagish), fut le véritable organisateur du *Brahmosamaj*. Cette noble figure, auréolée dans l'histoire, du nom de « Saint » *(Maharshi)* que son peuple lui a donné, vaut que nous tâchions d'en esquisser la silhouette [2].

Il avait la beauté de corps et d'âme, le haut esprit, la pureté morale, l'aristocratique perfection, qu'il a légués à sa race. Et il en avait aussi la profonde et chaude sensibilité poétique.

Né à Calcutta, fils aîné d'une riche famille, élevé dans les traditions orthodoxes, adolescent livré aux séductions du monde et aux premiers assauts du plaisir, il y est arraché, à dix-huit ans, par la visite de la mort dans sa maison. Mais la crise morale sera longue, avant qu'il atteigne au seuil de la paix religieuse. Il est caractéristique que ce soient toujours des secousses poétiques de hasard qui déterminent ses élans décisifs — le vent qui lui apporte, dans une nuit de pleine lune aux bords du Gange, le nom de *Hari* (Vishnu), psalmodié à une agonisante ; — le mot que lui dit un batelier, dans un orage : « N'ayez

1. Dvarkanath mourut, comme Roy, au cours d'un voyage en Angleterre (1846). Cette double mort en Occident atteste le courant qui portait vers l'Europe les premiers pilotes du *Brahmosamaj*.

2. Devendranath a laissé une *Autobiographie* en bengalais (traduite en anglais par Satyendranath Tagore et Indiri Devi, 1909, Calcutta), qui est le Journal religieux de son âme et le récit du long pèlerinage de sa vie intérieure, du fond des illusions et des superstitions, jusqu'à l'Esprit du Dieu vivant.

Cf. un excellent petit article de M. Dugard, dans *Feuilles de l'Inde*, premier cahier, 1928, C. A. Högman, éditeur, Boulogne-sur-Seine.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

pas peur ! En avant ! » — encore le vent qui roule à ses pieds un feuillet déchiré d'un livre sanscrit, dont les paroles (des *Upanishads)* lui paraissent la voix de Dieu : « *Abandonne tout pour Le suivre ! Jouis de ce trésor inexprimable !...* »

En 1839, avec ses frères et quelques amis, il fonde une Société pour la diffusion des vérités qu'il a reconnues. Trois ans après, il se joint au *Brahmosamaj*, dont il devient l'esprit directeur. Ce fut lui qui érigea l'édifice de foi et de rituel. Il organisa le culte, d'une façon régulière, fonda une École de théologie pour la formation des ministres, prêcha lui-même, et écrivit en 1848 le *Brahmo Dharma*, « manuel théiste (en sanscrit) de religion et de morale pour l'édification des fidèles » [1]. Il le considérait lui-même comme « inspiré » [2]. La source de cette inspiration, à la différence de celle de Ram Mahun Roy plus vaste et plus diverse, était presque uniquement les *Upanishads*, mais librement interprétés [3]. Devendranath édictait, à la suite, les quatre articles de foi du *Brahmosamaj :*

I. — « *Au commencement, était le néant. L'UN SUPRÊME existait seul. Il a CRÉÉ tout l'univers.*

1. Une traduction anglaise de ce livre sanscrit vient d'être publiée par H. Chandra Sarkar. Le *Brahmo Dharma* a eu une grande diffusion dans l'Inde, où il a été traduit en divers dialectes.

2. « *C'est la Vérité de Dieu qui a jailli dans mon cœur. Ces Vérités vivantes sont descendues dans mon cœur, de Celui qui est la Vie et la Lumière de la Vérité.* » (Devendranath.) — Il dicta la première partie en trois heures, tout d'un trait, « *dans le langage des Upanishads, comme le courant d'une rivière ; les vérités spirituelles entraient dans mon esprit par sa grâce...* » — Le danger, avec ce procédé de législation inspirée, qui était l'expression naturelle du tempérament de Devendranath, est que, d'une part, son *Brahmosamaj* professait que « *la Vérité est la seule Ecriture éternelle et impérissable* », et ne reconnaissait aucun Livre Saint comme Ecriture ; de l'autre, la Vérité était l'autorité du seul flot intérieur. Et ce flot était issu, en fin de compte, de quelques Ecritures hindoues, seules choisies et commentées dans un sens préconçu.

3. L'attitude de Devendranath à l'égard des Livres Saints ne fut pas sans flottements. Entre 1844 et 1846, à Bénarès, il semble qu'il considérât les *Védas* comme infaillibles. Il y renonça, depuis 1847 ; et l'inspiration individuelle prit le dessus.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

II. — *LUI SEUL est le Dieu de Vérité, l'Infinie Sagesse, la Bonté et la Puissance, l'Eternel et le Tout-Pénétrant, l'Un sans second;*

III. — *C'est dans son culte, dans son adoration, que réside notre* salut, *en ce monde et en l'autre;*

IV. — *Le culte consiste à L'aimer et à faire ce qu'Il aime* ».

C'est donc la foi en *un Dieu unique*, qui *crée de rien* l'univers ; ce Dieu est caractérisé essentiellement par l'Esprit de bonté, de puissance et de vérité ; son adoration absolue est nécessaire au *salut* de l'homme *dans l'autre monde.*

Je ne me permets point de juger si c'est là une conception aussi purement hindoue que Devendranath le pensait. Mais il me paraît intéressant de noter que la famille des Tagore appartenait à une communauté de brahmanes, appelée les *Pirilis*, ou *ministres principaux*, poste que ses membres occupèrent sous le régime musulman. En un sens, ils étaient des hors-castes, à cause de leurs rapports avec les mahométans [1]. A cette influence lointaine est peut-être due la rigueur persistante de leur théisme. Ils ont été, de Dvarkanath à Rabindranath, les ennemis absolus de toute idolâtrie [2].

Ainsi que le montre K. T. Paul, Devendranath eut à soutenir une lutte acharnée, contre les pratiques de l'hindouisme orthodoxe, d'une part, et, de l'autre, contre la propagande chrétienne qui tâchait de s'introduire dans la place. La nécessité de défense l'obligea à entourer sa citadelle d'une ceinture de principes fermes et droits, comme des

1. Cf. Manjulal J. Davé : *La Poésie de Rabindranath Tagore*, 1927.

2. Sur la porte de Santiniketan, résidence des Tagore, une inscription dit : « *En ce lieu, nulle image ne sera adorée.* » Mais elle ajoute : « *Et la foi de nul homme ne sera méprisée.* »

Qu'on se rappelle aussi les influences islamiques sur l'enfance de Ram Mohun Roy ! Il ne faut jamais les oublier dans la pénétration de l'esprit indien par le courant monothéiste.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

piquets. Le pont fut levé entre le *Brahmosamaj* et les deux extrêmes de la pensée de l'Inde : le polythéisme, que Devendranath proscrivait rigoureusement [1], et le monisme absolu de Çankara : car la *Burg Brahmo* était le siège du grand Dualisme religieux, — du Dieu unique, mais distinct, et, face à lui, de la Raison humaine qui a reçu le pouvoir et le droit d'interpréter les Écritures. J'ai dit que cette Raison avait tendance à se confondre, chez Devendranath, et se confondit de plus en plus, par la suite, avec l'inspiration religieuse. D'une retraite de dix-huit mois, vers 1860, dans les Himalayas, près des collines de Simla, il rapporta une floraison de méditations solitaires [2]. Il les répandit

1. Au point qu'à la mort de son père, en 1846, fils aîné chargé de régler les cérémonies des funérailles, il refusa de se plier aux traditions familiales qui impliquaient des rites idolâtres, et qu'à la suite de ce scandale, la famille et les amis brisèrent avec lui.

Je ne puis ici m'étendre sur le récit des années de nobles épreuves qui suivirent. Devendranath se voua à la tâche écrasante de rembourser entièrement toutes les créances et d'acquitter les engagements du père prodigue, mort endetté.

2. Son jeune fils, Rabindranath, fut son compagnon, dans un pèlerinage ultérieur aux Himalayas :

J'aime à associer à ces souvenirs grandioses de la retraite passionnée sur les cimes, le magnifique Appel, que plus tard Rabindranath adresse au « *Berger des peuples* » :

« *Berger des peuples, chef des destinées de l'Inde, en ton saint nom s'éveillent le Punjab, le Gujrat, le Sindh, le Bengale, Ceylan, les Etats Mahrattes et les provinces Dravidiennes, les Vinanyas et les Himalayas, le Yamouna, le Gange, et les vagues dressées de l'Océan !*

« *Les terres et les eaux implorent ta bénédiction, chantent l'hymne de ton triomphe.*

« *Victoire, ô dispensateur de tous les biens !*
« *Victoire, ô chef des Destinées de l'Inde !*

« *Ton appel s'étend de proche en proche. Les Brahmanes, les Bouddhistes et les Sikhs, les Jains et les Parsis, les chrétiens et les musulmans, tous s'unissent pour recevoir l'Universel Message !*

« *Ils viennent de l'Orient comme de l'Occident tresser une guirlande d'amour au bord de ton trône.*

« *Victoire, ô Pacificateur des peuples ! Victoire, ô chef des destinées de l'Inde !...* » (*La Fugitive : Appel à la Patrie*)

(Traduction de Mmes H. Mirabaud-Thorens et Renée de Brimont.)

A vrai dire, Rabindranath a profité aussi de l'élargissement, par Keshab Chunder Sen, de la pensée du *Brahmosamaj* primitif.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

dans des sermons improvisés, qui émurent son public de Calcutta. Et il dota le *Brahmosamaj* d'une nouvelle liturgie qui s'inspirait des Upanishads et qu'imprégnait un spiritualisme ardent et pur.

Mais, peu après son retour des Himalayas, en 1862, il avait pris pour coadjuteur un jeune homme de vingt-trois ans, qui allait, en le dépassant, provoquer un schisme — une série de schismes — dans le *Brahmosamaj : Keshab Chunder Sen.*

*

Cet homme, à la vie brève, incertaine, inquiète et inspirée (1838-1884), fut la personnalité principale qui imprima sa marque au *Brahmosamaj*, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle [1]. Il l'enrichit et le renouvela — si bien qu'il en a compromis l'existence.

Il était le représentant d'une autre classe et d'une autre génération, beaucoup plus pénétrée des

---

1. Sur Keshab Chunder Sen, consulter :

I. Pandit Gour Govindo Roy : neuf volumes parus d'une biographie en bengalais.

II. Pratap Chunder Mozoomdar (son meilleur disciple et continuateur) : *The Faith and Progress of the Brahmosamaj*, 1882, Calcutta. *Aims and Principles of Keshab Ch. Sen.* 1889, Calcutta.

III. Promotho Loll Sen : *Keshab Ch. Sen, a Study*, 1902, nouv. éd 1915, Calcutta.

IV. T. L. Vaswami : *Sri Keshab Ch. Sen, a social mystic*, 1916, Calcutta.

V. B. Mozoomdar (président de la *Keshab Mission Society*) : *Professor Max Muller on Ramakrishna ; The World on Keshab Ch. Sen*, 1900, Calcutta (œuvre de polémique violente contre les tentatives d'accaparement de Keshab par les Ramakrishnites).

VI. Manilal C. Parekh : *Brahmarshi Keshub Ch. Sen*, 1926, Rajkot, Oriental Christ House.
(Cette œuvre, d'un disciple chrétien hindou, est la seule à dévoiler clairement le christianisme de Keshab, qui, d'abord hésitant, ne cessa de prendre possession de lui plus nette et plus complète.)

VII. *Keshab Chunder Sen : A Voice from the Himalayas* (Une voix venue des Himalayas).
(Recueil des conférences de Keshab à Simla, en 1868, précédées d'une introduction, 1927, Simla.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

influences d'Occident. Non plus un grand aristocrate, comme Roy et Devendranath, mais un membre de cette bourgeoisie libérale, distinguée, du Bengale, qui était en commerce d'idées avec l'Europe. Il appartenait à la classe des médecins. Son grand-père, homme remarquable, secrétaire indigène de la Société Asiatique, avait dirigé la presse d'éditions hindoustani. Orphelin de bonne heure, élevé dans une école anglaise, et, à la différence de ses deux prédécesseurs, ignorant toute sa vie le sanscrit, il se désintéressa vite des formes populaires de la religion hindoue [1]. Christ l'avait touché, et il devait l'introduire au *Brahmosamaj*, de même que dans le cœur d'une élite de l'Inde. Quand il mourra, l'*Indian Christian Herald* dira : « *L'Eglise chrétienne regrette la mort de son plus grand allié... Les chrétiens le regardent comme un envoyé de Dieu, afin d'éveiller l'Inde à l'esprit du Christ. Il a fait disparaître de l'Inde l'aversion pour le Christ.* »

Cette dernière affirmation n'est pas exacte. Car nous verrons à quel point Keshab eut à souffrir lui-même de s'être fait le champion du Christ. Et la vraie signification de sa vie a été faussée par la plus grande partie de ceux qui ont parlé de lui, même dans le *Brahmosamaj*, offusqué de l'hérésie du chef et cherchant à la masquer. Lui-même, ne la dévoila que par degrés. Ce n'est que par des documents, postérieurs de vingt ans, que nous apprenons de lui qu'il était, dès sa jeunesse, « travaillé » par trois

1. Mais, comme il est naturel, sans perdre le tempérament religieux particulier à sa race Pratap Chunder Mozoomdar, dans une conversation de 1884 avec Ramakrishna *(Evangile de Ramakrishna)*, révèle l'enfance mystique de Keshab. Il était déjà « *marqué du non-attachement aux choses de ce monde* », absorbé dans la concentration intérieure et la contemplation. « *Il était même sujet à des accès de perte de conscience, dus à l'excès de la Dévotion.* » Il allait appliquer ces formes du « *Dévouement* » religieux hindou à des objets religieux non hindous. Et son christianisme « *Vaïshnavite* » dut s'accompagner d'une étude constante du *yoga*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

grands visiteurs chrétiens : Jean le Précurseur, le Christ et saint Paul [1]. Une grave lettre confidentielle à son disciple intime Pratap Chunder Mozoomdar [2], lettre capitale sur laquelle les *Brahmos* non-chrétiens ont fait le silence, nous révèle sa tactique : attendre que vienne le temps, pour livrer au public son entière foi au Christ. Cette double vie que Keshab fut contraint longtemps de mener, et à laquelle contribuait l'hétérogénéité de sa nature, faite de trop d'éléments divers d'Occident et d'Orient qu'il n'arrivait pas à fondre et qui se juxtaposaient, offre une tâche extrêmement difficile à l'historien qui s'efforce de l'étudier sans parti pris : les biographes hindous, presque tous hommes

---

1. Pâques 1879, Conférence : « *L'Inde demande qui est Christ ?* ». « *...Mon Christ, mon doux Christ, le joyau le plus éclatant de mon cœur, le collier de mon âme,* — depuis vingt ans, *je le chéris dans mon misérable cœur !...* »

Janvier 1879, conférence : « Suis-je un Prophète inspiré? » — « *Qu'est-ce qui m'a marqué, dès les premiers temps de ma vie ?... La Providence me mit alors en présence de trois majestueuses figures rayonnantes du divin... Elles furent parmi mes premières connaissances... Le premier,* Jean-Baptiste, *marchant dans les déserts de l'Inde, disait : « Repentez-vous, car le royaume de Dieu est proche... » Je tombai à ses pieds... Il passa ; et alors vint un autre, bien plus grand :* le prophète de Nazareth... « *Ne songez point au lendemain !...* » *disait-il ... Ses paroles trouvèrent un logement durable dans mon cœur... A peine Jésus avait-il terminé que vint un autre prophète, le fort, le vaillant, l'héroïque apôtre* Paul... *Et ses paroles (relatives à la chasteté) vinrent en moi comme un feu brûlant, à une période très critique de ma vie.* »

Ajoutons qu'il avait, au collège anglais, connaissance du Nouveau Testament, que lisait aux jeunes garçons un chapelain, le traduisant du grec.

2. Dans cette lettre, du 18 mai 1866, écrite à Mozoomdar, immédiatement après la fameuse conférence sur « Jésus-Christ, l'Europe et l'Asie », Keshab s'exprime ainsi : « *J'ai mes propres idées sur le Christ, mais je ne suis pas tenu de les livrer en due forme, avant que des circonstances changées dans mon pays ne les fassent sortir graduellement de mon esprit. Jésus est identique au sacrifice de Soi ; et, ainsi qu'il prêcha, quand les temps furent accomplis, ainsi doit-il à son tour être prêché, quand les temps seront accomplis... J'attends donc patiemment que je croisse avec l'époque et la nation, et que l'esprit de sacrifice du Christ croisse en même temps...* » (Cf. Manilal C. Parekh : *op. cit.* p. 29-31.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de parti, ne font rien pour la lui rendre plus aisée [1].

Pour le moment, aux premiers temps de son entrée au *Brahmosamaj*, où un fils de Devendranath Tagore, son condisciple au collège, l'avait introduit, le jeune Keshab était entouré d'amour. Chéri de Devendranath, il l'était aussi de la jeunesse *Brahmo*, qui se sentait plus proche de lui que du noble Devendranath, isolé malgré lui par sa classe et par son idéalisme olympien [2]. Keshab avait le sens social et voulait le communiquer à l'Inde. Hyperindividualiste lui-même de nature — et sans doute, justement parce qu'il l'était [3] — il avait, de bonne heure, reconnu qu'une

---

1. Celui qui écrit ces lignes ne cache point une certaine rancune à l'égard de ces écrivains hindous, qui presque tous semblent considérer l'histoire comme un amas de matériaux, dans lesquels on a le droit de choisir uniquement ceux qui servent à plaider une cause personnelle, en écartant systématiquement tous les autres. (Et je ne parle point de la superbe indifférence à l'exactitude scientifique, qui caractérise tous les historiens hindous : c'est miracle si l'on trouve à glaner chez eux, çà et là, quelques dates ; encore ont-elles été jetées d'une main si négligente qu'on ne peut jamais en être sûr.) Cette courte esquisse de la personnalité de Keshab et de son évolution a dû être reconstruite trois fois entièrement, à la suite de la découverte d'éléments essentiels, que des biographes accrédités de Keshab, aux Indes, avaient totalement omis, ou maquillés.

2. « Devendranath, préoccupé de ses relations personnelles avec Dieu, sentait modérément l'appel des responsabilités sociales. » (Lettre d'un ami des Tagore.)

3. Son principal disciple, Pratap Chunder Mozoomdar, dit qu'il combattait les élans de sa nature mystique, « et qu'il *réussit toujours à les contenir* » — (ce qui n'est pas toujours exact) : — « *car le grand but de sa vie était de mettre la religion à la portée des chefs de famille* », de la réintégrer à la vie moyenne et quotidienne. — Là fut une des sources de ses contradictions apparentes, et même intérieures, qui compromirent son œuvre : dans l'effort pour concilier l'inconciliable : le jaillissement mystique, qui lui était naturel, et la canalisation du flot divin, au service moral et social de la communauté, *le théocentrisme et l'anthropocentrisme* (pour parler, selon le langage de la mystique d'Occident). L'un et l'autre, d'ailleurs, étaient, chez Keshab, de l'essence la plus noble. Mais cette riche nature, trop plastique, perpétuellement en état de réceptivité de tous les aliments spirituels qui s'offraient à son désir (supérieur à ses facultés d'absorption), faisait de lui une contradiction vivante. Il en souffrit certainement, et son œuvre bien davantage. On rapporte qu'au collège, dans une représentation de l'*Hamlet* de Shakespeare, il tint le rôle du jeune prince de Danemark. Il lui était un frère et le resta toute sa vie.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

partie des maux de son pays provenaient de cet hyperindividualisme et qu'il lui fallait acquérir une nouvelle conscience sociale. « *Que toutes les âmes soient socialisées et réalisent leur unité avec le Peuple, la communauté visible.* » Cette conception, qui rapprochait [1] l'aristocratique unitarisme de Roy des masses de l'Inde, mettait le jeune Keshab en communion avec les aspirations les plus ardentes de la nouvelle génération. Comme plus tard Vivekananda, qui lui a dû beaucoup — sans peut-être le reconnaître : car les idées sont le produit naturel du temps, et les mêmes naissent aux mêmes heures, dans des esprits différents — Keshab concevait la religion comme nécessaire à la régénération de la race ; et dans une adresse, à Bombay (1868), il voulait en faire « *la base des réformes sociales* ». Ainsi, la Réforme religieuse du *Brahmosamaj* allait porter ses fruits dans l'action. On allait voir, de la main active, mais un peu trépidante, de Keshab, se répandre sur l'Inde une poignée de semences fécondes, que devait à son tour, de son bras vigoureux, jeter à toute volée, sur la patrie réveillée par le tonnerre de sa parole, Vivekananda [2].

Mais Keshab venait avant l'heure ; et certaines de ses réformes heurtaient l'esprit traditionnel du *Brahmosamaj*. On a prétendu que la question du mariage entre castes fut entre lui et Devendranath une pierre d'achoppement. Je suis bien persuadé qu'il en était d'autres plus importantes. Sur les causes de la séparation qui se fit entre les deux

1. Théoriquement, du moins. Car, en pratique, Keshab ne réussit pas à toucher les masses. Sa pensée était trop imprégnée d'éléments étrangers à la pensée de l'Inde.

2. Une quantité d'institutions sociales ont été, par la suite, créées par Keshab, pour le service du peuple : Ecoles du soir, école industrielle, organisation du collège de Calcutta, école normale pour femmes indiennes, société pour l'aide des femmes, Association Indienne de réformes, « *Fraternité de la bonne volonté* », nombreux *Samaj*, etc.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

hommes, leur affection mutuelle a jeté un voile ; mais par ce qui suivit immédiatement après, on peut les imaginer. Si ouvert que fût l'esprit de Devendranath aux grandes espérances de construire, par le *Brahmosamaj*, l'harmonie de l'humanité, il demeurait profondément attaché aux traditions de l'Inde et à ses Écritures sacrées [1]. Il ne pouvait ignorer le travail de christianisation qui s'opérait dans l'âme de son disciple préféré ; et quelque déchirement qu'il lui en coûtât, il ne pouvait plus longtemps rester associé à un coadjuteur, qui puisait ses enseignements dans le Nouveau Testament.

En 1866, la rupture fatale se produisit. Le *Brahmosamaj* se scinda. Devendranath garda la direction de l'*Adi Brahmo* (le premier Brahmo) [2], et Keshab alla fonder le *Brahmosamaj de l'Inde*.

Dure épreuve pour tous les deux, surtout pour Keshab, dont l'hérésie allait soulever contre lui les rancunes. Mais au premier instant, il ne les prévit point. Fort de sa popularité et de l'ardent acquiescement de quelques amis fidèles, il se déclara publiquement, trois mois après la rupture, par sa conférence retentissante sur « *Jésus-Christ, l'Europe et l'Asie* [3] ».

---

1. B. Mozoomdar dit : « *Le* Brahmo *de Devendranath était théoriquement éclectique ; mais, en fait, de caractère purement hindou.* » Mon ami, le professeur Kalidas Nag, affectueusement lié avec les Tagore, m'écrit : « *Devendranath ne supportait pas les manières radicales. Il rendait justice à l'Occident. Il appréciait hautement Fénelon, Fichte, et Victor Cousin*(!) *Mais il ne pouvait tolérer aucune démonstration agressive de zèle fanatique. Keshab était un « zélote » ; et il voulait faire, avec ses disciples, une véritable croisade contre les maux sociaux de l'Inde...* »

2. Devendranath ne tarda pas à se retirer de la vie active. Il alla habiter une retraite qu'il s'était choisie, à Bolpur, près Calcutta, et qu'il avait dénommée : *Santiniketan* (« le séjour de la Paix »). Il y passa le reste de sa vie, dans une aristocratique sainteté. En 1905, il s'y éteignit, en patriarche, environné de sa nombreuse et royale postérité.

3. Il est évident que Devendranath avait connaissance de cette imminente profession de foi, quand il se sépara de Keshab. En ce temps, Keshab était plongé dans l'étude du christianisme ; il était particulièrement occupé par la lecture d'un livre, alors célèbre, de Seely : *Ecce Homo !*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il y professe le Christ, — mais un Christ asiatique, mal compris par l'Europe — « *toute la grandeur dont la nature asiatique est susceptible* ». Et son christianisme est encore de caractère principalement éthique ; Keshab est pris par la morale du Christ, et par ses deux principes du *pardon* et du *sacrifice de soi*. C'est seulement en eux et en Lui que, dit-il, « *l'Europe et l'Asie pourront apprendre à retrouver leur harmonie et leur unité* ».

Son ardeur de néophyte était telle qu'il se faisait appeler par ses amis *Jesusdas* ou *serviteur de Jésus ;* et qu'en ce petit cercle intime, ils fêtèrent Noël par un jeûne.

Mais la conférence avait fait scandale ; et Keshab n'apaisa point les esprits, avec un second discours sur les *Grands Hommes* (1866) [1], qui faisait, si j'ose dire, rentrer Jésus dans le rang, parmi les messagers de Dieu, chacun chargé d'un message spécial : on devait donc les accueillir tous, sans se lier à un seul. Et ouvrant son Église à tous ceux de tous les pays et de tous les temps, il importait, pour la première fois, dans le manuel de leçons dévotes du *Brahmosamaj*, des extraits de la Bible, du Coran, du Zend Avesta [2]. Mais l'émotion, loin de s'apaiser, redoubla.

Keshab n'était point homme à y rester insensible. Ce cœur vibrant, mal défendu, souffrait plus qu'un autre de la désaffection. L'incompréhension publique, l'abandon de ses compagnons, les lourdes difficultés matérielles, et, par-dessus tout, les troubles de sa propre conscience — qui sait ? ses doutes sur sa mission — « *un sentiment très vif de sa faiblesse, du*

1. Il n'est pas inutile de noter que, parmi es lectures de jeunesse de Keshab, peu avaient autant marqué son esprit que Carlyle et Emerson.

2. Ce manuel, intitulé le *Slokasangraha* (1866), beaucoup plus large que le manuel de Devendranath, le *Brahmo Dharma*, ne réussit jamais à se répandre, comme celui-ci, largement aux Indes. Cependant Keshab rentrait dans la vraie tradition de Roy, en disant que « *l'harmonie des religions était la mission propre du Brahmosamaj* ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

péché, du repentir » qui lui était propre et qui le séparait de la plupart des grands esprits religieux hindous [1], le firent passer en 1867 par une crise d'âme qui le laboura. Il était seul avec sa peine, sans aide, seul avec Dieu. Dieu lui parla. Les expériences religieuses qu'il eut alors, les émotions qui le bouleversèrent, seul officiant, chaque jour, le service divin dans sa maison, amenèrent une transformation complète, non de ses idées, mais de leurs manifestations. Cet homme, ce chef, qui jusqu'alors se montrait au public comme un intellectuel religieux, moralisant, étranger aux effusions sentimentales — (en réalité, il les refoulait) — fut inondé par un torrent d'émotion : amour et larmes. Il les accueillit avec transport.

Ce fut une nouvelle ère pour le *Brahmosamaj*. Le mysticisme du grand *Bhakta*, Chaïtanya, et les *Sankirtans* s'y introduisirent. Du matin au soir, prières et chants, instruments de musique *Vaishnavites*, fêtes en Dieu [2] ; et Keshab officiait, le visage en pleurs, — lui qui, disait-on, jamais avant, n'avait pleuré.

La vague d'émotion s'étendit. La sincérité de Keshab, son large esprit de compréhension universelle et son souci du bien public, lui ramenèrent les sympathies, à la fois de l'élite indienne et de l'élite

---

1. C'est P. C. Mozoomdar qui note en lui « *ce sens du péché* », si contraire à l'esprit de Devendranath, aussi bien que de Ramakrishna et surtout de Vivekananda (nous entendrons la condamnation qu'en prononce celui-ci, comme d'une disposition débile, d'une vraie maladie mentale, dont il fait grief au christianisme). Un tel état, que Keshab cultivait systématiquement, devait culminer dans le sermon qu'il exposa, en 1881 : « *Nous autres apôtres de la Nouvelle Dispensation* », où il se traite de *Judas*, au scandale de ses auditeurs.

2. A remarquer qu'il n'y est point, cette fois, question du Christ. C'est une autre face de l'esprit religieux de Keshab : la *Bhakti* de Chaïtanya. — « *Ainsi*, écrit Manilal C. Parekh, *Keshab se tint au seuil de sa carrière indépendante, avec l'ombre de Jésus d'un côté, et celle de Chaïtanya de l'autre.* » Ses ennemis s'en autoriseront, quand, en 1884, certains d'entre eux rapporteront avec malveillance à Ramakrishna que Keshab se serait donné pour « *une Incarnation partielle du Christ et de Chaïtanya* ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

anglaise, du vice-roi. Le voyage qu'il fit, en 1870, en Angleterre, fut triomphal ; il souleva des enthousiasmes, pareils à ceux qu'avait inspirés Kossuth. Pendant les six mois qu'il y resta [1], il parla dans soixante-dix réunions devant quarante mille personnes, les fascinant par la simplicité même de sa parole en anglais très pur et par sa voix musicale. On le comparait à Gladstone. On saluait en lui l'allié spirituel de l'Occident, l'Évangéliste du Christ en Orient. De part et d'autre, on entretenait, de bonne foi, des illusions, que les années suivantes se chargèrent de dissiper, non sans déception naïve des Anglais. Car Keshab restait profondément Indien de cœur et ne s'enrôlait point dans le christianisme d'Europe, mais comptait plutôt l'enrôler. L'Inde profita, et le *Brahmosamaj*, des bonnes dispositions du gouvernement [2]. Le *Brahmosamaj* réformé essaima, de tous côtés, à Simla, Bombay, Lahore, Lucknow, Monghyr, etc. Un tour de mission que fit Keshab à travers l'Inde, en 1873 [3], pour chercher à établir l'unité des frères et des sœurs de la nouvelle foi, et qui fut une réduction anticipée du grand voyage d'exploration que, vingt ans plus tard, en *sannyâsin* errant, allait faire Vivekananda, ouvrit à Keshab de nouveaux horizons. Il crut trouver la clef du polythéisme populaire, auquel le *Brahmosamaj* répugnait, et pouvoir signer avec lui l'alliance du pur théisme. Mais à cette union — que réalisait, dans le même temps, spontanément, Ramakrishna — Keshab apportait un esprit de compromis intellectuel. Il voulait se convaincre — il ne convainquait pas les

1. Il y connut personnellement Gladstone, Stuart Mill, Max Müller, Francis Newman, Dean Stanley, etc.

2. Diverses réformes, dont une, législative, intéressait directement le *Brahmosamaj* : la reconnaissance légale des mariages *Brahmos*.

3. Date indiquée par la brochure : *A voice from the Himalayas*. — Les autres ouvrages ne parlent que d'un nouveau tour de l'Inde, en novembre 1879.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

polythéistes — que leurs dieux n'étaient, au fond, que les noms d'attributs du seul Dieu.

— « *L'idolâtrie hindoue*, a-t-il écrit dans le *Sunday Mirror* [1], *n'est rien autre que le culte d'attributs divins matérialisés. Si on laisse de côté la forme matérielle, ce qui reste est une belle allégorie... Quand nous avons exploré les régions obscures de l'Inde mythologique, nous avons découvert que chaque idole adorée par l'Hindou représente un attribut de Dieu, appelé d'un nom particulier. Nous demandons d'adorer Dieu comme le possesseur de ces trois cent trente millions d'attributs. Croire à une Divinité indivise, d'un seul bloc, sans songer aux aspects infiniment divers de sa nature, c'est croire en un Dieu abstrait; cela nous conduirait en pratique au rationalisme et à l'infidélité. Si nous voulons l'adorer dans toutes ses manifestations, nous les nommerons des noms de divinités...* »

C'était un grand pas de l'intelligence religieuse, qui conduisait vers la compréhension de plus d'humanité. Mais cet élan restait en route. Keshab entendait bien conserver à son théisme tout le pouvoir réel, en accordant au polythéisme des honneurs tout extérieurs. Et il se garait en même temps contre l'*Advaïtisme*, le monisme absolu, dont le *Brahmo* s'est toujours défendu. La raison religieuse restait à cheval sur le mur mitoyen qui séparait les deux champs, les deux fois extrémistes. La situation, qui dominait, n'offrait pas un équilibre de tout repos, et elle ne permettait pas de prendre pied. Keshab pourtant s'y installa. Et il se crut appelé par Dieu à dicter de là aux hommes la nouvelle Loi révélée — ce qu'il nomma : « *La Nouvelle Dispensation* ». Il commença d'en prendre conscience à partir de 1875 [2], l'année où débutèrent ses relations avec Ramakrishna.

1. 1er août 1880 : « *La philosophie du culte des idoles* ».
2. La conférence : « *Voyez la lumière du ciel dans l'Inde !* » y préluda.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Comme tant de ces hommes qui ont le goût de légiférer, il avait beaucoup à faire, pour établir la loi et l'ordre dans sa pensée. Il voulait tout embrasser à la fois : Christ et Brahman, les Évangiles et les *yogas*, toutes les religions et la raison. Ramakrishna y arrivait tout simplement, par le cœur, il ne cherchait pas à faire tenir sa découverte en un corps de doctrines et de règlements ; il se contentait de montrer la voie, de donner l'exemple, d'imprimer l'élan. Keshab emprunte à la fois les méthodes de l'intellectuel d'Europe, qui dirigerait un séminaire d'histoire des religions — et les méthodes des inspirés de l'Inde et de l'Amérique, des *bhakti* en pleurs et des *Revivals*, des confessions publiques. Il distribuait entre ses disciples préférés, selon leurs divers tempéraments — ce qui était d'un maître ingénieux — les diverses sortes de religions à étudier [1] et de yogas à pratiquer [2]. Il oscillait entre deux conseils, qui lui étaient également chers : l'exemple vivant de Ramakrishna, dont il allait quêter les leçons de sagesse dans l'extase, et les lumières de la foi chrétienne, que lui dispensait un moine anglican, devenu plus

1. Chacun des quatre disciples qu'il avait élus se consacra, toute sa vie, à l'une des quatre grandes religions et, en certains cas, finit par s'y laisser absorber : — *Upadhyaya Gour Govind Roy*, qui fut chargé de l'hindouisme, y consacra un travail monumental, un commentaire en sanscrit de la *Gitâ*, et une vie de Sri Krishna. — *Sadhu Aghore Nath* eut le bouddhisme : il écrivit une vie de Bouddha, en bengalais, et vécut, à son exemple, une vie sainte, précocement tranchée. — *Bhai Girish Chunder Sen* se voua à l'islamisme, traduisit le Coran, écrivit une vie de Mahomet et maints ouvrages en arabe et en persan. — Enfin, *Pratap Chunder Mozoomdar*, qui étudia le christianisme, et publia un livre sur « *Le Christ oriental* », fut si imprégné par cette atmosphère spirituelle que de l'école de pensée qu'il fonda sortirent des Hindous chrétiens authentiques, comme *Manilal C. Parekh*.

2. Depuis le 1er janvier 1875, inaugurant une nouvelle méthode de culture spirituelle (ce qu'il nommait une « Dispensation »), il variait les voies de l'âme *(yogas)* selon ses disciples, recommandant aux uns *bhakti*, aux autres *jñâna*, aux autres *raja*. Il rattachait à divers noms ou attributs de Dieu les formes diverses de la dévotion. (Cf. P. C. Mozoomdar). — J'y reviendrai, en étudiant, dans le second volume, la mystique hindoue et les diverses formes du *yoga*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tard catholique, Luke Rivington. Il ne se décidait pas davantage entre la vie en Dieu et la vie dans le monde ; en toute pureté de cœur, il entendait bien que l'une ne fît point tort à l'autre [1].

Mais c'est à lui-même et, par répercussion, au *Brahmosamaj* qu'il faisait tort dans l'opinion. Et d'autant plus qu'étant « *de la plus limpide sincérité* [2] », il ne prenait pas les précautions élémentaires pour masquer les variations ou l'hétérogénéité de sa nature.

Le résultat fut qu'en 1878 se produisit un nouveau schisme dans son *Brahmosamaj ;* et Keshab se vit en butte aux attaques violentes des siens, qui l'accusaient d'avoir trahi ses principes [3]. Il fut abandonné d'une grande partie de ses amis. Il s'en trouva fatalement plus livré aux rares hommes qui lui restaient fidèles : à Ramakrishna et au père Luke Rivington. Et la nouvelle épreuve rouvrit la porte à tout un flot de professions de foi chrétiennes, de plus en plus explicites et entrant plus avant dans le sens profond de la métaphysique du christianisme. Ce furent les conférences : « *Suis-je un prophète inspiré ?* » (janvier 1879) sur les trois visions de son enfance : Jean le Baptiste, le Christ, et saint Paul ; « *L'Inde demande : qui est Christ ?* » (Pâques 1879), où il annonçait à

---

1. Des amis bienveillants, comme Ramakrishna, ne laissaient pas de faire remarquer, avec une pointe de malice, que ce saint homme laissait, en mourant, ses affaires en bon ordre, une riche maison, etc. Keshab ne renonçait pas aux plaisirs de la société ; il prenait part aux divertissements, il jouait dans les pièces qu'il faisait représenter chez lui. (Cf. *Evangile de Ramakrishna*, avril 1884.) Mais Ramakrishna ne suspectait point sa sincérité. Elle était parfaite. Il regrettait seulement qu'un homme aussi religieusement doué restât à mi-chemin de Dieu, qu'il ne se donnât point à lui, tout entier.

2. Promotho Loll Sen : *op. cit.*

3. L'occasion était une cause domestique : le mariage de sa fille, avant l'âge établi par la loi du *Brahmosamaj*, avec un maharajah. Mais encore ici, comme pour la scission avec Devendranath, la cause vraie était masquée. Un troisième *Brahmosamaj* se forma, plus intransigeant, antichrétien : le *Sadharansamaj*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

l'Inde la venue de « *l'Epoux... mon Christ, mon doux Christ, le né de Dieu en l'homme...* [1] » — « *(Dieu) se manifeste-t-il seul ?* » (1879) [2], qui montrait le Fils assis à côté du Père.

Or, cela ne l'empêchait point, dans le même temps, de dicter aux hommes, du haut des Himalayas, sa fameuse *Epître aux frères Indiens* (1880, pour le jubilé du *Brahmosamaj*), qui, sur le ton pontifical, annonçait *urbi et orbi* le *Message* de Dieu qui lui était confié — la *Nouvelle Dispensation*. On croirait lire des pages de la Bible :

— « *Ecoute, ô Hindoustan, le Seigneur ton Dieu est un...* »

Ainsi s'ouvre *l'Epître aux frères Indiens*.

« *Le Grand Esprit Jéhovah, dont les nuages tonnent : Je suis, et que proclament la terre et les cieux...* »

« *J'écris cette épître, frères chéris et bien-aimés, dans l'esprit et selon l'exemple de saint Paul, quelque indigne que je sois de son honoré Maître...* »

Mais il ajoute :

— « *Paul écrivait, dans sa foi au Christ. Comme théiste, je vous écris ceci, mon humble épître, aux pieds non pas d'un seul prophète, mais de tous les prophètes dans le ciel et sur la terre, vivants et morts...* »

Car il avait la prétention d'être l'accomplissement du Christ précurseur :

---

1. « *...Mon maître Jésus... Jeunes gens de l'Inde, croyez et rappelez-vous !... Il vient !... Il viendra à vous, comme abandon de soi, comme ascétisme, comme Yoga... L'Epoux vient ! Que l'Inde, l'Inde bien-aimée se pare de ses bijoux !...* »

Et Keshab commente, dans des articles de l'*Indian Mirror* : « *Ce que le Brahmosamaj a fait, il y a plus de douze ans, pour célébrer le caractère moral du Christ, il le fait aujourd'hui pour sa divinité.* » (20 avril 1879). Il n'y a donc plus d'équivoque : Christ est Dieu.

Et ailleurs : « *Christ est venu pour accomplir la Dispensation hindoue, comme il a fait de la Dispensation mosaïque.* »

2. Cette conférence suivait et complétait une autre : « *La Vision de Dieu au XIXe siècle* », où Keshab annonce Vivekananda, par son haut hommage à la science, qui « *a rapproché le ciel de la terre* ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *La Nouvelle Dispensation est la prophétie du Christ accomplie... Le Tout-Puissant parle à notre pays aujourd'hui, comme Il a fait jadis aux autres nations...* [1] »

Il se croyait, à ce moment, de la même étoffe que l'Esprit de Dieu :

— « *L'esprit de Dieu et mon propre moi sont tissés ensemble. Si vous m'avez vu, vous L'avez vu...* »

Que dit-il donc, ce Tout-Puissant, dont il est la voix ? Quels « *nouvel Amour, nouvel Espoir, nouvelle Joie apporte-t-il ?* » (« *Qu'il est doux, ce nouvel Evangile !...* »)

Voici ce que le *Jéhovah*, devenu « *le Dieu de l'Inde* », dicte au nouveau Moïse :

— « *L'Esprit infini, que nul œil n'a vu, qu'aucune oreille n'a entendu, est votre Dieu, et vous n'aurez pas d'autre Dieu. Il y a deux faux Dieux, que vous Indiens avez élevés en opposition au Très Haut : la Divinité que la main des ignorants a façonnée, et la Divinité que l'imagination vaniteuse des intelligents a conçue sont toutes deux ennemies de Notre Seigneur* [2]. *Et vous les abjurerez toutes les deux... N'adorez ni la matière morte, ni l'homme mort, ni l'abstraction morte. Adorez l'Esprit vivant, qui voit sans yeux... La Communion de l'âme avec Dieu et avec les esprits des saints disparus vous sera votre seul vrai ciel, et vous n'aurez pas d'autre ciel... Dans l'exaltation spirituelle de l'âme, cherchez la joie et la sainteté du ciel... Votre ciel n'est pas loin, il est au dedans... Vous honorerez et aimerez tous les Anciens de la famille*

---

1. Cf. sermon : « *Voyez la lumière des cieux dans l'Inde !* » (1875).

2. La première « Divinité » condamnée est facile à définir : les idoles de bois, de métal ou de pierre. La seconde est, plus loin, définie par les « *idoles invisibles du scepticisme moderne : abstractions, évolution inconsciente, protoplasme...* » etc. Ce serait donc l'intellectualisme scientifique, ou rationaliste, ou *Advaitiste*. Mais Keshab est loin de condamner la vraie science, comme le montre sa conférence : « *La Vision de Dieu, au XIX^e siècle* » (1879).

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

humaine : prophètes, saints, martyrs, sages, apôtres, missionnaires, philanthropes, de tous les temps et de tous les pays, sans préjugés de castes. Que les saints Indiens ne monopolisent pas votre affection et votre hommage !... Rendez à tous les prophètes la fidélité et l'attachement cosmopolite qui leur sont dus... Chaque homme bon et grand est la personnification d'un élément spécial de la Vérité et de la Bonté divine. Asseyez-vous humblement aux pieds de chaque messager du Ciel... Que sa chair soit votre chair, que son sang soit votre sang !... Habitez en eux, et qu'ils habitent en vous, à jamais !... »

On ne peut rien lire de plus noble. C'est la plus haute expression du théisme universel ; et elle sera bien proche des libres théistes d'Europe, qui refusent allégeance à une religion révélée. Elle ouvre ses bras à tous les esprits épurés de toute la terre : à ceux du passé, à ceux du présent, à ceux de l'avenir : car l'Évangile de Keshab ne prétend point être le mot ultime de la Révélation. « *L'Écriture Indienne n'est pas fermée* [1], *de nouveaux chapitres s'y ajoutent, chaque année... Allez toujours plus loin dans l'amour et dans la connaissance de Dieu !... Ce que le Seigneur nous révélera dans dix ans, qui le sait, excepté Lui ?* »

Mais ce libre et large théisme, sûr de soi et serein, comment le concilier avec son écroulement aux pieds du Christ, l'année suivante [2] ?

— « *...Je dois vous dire que je suis lié avec l'Evangile de Jésus et que j'y occupe une place importante. Je suis le fils prodigue dont Christ a parlé, et j'essaie de revenir à mon Père, dans un esprit de pénitence. Je dirai plus encore, pour la satisfaction et l'édification de mes adversaires... Je suis Judas, je suis le misérable qui a trahi son Maître,... le Judas véritable qui a*

1. On reconnaîtra là encore une idée favorite de Vivekananda.
2. Dans le sermon : « *Nous autres apôtres de la Nouvelle Dispensation* » (1881).

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

, péché contre la vérité. Et Jésus loge dans mon cœur !... »

Que l'on imagine l'effet bouleversant d'une pareille confession publique sur les membres du *Brahmosamaj*, qui, sur la foi de sa parole, avaient suivi leur chef ![1]

A la vérité, Keshab se débat encore. Il professe Christ, il se défend d'être « chrétien [2] ». Il tâche bizarrement de marier Christ à Socrate et à Chaïtanya, en localisant chacun d'eux dans une partie de son corps ou de sa pensée [3]. Mais voici qu'il institue dans son *Samaj* les cérémonies sacramentelles du christianisme, en les adaptant aux us de l'Inde. C'est, le 6 mars 1881, le Saint Sacrement, avec le riz et l'eau, au lieu du pain et du vin [4]. Et trois mois après, le baptême, dont Keshab donne l'exemple, en glorifiant le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Enfin, en 1882, il fait le pas décisif. La Trinité chrétienne, — de tous les mystères chrétiens celui qui a toujours été pour l'Asie le pire obstacle, l'objet de répulsion ou de dérision [5], — Keshab non seulement l'accepte et l'adopte ; mais il le célèbre

---

1. C'est pourquoi leurs écrits sur Keshab se gardent-ils bien (autant que je sache) de mentionner un tel aveu.

2. « *Honorez Christ, mais ne soyez pas chrétiens !... Le Christ n'est pas le christianisme... Que ce soit votre ambition de dépasser les types populaires de foi chrétienne étroite, et de vous fondre dans la vastitude du Christ !...* »

Dans une note du même temps, intitulée : « *J'ai d'autres brebis* » : — « *Nous n'appartenons pas à une section chrétienne. Nous ne réclamons pas le nom de chrétien. Les disciples immédiats du Christ s'appellent-ils chrétiens ?... Quiconque croit en Dieu et accepte le Christ comme le Fils de Dieu, a communion avec le Christ dans le Seigneur... Ecoutez ses paroles : « Et j'ai d'autres brebis... etc. » C'est nous, les gentils de la Nouvelle Dispensation, qui sommes les autres brebis... Le berger nous connaît. Christ nous a trouvés et acceptés... C'est assez Quel chrétien est plus grand que Christ ?* »

3. « *Le Seigneur Jésus est ma volonté, Socrate mon cerveau, Chaïtanya mon cœur, le Rishi hindou mon âme, et le philanthrope Howard ma main droite...* » (!)

4. Mais Keshab lit un verset de saint Luc. Et il prie « *pour que cette substance matérielle soit transformée en force spirituelle qui sanctifie, et pour qu'elle puisse être assimilée en nous comme chair et sang de tous les saints en Christ...* »

5. On ne comprend pas trop pourquoi, en ce qui concerne l'Inde védantique : car elle a aussi sa Trinité, et Keshab la rapproche à bon

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

avec transport [1] ; il en est illuminé ; ce mystère lui apparaît — (et certes, non sans raison) — comme la clef de voûte de toute la métaphysique chrétienne, l'explication suprême de l'univers... « *Ce trésor, où gît la richesse accumulée de la théologie, de la philosophie et de la poésie de toute l'humanité... La plus haute expression de la conscience religieuse du monde...* » Il donne des Trois Personnes une définition très exacte, je crois, du point de vue orthodoxe [2]. Rien le sépare-t-il encore du christianisme ?...

— Un rien, qui est un monde. C'est son Message propre, sa « Dispensation » indienne. Il ne se décide pas à y renoncer. Il adopte le Christ. Mais le Christ doit adopter l'Inde et le théisme de Keshab... « *Arrière, idolâtrie ! Prédicateurs du culte idolâtre, arrière !* » (Et cette apostrophe s'adresse à ceux d'Occident). Christ est le *Logos* éternel. « *Comme* Logos *endormi, Christ vivait potentiellement dans le sein du Père, longtemps avant qu'il vînt dans notre monde.* » Il était, avant

---

droit de celle des chrétiens : « *Sat, Chit, Ananda* ». (« Etre, Connaissance, Félicité » que Keshab traduit par : « Vérité, Intelligence, Joie »). Les Trois en Un : « *Satchitananda.* »

1. Dans sa conférence de 1882 : « *Le Merveilleux Mystère, la Trinité* ».

2. « *Le Triangle : Le Père est au sommet. Par le Fils, Dieu descend et touche à la base de l'humanité. Par le Saint-Esprit, Dieu attire à lui l'humanité dégénérée. La Divinité descendante est le Fils. La Divinité réascendante, qui porte les âmes au Père, est le Saint-Esprit. C'est toute la philosophie du Salut : Le Créateur. L'Exemplaire. Le Sanctificateur. — Le Dieu immobile. Le Dieu qui voyage. Le Dieu qui revient. — Je suis. J'aime. Je sauve...* » (Keshab)

Cf. les traités de la mystique catholique classique :

« *L'action par laquelle le Père engendre le Fils s'exprime très bien par le terme d'issue et de sortie.* Exivi a Patre... *Le Saint-Esprit est produit par voie de retour... Il est un retour divin et subsistant en Dieu, par lequel Dieu retourne en lui-même... De même aussi, nous sortons de Dieu par la création, qui est attribuée au Père par le Fils ; nous retournons à lui, par la grâce, qui est attribuée au Saint-Esprit.* » (P. Claude Séguenot : *Conduite d'Oraison*, 1634, cité par Henri Brémond : *La métaphysique des saints*, I, p. 116-117.)

Si surprenant qu'il puisse paraître, Keshab avait connaissance de la philosophie bérullienne ou salésienne de la Prière. Dans une note du 30 juin 1881, sur « *le Renoncement de Jean-Baptiste* », on le voit citer des lettres de François de Sales à Madame de Chantal.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

son ère, dans la Grèce et dans Rome, en Egypte et dans l'Inde, dans les poètes du *Rig-Veda* ainsi que dans Confucius et dans Çakya-Mouni... Et c'était à l'apôtre Indien de la Nouvelle Dispensation qu'il appartenait de proclamer son vrai sens universel. Car après le Fils, l'Esprit. « *L'Eglise de la Nouvelle Dispensation est celle du Saint-Esprit, instituée par l'Esprit, afin de compléter l'Ancien et le Nouveau Testaments* ».

Ainsi, rien n'est perdu de ce théisme des Himalayas, malgré les rudes secousses qui avaient paru fendre son mur, du haut en bas. Par un violent effort de pensée, Keshab a réussi à y incorporer le Christ ; et du nom du Christ il recouvre sa propre *Nouvelle Dispensation*, qui se croit appelée à révéler le vrai sens du Christ au christianisme d'Occident.

C'est l'objet avoué du dernier « Message » de Keshab, avant sa mort : « *Le Message de l'Asie à l'Europe* » (1883) : — « Europe sectaire et charnelle, remets au fourreau l'épée de ta foi étroite ! Abjure-la, et viens te joindre à la vraie Église Catholique Universelle, au nom du vrai Christ Fils de Dieu !... »

— « *L'Europe chrétienne n'a compris qu'une moitié des paroles du Christ. Elle a compris que Christ et Dieu ne font qu'un, mais non que Christ ne fait qu'un avec l'Humanité... Et c'est le grand mystère, que révèle au monde la Nouvelle Dispensation : non plus seulement réconciliation de l'homme avec Dieu, mais Réconciliation de l'Homme avec l'Homme !... L'Asie dit à l'Europe : « Sœur ! Soyons une en Christ !... Tout ce qui est bon et vrai et beau — la mansuétude de l'Asie hindoue et la véracité du musulman et la charité du bouddhiste — tout ce qui est saint, est de Christ...* »

Et le nouveau pape de la nouvelle Rome de l'Asie entonne le beau Cantique de la Réconciliation [1].

1. « *...Et le nouveau Cantique de la Réconciliation sera chanté avec ivresse par des millions de voix, en toutes les langues de l'univers. Et les*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais il est bien pape. Car cette Unité de tous les hommes réconciliés, il faut qu'elle soit selon la doctrine ; et, pour la défendre, il tient déjà la foudre en main. Sur le principe unithéiste — Unité de Dieu — il ne transige pas :

« *Une est la science. Une est l'Eglise.* »

Son disciple B. Mozoomdar lui fera dire, après le Christ, dont il reprend, avec plus de violence, le geste qui maudit :

— « *Une est la Voie ; et il n'est pas de porte de derrière pour entrer au ciel. Et qui n'entre pas par la porte est un voleur et un brigand* ».

Et c'est exactement le contraire de la parole de bonté souriante de Ramakrishna [1].

Ce besoin enraciné de discipline unitarienne, qui ne s'accommode pas très bien de l'universalisme religieux, ou qui le confond inconsciemment avec un impérialisme spirituel, amène Keshab à légiférer, pour clore sa vie, le *Code de la New Samhita* [2] (2 septembre 1883), où il édicte ce qu'il appelle « *la Nouvelle Loi des Aryens dans l'Inde, la Loi morale de Dieu, adaptée aux besoins et à la structure spéciale des Hindous réformés, basée sur leurs traditions nationales et leur nature* ». L'unitarisme national. Un seul

---

millions d'âmes, chacune revêtue de son costume national de vertus et de piété, aux couleurs infiniment variées, formeront une ronde autour du trône où siège le Père. Et la Paix et la Joie régneront in sæcula... »

1. Un jour que le jeune Naren (Vivekananda) dénonçait, avec son emportement ordinaire, certaines sectes religieuses, dont les pratiques soulevaient son mépris furieux, Ramakrishna le regarda avec tendresse, et dit :

— « *Mon enfant, il y a une porte de derrière à chaque maison. Pourquoi n'aurait-on pas la liberté d'entrer dans une maison par celle-là, si on le désire ?... Mais naturellement, je suis d'accord avec toi, que la grande porte est la meilleure.* »

Le biographe de Vivekananda ajoute que cette simple parole « *modifia le point de vue trop puritain, que, comme* Brahmosamajste, *Vivekananda avait de la vie. Ramakrishna lui enseigna à la considérer, du point de vue, plus généreux et plus vrai, de faiblesse ou de force, et non de péché ou de vertu.* » (*Vie de Vivekananda*, tome I, chap. XLVII.)

2. *Samhita* signifie : collection, recueil.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Dieu, une seule Écriture, un seul baptême, un seul mariage. Tout un code d'injonctions, pour la famille, pour la maison, pour les affaires, pour les études, les amusements, les charités, les relations... etc., etc. — Mais il légifère dans l'abstrait, pour une Inde qui n'est pas encore. Sera-t-elle jamais ?

Lui-même, est-il bien sûr qu'elle sera réalisée ? Tout cet édifice de raison volontaire repose sur des fondations incertaines, sur une nature partagée entre l'Orient et l'Occident. La maladie vient [1], et elle ronge le ciment. A qui sera l'âme ? Sera-ce au Christ, ou à *Kâli ?* A son lit de mort viennent s'asseoir Ramakrishna, Devendranath le vieux maître réconcilié, et l'évêque de Calcutta. Le 1er janvier 1884, sa dernière sortie est pour aller consacrer un nouveau sanctuaire à « *Ma Mère Divine* »... Et quand il meurt, le 8 janvier, c'est enveloppé des paroles d'un hymne, qu'il se fait chanter par un disciple, sur les angoisses du Christ à Gethsémani.

Comment pourrait s'y reconnaître un peuple d'âmes simples, dans cette perpétuelle oscillation de pensée ? Pour nous qui nous penchons sur son intimité et qui voyons de quels tourments féconds elle s'accompagnait, elle nous rend Keshab plus proche et plus touchant. Et nul n'a mieux su lire en cette tragédie cachée d'un être qui s'épuise à rechercher Dieu, et dont a rongé le corps le Dieu insaisissable, que la lucide bonté de Ramakrishna [2]. Mais un chef né pour l'être a-t-il le droit, même en gardant pour soi ses angoisses, de s'abandonner, jusqu'à sa dernière heure, à ces fluctuations ? Elles se sont communiquées, après lui, au *Brahmosamaj ;* elles en

1. Le diabète, un des fléaux du Bengale. Vivekananda aussi y succomba.

2. Je raconterai plus loin la dernière visite de Ramakrishna à Keshab, et les paroles profondes qu'il versa comme un baume sur les blessures cachées du mourant.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ont à la fois enrichi l'esprit et ébranlé l'autorité sur l'Inde, pour longtemps — sinon pour jamais. On peut se demander, comme Max Müller [1], si l'aboutissement logique de ce théisme ne sera pas dans le christianisme. Et c'est ce qu'avaient bien pressenti, au lendemain de sa mort, ennemis et amis de Keshab.

Ses obsèques réunirent en un commun deuil les représentants officiels d'une élite de l'Angleterre et de l'Inde occidentalisée. « *Il était l'anneau d'union entre l'Europe et l'Inde* »; et l'anneau rompu ne fut pas ressoudé. Aucun des chefs moraux et religieux de l'Inde, qui suivirent, n'avait aussi sincèrement que lui donné son adhésion de cœur et d'esprit aux idées et au Dieu d'Occident [2]. Aussi, Max Müller pouvait écrire : « *L'Inde a perdu son fils le plus grand.* » Mais la presse de l'Inde, unanime à célébrer son génie, avouait que « *le nombre de ses disciples n'était pas en rapport avec sa valeur* . [3] »

---

1. Max Müller, en 1900, demanda à Pratap Chunder Mozoomdar, qui remplaçait Keshab à la tête du *Brahmosamaj*, et qui partageait les idéaux « christocentriques » de son maître, pourquoi le *Brahmo* n'adoptait pas franchement le nom : « chrétien », et ne s'organisait pas en Église nationale du Christ. De fait, une telle pensée s'accordait avec celle de P. C. Mozoomdar et d'un groupe de ses jeunes disciples. L'un d'entre eux, *Brahma Bandhav Upadhyaya*, qui a laissé un grand souvenir et mériterait une étude spéciale, passa de l'église de la *Nouvelle Dispensation* à l'église anglicane, puis au catholicisme romain. Un autre est ce *Manilal C. Parekh*, biographe de Keshab, qui s'est aussi converti au christianisme. Tous deux sont convaincus que, si Keshab avait vécu quelques années de plus, il serait entré dans l'Eglise romaine. (Manilal Parekh dit : « *Il était protestant de principe, catholique de pratique, chrétien d'esprit, inclinant au Montanisme* » (foi en la suprématie du Saint-Esprit). — J'en doute, pour ma part. Keshab était de ceux qui restent au seuil de la porte, ni ouverte ni fermée. Mais il était fatal que d'autres ouvrissent la porte, après lui.

2. L'*Indian Empire* saluait en lui « *le meilleur produit de l'éducation anglaise et de la civilisation chrétienne dans l'Inde* ». Et le *Hindu Patriot* : « *le noble produit de l'éducation et de la culture d'Occident* ».

Qui ne voit que, du point de vue national indien, de tels éloges étaient une condamnation ?

3. *Hindu Patriot.*

En 1921, le nombre global des membres des trois *Brahmosamaj* ne dépassait pas 6.400 (dont 4.000 en Bengale, Assam et Behar Orissa)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il était trop séparé des couches profondes de l'âme de son peuple. Il l'aimait. Il eût voulu l'élever d'un coup aux hauteurs pures de son intelligence, qu'avaient nourrie l'idéalisme et le Christ d'Europe. Et socialement, nul avant lui, à part Roy, n'avait tant agi pour son progrès. Mais il avait contre lui la vague montante de la conscience nationale qui, dans la fièvre, s'éveillait. Et contre lui, les trois cents millions de Dieux de l'Inde, et les trois cents millions de vivants où ils s'incarnaient — cette jungle immense de rêves humains, dont l'Occident lui avait fait perdre la piste et l'odeur. Il les avait conviés à se fondre en son Christ Indien. Et son appel resta sans rpéonse. Ils ne l'avaient même pas entendu.

*

De son vivant, s'était déjà dressé contre son *Brahmosamaj* et contre toute tentative pour occidentaliser la pensée religieuse de l'Inde, un autre *Samaj* purement indien : et, à la tête, une personnalité de premier plan — *Dayananda Sarasvaty* [1] (1824-1883).

Celui-ci, une nature léonine, de celles que l'Europe ignore trop, quand elle juge de l'Inde, et qu'elle apprendra à connaître plus tard — probablement à ses dépens. Un de ces penseurs d'action, qui, tel

— nombre infime par comparaison avec celui des membres de l'*Arya-samaj*, dont je vais parler, — ou de nouvelles sectes de pur mysticisme, comme le *Râdhâsvâmi-Satsang*.

1. De son vrai nom, qu'il rejeta : *Mulshankar*. — *Sarasvaty* est, on le verra, le nom de son *gourou*, qu'il reconnut pour son vrai père.

Sur Dayananda, il est nécessaire de consulter le livre classique de Lajpat Rai (le grand chef nationaliste Indien, qui vient d'être tué) : *The Arya Samaj*, avec une introduction de Sidney Webb, 1915, Longmans, Green et Co, London.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

plus tard Vivekananda [1], ont le génie du commandement.

Au lieu que tous les chefs religieux dont nous venons de parler (et dont nous parlerons, par la suite) étaient (et seront) du Bengale, celui-ci venait d'un pays tout différent — de celui qui, un demi-siècle plus tard, a donné naissance à Gandhi — de la côte Nord-Ouest de la mer Arabique. Il était né, en Gujarat, à Morvi, État de Kathiawar, d'une famille riche, brahmine du plus haut rang [2], qui n'était pas moins versée dans la science Védique que dans les affaires de ce monde : politique et argent. Le père participait au gouvernement du petit Etat indigène. Orthodoxe rigide, selon la lettre de la loi, il avait un caractère rude et dominateur, qu'il transmit au fils — pour son propre dommage.

Élevé dans la règle la plus stricte du brahmanisme, dès huit ans investi du cordon sacré, soumis aux sévères obligations morales que ce privilège impliquait et que sa famille exigeait rigoureusement [3], cet enfant qui aurait dû, semble-t-il, devenir à son tour un pilier de l'orthodoxie, fut justement le Samson qui renversa les piliers du temple — exemple frappant (entre cent autres) de la vanité des efforts de ces hommes qui s'imaginent qu'on peut, par une éducation imposée, façonner l'esprit

---

1. Mais si l'énergie des deux hommes est pareille, pareils la puissance tonnante de leur parole et leur rayonnement irrésistible sur les masses, il s'y ajoute, chez Vivekananda, la fascination du gouffre d'âme, la pente à l'évasion constante en l'Être intérieur, la nostalgie de la pure Contemplation, contre laquelle il lui faudra, douloureusement, défendre son action. Davananda ne connaît point ce tragique partage de l'âme. Il est tout à ce qu'il veut, à ce qu'il fait.

2. *Samvedi* (le premier ordre des brahmanes, dans le *Véda*).

3. Vœux de *brahmacharyâ* : chasteté, pureté, pauvreté, pour toute sa vie d'étudiant, et obligation de réciter journellement les *Védas*. Tout un réseau de rites, réguliers et très stricts.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

des nouvelles générations, et disposer de l'avenir ! Le résultat le plus certain est la révolte.

Celle de Dayananda vaut d'être contée. Il avait quatorze ans, lorsque son père le conduisit au temple, pour célébrer une des grandes fêtes de Çiva. Il fallait, après un jeûne strict, passer la nuit en veille pieuse et en prières. Tous les fidèles s'endormirent. Seul, le jeune garçon résistait au sommeil : or, il vit une souris, qui rongeait les offrandes au Dieu et qui courait sur le corps de Çiva. Ce fut assez ! — (qui se doute de la violence de ces révolutions morales dans le cœur d'un enfant ?) — D'un coup, sa foi fut détruite en l'idole. Il quitta le temple, rentra seul, dans la nuit, et désormais il refusa de pratiquer [1].

Ce fut le début de terribles conflits entre le père et le fils. Tous deux, d'esprit entier et absolu, se fermèrent la porte à toute concession mutuelle. A dix-neuf ans, Dayananda se sauva de la maison, pour échapper au mariage, auquel on voulait le forcer. On le rattrapa, l'emprisonna. Il s'enfuit de nouveau, et pour jamais (1845). Jamais, depuis, il ne revit son père.

Pendant quinze années, ce fils de riche brahmane, maintenant dépouillé de tout et vivant des seules aumônes, erra, en *sadhu* vêtu de la robe couleur ocre, par toutes les routes de l'Inde. Et ce fut comme une première édition de la vie de Vivekananda, de son pèlerinage de jeunesse à travers tout l'Hindoustan. Comme lui, Dayananda allait, cherchant partout les savants, les ascètes, étudiant ici la philosophie, là les *Védas*, apprenant la théorie et la pratique des *Yogas*. Comme lui, il visita presque tous les lieux saints de l'Inde, prenant part à tous les débats religieux. Comme lui, il subit, il brava

1. A présent, cette nuit est fêtée par l'*Aryasamaj*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

les fatigues, les avanies et les dangers. Et ce contact avec le corps de la patrie dura sept fois plus longtemps que la grande expérience de Vivekananda. Mais, à la différence de celui-ci, Dayananda restait éloigné des masses humaines qu'il traversait, déjà par ce simple fait que, pendant toute cette période, il ne parlait que le sanscrit. Il était, comme fût resté Vivekananda s'il n'avait rencontré Ramakrishna et si son haut orgueil aristocratique n'eût été détendu par l'indulgente bonté, par l'esprit de finesse et de compréhension du plus humain des *gourous*. Dayananda ne voyait, ne voulait voir autour de lui que superstition et ignorance, lâcheté spirituelle, préjugés dégradants, et ces millions de dieux-idoles qu'il abominait. Enfin il trouva, vers 1860, à Madhura, un vieux *gourou*, encore plus implacable que lui dans sa condamnation de toutes les faiblesses et dans sa haine des superstitions, un *Sannyâsin* aveugle — aveugle depuis l'enfance, et depuis l'âge de onze ans seul au monde — un homme savant, un homme terrible, *Swami Virjananda Sarasvaty*. Il se mit sous sa « discipline », qui n'était pas seulement d'esprit, mais, au sens de notre langue ascétique du XVII^e^ siècle, s'imprima sur sa peau, en profondes cicatrices. Ce révolté, cet indompté, Dayananda, s'y soumit. Pendant deux ans et demi, il le servit ; et il n'est que juste de reconnaître que presque toute son action qui suivit ne fut que l'accomplissement de la volonté du dur aveugle, dont il prit le nom, rejetant dans l'oubli celui des siens. Quand ils se séparèrent, Virjananda exigea de lui l'engagement qu'il consacrerait sa vie à pulvériser les fausses tés de la foi *Puranique*, à rétablir les vraies méthodes religieuses des anciens temps préboudhiques, et à répandre la vérité.

Aussitôt après, Dayananda commença de prêcher dans l'Inde du Nord. Mais non comme ces bénins

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

hommes de Dieu, qui ouvrent le ciel à tous ceux qui les écoutent. Il était pareil à un héros de l'*Iliade* ou de la *Gitâ*. D'une force athlétique [1] et bâti en Hercule, il lançait des défis aux combattants de toutes les formes de pensée autres que la sienne. Il attaquait. Il fit si bien qu'en cinq ans, l'Inde du Nord fut bouleversée. En ces cinq ans, il y eut cinq tentatives pour le tuer. On essaya du poison. Un fanatique lui lança, à la face, au nom de Çiva, un cobra, que Dayananda écrasa. On ne pouvait en venir à bout. Il avait une science incontestable du sanscrit et des *Védas* [2]. La véhémence foudroyante de sa parole anéantissait ses adversaires. Il était, disait-on, comme « *une inondation* ». Jamais, depuis Çankara, un tel prophète du Védisme n'était apparu. Les brahmanes orthodoxes, atterrés, en appelèrent à leur Rome : Bénarès. Dayananda s'y rendit hardiment. Il accepta (en novembre 1869) une joute homérique, où publiquement, sous la présidence du maharajah, devant des milliers d'assistants qui bouillonnaient, tout prêts d'avance à le fouler aux pieds, il discuta, pendant des heures, seul contre trois cents pandits — tout le ban et l'arrière-ban mobilisé de l'orthodoxie hindouiste [3]. Il établit que le *Védânta* actuel était en contradiction absolue avec les *Védas* primitifs. Il prétendit imposer le retour à la vraie Parole, à la Loi pure, à deux mille ans en arrière. On se refusa à l'écouter jusqu'au bout. On le hua,

1. Les exploits de cette force sont demeurés légendaires. Il arrête, d'une seule main, une voiture à deux chevaux lancés. Il arrache l'épée nue, de la main d'un adversaire, et la brise en deux morceaux. Sa voix tonnante couvrait toutes les clameurs.

2. « *Très érudit sanscritiste* », au jugement d'un homme qui est lui-même un maître dans l'exégèse des Ecritures hindoues, Aurobindo Ghose. (Cf. revue *Aryâ*, No. 4, Pondichéry, 15 nov. 1914 : *Le Secret du Véda.*)

3. Un missionnaire chrétien, présent à ce tournoi, en a laissé un excellent récit, très impartial (*Christian Intelligence*, Calcutta, mars 1870) que Lajpat Rai a reproduit dans son livre.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

on l'excommunia. Le vide fut fait autour de lui. Mais la rumeur d'un tel combat, comme ceux du *Mahâbhârata*, se répandit par le pays. Et, dans toute l'Inde, la fanfare de son nom sonna.

A Calcutta, où il séjourna, du 15 décembre 1872 au 15 avril 1873, Ramakrishna le rencontra. Il fut reçu cordialement par le *Brahmosamaj*. Keshab et les siens eussent volontiers fermé les yeux sur les différences qui les séparaient ; ils voyaient en lui un rude allié dans la croisade contre les préjugés de l'orthodoxie et les millions de dieux. Mais Dayananda n'était pas homme à accepter une entente avec des philosophes religieux, imbus des idées d'Occident. Son théisme national indien, dont la foi d'acier était faite du pur métal des seuls *Védas*, ne voulait rien avoir de commun avec le leur, empreint du doute moderne, qui n'acceptait point l'infaillibilité des *Védas* et le dogme de la transmigration [1]. Il rompit avec eux [2]. Mais de la rencontre, il eut son profit. Ce fut à eux [3] qu'il dut cette suggestion bien simple — il ne s'en était pas avisé ! — que sa propagande ne pouvait avoir d'effet que s'il la faisait en la langue du peuple. Il alla à Bombay, où peu après sa mission allait, à l'exemple du *Brahmosamaj*,

1. Ce sont là, dit Lajpat Ray (affilié lui-même à l'*Aryasamaj*), « *les eux principes cardinaux qui distinguent* l'Aryasamaj *du* Brahmosamaj ».
On se souvient que, vingt ans avant Dayananda (1844-1846), Devendranath avait été, lui aussi, tenté par cette foi en l'infaillibilité des *Védas*, mais qu'il y avait renoncé, par un besoin d'union directe et personnelle avec Dieu.
Il fut, dit-on, de tous les chefs du *Brahmo*, celui qui se montra le plus rapproché de Dayananda. Mais toute entente était impossible. Devendranath, dont l'idéal était de paix et d'harmonie, ne pouvait sympathiser avec ce guerroyeur perpétuel, armé de son dur dogmatisme et appliquant au combat social le plus neuf les méthodes les plus scolastiques.

2. En 1877, on fit une dernière tentative pour chercher un accord entre les chefs religieux, de doctrines différentes. Keshab s'y rencontra de nouveau avec Dayananda. Mais l'accord fut impossible: Dayananda resta intransigeant.

3. A Babu Chunder Sen.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

mais avec un génie d'organisation bien supérieur, s'implanter dans la vie sociale de l'Inde. Le 10 avril 1875, il y fondait son premier *Arya Samaj* — l'Association des Aryas de l'Inde, des purs Indiens, des descendants du vieux peuple conquérant de l'Indus etdu Gange. Et ce fut en effet dans ces mêmes régions que l'*Aryasamaj* fit souche avec le plus de vigueur. De 1877, année où ses principes définitifs furent établis à Lahore, jusqu'en 1883, Dayananda en étendit un réseau serré sur l'Inde du Nord, sur le Rajpoutana, le Gujarat, les Provinces Unies d'Agra et de Oude, surtout sur le Penjab, qui resta son terrain d'élection. Presque toute l'Inde fut touchée. La seule région qu'il ne put atteindre fut celle de Madras [1].

Il tomba, frappé en pleine force par un assassinat. La concubine d'un maharajah, que le dur prophète avait évincée, l'empoisonna. Il mourut à Ajmere, le 30 octobre 1883.

Mais l'œuvre poursuivit sans arrêt sa course ascendante. D'une quarantaine de mille, en 1891, le nombre de ses membres passa à 100.000 en 1901, à 243.000 en 1911, à 468.000 en 1921 [2]. Les plus importantes personnalités hindoues, des hommes d'action, des politiciens, des maharajahs, y adhérèrent. Ce succès spontané, passionné, contrastant avec le peu d'échos du *Brahmosamaj* de Keshab, montre à quel point la forte parole de Dayananda répondait à la pensée du pays et à la première poussée du nationalisme indien, auquel il contribua.

Il est peut-être utile de rappeler à l'Europe quelques-unes des raisons qui provoquèrent ce réveil

1. Ce fait est d'autant plus frappant que ce fut à Madras que Vivekananda trouva les disciples les plus ardents et les mieux organisés.

2. Dont 223.000 en Penjab et Delhi, 205.000 aux Provinces Unies, 23.000 en Kachmir, 4.500 en Behar. C'est donc, nettement, l'expression de l'Inde du Nord et de ses éléments les plus énergiques.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

nationaliste, dont voyons aujourd'hui l'explosion. L'occidentalisme avait trop progressé, et on ne le connaissait pas par ses meilleurs côtés. Intellectuellement, il était devenu une mode d'esprit assez frivole, qui dispensait de penser par soi-même, déracinait les jeunes intelligences, et leur enseignait le dédain du génie de leur race. L'instinct de vie se révoltait. La génération de Dayananda avait, comme lui, inquiète, souffrante et irritée, vu, dans les veines de l'Inde, s'infiltrer à la fois un rationalisme européen de surface, arrogant, ironique, qui ne comprenait rien aux profondeurs de l'esprit indien, et un christianisme qui s'insinuait dans les familles et, souvent, y réalisait trop bien la parole du Christ : « *il venait mettre en division le fils contre son père...* »

Ce n'est pas à nous de déprécier l'influence chrétienne. Catholique de naissance et, bien que libéré de toute forme fermée d'Église ou de religion, ayant connu le goût du sang du Christ, jouissant toujours des trésors de vie profonde que recèlent les livres et la vie des grands chrétiens, nous ne songeons point à mettre une telle foi au-dessous de quelque autre foi : passés certains degrés de « *la pointe de l'âme — acumen mentis* [1] » — il n'est plus de degrés. Mais ce n'est pas toujours par ce qu'elles ont de meilleur que les religions opèrent, à l'étranger, dans des races qui ne sont pas les leurs. Comme elles mêlent trop souvent les questions d'orgueil humain à leur victoire sur la terre, ne leur importent guère les moyens de cette victoire, pourvu qu'elles l'obtiennent. Je dirai plus : même dans ses expressions les plus hautes, il est rare qu'une religion s'empare de l'esprit d'une autre race, par son essence

1. Comme disent Richard de Saint-Victor et les mystiques d'Occident, jusqu'à François de Sales.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

la plus profonde — par cette « *fine pointe de l'âme* », dont je viens de parler. Elle le prend par des aspects, fort significatifs sans doute, mais secondaires. Qui de nous s'est penché sur l'admirable métaphysique chrétienne et a sondé ses abîmes, sait quels espaces immenses elle offre aux essors de l'esprit, et que son Cosmos Divin de l'Etre et de l'Amour qui « *adhère* » à Lui, n'est en rien moins vaste et moins sublime que celui de l'Infini Védantique. Mais si un Keshab l'a entrevu, un Keshab était une exception parmi son peuple, et c'est bien rarement sous cette face que le christianisme semble s'être manifesté aux Hindous. C'est par son profil éthique, par son action pratique, par son amour en acte (si je puis dire), qui, certes, est de grande importance, mais non pas de la première [1]. Il est à remarquer que parmi ses conversions les plus illustres, figurent au premier plan des personnalités d'énergie agissante, beaucoup plus que de contemplation spirituelle, des hommes appartenant à des races de combat héroïque [2].

Quoi qu'il en soit de ceci, qui fournirait matière à ample discussion, c'est un fait historique qu'au temps de la formation intellectuelle de Dayananda, le meilleur de l'esprit religieux de l'Inde était affaibli, et que l'esprit religieux d'Europe menaçait d'éteindre sa flamme engourdie, sans pouvoir se flatter qu'il

---

1. De mon point de vue indépendant, je donne la préférence au *théocentrisme* salésien, défendu par M. Henri Brémond, dans une polémique récente, sur le *moralisme religieux*, ou l'*anti-mysticisme*, de M. l'abbé Vincent. (Cf. *op. cit.* t. I, p. 26-47.)

2. Le *Sadhu Sundar Singh*, dont le nom est bien connu en Europe, dans les milieux protestants, en offre un bel exemple. Il est Sikh du Penjab, fils de *sirdar*, frère de commandant d'armée ; et cet homme intrépide, qui a mis sa joie à aller chercher et braver le martyre, au Thibet, y a retrouvé les traces d'autres martyrs chrétiens, appartenant aux deux races guerrières des Sikhs et des Afghans. (Cf. Max Schaerer : *Sadhu Sundar Singh*, 1922, Zurich). — A en juger par cette brochure, on dirait, quand il parle des autres religions de l'Inde, qu'il n'a jamais pénétré l'écorce de leur pensée.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

y substituerait la sienne. Le *Brahmosamaj* s'en était inquiété. Mais lui-même était marqué, *nolens volens*, du christianisme d'Occident. Le point de départ de Ram Mohun Roy avait été l'unitarisme protestant. Devendranath, qui s'en défendait, n'avait pas eu la vigueur d'en défendre le *Samaj*, puisqu'il avait cédé la place à Keshab, qui y était, plus qu'aux trois quarts, livré. En 1880, un critique de Keshab [1] pouvait dire que « *ceux qui croyaient en lui avaient perdu le nom de théistes, parce qu'il inclinait de plus en plus vers le christianisme* ». Et si nette que fût la position du troisième *Brahmosamaj* (le *Sadharan Brahmo*, détaché de Keshab) contre le christianisme indien, quelle confiance douvait garder l'esprit public de l'Inde, à l'égard d'une Église minée par deux schismes successifs, en un demi-siècle, et menacée — nous l'avons vu — dans le demi-siècle prochain, d'une absorption complète par le christianisme ?

Comment donc ne s'expliquerait-on pas l'accueil enthousiaste fait au champion fougueux des *Védas*, *Védiste* de grande race, pénétré des Écritures sacrées de l'Inde antique et de son esprit héroïque, qui, lui seul contre tous, jetait le défi de l'Inde à ses envahisseurs ? Dayananda déclarait la guerre au christianisme. Et il le pourfendait, d'une lourde épée, massive, qui ne s'embarrassait point de la mesure et de l'exactitude. Il le soumit à une critique vengeresse, injuste, injurieuse, qui s'acharnait, aveugle et sourde, sur chaque verset de la Bible, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le sens, ni religieux, ni même littéral (car il lisait la Bible, en traduction hindi, et il était pressé !) Ces commentaires

1. Cf. Frank Lillington : « *Le Brahmo et l'Arya, dans leurs rapports avec le Christianisme* », 1901.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

cinglants [1], qui rappellent ceux de Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*, et qui sont restés, hélas ! l'arsenal où depuis, a puisé l'antichristianisme rancunier de certains Hindous modernes [2], sont toutefois (comme le note avec raison Glasenapp) du plus grand intérêt pour le christianisme européen, s'il veut connaître l'image exacte que se font de lui ses adversaires asiatiques.

Dayananda n'avait pas plus d'égards pour le Coran et pour les Purânas. Il marchait sur le corps de l'orthodoxie brahmanique. Il était sans pitié pour tous ceux de son peuple qui, dans le présent et dans le passé, avaient contribué à la décadence millénaire de l'Inde, jadis souveraine de la terre [3]. Il n'épargnait rien de tout ce qui, d'après lui, avait falsifié ou profané la vraie religion Védique [4]. Il était un Luther,

---

1. Dans sa grande œuvre, écrite en hindi, *Satyârtha-Prakâsh* (*la Torche de la Vérité*).

2. Notamment, des *néo-bouddhistes* : car — (qui le croirait !) — ce beau nom de Bouddha, qui symbolise l'esprit de détachement et de paix universelle, est en passe de devenir aujourd'hui l'étendard d'une propagande agressive, sans égards pour les autres croyances.

3. Très intéressant est son panorama de l'histoire de l'Inde, cette sorte de *Discours* passionné de l'*Histoire universelle*, qui remonte aux origines de l'humanité et à la domination de l'Inde sur le globe entier, — (y compris l'Amérique et les terres océaniques, car, pour lui, les *Nâgas* (serpents) et les *Pâtâla* (esprits infernaux) de la légende sont les peuples aux antipodes ; de même que les luttes avec les *Asuras* et les *Râkshasas* signifient les guerres contre les Assyriens et contre les négroïdes : Dayananda transposait sur la terre toute la mythologie.) — Il fait dater les malheurs de l'Inde et la ruine de l'esprit des Védas, des guerres de dix fois Cent ans, que chante le *Mahâbhârata*, et où l'Inde héroïque se détruisit elle-même. Il porte une haine particulière, non seulement au matérialisme qui en fut la suite, mais au jaïnisme suborneur. Pour lui, Çankara fut un héros glorieux, mais infortuné, de la première guerre d'indépendance hindoue, dans le champ de l'âme. Il a voulu briser les liens des hérésies ; mais il n'y est point parvenu ; il est mort (assassiné), au milieu de ses campagnes libératrices ; et lui-même demeurait englué aux appeaux jaïnistes, particulièrement à la *Mâyâ*, qui inspirait à Dayananda — point rêveur d'illusions, solidement implanté dans le terrain de la réalité — une répulsion invincible.

4. Il traitait de péché toute idolâtrie, il jugeait absurdes et sacrilèges les Incarnations Divines.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

brisant avec son Église de Rome [1], dévoyée, dégradée ; et son premier soin fut de permettre à son peuple, pour la première fois, de venir puiser lui-même aux sources des Livres Saints. Il traduisit et commenta les *Védas* en langage vulgaire [2]. Grande date pour l'Inde : un brahmane non seulement accordait à tout être humain le droit de connaître les *Védas*, dont l'orthodoxie brahmine avait prohibé l'étude ; mais il faisait de leur lecture et de leur propagation le devoir de tout *Arya* [3].

Certes, sa traduction était une interprétation ; et

1. Lui-même soufflетait les brahmanes de cette appellation : « *les papes* ».

2. Entre 1876 et 1883. Il dirigeait des équipes de *pandits*. Il écrivait en sanscrit. Les *pandits* traduisaient en dialectes. Mais il était seul à traduire du texte original. Sa traduction, qu'il n'eut pas le temps de réviser, est toujours précédée d'une analyse grammaticale et étymologique de chaque verset, et suivie d'un commentaire, expliquant le sens général.

3. Article III des Dix Principes de Lahore (1877) : « *Les Védas sont les livres de la vraie connaissance. Le premier devoir de tout Arya est de les lire et de les enseigner* ».

Par une singulière aventure, Dayananda concluait, sur la base de cette revendication des Védas contre le flot montant du christianisme (surtout à Madras), une alliance politique de quelques années (1879-1881) avec une Compagnie occidentale, appelée depuis à un bruyant destin : la *Société Théosophique*. Fondée en 1875, dans le Sud de l'Inde, par une Russe, Madame Blavatsky, et un Américain, le colonel Olcott, cette société eut le grand mérite de stimuler chez les Hindous le désir d'étudier leurs livres sacrés, surtout la *Gîtâ* et les *Upanishads*, dont le colonel Olcott fit publier six volumes de textes sanscrits ; elle fut aussi à la tête du mouvement des écoles hindoues, particulièrement à Ceylan, et même elle osa fonder des écoles pour « intouchables ». Elle contribuait donc au relèvement national, religieux et social de l'Inde ; et Dayananda parut sur le point de faire cause commune avec elle. Mais lorsque la société, le prenant au mot, lui offrit sa coopération régulière, Dayananda refusa ; et ce geste enleva à la *Société Théosophique* toutes ses chances de domination spirituelle sur l'Inde. Elle y a, depuis, joué un rôle auxiliaire, non sans utilité sociale, s'il faut attribuer à l'influence de Mrs. Besant l'établissement, en 1899, du *Central Hindu College* de Bénarès. L'élément anglo-américain, prépondérant dans le bizarre amalgame d'Orient et d'Occident qui la constitue, a curieusement déformé, dans un esprit de pragmatisme noble et borné, la vaste et libre métaphysique hindoue. Ajoutons qu'elle s'est, et de plus en plus, investie elle-même d'une sorte d'autorité pontificale, infaillible et sans appel, dont l'intolérance, qui se voile mais ne pardonne point, s'est par la suite manifestée à l'égard de grands esprits indépendants. Vive-

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

il y avait beaucoup à dire sur son exactitude [1], non moins que sur la rigidité des dogmes et des principes qu'il prétendait en tirer, — sur cette infaillibilité absolue du seul Livre, selon lui, émanant directement de la divinité, « préhumain », surhumain, — sur ses négations sans appel, ses implacables condamnations, — sur son théisme d'action, sur son Credo de bataille [2], sur son Dieu national [3].

---

kananda, nous le verrons, en éprouva les premiers effets ; et, sans rien ménager, il la dénonça, à son premier retour d'Amérique.

On pourra consulter, à son sujet, un article de G.-E. Monod Herzen, qui lui est très favorable : *Une influence indo-européenne, la Société Théosophique (Feuilles de l'Inde*, n° 1, Paris, 1928) — et un chapitre brillant, compréhensif, malicieux, du comte H. Keyserling, dans son *Journal de Voyage d'un Philosophe*, 1918 (1er volume de la traduction française, éd. Stock, 1928, chapitre : *Adyar*, p. 123-199).

1. Mais non sur sa loyauté passionnée, qui reste au-dessus de toute atteinte. Il faut, d'ailleurs, tenir compte des extrêmes difficultés de la tâche, à une époque où, dans l'Inde, la science philosophique des *Védas* était fort loin de celle d'aujourd'hui.

2. Parmi les règles à suivre, à la fin de son *Satyârtha Prakâsh*, Dayananda ordonne : « *S'efforcer de combattre, d'humilier, de détruire les méchants, même souverains de la terre entière, les hommes puissants. S'efforcer constamment de saper le pouvoir des injustes et de fortifier celui des justes — dût-on avoir à supporter des souffrances terribles, même la mort. — Qu'on ne cherche point à l'écarter !* »

3. « *Le Samaj glorifiera, priera, s'unira au Seul et Unique Dieu, de la façon recommandée par les Védas... La conception de Dieu et de tous les objets de l'univers est fondée sur les seuls enseignements du Véda et des autres vraies Shastras* » (qu'il énumère).

Mais, ce qui est curieux, c'est que — (tant est fort le courant d'un temps, qui porte, coûte que coûte, à l'Unité !) — le nationalisme de Dayananda a, comme l'unitarisme de Roy et de Keshab, des prétentions universalistes :

« *Le bien-être de l'humanité entière doit être l'objectif du Samaj.* » (Principes du premier *Aryasamaj* de 1875.)

« *Le but primordial du Samaj est de faire du bien au monde entier, en améliorant la condition physique, spirituelle et sociale de l'humanité.* » (Principes de l'*Aryasamaj* révisé, de Lahore, en 1877.)

« *Je crois en une religion basée sur les principes universels et embrassant tout, qui ont toujours été acceptés comme vrais par l'humanité et continueront à se faire obéir, dans les âges à venir. J'appelle cette religion* : la Religion Eternelle Primitive : *car elle est au-dessus de l'hostilité de toutes les croyances humaines... Je tiens cela seul pour acceptable, qui est digne d'être cru par tous les hommes et dans tous les temps...* » *(Satyârtha Prakâsh.)*

Comme tous les croyants passionnés, il confond, de bonne foi, le concept de *Vérité* éternelle et universelle, qu'il prétend servir, avec

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais à défaut des effusions du cœur et du calme soleil de l'esprit, baignant tous les peuples des hommes et leurs dieux — à défaut de cette chaude poésie qui rayonne de l'être d'un Ramakrishna et du lyrisme grandiose de Vivekananda — Dayananda transfusait dans le corps de l'Inde alanguie sa formidable énergie, sa certitude, son sang de lion. Toutes ses paroles sonnaient l'héroïsme. A la passivité séculaire d'un peuple trop disposé à s'incliner sous le destin, il rappelait que l'âme est libre, et que l'action est génératrice du destin [1]. Donnant l'exemple, il défrichait, il dégageait, à coups de hache, la route encombrée de privilèges et de préjugés. Si sa métaphysique était sèche et obscure [2],

---

celui de la *foi* même qu'il édicte. Il a bien soin de soumettre le critère de vérité à *cinq épreuves* préalables, dont les deux premières sont sa conformité à l'enseignement des *Védas* et aux définitions qu'il a posées de la nature de Dieu et de ses attributs. Comment douterait-il de son droit à imposer les *Védas* à l'entière humanité, quand il a commencé par décréter qu'ils contiennent, comme dit Aurobindo Ghose, « *une révélation intégrale de la vérité religieuse, éthique et scientifique ! D'après lui, les dieux Védiques ne sont que les figurations descriptives d'une unique Divinité, les noms de ses pouvoirs tels que nous les voyons à l'œuvre dans la Nature. L'intelligence vraie du sens des Védas aboutirait donc à la connaissance des vérités scientifiques découvertes par la recherche moderne.* » (Aurobindo Ghose : *Le Secret du Véda*, revue *Arya*, n° 4, 15 novembre 1914, Pondichéry.)

L'exégèse nationale du Védisme par Dayananda a déchaîné des flots d'écrits, pour restaurer et réanimer les philosophies, les cultes, les rites et les pratiques de l'ancienne Inde. Ce fut une réaction passionnée des idéaux antiques contre les idéaux d'Occident. (Cf. *Prabuddha Bharata*, novembre 1928.)

1. « *Une vie énergique et active est préférable à l'acceptation des arrêts du destin. La destinée est la conséquence des actes... Les actes sont créateurs de la destinée. L'activité vertueuse est supérieure à la résignation passive...* »

« *L'âme est un libre agent, libre d'agir comme il lui plaît. Mais elle dépend de la grâce de Dieu, pour jouir du fruit de ses actions.* » (*Satyârtha Prakâsh.*)

2. Dayananda distingue, semble-t-il, *trois* Substances éternelles : Dieu, l'Ame et *Prakriti*, cause *matérielle* de l'univers. Dieu et l'Ame sont deux entités distinctes ; elles ont des attributs qui ne sont pas interchangeables ; et chacune accomplit certaines fonctions, que l'autre n'accompiit pas et ne peut accomplir. Elles sont cependant inséparables. La Création, qui est l'exercice essentiel de l'Energie Divine, s'exerce

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi.

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

si sa théologie était étroite et, à mon avis, rétrograde, son action sociale et pratique était d'une hardiesse intrépide. Sur le terrain des faits, il allait beaucoup plus loin, non seulement que le *Brahmosamaj*, mais qu'encore aujourd'hui ne s'aventure la *Ramakrishna Mission*.

L'*Aryasamaj*, bâti par lui, pose en principe la justice égale pour tous les hommes, pour tous les peuples, l'égalité des sexes. Il répudie les castes de naissance, et n'y reconnaît que des professions, ou *ghildes* appropriées aux aptitudes complémentaires des hommes dans la société ; la religion n'a rien à y voir ; l'utilité de l'État, répartisseur des tâches, est seule en cause ; et c'est à lui, s'il le juge bon à la communauté, de faire monter ou descendre d'une caste à une autre, par récompense ou punition. Dans tous les cas, Dayananda veut qu'à tout homme il soit donné les occasions d'acquérir la somme de savoir et de s'élever sur l'échelle sociale aussi haut qu'il le pourra. Mais surtout, il ne tolère point l'abominable injustice de l'existence de classes intouchables ; et nul ne s'est fait le plus ardent champion de leurs droits outragés. Aux *Aryasamaj*, elles sont admises sur un pied d'égalité. Car les *Aryas* ne sont pas une caste. « *Les Aryas sont tous les hommes de principes supérieurs ; et les Dasyus sont ceux qui mènent une vie de méchanceté et de péché.* »

Dayananda n'est pas moins généreux ni moins hardi, dans ses croisades pour relever la condition des femmes, qui alors, dans l'Inde, était déplorable. Il se révolte contre les abus dont elles souffrent, en rappelant qu'aux temps héroïques, la femme occupait dans la maison et dans la société une situation

---

sur des éléments primordiaux, qu'elle combine et impose. L'esclavage terrestre de l'âme a pour cause l'ignorance. Le salut est l'émancipation de l'erreur et la liberté en Dieu. Mais il n'est jamais que pour un temps, à l'expiration duquel l'âme reprend un corps... etc. »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

au moins égale à celle de l'homme. Education équivalente. Dans le mariage [1], droit de contrôle suprême sur la maison, y compris les finances. Dayananda n'hésité pas à réclamer, dans la famille, l'égalité des droits et des devoirs pour l'homme et pour la femme. Et bien qu'il regarde le mariage comme indissoluble, il admet nettement le remariage des veuves, et va jusqu'à envisager la possibilité d'une union temporaire, aussi bien pour la femme que pour l'homme, afin d'avoir des enfants, quand le mariage n'en a point donné.

Enfin, l'*Aryasamaj*, dont le huitième principe était de « *diffuser le savoir et de dissiper l'ignorance* », a joué dans l'Inde un très grand rôle éducatif. Surtout au Penjab et dans les Provinces-Unies, il a essaimé des écoles de garçons et de filles dont les ruches laborieuses se groupent autour de deux établissements modèles [2] : le *Dayananda Anglo Vedic* de Lahore, et le *Gurukula* de Kangri — bastions nationaux de l'éducation hindoue, qui cherche à ressusciter les énergies de la race, tout en s'appropriant les conquêtes intellectuelles et techniques de l'Occident.

Ajoutons enfin les activités philanthropiques, les

1. Dont l'âge minimum était de seize ans pour les filles, de vingt-cinq pour les garçons. Dayananda est résolument opposé aux mariages d'enfants.

2. Ce renseignement date déjà de plus de dix ans — de la publication du livre de Lajpat Rai. Il est probable que, depuis, le mouvement éducatif n'a fait que s'accroître.

Le *Dayananda Anglo Vedic* de Lahore, ouvert en 1886, combine l'enseignement du sanscrit, de l'hindou, du persan, de l'anglais, de la philosophie orientale et européenne, de l'histoire, de l'économie politique, des sciences, des arts et métiers. Le *Gurukula* est un séminaire, fondé en 1902, où les enfants font, pour seize ans, le vœu de pauvreté, chasteté, obéissance. On veut y reformer le caractère aryen, la grande culture philosophique et littéraire hindoue, vivifiée par l'énergie morale. Il y a également, pour les filles, un grand collège, au Penjab, où les travaux féminins et l'économie domestique s'associent aux études intellectuelles et à la connaissance des trois langues, sanscrit, hindou et anglais.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

orphelinats, les ateliers pour garçons et filles, les foyers de veuves — et les grandes œuvres de service social, à l'occasion des calamités publiques, des épidémies, de la famine, etc, où l'*Aryasamaj* rivalisera avec la future *Ramakrishna Mission* [1].

J'en ai dit assez pour montrer quel levier de peuples fut ce rude *Sannyâsin*, à l'âme de chef. Il était la force la plus vigoureuse de l'action présente, de l'action immédiate, de l'Inde d'un moment, à l'heure de reprise de conscience nationale et de ressurgissement. Son *Aryasamaj* a préparé, qu'il le voulût ou non [2], la révolte du Bengale, en 1905 ; nous l'y retrouverons. Il a été un des plus ardents chantiers de reconstruction et d'organisation nationaliste. Je sens en lui la veillée d'armes. Ce qui a fait sa force fait sa faiblesse. Sa raison d'être est dans l'action, et son objet est sa nation. L'action accomplie et la nation faite, tout serait fait, peut-être, pour un autre peuple sans horizon. Tout reste à faire, pour l'Inde univers.

---

1. Il semble bien que Vivekananda et ses disciples l'aient ici devancé. Car les premières activités de service social, que Lajpat Rai note en ce genre, pour l'*Aryasamaj*, sont l'aide à la famine, en 1897-1898. Et dès 1894, un des moines de Vivekananda, Akhandananda, se vouait aux œuvres de service. En 1897, une partie de la *Ramakrishna Mission* était mobilisée contre la famine et contre la malaria. L'année suivante, contre la peste.

2. Il s'en est défendu publiquement ; il s'est toujours dit non politique et non anti-britannique. Mais le gouvernement britannique en jugeait autrement. L'*Aryasamaj* se trouva compromis souvent par l'activité de ses membres. L'arrestation de l'un d'eux, Lajpat Rai, provoqua les plus graves soulèvements de 1907-1908.

Et je rappelle ici que le même Lajpat Rai, héros nationaliste de son peuple, constamment emprisonné, banni, persécuté, vient d'être tué (décembre 1928), à Lahore, par la police britannique, au cours de manifestations pour l'indépendance politique de l'Inde.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

VII

LA RENCONTRE DE RAMAKRISHNA AVEC LES GRANDS BERGERS DE L'INDE

Tels étaient les grands bergers de peuples, les rois-pasteurs de l'Inde, à l'heure où apparut, au-dessus des montagnes, dégagée de ses voiles, l'étoile de Ramakrishna [1].

---

1. Je n'ai parlé que des plus grands. Il en était bien d'autres. L'Inde n'a jamais manqué de messagers de Dieu, de fondateurs de sectes ou de religions. Et l'époque actuelle en voit toujours apparaître. On trouvera, dans la brochure toute récente de Helmuth von Glasenapp : *Religiöse Reformbewegungen im heutigen Indien*, 1928 Leipzig, J. C. Hinrich, collection *Morgenland*, — l'exposé de deux des plus curieuses : *l'Eglise athée du Surhomme*, le *Dev-Samâj* — et l'*Eglise mystique du son (ou du mot) Divin, a)* le *Râdhâsvâmi-Satsang*. Si je n'ai point à les faire intervenir ici, c'est que leur activité est d'une date ultérieure. Le *Dev-Samâj*, bien que fondé en 1887 par *Shiva Nârâyana Agnihotrâ*, n'a commencé de prendre sa signification d'athéisme « surhumain » qu'à partir de 1894 ; et son violent combat contre Dieu, livré au nom de la raison, de la morale et de la science, par un « Surhomme », le *Dev-Guru* — (le fondateur en personne), dont le premier acte est de se faire adorer — est aujourd'hui en pleine vigueur. Quant au *Râdhâsvâmi-Satsang*, fondé par une Trinité successive mais indissoluble de saints gourous, dont les dates de mort s'échelonnent de 1878 à 1898 et à 1907, ce n'est que depuis la fin du dernier siècle que leur doctrine s'est fermement établie. Nous n'avions donc pas à en tenir compte dans notre récit. Notons toutefois qu'elles appartiennent toutes deux à l'Inde du Nord. Le siège du *Dev-Samaj* est à Lahore, et la presque totalité de ses adhérents au Penjab. Les deux principaux centres du *Râdhâsvâm* sont à Allahabad et à Agra.

a) Il s'agit du mot mystérieux qui désigne l'Etre Tout-Puissant (et qui n'est plus le fameux *O M* védique, relégué à un rang inférieur), — le *Son* divin, qui vibre à travers l'univers — l'Accord parlé, où se résume la « *Musique des sphères* » (pour répéter le vieux langage de notre antiquité gréco-latine, que l'on retrouve, sous des formes un peu variées, dans la mystique de la *Maitrâyana-Upanishad*).

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

De ces quatre hommes, il ne put, naturellement connaître le premier, l'avant-coureur : Ram Mohun Roy. Mais il connut personnellement les trois autres. Il alla les voir, poussé par cette soif de Dieu, jamais comblée, qui lui faisait toujours se demander : — « N'est-il pas d'autres sources de *Lui*, où je n'aie pas bu, qu'ils aient trouvées ? » — Mais son œil exercé avait tôt fait de les juger ; et, penché sur elles, les goûtant avec une avide dévotion, il se relevait, avec un petit rire de gaie malice : « La sienne était meilleure... »

Il n'était pas homme à se laisser éblouir par le faste, par la gloire, ou l'éloquence. Ses yeux bridés ne clignaient pas, à moins qu'au fond ils n'eussent heurté la lumière qu'ils cherchaient : — le regard de Dieu. Ils traversaient comme une vitre les murailles des poitrines ; curieusement, ils fouillaient au cœur. Ce qu'ils trouvaient, à l'improviste, provoquait parfois, chez le visiteur indiscret, un muet accès d'hilarité, sans méchanceté.

Le récit, fait par lui-même de la visite à l'imposant Devendranath Tagore, est une savoureuse petite scène de comédie, où se donnent libre jeu l'humour frondeur et le respect irrespectueux du « *petit frère* » à l'égard du grand pontife — du « *roi Janaka* »...

Glasenapp ne dit rien des nouvelles apparitions religieuses dans l'Inde du Sud, qui ne sont pas des moindres : tel le grand gourou *Sri Nârâyana*, dont la bienfaisante activité spirituelle s'exerce depuis une quarantaine d'années, dans l'Etat de Travancore, sur environ deux millions de fidèles (il vient de mourir, en 1928). Sa doctrine, pénétrée de la métaphysique moniste de Çankara, mais dirigée vers l'action pratique, accuse des différences de tempérament très marquées avec le mysticisme du Bengale, dont les effusions d'amour *(bhakti)* lui inspirent une méfiance. C'est, pourrait-on dire, un *jñânin* d'action, un grand intellectuel religieux, qui a le sens très vif du peuple et des nécessités sociales. Il a beaucoup contribué au relèvement des classes opprimées dans le Sud de l'Inde ; et son action s'est, à certaines heures, conjuguée avec celle de Gandhi. (Cf. les articles de son disciple *P. Natarajan*, dans *The Sufi Quarterly*, Genève, décembre 1928 et mois suivants.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *Est-il tout à fait impossible,* lui demanda un jour un de ses interlocuteurs [1], *de concilier le monde et Dieu ? Que pensez-vous du Maharshi Devendranath Tagore ?* »

« *Ramakhrishna répéta doucement* : « *Devendranath Tagore... Devendranath... Devendra...* » *Et il salua, plusieurs fois. Puis, il dit* :

— « *Savez-vous ce que c'est ?... Il y avait une fois un homme qui avait coutume de célébrer en grande pompe la fête de Durga Pûjâ. On sacrifiait des chèvres, du matin au soir. Après quelques années, le sacrifice perdit de son lustre. Quelqu'un dit à l'homme :* « *Comment se fait-il qu'il soit si réduit ?* » — « *C'est, lui répliqua l'autre, qu'à présent mes dents sont parties.* »

« *Ainsi,* reprend le conteur irrévérencieux, *il est trop naturel qu'à cet âge avancé, Devendranath pratique la méditation* [2]. »

Il prend un temps... » *Mais,* ajoute-t-il, en saluant de nouveau, *c'est un homme assurément considérable...* »

---

1. Keshab Chunder Sen. Le dialogue est rapporté par un témoin, A. Kumar Dutt. *(Vie de Ramakrishna,* p. 516.)

2. Disons que l'ironie de Ramakrishna n'est pas sans grave injustice. Elle ne tient pas compte — (il n'avait sans doute pas connaissance) — de l'absolu désintéressement du *Maharshi,* de ses années de noble et dur sacrifice. Ici, je vois la fronde de l'homme du peuple, à l'égard du grand aristocrate.

Un autre récit, par Sashi Bhusan Ghosh, emprunté à l'*Evangile de Ramakrishna,* atténue l'ironie, et, sans montrer moins de clairvoyance, rend plus dignement justice au royal idéaliste :

Ramakrishna raconte qu'il fut présenté à Devendranath, en ces termes : « *Voici un fou de Dieu !* »... *Devendranath me parut concentré sur son moi... Pourquoi ne l'eût-il pas été ? Il jouissait de tant de savoir, renommée, richesse et respect unanime ! Mais je découvris que le* Yoga *et le* bhoga *(la jouissance matérielle) marchaient de pair dans sa vie... Je lui ai dit :* « *Vous êtes un vrai Janaka, en cet âge de péché. Janaka avait coutume de tenir les yeux bien ouverts, des deux côtés. Ainsi, vous avez conservé votre âme pour Dieu, tandis que votre corps se meut dans ce monde matériel. C'est pourquoi je suis venu vous voir. Dites-moi quelque chose sur Dieu !...* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Et il conte sa visite [1] :

« *Quand je l'ai vu, il me parut d'abord un petit peu fier... Oh ! c'était naturel ! Il était comblé de tous les biens : noblesse, prestige, richesses... Soudain, je me trouvai dans cet état, où je puis voir à travers un homme : alors, je considère les plus grands riches, les plus savants, comme de la paille, si je n'y aperçois pas Dieu... Et un rire s'enfla en moi... Je découvris que cet homme tout à la fois jouissait du monde et qu'il menait une vie religieuse ; il avait beaucoup d'enfants, et tous jeunes, en dépit qu'il fût un grand jñânin ; et rien de la vie ne lui était refusé. Je lui dis : « Vous êtes le roi Janaka [2] de nos jours. Il savourait le monde, et il atteignait en même temps aux plus hautes réalisations. Vous êtes dans le monde, et votre esprit s'est posé à la hauteur de Dieu. Dites-moi quelque chose de lui ! »*

Devendranath lui récita de belles pages du *Véda* [3]. Et l'entretien se poursuit sur un ton de courtoisie familière. Devendranath a été frappé du feu dans les yeux de son visiteur ; et il invite Ramakrishna à une fête, pour le lendemain ; mais il le prie de « *se*

---

1. Rabindranath Tagore avait alors quatre ans. Ramakrishna était présenté par son patron Mathur Babu, qui avait été condisciple de Devendranath. — Détail curieux de la visite (ils pourront intéresser nos psychophysiologistes européens) : à peine les présentations faites, Ramakrishna prie Devendranath de se dévêtir, pour lui montrer sa poitrine : à quoi Devendranath accède, sans trop d'étonnement. La teinte de la peau est rouge écarlate, Ramakrishna la considère, et diagnostique : « *Oui, vous avez vu Dieu.* » Car cette rougeur persistante de la poitrine est un signe particulier de la pratique de certains *yogas*, et Ramakrishna ne manquera point plus tard d'examiner la poitrine de ses disciples, leur capacité respiratoire, leur bon état circulatoire, avant de leur permettre ou de leur interdire les exercices de la grande concentration.

2. Janaka, roi de Videha et Mithilâ, père-nourricier de Sitâ.

3. « *Cet univers est semblable à un candélabre. Et chacun de nous en est un bulbe. Si nous ne brûlons pas, le candélabre entier devient sombre... Dieu a créé l'homme pour célébrer sa gloire...* »

Dans le récit de Sashi, Ramakrishna ajoute cette naïve réflexion : « *C'est étrange ! Tandis que je méditais dans le* Panchavati *(le bosquet de Dakshineswar), moi aussi j'ai vu une image semblable de candélabre... Il faut que Devendranath soit décidément un homme profond !* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

couvrir un peu le corps », s'il veut y assister : car le petit pèlerin ne s'est pas mis en frais de toilette. Ramakrishna répond, avec sa malicieuse bonhomie. qu'il n'y faut pas compter ; il est comme il est, il viendra comme il est. Et l'on se quitte, très bons amis. Mais le lendemain matin, à la première heure, arrive chez Ramakrishna un mot du grand seigneur, très poli, qui le prie de ne pas se déranger.

Et c'est fini. D'un petit coup de patte, caressante, sans griffe, l'aristocrate est écarté, laissé dans son paradis de l'idéalisme.

Dayananda est jaugé, jugé, exécuté, à moins de frais encore. Il faut dire qu'à l'heure où les deux hommes se rencontraient (début de 1873), l'*Aryasamaj* n'était pas fondé, le réformateur était au milieu de sa course. Ramakrishna, qui va l'examiner [1], lui reconnaît « *un peu de pouvoir* » — il entend par là « de contact réel avec le divin ». — Mais le caractère tourmenté et tourmenteur, l'athlétisme belliqueux du champion des Védas, son acharnement fiévreux à avoir raison et à imposer sa raison, lui paraissent nuire à sa mission. Il le voit qui, jour et nuit, discute les Écritures, qui torture leur sens, qui veut bâtir à tout prix une secte nouvelle. Toute préoccupation de victoire personnelle et mondaine entache, aux yeux de Ramakrishna, le vrai amour de Dieu. Il se détourne de Dayananda.

Les relations avec *Keshab Chunder Sen* eurent un tout autre caractère : intime, affectueux et durable.

Avant de les raconter, je dois exprimer le regret que les disciples des deux maîtres nous en aient laissé des relations si partiales. Chacun des deux camps s'est ingénié à « vassaliser », au profit de son

1. Il lui reconnaît aussi la rougeur caractéristique de la poitrine.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

saint, l'autre homme de Dieu. Encore les disciples de Ramakrishna parlent-ils toujours de Keshab avec des égards sympathiques : ils lui savent gré d'avoir rendu hommage au *Paramahamsa*. Mais certains disciples de Keshab ne pardonnent point à Ramakrishna l'ascendant qu'il a pris ou paru prendre sur leur maître ; et, pour nier qu'il ait pu exercer cette influence, ils s'évertuent à creuser entre eux des fossés de pensée infranchissables ; ils méconnaissent dédaigneusement la vraie valeur de Ramakrishna ; et leur rancune injurieuse déborde contre celui qui propagea et fit vaincre son Évangile : Vivekananda [1].

Je comprends bien, après avoir lu telles pages, belles et neuves, de Keshab, où s'annoncent directement des idées et des actes de Vivekananda, que le *Brahmosamaj* supporte malaisément le silence et l'oubli, où la *Ramakrishna Mission* paraît les avoir laissé tomber. Dans la mesure où je le pourrai, je tâcherai de réparer cette injustice, que je crois inconsciente. Mais on ne saurait plus mal défendre la mémoire de Keshab qu'en lui prêtant, comme font certains *Brahmos*, leur étroitesse et en jetant dans l'ombre à leur tour l'affection désintéressée que Keshab prodigua à Ramakrishna. Dans toute la vie de Keshab, si digne de respect et d'affection, rien ne nous est plus cher que, justement, l'attitude d'affection et de respect que ce grand homme, au faîte de la gloire, à l'apogée de sa pensée, prit dès le début et garda jusqu'à la fin, à l'égard du *Poverello* de Dakshineswar, alors très peu connu ou méconnu.

---

1. J'ai notamment en vue le pamphlet de B. Mozoomdar : *Professor F. Maxmüller on Ramkrishna ; The World on K. Chunder Sen*, 1900, Calcutta. (Cf. chap. II : « *Absurdes inventions et rapports faits à Max Muller par les disciples de Ramakrishna* » — chap. III. « *Différences des deux doctrines* » — et surtout, l'insultant chapitre V : « *Sur Vivekananda, informateur de Max Müller* », qui ne craint pas de lier partie avec les *clergymen* anglo-américains, ulcérés par les foudroyantes polémiques religieuses du grand *Swami*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Plus les *brahmos* s'appliquent, dans leur orgueil blessé par les familiarités du « *fou de Dieu* » avec le prince des intellectuels, à extraire des écrits de Keshab ses condamnations hautaines de l'extase déréglée, telle qu'on la prête à Ramakrishna [1], plus est frappante l'exception dont fut l'objet, pour lui, Ramakrishna.

S'il est exact que Keshab, différent en ceci de la plupart des religieux de l'Inde, n'a jamais pris de *gouron*, d'intermédiaire entre lui et la divinité [2], — si donc on ne doit pas, comme le laissent entendre les Ramakrishnistes, faire de lui un disciple de Ramakrishna, — ce généreux esprit était apte à reconnaître toute grandeur, et il avait un culte trop pur de la vérité, pour y mêler sa vanité ; cet instructeur était toujours prêt à s'instruire [3]. Il disait : « *Je*

---

1. Cf. B. Mozoomdar, *op. cit.* chap. II. — Dans son traité sur le *yoga* Keshab dit : « Conscience *et* bhakti *sont deux noms identiques.* Bhakti *est possible seulement en celui qui a la conscience, un* bhakta *inconscient est impossible.* » — Cela ne condamne d'ailleurs point les extases religieuses de Ramakrishna ; car il faudrait prouver d'abord qu'une forme plus haute de conscience n'y fût pas conservée. Cela marque simplement le caractère différent des contemplations de Keshab, pour qui le plus haut état d'esprit consistait en une union d'esprit avec l'Esprit éternel, n'obnubilant en rien l'intelligence pratique, parmi les multiples occupations de la vie, dans la société et au foyer. En ceci, Keshab demeurait fidèle aux traditions spirituelles du *Brahmo.* — Ailleurs, chap. III, Mozoomdar cite ceci de Keshab : « *Je cent fois sur le* yogin, *s'il abandonne tout, pour l'amour du* yoga !... *C'est un péché d'abandonner ceux dont Dieu nous a donné la garde...* » Et il prétend y trouver un arrêt qui vise Ramakrishna, négligeant ses devoirs envers sa femme. Mais il n'est point vrai qu'il les ait négligés. Il les a sublimés. Il n'a pas seulement aimé sa femme, d'un amour profond et pur ; il a su lui inspirer le même amour, qui fût pour elle une source de paix et de félicité. J'ai montré, dans mon récit, avec quel sérieux il prit toujours sa responsabilité envers elle. Et je montrerai qu'il ne permettait point à ses disciples de se décharger, pour le suivre, des devoirs qu'ils avaient préalablement contractés envers de vieux parents, une femme, ou des enfants, qui ne pouvaient se passer d'eux.

2. « *Dès le début de ma vie religieuse, j'ai été habitué,* écrit-il, *à recevoir mes enseignements de Toi, mon Dieu !...* »

3. J'ai été heureux de retrouver dans le beau livre, d'une foi si pure, de Manilal C. Parekh, disciple chrétien de Keshab (*Brahmarshi Keshab Ch. Sen*, 1926, Oriental Christ House, Rajkot, Bombay), un juge-

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

suis un disciple né. Tous les objets sont mes maîtres, tous les animaux sont mes maîtres. J'apprends de tout... »[1] Comment donc n'eût-il pas appris de cet « homme-Dieux » ?

Il se trouvait avec ses disciples, dans une villa près de Dakshineswar. C'était dans les premiers mois de 1875. Ramakrishna alla l'y trouver[2], et lui dit :

— « *J'ai entendu que vous aviez la vision de Dieu. Je viens voir ce qu'elle est* ».

Là-dessus, il se mit à chanter un hymne fameux à *Kâlî*, et, au milieu, tomba en extase. Ce n'était là, pour ces Hindous, même affranchis par la raison, qu'un spectacle ordinaire ; et Keshab, assez méfiant pour ces manifestations un peu morbides de la dévotion, y eût à peine arrêté son attention, si, au sortir du *Samâdhi*, d'où son neveu l'avait rappelé[3], Ramakrishna ne se fût épanché en un flot

---

ment analogue au mien. Manilal C. Parekh reconnaît hautement que Keshab doit beaucoup à Ramakrishna, et probablement plus que Ramakrishna ne lui a dû. Mais il y voit (comme je vois) une raison de plus d'admirer la largeur d'esprit de Keshab et son grand cœur.

1. Mais il disait aussi : « *Dieu a implanté en moi le pouvoir d'aspirer les bonnes qualités de chacun.* »

2. Il l'avait aperçu déjà vers 1865, alors que le jeune Keshab était le second de Devendranath, à la tête de l'*Adibrahmosamaj*, et la figure de Keshab l'avait frappé. Elle n'était point de celles qu'on pût oublier. Keshab était grand, le visage ovale, « le teint clair comme un Italien » (Mukerji). Mais si son esprit était teinté, comme son visage, du tendre soleil d'Occident, le fond de l'âme restait indien. Ramakrishna, qui le vit méditer, ne s'y trompa point. — « *Sur l'estrade du Brahmosamaj, quelques-uns méditaient,* raconte-t-il. *Au centre du groupe était Keshab perdu dans la contemplation ; il était immobile comme un morceau de bois. Il n'était alors qu'un jeune homme ; mais c'était à son bouchon que le poisson mordait...* » (Métaphore familière, pour dire qu'à l'appel de lui seul, Dieu répondait.)

3. A noter encore, pour la science d'Europe, que la seule méthode pour rappeler Ramakrishna de ses états extatiques — et le neveu Hridaï l'enseigne à la femme de Ramakrishna — est de lui prononcer à l'oreille tel ou tel nom du Seigneur, ou telle *Mantra* (formule de prière), dont l'emploi varie selon le degré et la forme de l'extase. Le caractère de concentration psychique est donc bien marqué ; et l'on ne saurait parler d'un désordre physiologique initial : l'esprit garde toujours les rênes en main.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de paroles magnifiques sur le Dieu un et infini. Et dans ce jaillissement inspiré, le bon sens ironique ne perdait point ses droits. Keshab en fut frappé. Il chargea des disciples de l'observer. Au bout d'un temps, il ne douta plus qu'il n'eût affaire à une personnalité exceptionnelle. Et à son tour, il alla le trouver. Ils devinrent amis. Il l'invitait aux cérémonies de son *Brahmosamaj ;* ou bien il venait le prendre dans son temple, pour des promenades sur le Gange. Et comme son cœur généreux avait besoin de partager avec les autres la joie et le bienfait de ses découvertes, il parla partout de Ramakrishna, dans ses discours, dans ses écrits de journaux et de revues, en anglais et en langues indigènes. La renommée qu'il avait conquise, il la mit à son service. Ce fut par lui que Ramakrishna, dont la réputation n'avait guère dépassé, jusque là (à peu d'exceptions près), les masses populaires, fut connu, du jour au lendemain, dans les cercles de la bourgeoisie intellectuelle du Bengale, et au dehors.

Il est admirable de voir la modestie avec laquelle le chef illustre du *Brahmosamaj*, le noble Keshab, riche de sa science et de son prestige, s'inclina devant cet inconnu, cet ignorant du savoir des livres, qui ne comprenait pas le sanscrit, qui ne lisait guère, qui savait à peine écrire, et dont la pénétration le confondait. Il s'asseyait à ses pieds, comme un disciple.

Qu'on ne me fasse point dire, cependant, que Keshab ait jamais été le disciple de Ramakrishna ! Je me garderai de l'insinuer, comme font certains Ramakrishnistes trop zélés. Il n'est point vrai qu'il lui ait dû aucune de ses idées essentielles. Toutes ses idées essentielles étaient déjà formées, quand pour la première fois il a rencontré Ramakrishna. Nous l'avons vu, dès 1862, concevoir l'harmonie des religions et leur unité originelle. Il disait, dès 1863 :

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *Toutes les vérités sont communes à tous, car toutes sont de Dieu. Les vérités ne sont pas plus Européennes qu'Asiatiques, pas plus vôtres que miennes.* » En 1869, dans une conférence sur l'Église future, il voyait l'ensemble des religions, comme une vaste symphonie, où chacune, gardant son caractère distinctif, le timbre de son instrument, le registre de sa voix, toutes entonneraient ensemble une seule Antienne universelle, célébrant Dieu Père et les hommes frères. — D'autre part, il est faux de prétendre que Keshab ait pu avoir besoin de Ramakrishna, pour arriver à la conception de la *Mère*. Cette conception est, dans l'Inde, de tous les temps, comme en Occident, celle du *Père*. Ramakrishna ne l'avait pas créée. Les hymnes de Ramprasad, dont sa mémoire était pleine, la célébraient sur tous les tons. Le *Brahmosamaj* avait accueilli l'idée de la Maternité de Dieu, dès le pontificat de Devendranath. Et les disciples de Keshab ont beau jeu à citer, tout du long de l'œuvre de leur maître, des invocations à la *Mère* [1].

Sans doute ! Ces deux grandes idées : la Mère Divine, et la fraternité des adorants, quels que soient leurs gestes rituels et leurs formes d'expression — ces idées, en tant qu'idées, appartenaient déjà à Keshab ; et sa foi sincère les réchauffait... Mais c'était bien autre chose, de les trouver vécues, vivantes, en un Ramakrishna ! Le *Poverello* ne s'embarrassait pas de théories : il *était ;* il *était* la communion des Dieux et des croyants ; il *était* la

1. 1862 : quand Keshab était encore ministre de l'*Adibrahmosamaj* de Devendranath, on chantait des hymnes : « *Assis sur les genoux de la Mère...* »

1866, Manuel du *Brahmo* : « *O Mère divine, lie-moi par tes miséricordes !... O Mère, viens, approche-toi !...* »

1875 : « *Bienheureux suis-je ! J'ai été immergé dans le cœur de la Mère, je suis maintenant parmi ses enfants ; la Mère danse avec ses enfants...* »

(Mais à cette dernière date, nous sommes à la rencontre de Keshab avec Ramakrishna.)

Cf. B. Mozoomdar, *op. cit.*, chap. III.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mère et l'Amante ; il la voyait, on la voyait à travers lui ; on la touchait... Ce génie du cœur, qui communique à ceux qui l'approchent la chaude haleine de la Déesse et le contact de ses beaux bras maternels... Quel saisissement ! Et que Keshab y dut être sensible, lui qui était aussi un *bhakta*, un croyant par amour !... [1]

« *La nature d'enfant, simple, douce et charmante, de Ramakrishna colora le* yoga *de Keshab, sa conception immaculée de la religion* », écrit un de ses biographes, Chiranjib Sarma.

Et un des missionnaires de l'église de Keshab, Babu Girish Chundra Sen [2] :

— « *Ce fut de Ramakrishna que Keshab reçut l'idée d'invoquer Dieu, du doux nom de Mère, avec la simplicité d'un enfant...* » [3]

Je retiens seulement les derniers mots : car nous venons de montrer que Keshab n'avait pas attendu Ramakrishna pour invoquer la Mère. Mais ce que Ramakrishna lui apportait, c'était le renouveau d'amour, l'immédiate certitude — cette âme d'enfant.

De là, non point du tout la découverte de la *Nouvelle Dispensation*, que Keshab commence à énoncer, en cette année 1875 où ses chemins se

---

1. Promotho Loll Sen dit qu'il communiait journellement avec Dieu.

« *Que la prière soit votre plus haut souci ! Prier ardemment et sans cesse, seuls et en commun, que ce soit l'alpha et l'oméga de votre vie !* »

2. *La vie et les enseignements du Parahamsa Ramakrishna* (article du *Dharmalatwa*).

3. Babu Girish Chundra Sen et Chiranjib Sarma, cités par les Ramakrishnites, à l'appui de leur thèse, exagèrent certainement l'influence de Ramakrishna sur le *Brahmosamaj* de Keshab. Qui veut trop prouver, met en méfiance. Ecrire, comme Chiranjib Sarma, que « *le culte de Dieu comme Mère est dû à Ramakrishna* » se heurte au démenti des faits. Il est bien suffisant de dire que l'exemple de Ramakrishna l'a développé, par contagion, dans le *Brahmosamaj*. Le culte *brahmo* était un peu sec. « *L'ombre de Ramakrishna* », pour reprendre une image de Babu Girish Ch. Sen, l'a attendri.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

croisent avec ceux de Ramakrishna [1], — mais le jaillissement irrésistible de foi et de joie qui lui fait crier au monde ce Message.

Ramakrishna était, pour les *Brahmos*, un merveilleux stimulant, la langue de flamme qui danse, à la Pentecôte, sur la tête des apôtres, et qui les brûle en les éclairant. Il leur était un ami sincère et un témoin qui les jugeait. Il ne leur ménageait ni l'affection, ni la critique malicieuse.

Dès ses premières visites au *Brahmosamaj*, son regard éveillé, amusé, avait percé à jour la dévotion un peu conventionnelle de ces hommes excellents. Il conte lui-même, avec humour [2] :

— « *Le chef leur dit : « Entrons en communion avec Lui ! » Alors, j'attendais : « Maintenant, ils vont descendre dans le monde intérieur et pénétrer longuement... » Mais à peine quelques minutes étaient passées qu'ils rouvraient les yeux. Je fus étonné... « Comment peut-on Le trouver, après une méditation aussi légère ? »... Quand tout fut fini et que nous étions seuls, je dis à Keshab : « J'ai observé votre congrégation méditant, les yeux fermés. Savez-vous à quoi cela*

---

1. Cependant, Pratap Chundra Mozoomdar, dans sa *Vie de Keshab*, qui est écrite avec sympathie, admet que la rencontre de Ramakrishna, sans altérer le caractère théiste essentiel de la *Nouvelle Dispensation*, amena Keshab à la présenter sous une forme plus accessible à tous et plus conciliante :

« *Ramakrishna avait réuni les conceptions essentielles du polythéisme hindou en une structure originale de spiritualité éclectique. Cette spiritualité suggéra à Keshab la pensée d'élargir la structure spirituelle de son propre mouvement. La conception nationale des Divins Attributs se recommanda spontanément comme belle et vraie, et surtout comme le moyen le plus sûr de rendre sa foi intelligible au pays. Naturellement, il conserva intacte la base universaliste du théisme...* »

Mais, semble ajouter à regret Mozoomdar, cette présentation du théisme avec multiplicité des Divins Attributs, a, par la suite, été exploitée, en faveur de l'idolâtrie populaire.

2. Cf. Dhan Gopal Mukerji : *The Face of Silence*, 1926. (Saradananda rapporte le même apologue, dans son chapitre sur le *Brahmosamaj et Ramakrishna.)*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

m'a fait penser ?... Quelquefois, à Dakshineswar, je vois sous les arbres une troupe de singes assis, tout raides... l'image de l'innocence... Ils sont en train de méditer sur les fruits, les racines, et les autres choses bonnes à manger, qu'ils vont voler, quelques instants après... La communion que vos disciples ont eue aujourd'hui avec Dieu n'était, Keshab, en vérité, pas beaucoup plus sérieuse... »

Dans un hymne rituel du *Brahmo*, se trouvait ce vers :

— « *Pensez à Lui et adorez-Le, à tous les instants du jour !* »

Ramakrishna arrêta le chanteur, et dit :

— « *Changez ce vers, et dites :* « *Priez-le et adorez-le, seulement deux fois par jour !* »... *Dites ce que vous ferez, véritablement ! Pourquoi raconter des bourdes à l'Infini... ?* »

Le *Brahmosamaj* de Keshab, tout en exaltant la foi, le faisait sur un ton volontiers guindé, abstrait, solennel, qui avait un je ne sais quoi d'anglican. On le sentait toujours en garde contre tout soupçon d'idolâtrie [1]. Ramakrishna se faisait un malin plaisir de le taxer, justement, d'idolâtrie, mais sans chaleur. Un jour qu'il écoutait Keshab énumérer, dans une prière, toutes les perfections du Seigneur :

— « *Pourquoi faites-vous,* lui demanda-t-il, *cette*

1. Voici un type de prière *Brahmo*, que je trouve citée dans l'*Evangile de Ramakrishna* :

« *OM ! Tu es notre Père. Accorde-nous la Connaissance ! Ne nous détruis pas !*

« *OM ! Brahman ! La Vérité ! La Connaissance ! L'Infini ! Il est Félicité et Immortalité ! Il est Lumière ! Il est Paix ! Il est le Bien ! Il est Un !...*

« *Nous nous inclinons devant Toi, ô Être Suprême, ô grande Cause Première !...*

« *Nous nous inclinons devant Toi, ô Lumière de la Connaissance, ô Pilier de tous les mondes !...*

« *De l'irréel, conduis-nous au Réel ! Des Ténèbres, conduis-nous à la Lumière ! Pénètre-nous ! Atteins notre moi ! Protège-nous, ô Terrible, de l'ignorance, par ta douce face pitoyable !...*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

statistique ? Est-ce qu'un fils dit à son père : « O mon père, vous possédez tant de maisons, tant de jardins, tant de chevaux... etc!! » Il est naturel qu'un père mette ses ressources à la disposition de son fils. Si vous pensez à Lui et à ses dons comme à quelque chose d'extraordinaire, vous ne serez jamais intime avec Lui, vous ne pourrez L'approcher... Ne pensez pas à Lui, comme s'Il était loin de vous ! Concevez-le comme votre plus proche ! Alors, il se révèlera à vous... Ne voyez-vous pas que ses Attributs, sur lesquels vous vous extasiez, vous rendent idolâtre ? [1] »

Keshab proteste ; il est atteint au point sensible ; il se récrie qu'il combat l'idolâtrie, que le Dieu qu'il adore est un Dieu sans forme. Ramakrishna répond tranquillement :

— « *Dieu est dans la forme, et il est sans forme. Des images et d'autres symboles sont aussi valables que vos Attributs. Mais ces Attributs, qui ne diffèrent pas de l'idolâtrie, en sont des formes dures et glacées.* »

Et ailleurs :

— « *Vous voulez être étroit et partial ?... Moi, j'ai le désir brûlant d'adorer le Seigneur, d'autant de façons que je le puis ; et pourtant, le désir de mon cœur n'est jamais assouvi. J'ai le désir de l'adorer, avec l'offrande des fleurs et des fruits, — de répéter son saint nom dans la solitude, — de méditer sur lui, de chanter ses hymnes, de danser dans la joie du Seigneur !... Ceux qui croient que Dieu est sans forme l'atteindront aussi bien que ceux qui croient qu'il est avec formes. Les deux seules choses nécessaires sont la foi et l'abandon de soi...* [2] »

Je transcris les mots décolorés. Ce que je ne puis leur communiquer, c'est la présence réelle, le rayonnement de la personne, la voix, les yeux, et le sourire qui captivaient — nul n'en a subi le contact,

1. *Vie de Ramakrishna*, I, p. 365 et Mukerji, *op. cit.*
2. *Vie de Ramakrishna*, p. 405.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

qui ait pu s'en dégager — c'est la certitude vivante qu'imprimait aux spectateurs cet être, chez qui la parole n'était pas, comme chez nous autres, une robe lâche et parée, qui dissimule pour le moins autant qu'elle prétend traduire l'insaisissable vie profonde : la vie profonde affleurait ; et ce Dieu, qui pour la plupart des hommes (je dis, des hommes religieux) est un cadre de pensée où se dérobe au regard la toile inaccessible, « *le chef-d'œuvre inconnu* », — ce Dieu, on le voyait en voyant l'homme, on voyait l'homme s'y engouffrer, en vous parlant, comme un baigneur qui plonge et reparaît au bout d'un instant, tout ruisselant et rapportant l'odeur de varech, le goût du sel de l'Océan. A ces effluves qui pouvait se dérober ? Un esprit scientifique d'Occident les eût analysés chimiquement. Mais quels qu'en fussent les éléments, leur réalité synthétique n'était pas en doute. Les plus incrédules pouvaient toucher le plongeur qui ressortait de l'abîme du Rêve, et sur ses prunelles saisir encore les reflets de la flore sous-marine. Keshab et quelques-uns de ses disciples en durent être grisés.

Il faudrait lire quelques-uns de ces étranges Dialogues du Platon des Indes, qui se déroulent sur le yacht de Keshab, le long du Gange [1]. Le narrateur, qui est devenu « l'Évangéliste » de Ramakrishna, est le premier à s'étonner qu'une pareille rencontre ait pu se produire entre deux esprits aussi opposés. Quel pouvait être le terrain commun entre « l'homme-Dieux » et l'homme du monde, le grand intellectuel, l'anglomane Keshab, dont la raison condamne les dieux ?... Tous les disciples de Keshab se pressent autour des deux sages, dans la cabine du bateau, comme

1. On en trouvera deux, dans un récit de M. (Mahendra Nath Gupta), l'auteur de l'*Evangile de Ramakrishna*, à la date du 27 octobre 1882, et dans la narration d'un autre témoin, Nagendranath Gupta, pour un Entretien de 1881. (Cf. *The Modern Review*, Calcutta, mai 1927.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

un essaim de mouches, au hublot. Mais, des lèvres de Ramakrishna le miel des mots à peine commence à couler, que les mouches s'y noient, dans les délices...

— « *Il y a maintenant plus de quarante-cinq ans que c'est arrivé, et tout ce qu'a dit le* Paramahamsa *est imprimé dans ma mémoire en caractères indélébiles. Je n'ai jamais entendu personne parler comme lui... Tout en parlant, il se rapprochait de Keshab, si bien que, sans le savoir, il finit par reposer presque à demi sur les genoux de Keshab. Mais Keshab demeurait dans une immobilité absolue, et ne faisait rien pour se retirer...* »

Ramakrishna regarde, avec une affectueuse attention, tous les visages qui l'entourent, et il décrit les caractères moraux de chacun. Tout, dans les traits, les yeux d'abord, mais aussi le front, le nez, les dents, les lèvres, les oreilles, tout est un langage dont il a la clef. Tandis qu'il parle, avec son doux et aimable bégaiement, il en arrive au sujet du « *Nirakara Brahman* » (du dieu sans forme)...

« ...*Tandis qu'il répétait le mot:* « Nirakara », *il passa paisiblement dans le* Samdâhi *(extase), comme le plongeur glisse au fond de la mer... Nous l'observions avidement... tout son corps s'était détendu, puis il devint légèrement rigide. Nulle contraction des nerfs ou des muscles. Nul mouvement. Les deux mains reposaient sur les genoux, les doigts faiblement entrelacés. La posture assise du corps était aisée, mais absolument immobile. Le visage, un peu relevé, très calme. Les yeux, presque mais non totalement fermés; le globe n'en était pas chaviré, ni dévié, mais fixe... Les lèvres entr'ouvertes, en un sourire de béatitude, révélaient l'éclat des dents blanches. Aucun portrait n'a pu rendre l'ineffable de ce sourire merveilleux...* [1] »

---

1. Nagendranath Gupta.

Dans une autre extase — celle que décrit M. — Ramakrishna parle à la Mère : « *O Mère, ils sont tous enfermés dans leurs limites, ils ne sont pas libres ; est-il possible de les sauver de leur prison ?...* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

On le rappelle au monde, en lui chantant un hymne...

« ...*Il rouvre les yeux, il regarde autour de lui, étonné. La musique s'arrête. Le* Paramahamsa, *nous regardant, dit :* « *Qui sont ces gens-là ?* » — *Puis, il se frappa vigoureusement, à plusieurs reprises, le sommet de la tête, en s'écriant :* « *Descends ! Descends !...* » *Il a repris conscience, et chante d'une voix agréable un hymne à* Kâli... »

Il chante l'identité de la Mère Divine et de l'Absolu. Il chante le jeu du cerf-volant des âmes, que lance la Mère, en les retenant attachées par la corde de l'Illusion [1] :

« ...*Le monde est le jouet de la Mère. C'est son plaisir de laisser s'échapper de l'Illusion un ou deux cerfs-volants, sur des milliers. C'est son jeu. Elle dit à l'âme humaine, en confidence, en lui clignant de l'œil, malicieusement :* « *Va vivre dans le monde, jusqu'à ce que je t'ordonne autre chose !...* »

Et, l'imitant, il se tourne vers les disciples de Keshab, avec une indulgente ironie, dont ils rient ensemble :

— « *Vous êtes dans le monde. Restez-y ! Ce n'est pas votre rôle, de l'abandonner. Vous êtes très bien comme vous êtes, or pur et alliage, sucre et mélasse... Nous jouons un jeu, où il faut dix-sept points pour gagner. Moi, j'ai dépassé le but, j'ai perdu. Vous, gens habiles, vous n'avez pas assez de points, mais vous pouvez continuer le jeu... En vérité, peu importe que vous viviez dans la famille ou dans le monde, si vous ne perdez pas contact avec Dieu...* »

---

1. L'apologue du cerf-volant se retrouve, nous l'avons dit, dans un hymne de Ramprasad, que Ramakrishna aimait à chanter : « *La Mère Divine et l'âme libérée.* » Un hymne de Nareshandra, cité dans l'*Evangile*, en fait aussi emploi. Presque toutes ces métaphores — (notamment, celle du plongeur au fond de l'Océan de l'Être) — sont indéfiniment reprises et variées, dans le *folklore* poétique et musical du Bengale, depuis le XV^e^ siècle.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Et c'est au cours de ces monologues, où s'harmonisent merveilleusement l'observation et l'extase, le bon sens moqueur et les plus hautes spéculations, que le *Paramahamsa* dévide ses belles paraboles — que j'ai citées plus haut — du *Réservoir Divin à plusieurs ghauts* (escaliers), et de *Kâlî, l'Araignée*. Il a le sens trop fin des réalités, il voit trop clair au fond des êtres qui l'écoutent, pour s'imaginer qu'il puisse les amener à son état d'âme libérée ; il mesure sa sagesse à leurs forces ; il ne leur demande rien de plus que ce que ces forces peuvent porter, — mais cela tout entier ! Ce qu'avant tout il communique à Keshab et à ses disciples, c'est, avec plus de largeur et de tolérance intellectuelle qui découvre la légitimité des points de vue les plus divers (et qu'ils croyaient, jusqu'alors, irréductiblement opposés) — c'est, avant tout, l'esprit de vie, le souffle créateur. Ces intellectuels qui s'ankylosent dans la gouttière de leur raison — de leurs raisons — il libère leurs membres et il les assouplit. Il les arrache aux discussions abstraites... « Vivez, aimez, et créez !... » Leur sang se remet à couler...

— « *Créer, c'est être comme Dieu*, dit-il à Keshab, qui se dépensait alors dans des polémiques sans fin et sans fruit. *Quand vous êtes plein de l'essence de toute existence, tout ce que vous dites devient vrai. Les poètes ont loué, de tout temps, la vérité et la vertu. Est-ce que cela a rendu leurs lecteurs vertueux et véridiques ? Mais quand un homme dépouillé de soi vit parmi nous, ses actes deviennent le battement de cœur de la vertu ; tout ce qu'il fait aux autres améliore même leurs rêves les plus médiocres, tout ce qu'il touche devient vrai et pur ; il devient le père de la réalité* [1]. *Et ce qu'il crée*

1. Cf. Gandhi, s'opposant à toute propagande religieuse par la parole ou par l'écrit. On lui demande : — « *Ne pouvons-nous donc partager notre expérience avec d'autres ?* » Il répond : — « *Nos expériences spirituelles sont nécessairement partagées* (communiquées), *que nous le souhaitions*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ne disparaît jamais. C'est ce que j'attends de vous. Faites taire les chiens des invectives ! Que l'éléphant de l'Être sonne de sa trompe le clairon de ses bénédictions sur tout ce qui existe ! Vous avez ce pouvoir. Voulez-vous l'employer ? ou allez-vous gaspiller ce peu de temps de vie, en livrant bataille aux gens ?...[1] »

Keshab écouta le conseil. Il reprit racine dans cette chaude terre de la vie des sens, de la vie du sang, que baigne la sève de l'Être universel. Ramakrishna lui fit sentir que n'est dénuée de cette sève aucune parcelle, fût-ce la plus humble plante de la pensée humaine. Il se rouvrit par sympathie à d'autres formes de la foi, même à certaines pratiques extérieures qu'il écartait. On le vit invoquer par leurs noms *Çiva*, *Çakti*, *Sarasvaty*, *Lakshmi*, *Hari*, en les identifiant aux vertus de Dieu. Pendant deux ans, il s'absorba dans chacun des grands types religieux, des héroïques incarnations de l'Esprit : Jésus, Bouddha, Chaïtanya... dont chacun représente une des facettes du grand Miroir : il s'efforce de se les assimiler, tout à tour, afin de réaliser par leur synthèse l'idéal universel. Surtout, on le voit pris, dans sa dernière maladie, par la forme de *bhakti* la plus intime à Ramakrishna : l'amour passionné de *la Mère*. A Ramakrishna qui vient le voir, aux derniers jours avant la mort, les disciples de Keshab disent « *qu'un grand changement s'est opéré... On le trouve souvent, comme vous, parlant à la Divine Mère, l'entendant, versant des larmes...* » Et Ramakrishna, à cette nouvelle, saisi, ravi, passe en extase. Rien de

---

ou non. Mais par notre vie, par notre exemple, non par nos paroles, qui en sont un véhicule très incomplet. Les expériences spirituelles sont plus profondes que la pensée même... Par le seul fait que nous vivons, notre expérience spirituelle débordera... Mais si vous voulez qu'un autre reçoive votre expérience spirituelle, vous dressez entre lui et vous une barrière intellectuelle... » (Discussions, au Conseil de la Fédération de l'*International Fellowship*, Satyagrah Ashram, Sabarmati, 15 janvier 1928.)

1. Mukerji, *op. cit.*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

plus touchant, dans le long récit de cette suprême entrevue [1], que l'apparition de Keshab, moribond, qui vient, secoué d'une toux mortelle, en s'appuyant aux murs, en s'accrochant aux meubles, tomber aux pieds de Ramakrishna. Et celui-ci, encore à demi plongé dans son extase, se parle à lui-même. Et Keshab se tait, buvant ces paroles mystérieuses qui semblent émaner de la Mère. Elles lui expliquent, avec une tranquillité cruelle et consolatrice, le sens profond de ses souffrances et de la mort qui vient [2]. Comme Ramakrishna comprend les bouleversements cachés de cette vie de foi et d'amour inquiets !

— « *Vous êtes malade,* lui dit-il doucement. *Il y a en cela une grande signification. A travers votre corps ont passé bien des élans profonds de dévotion, à la recherche du Seigneur. Votre maladie porte témoignage de ces émotions. De la ruine qu'elles causent à l'organisme, on ne peut se faire aucune idée, à l'instant où elles se produisent. Un bateau passe sur le Gange, sans qu'on l'ait remarqué. Mais quelque temps après, une grande vague* (que son passage a déplacée) *frappe la rive et en emporte une partie... Quand le feu de la Vision Divine est mis à la fragile maison du corps, il consume d'abord les passions, puis le faux* ego ; *enfin tout est brûlé... Vous n'êtes pas au bout... Pourquoi avez-vous laissé inscrire votre nom sur les registres*

---

1. *Evangile de Ramakrishna*, I, section V, chap. 1 et 2.
C'était le 28 novembre 1883, à la tombée du jour. Ramakrishna était venu, avec quelques-uns de ses disciples, dans la maison de Keshab.

2. Dans le salon plein de beaux meubles et de miroirs, Ramakrishna, qui se réveille à peine de son extase, regarde autour, sourit, se parle à lui-même : — « *Oui, tout cela était utile, il y a quelque temps ; mais maintenant, cela ne sert plus guère... Tu es ici, Mère. Comme tu es belle !...* » A ce moment, Keshab entre et tombe aux pieds de Ramakrishna. — « Me voici ! » dit-il. — Ramakrishna le regarde, sans qu'il semble le bien reconnaître, continue de monologuer, parle de la Mère et de la vie humaine. Entre les deux hommes, pas un mot n'est échangé sur la santé, qui est pourtant l'objet de la visite. Ce n'est qu'après un assez long temps que Ramakrishna se met à dire les paroles que je cite plus haut.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de l'hôpital du Seigneur ? On ne vous laissera plus sortir, qu'on n'ait inscrit en face le mot : « guéri »...

Il évoque ensuite la gracieuse comparaison du divin jardinier, qui creuse autour des racines d'un rosier précieux, afin qu'elles puissent boire la rosée de la nuit... [1]

— « La maladie creuse à dessein autour des racines de votre être... »

Et Keshab, silencieux, écoute et sourit. C'est le sourire de Ramakrishna qui fait passer dans le crépuscule funèbre de la maison et dans la souffrance du malade, comme en les toiles de Rembrandt, une lueur de mystérieure sérénité. Ramakrishna ne prend le ton solennel que lorsque Keshab, épuisé, le quitte : il prescrit à l'homme qui va mourir de ne plus habiter dans l'appartement intérieur, avec les femmes et les enfants, mais de rester seul avec Dieu.

Et dans les affres de cette mort, les derniers mots de Keshab seront, dit-on : « *Mère !... Mère !...* [2] »

On comprend si bien que le grand idéaliste, croyant au Dieu Raison, Bonté, Justice et Vérité, se soit

---

1. « *Le jardinier sait bien comment traiter la rose commune. Et il sait comment traiter la rose de Bassora. Pour elle, il dégage la terre tout autour des racines, afin qu'elle profite de la rosée nocturne. La rosée ajoute force et fraîcheur à la rose. Il en est de même pour vous. Le Divin Jardinier sait comment vous traiter. Il creuse autour de vous, jusqu'à vos racines mêmes, afin que tombe sur vous sa rosée, et que vous deveniez plus pur, et que votre œuvre soit plus grande encore et plus durable.* » (*Evangile de Ramakrishna*, t. I, section V, chap. II.)

2. On n'a pas remarqué, je crois, la répercussion de certaines paroles de Ramakrishna, dans le dernier entretien avec Keshab, sur les dernières pensées de celui-ci.

Ramakrishna, lui parlant longuement de « la Mère », disait : — « *Elle veille sur ses enfants... Elle sait comment leur obtenir la vraie libération et la vraie connaissance... L'enfant ne connaît rien. Sa mère connaît tout. Tout est ordonné selon sa volonté... Tu fais ta seule volonté, ô Divine Mère. Tu fais Ton œuvre propre ! L'homme insensé dit : « C'est moi qui l'ai fait... »*

Or, Keshab, dans ses souffrances, consolant sa vraie mère — la mortelle — qui s'accusait de lui avoir donné la vie, disait : « *La Mère Suprême envoie tout pour mon bien. Elle joue avec moi, me tournant tantôt de l'un, tantôt de l'autre côté.* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

trouvé, aux jours tragiques, trop loin de ce Très-Haut, de ce Trop Haut, et qu'il ait eu besoin de s'en rapprocher, de le toucher avec la poussière des pieds de Ramakrishna, que le voir et l'entendre, à travers Ramakrishna, lui ait été rafraîchissant, dans sa fièvre ! C'est une expérience de tous les temps. Mais c'est là, justement, ce que certains disciples orgueilleux de Keshab ne peuvent pardonner à Ramakrishna. Et je demande que les Ramakrishnistes n'en tirent pas avantage. Qu'ils prennent exemple sur leur doux maître ! Modestement, après que Keshab vient de le quitter, dans cette dernière entrevue que j'ai rappelée, Ramakrishna parle avec admiration de la grandeur de Keshab, qui impose le respect à la fois de l'élite sociale et des croyants simples comme lui. Et jamais il ne ménagea son estime au *Brahmosamaj* [1]. Les meilleurs du *Brahmosamaj* le lui ont rendu en vénération [2],

---

1. Après le nouveau schisme du *Brahmosamaj* en 1878, Ramakrishna était resté fidèle à Keshab abandonné d'une partie de ses disciples. Mais il se refusait à faire un choix entre les trois tronçons, séparés, du *Brahmo*. Il se joignait à l'un ou à l'autre, pour prier. *L'Evangile de Ramakrishna* nous a conservé le souvenir de quelques-unes de ces visites, notamment de celle du 28 octobre 1882, où il avait été invité et prit part à la fête annuelle du *Brahmo* de Keshab. Il y est très entouré, et, questionné sur les problèmes religieux, il répond, avec sa largeur d'esprit ordinaire. Il se mêle aux chants (Chant de Kâbir) et aux danses sacrées. En se retirant, il adresse son salut à toutes les formes de la Dévotion, en terminant par un hommage au *Brahmo* :

— « *Salutation aux pieds du* JNANIN ! *Salutation aux pieds du* BHAKTA ! *Salutation aux dévots qui croient en Dieu avec forme ! Salutation aux dévots qui croient en Dieu sans forme ! Salutation aux connaisseurs anciens de* BRAHMAN ! *Salutation aux modernes connaisseurs du* BRAHMOSAMAJ ! »

Les deux autres branches du *Brahmo* lui témoignaient beaucoup moins d'égards. La plus récente, le *Sadharansamaj*, lui gardait rancune de son influence sur Keshab. Et à l'*Adibrahmo* de Devendranath, on le trouvait sans doute d'un niveau inférieur. A une visite qu'il y fit (2 mai 1883) et dont Rabindranath Tagore garde peut-être le souvenir, car il y assistait, adolescent, — l'accueil fut à peine courtois. (Cf. *Evangile de Ramakrishna.)*

2. Surtout le successeur de Keshab, *Pratap Chandra Mozoomdar*, et *Vijaj Krishna Goswami*, qui, par la suite, se sépara du *Brahmosamaj*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

et ils ont su profiter de son passage parmi eux. Leur cerveau et leur cœur en ont été élargis. L'influence de Ramakrishna a fait, plus qu'aucune autre, pour réintégrer à la pensée de son peuple la pensée d'une élite indienne, que le premier afflux de demi-science, mal assimilée, d'Occident, risquait de désaxer.

Un seul exemple suffit : son grand disciple Vivekananda sortait des rangs du *Brahmosamaj*, et des iconoclastes les plus acharnés (pour un temps), au nom de la raison d'Occident, contre les traditions hindoues, qu'il devait apprendre, par la suite, à respecter et à défendre. A ce réveil hindou, la vraie pensée d'Occident n'a rien perdu. Mais la pensée d'Orient a maintenu son indépendance. C'est entre personnalités égales et libres que pourra désormais s'effectuer l'union. Non l'assujettissement de l'une à l'autre, et l'assassinat d'une des deux civilisations.

Le grand compositeur et chanteur du *Samaj* de Keshab, *Trailokia Nath Sanyal*, assure que beaucoup de ses plus beaux chants lui ont été inspirés par les extases de Ramakrishna.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

VIII

L'APPEL AUX DISCIPLES

On voit très bien ce que l'Inde a gagné à la rencontre de Ramakrishna avec le *Brahmosamaj*. Ses gains, à lui, sont moins apparents ; et pourtant, ils ne sont pas moins certains.

C'était la première fois qu'il se trouvait en contact personnel et suivi avec la bourgeoisie cultivée de son pays, — et par elle, pionnière du progrès, avec les idées d'Occident. Il ignorait presque entièrement cette mentalité.

Il n'était pas homme à réagir, en dévot étroit et buté, qui se hâte de rabattre sur sa cellule ses volets. Il les ouvrit tout grands, au contraire. Il était bien trop humain, insatiablement curieux, gourmand des fruits de l'arbre de vie, pour ne point goûter à ceux-là. Il étudia, de son long regard qui s'insinuait comme une liane par toutes les fentes de la maison, tous ces logis différents du même Hôte, tous ces esprits. Pour les comprendre, immédiatement il se faisait eux. Il épousait, avec leurs sens, leurs limites et proportionnait à chaque nature sa vision de l'Être et le devoir individuel. Jamais il n'eût songé à leur imposer une vision et une action qui eussent faussé leur nature propre. Lui, pour qui, jusqu'alors, la renonciation religieuse était — et elle resta, pou

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

son usage personnel — le premier mot et le dernier de la vérité, il découvrit que la plupart n'en avaient que faire ; et il n'en fut ni étonné, ni attristé. Ces différences que les hommes s'ingénient à élever entre eux, comme des haies, lui paraissaient des buissons qui fleurissaient le même champ et ajoutaient à sa variété [1]. Il comprenait tous. Il aimait tous. A chacun de tous, il vit la route et le but assignés ; il les vit plus nettement qu'eux ne les voyaient ; et il les leur montra. En leur parlant — les témoins s'en émerveillent — il prenait instantanément le tour de phrases et de pensées qui les habillait. Ce n'était point versatilité. Son esprit tenait fermement le gouvernail de la barque. Et s'il menait chacun vers un autre point de la rive, c'était toujours la rive de Dieu. Il les aidait, sans qu'ils s'en doutassent, à aborder, par leurs moyens propres. Puisque toute nature, à ses yeux, était de Dieu, le devoir était de développer chaque nature dans son sens propre, en l'amenant à sa plénitude.

Cette action spirituelle, qu'il n'avait point cherchée jusqu'à présent, l'occasion lui révélait qu'il en possédait les dons. Un mot d'Occident, que la Renaissance italienne se plut à prendre pour devise, prétend que « *Vouloir, c'est pouvoir* ». Belle forfanterie de jeunesse ! Elle n'a point encore agi... Un homme véridique, qui ne se paye point de paroles et pour qui tout est acte, retourne la banderole, et lit : — « *Pouvoir, c'est vouloir.* »

Ramakrishna perçut, tout à la fois, les forces qui lui étaient échues et l'appel du monde à leur emploi. L'ascendant exercé sur une élite indienne

1. — « *Quelle différence*, lui demandait-on, *existe entre les Brahmos et les autres Hindous ?* »
— « *Oh ! pas bien grande !* répondait-il. *Dans un concert de hautbois, l'un tient la même note ; l'autre brode, dessus, des variations. Les brahmos reviennent toujours à la même note : l'aspect sans forme de Dieu. Mais les Hindous jouissent de ses aspects variés.* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS.

lui montrait les faiblesses, les besoins de ces intellectuels, leurs aspirations inassouvies, l'insuffisance des réponses que leur science y apportait, et la nécessité de son intervention. Et le *Brahmosamaj* lui révélait le pouvoir de l'organisation, la beauté d'un groupement spirituel tressant de jeunes âmes autour d'un frère aîné, qui les offre avec lui, comme une corbeille d'amour, à l'Aimée — à la Mère.

Le résultat immédiat fut que sa mission, jusqu'à ces jours diffuse, se précisa ; elle reflua en un noyau brûlant de pensée consciente, où la décision se concentra. Puis, elle passa à l'acte.

La pleine vue, d'abord, de soi et de son Dieu. Il vit que ce Dieu qui était en lui [1] ne se satisfaisait point, comme chez les autres *sâdhakas* [2], du salut personnel ; Il exigeait de lui l'amour et le service des hommes [3]. Ses luttes spirituelles, ses extases, ses réalisations n'étaient point pour son profit...

« *Sic vos non vobis...* »

---

1. Ramakrishna admettait donc — ce que la *Bhaïravi Brahmani* avait été la première à proclamer — qu'il était une Incarnation Divine. Mais il n'aimait pas à en parler, et il ne supportait pas qu'on en parlât devant lui. D'une façon générale, il lui était désagréable qu'on le louât. Il était bien plutôt porté à se refuser publiquement tout privilège spirituel, au mécontentement de certains de ses proches, qui auraient voulu en tirer parti. On verra que, dans la révélation qu'il fera à Vivekananda de sa future destinée, il s'attribue un rôle inférieur à celui du disciple. Sa conviction était donc un acte intérieur, une lumière secrète, dont il ne faisait jamais parade. Pour ceux de l'Occident qu'elle pourrait choquer, je demande si le sentiment passionné d'une mission, qui s'impose à nos grands hommes d'action et de pensée, ne suppose point obscurément une intuition analogue — une plénitude d'Être, qui déborde le lit de la personnalité. Son nom, que nous importe ?

2. *Sâdhana :* pratique de la contemplation spirituelle, menant à une forme de la *Réalisation*. — *Sâdhaka :* celui qui se consacre à cette pratique.

3. Le mot de *service*, que les disciples de Ramakrishna inscriront au front de leur *Mission*, n'est pas explicitement prononcé par le maître. Mais sa doctrine entière d'amour agissant pour les autres, jusqu'au sacrifice personnel absolu, est, par essence, une doctrine de service. Le service en est, comme l'a très bien montré Swami Ashokananda, « *la force motrice.* » (Cf. *Prabuddha Bharata*, Almora, février 1928 : *Des origines de la doctrine de service de Vivekananda.*) Nous reviendrons sur la question, dans le volume suivant.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Elles étaient destinées à préparer les voies pour le développement humain, pour une ère nouvelle de réalisation spirituelle. Les autres hommes ont le droit d'aspirer à la libération et peuvent l'espérer. Lui, non. Il n'avait pas à y compter. Il lui faudrait toujours, de siècle en siècle, courir au secours des hommes, tant qu'ils seraient en danger [1].

Et voici le mot de ralliement, la parole salvatrice, qu'il était chargé de porter aux hommes d'aujourd'hui [2] :

1° Toutes les religions sont vraies — prises dans leur essence et dans la foi sincère de leurs croyants. La révélation de cette universelle Vérité, à laquelle Ramakrishna était parvenu par le bon sens autant que par l'intuition, était l'objet spécial de sa venue sur la terre.

2° Les trois grands ordres de pensée métaphysique : le Dualisme, le Monisme « modifié » (ou mitigé) et le Monisme absolu [3], sont des étapes sur la route qui mène à la suprême Vérité. Il n'y a pas contradiction entre eux ; ils s'ajoutent l'un à l'autre et se complètent. Chacun est la perspective qui s'offre, du point de vue mental d'un ordre d'individus. Pour la masse des hommes, qui sont pris par les sens, les formes dualistes de religions, avec cérémonies, musique, images et symboles, sont utiles. Le pur intellect peut parvenir jusqu'au monisme mitigé ; il sait qu'il y a un au-delà ; mais il ne lui est pas donné de « réaliser » l'au-delà. Ceci est d'un autre ordre : l'*Advaïta*, l'Absolu sans forme, inexprimable, dont donne un avant-goût la discipline des *Yogas*, dépasse les moyens logiques de la parole et de l'esprit.

1. A titre de curiosité, je note que, montrant le Nord-Ouest (la Russie ?) Ramakrishna disait qu'après deux cents ans il se réincarnerait là.

2. *Vie de Ramakrishna*, p. 342-347.

3. Voir, pages 75 et 76, notre note sur les deux grands représentants de ces deux écoles monistes : Çankara et Râmânuja.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

C'est le dernier mot de la « Réalisation ». Il est l'Identité avec l'unique Réalité.

3° A cette échelle de pensée correspond naturellement une échelle de devoirs. L'homme ordinaire vit dans le monde, et peut et doit y remplir ses devoirs, avec un zèle affectueux, sans attaches à son moi (ou du moins s'y efforçant), ainsi qu'une bonne servante qui prend soin de la maison : mais elle sait bien que la maison n'est pas sienne. Par la pureté et par l'amour, qu'on s'achemine à la libération des désirs ! Mais pas à pas, avec patience et modestie...

— « *N'entretenez que ces actions qui soient dans les limites de vos pensées et de vos rêves purifiés ! Ne cherchez pas à vous flatter par des œuvres gigantesques, entreprenez des devoirs aussi petits de taille que votre abandon du moi à Dieu. Puis, à mesure que votre renoncement et votre pureté croîtront* — (*et les choses de l'âme croissent très vite*) — *ils se fraieront leur chemin à travers le monde matériel et rayonneront leur bien sur les autres hommes, de même que le Gange qui a creusé son lit à travers les durs rochers des Himalayas, arrose de sa bienfaisance des milliers de lieues* [1]. »

...Ne vous hâtez donc point, mais marchez, chacun à son pas ! Vous êtes sûrs d'arriver au but. Ne courez pas ! Mais encore moins, ne vous arrêtez !... « *La religion est une route qui mène à Dieu. Une route n'est pas une maison...* » — « Et sera-t-elle longue ? » — « C'est selon. Elle est la même pour tous. Mais les uns marchent depuis plus longtemps, et le but se rapproche... »

— « *Le potier sèche ses pots au soleil. Il en est de déjà cuits. D'autres, non. Le bétail passe et les foule aux pieds...* (C'est la mort)... *Le potier les reprend. Tant que vous n'êtes pas cuit, le potier vous remet sur le*

1. Cf. D. G. Mukerji. *op. cit.*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tour, il ne vous laisse point partir. Mais quand le soleil de Dieu a achevé votre cuisson, le potier laisse les débris, car vous n'êtes plus utile, sur le plan de Mâyâ. *Toutefois, il conserve encore quelques-uns de ceux qui sont achevés, afin qu'ils servent de modèles à l'humanité* [1]. »

Ramakrishna est de ceux-ci. Et il lui faut chercher ceux qui sont à l'avant-dernière étape [2], pour fonder avec eux — c'est sa mission propre et le désir de la Mère — un ordre nouveau d'hommes qui se transmettent et qui enseignent au monde le mot de vérité qui contient tous les autres. Et ce mot est : « *Universel* ». Union et Unité de tous les aspects de Dieu, de tous les élans d'amour et de connaissance, de toutes les formes d'humanité. Jusqu'à ce jour, chacun n'a cherché à réaliser qu'un seul type de l'Être. Il faut les réaliser tous. C'est le devoir présent. Et l'homme qui y parvient, en s'identifiant avec tous et chacun de ses frères vivants, en épousant leurs yeux, leurs sens, leur cerveau et leur cœur, est le pilote et le guide, dont a besoin l'âge nouveau [3].

*

A peine eut-il perçu cette vision, qu'il fut incendié du désir de la réaliser [4]. Et comme un charmeur

1. Entretiens avec Bankim Chandra Chatterjee, 6 décembre 1884.
2. Il dit : « à ceux qui sont *à leur dernière naissance* ».
3. Cf. Swami Ashokananda, *loc. cit.*
4. La première, la *Bhâravi Brahmani*, lui avait annoncé, vers 1863, que beaucoup de fidèles au cœur pur viendraient à lui. (Cf. *Vie de Ramakrishna*, p. 203.) Mais Ramakrishna n'y avait guère songé avant 1866. Ce fut, d'après Saradananda, à la fin du long *Samâdhi* de cette année, qu'il ressentit un désir violent de ses futurs disciples : il réclamait à grands cris, chaque soir, leur venue. L'apogée de cette crise est vers la fin de la période suivante de six ans (1866-1872), qui lui fut nécessaire pour saisir complètement ses pouvoirs de précepteur et la condition spirituelle de l'Inde d'alors. Ce fut aussi vers le terme de cette période que, dans une vision, lui apparurent ses futurs disciples.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Reproduction Rod. Schlemmer

RAMAKRISHNA, parmi ses disciples

La photographie, très rare, a été prise à l'instant précis où il passait dans le SAMADHI (extase). Un de ses disciples s'est levé, pour le soutenir.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

d'oiseaux, il lança dans les airs son appel aux esprits ailés, afin qu'ils se groupassent autour de son pigeonnier. Le temps était venu. Il ne pouvait plus attendre. Il lui fallait rassembler autour de lui sa couvée. Jour et nuit, il était possédé de la pensée des compagnons aimés. Il criait, dans son cœur...

— « *Il n'y avait point de limites à mon ardent désir. Le jour, je parvenais encore, tant bien que mal, à le maîtriser. Je ne pouvais rien écouter de ce qui se disait autour de moi... Ils me remplissaient l'esprit. Je les voyais. J'arrangeais d'avance ce que je dirais à l'un, à l'autre... Mais, à la fin du jour, leur pensée m'oppressait.... Encore un jour passé! Et ils n'étaient pas venus!... Les cloches sonnaient. Les conques retentissaient. Je montais sur le toit, dans la nuit qui tombait, et, le cœur tordu, je criais : — « Venez, mes garçons! Où êtes-vous? Je ne puis vivre sans vous... » Plus que mère, plus qu'ami, plus qu'amant, je les aimais, je les voulais, et de leur absence je mourais.* »

Ce puissant cri de l'âme se dressa dans la nuit, comme le serpent sacré ; et sa fascination s'exerça tout autour sur les oiseaux de l'air. De toutes les directions, sans comprendre quel ordre, quelle force les aimantait, ils se sentirent tenus par un fil invisible, et tirés ; ils firent cercle, ils s'approchèrent ; et bientôt, l'un après l'autre, ils arrivèrent.

Les premiers disciples qui se présentèrent — ce fut en 1879 — étaient deux intellectuels, bourgeois de Calcutta, deux cousins : l'un, médecin au *Calcutta Medical College* (Faculté), matérialiste absolu et athée : *Ramchandra Dutt* ; l'autre, marié, chef de famille : *Manomohan Mitra*. Leur attention avait été frappée par quelques lignes d'un journal du

(Cf. *Vie de Vivekananda*, I, 360.) Ses premiers prêches datent de la fin de 1874 ou du début de 1875, quand il fit la connaissance de Keshab. On compte ordinairement, pour sa prédication, une période de douze ans, de 1874 à août 1886.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Brahmosamaj qui mentionnait Ramakrishna. Ils vinrent, et ils furent pris. Ils ne quittèrent point le monde, et Ramakrishna ne fit rien pour les en détacher; mais l'homme extraordinaire les conquit par son charme et par son caractère. Ce furent eux qui lui amenèrent ses deux grands disciples : celui qui devait devenir le premier abbé de l'ordre Ramakrishna, sous le nom de *Brahmananda (Rakhal Chandra Ghosh)*; et celui dont le génie devait rayonner sur l'Inde et sur le monde, sous le nom de *Vivekananda (Narendranath Dutt)*.

Avant de nous arrêter aux personnalités principales, voici — autant qu'il nous a été possible de la dresser — une liste sommaire des plus connus de ceux qui, entre les années 1879 et 1885 [1], se groupèrent autour de Ramakrishna — avec l'indication de leur origine et de leur profession :

1879 : — 1 et 2. Le médecin RAMCHANDRA DUTT, et son cousin MANOMOHAN MITRA ;
3. LATU, domestique de Ramchandra, — de basse naissance, du Behar, — plus tard connu sous le nom monastique de ADBHUTANANDA ;
4. SURENDRANATH MITRA, riche employé dans une maison de commerce anglaise, propriétaire de maison, membre du *Brahmosamaj* ;
1881 : — 5. RAKHAL CHANDRA GHOSH, fils de *Zemindar* (propriétaire terrien), plus tard premier abbé de l'ordre, sous le nom de BRAHMANANDA.
6. GOPAL aîné, négociant en papier (plus tard, ADVATÏANANDA).
7. NARENDRANATH DUTT, jeune intellectuel, de famille *Kshatriya* (plus tard, VIVEKANANDA).
1882 : — 8. MAHENDRA NATH GUPTA, principal

1. D'après Saradananda, tous les disciples de Ramakrishna étaient venus avant la fin de 1884. La plupart, entre le milieu de 1883 et le milieu de 1884.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de l'École supérieure *Vidyasagar High School* à Shambazar, Calcutta, — qui depuis a écrit sous le pseudonyme : *M.* le « *Gospel of Sri Ramakrishna* » (Évangile de Ramakrishna), et qui dirige encore, sauf erreur, la grande école qu'il a fondée : *The Morton Institution.*

9. TARAK NATH GHOSAL, fils d'un homme de loi, membre du *Brahmosamaj*, abbé actuel de l'ordre, sous le nom de SHIVANANDA ;

10. JOGENDRA NATH CHAUDHURY, brahmine de Dakshineswar, de bonne famille aristocratique (plus tard, YOGANANDA) ;

1883 : — 11. SASIBHUSHAN (plus tard, RAMAKRISHNANANDA).

12. SARATCHANDRA CHAKRAVARTI (plus tard, SARADANANDA) qui fut le secrétaire de la *Ramakrishna Mission*, pendant plus d'un quart de siècle, et le rand biographe de Ramakrishna. Il était, comme le précédent, brahmine de Calcutta et membre du *Brahmosamaj* ;

13. KALIPRASAD CHANDRA, fils d'un professeur d'anglais (plus tard, ABHEDANANDA) ;

14. HARINATH CHATTOPADHYAYA, brahmine (plus tard, TURIYANANDA) ;

15. HARIPRASANNA CHATTERJEE, étudiant (VIJNANANANDA) :

1884 : — 16. GANGADHAR GHATAK, jeune étudiant de quatorze ans (plus tard, AKHANDANANDA) ;

17. GIRISH CHANDRA GHOSH, grand acteur et dramaturge, fondateur du théâtre bengali moderne, directeur du *Star Theatre*, à Calcutta ;

1885 : — 18. SUBODH GHOSH, étudiant de dix-sept ans, fils d'un fondateur de temple de Kâlî à Calcutta (plus tard, SUBODHANANDA).

19. PURNACHANDRA GHOSH, qui fut l'un des six principaux disciples, et vint à Ramakrishna quand il n'avait que treize ans.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Je n'ai pu relever avec précision les dates d'entrée des suivants :

20. Le riche propriétaire, homme mûr et très pieux, BALARAM BOSE, dont les dons aidèrent à la fondation de l'ordre ;
21. Le jeune médium spirite, NITYA NIRANJAN SEN, que Ramakrishna arracha violemment aux croyances occultistes [1], et qui fut plus tard NIRANJANANANDA ;
22. DEVENDRA MAZUMDAR, homme mûr, marié, employé de *Zemindar*, frère du poète bengali SURENDRANATH ;
23. BABURAM GHOSH, étudiant d'une vingtaine d'années (plus tard, PREMANANDA) ;
24. TULASI CHARAN DUTT, étudiant de dix-huit ans (plus tard, NIRMALANANDA) ;
25. DURGA CHARAN NAG, qui fut le principal disciple vivant dans le monde, et devint un vrai saint de la *Légende Dorée*... etc.

Comme l'on voit, à l'exception du pauvre domestique Latu, la plupart appartenaient aux professions libérales, à l'aristocratie brahmine ou à la bourgeoisie riche du Bengale, jeunes gens ou hommes mûrs, dont plusieurs avaient été formés au *Brahmosamaj*. Mais je ne parle ici que de ceux qui se lièrent étroitement à Ramakrishna et furent les serviteurs de sa pensée.

Une foule, de toutes classes, de toutes castes, l'assiégeait maintenant, de ses flots toujours en mouvement. Ils venaient, mêlés ensemble, maharajahs et mendiants, journalistes et *pandits*, artistes et dévots, *brahmos*, chrétiens et mahométans, hommes de foi, hommes d'action et d'affaires, vieillards, femmes et enfants. Ils venaient de très loin,

---

1. « *Si tu penses toujours aux revenants, tu seras revenant: Si tu penses à Dieu, tu seras Dieu. Choisis !* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

souvent, pour le questionner. Plus de repos, jour et nuit. Il répondait à tous, vingt heures sur vingt-quatre. Bien que sa santé débile achevât de se détruire, il ne refusait personne, il dispensait à tous sa sympathie, sa lumière et sa force étrange d'âme, qui, sans même qu'il parlât, enfonçait sa griffe [1] au cœur des visiteurs et les laissait transformés, pour des jours. Il avait le respect de toutes les croyances sincères, et faisait volontiers discuter devant lui les hommes de foi différente, afin de les harmoniser.

Mais la réconciliation des religions n'était pour lui qu'un des facteurs de la grande harmonie. Il voulait infiniment plus : que l'homme tout entier comprît, sentît, aimât l'homme tout entier ; qu'il s'identifiât avec l'être de toute l'humanité. Car, puisque la divinité était inhérente à chaque être, chaque vie était devenue pour lui, devait devenir pour tous une religion. Et plus nous aimons l'homme — l'homme le plus différent — plus nous sommes près de Dieu [2]. Il n'est pas nécessaire de le chercher dans les temples, de l'évoquer pour des miracles ou des révélations. Il est ici, en tout lieu, à toute heure, nous le voyons, nous le touchons, il est notre frère, notre ennemi, il est nous. Et parce que cet Omniprésent ruisselait de l'être de Ramakrishna, parce que son soleil débordait, sereinement, sur cette foule qui l'entourait, cette foule se sentait, sans comprendre, soulevée et ressuscitée.

Il disait à ses disciples :

— « *Nous avons à bâtir sur d'autres fondations que les faiseurs de religions. Nous devons vivre une vie intérieure si intense qu'elle devienne un Être. L'Être*

1. « *Une force de tigre* », disaient du doux maître certains témoins, associant d'une façon saisissante l'impression sauvage de puissance vitale à celle de l'âme délivrée.

2. « *Vous cherchez Dieu ? Eh bien, cherchez-le dans l'homme ! La Divinité est manifeste dans l'homme, plus que dans tout autre objet.* » (Evangile de Ramakrishna, p. 350.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

donnera naissance à d'innombrables torches de vérité... Les fleuves se précipitent, parce que leur père, le Mont, reste immobile... Élevons, au milieu de l'humanité, une montagne de Dieu ! Peu importe où, et quand. Quand elle sera élevée, elle déversera des fleuves de lumière et de compassion sur tous les hommes, pour tous les temps. [1] »

Il ne s'agissait donc pas de fonder, d'exposer une croyance nouvelle :

— « *Mère !* l'entendait prier Premananda, *ne m'apporte point d'honneurs, en m'amenant des croyants aux croyances ! N'expose point, par ma voix, des croyances !* [2] »

Et il mettait en garde ses disciples contre tout *Ramakrishnaïsme.*

Avant tout point de barrières !

— « *Un fleuve n'a pas besoin de barrières. S'il s'enferme, il stagne, et devient empoisonné.* »

Il faut, non pas fermer, mais ouvrir, ouvrir soi et les autres, afin de reconstituer ensemble la toute-puissante Unité. Ce doit être le rôle propre des disciples choisis : par leur effort commun, « *recréer l'Être, qui nourrira les hommes et les femmes des siècles à venir* ».

Rôle actif, exigeant de puissants dons, l'ampleur de l'esprit et du cœur. Et de ne point lésiner avec soi : se donner tout entier.

C'est pourquoi, s'il appelle tous les êtres, sans aucune exception, dans la divine communauté, il se montre très strict dans le tri des disciples : car ils seront la Voie, sur laquelle marcheront les pieds de l'humanité.

---

1. D. G. Mukerji, *op. cit.*

2. Quand on le presse de définir Dieu

— « *Et si je vous donne une définition de Dieu, qu'est-ce que vous en ferez ? Un article de foi, pour fonder une nouvelle religion, en mon nom ?... Je ne suis pas venu sur terre pour lancer un autre culte !... Ah ! non !...* »

Et encore :

— « *Ne cherchez pas une religion ! Soyez religion !...* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il ne les choisit pas, prétend-il. C'est « *la Mère* », qui choisit [1]. Mais « *la Mère* », qu'est-elle autre que le *Soi* le plus profond, que nous portons en nous ? Et ce *Soi*, chez les hommes qui, comme Ramakrishna, ont acquis le pouvoir exceptionnel de garder, dans le plein air d'une vie que baigne le fleuve des multitudes, la plus intense concentration solitaire, — ce *Soi* a des antennes qui palpent infailliblement l'invisible des êtres. Au plus furtif contact, il découvre le fond — les forces et les faiblesses, les vertus, les souillures, ce qui reste ignoré même de l'être observé — ce qui est — ce qui sera. Et les hommes ordinaires seraient portés à révoquer la vraisemblance de ce don de vision intuitive qui, au delà du présent, s'étend jusque sur l'avenir. Mais il n'est ni plus ni moins en dehors des cadres de la nature que, sur l'écorce de la terre qui voile la nappe d'eau, les vibrations de la baguette du « *Sourcier.* »

Ramakrishna était une baguette merveilleuse, dans les doigts de « *la Mère* ». On conte de son hyperacuité physique et spirituelle des traits extraordinaires. De même que, vers la fin de sa vie, dans son horreur de la richesse, il ne pouvait plus toucher l'or sans brûlure [2], — de même, le simple contact d'une personne impure lui était, prétend-on, une souffrance physique, analogue à la morsure du cobra [3].

---

1. « *...Je ne les choisis pas. La Mère Divine me les amène. Elle me les fait examiner. La nuit, je médite. Les voiles tombent. Elle me les montre... Vous voyez alors les Soi des hommes et des femmes, comme à travers une boîte en verre... Je m'assure du caractère de mes disciples, bien avant que je les initie...* »

Qui, des hommes intuitifs, ne connaît pas cette démarche de la pensée, cet œil intérieur qui s'ouvre sous les paupières baissées, au centre solitaire de l'esprit, sur les dépouilles encore chaudes du monde, prises aux filets des sens ? L'expression seule varie. Et l'intensité de l'œil.

2. Vivekananda raconte :

— « *Même en dormant, si je le touchais avec une pièce de monnaie, sa main se tordait et tout son corps était comme paralysé.* » (My Master.)

3. Ce trait légendaire :

Un jour que, par bonté, il avait accepté de toucher un homme qui

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il lisait immédiatement dans l'âme de ceux qui l'approchaient et ne les acceptait comme disciples qu'à bon escient [1]. Il découvrait chez un adolescent à peine formé, tout embrumé d'incertitudes, la tâche exacte pour laquelle il était fait, et quelquefois, les grands destins, dont moins que personne l'intéressé se doutait. Peut-être contribuait-il à les faire naître, en les annonçant. Car le grand pétrisseur d'âmes, sous ses doigts de feu, faisait fondre aussi bien que les cires fines et tendres de Yogananda ou de Brahmananda, le bronze de Vivekananda. Le curieux était que les natures fougueuses les plus indépendantes, comme ce dernier, les plus résolues à lui résister, étaient vouées, tôt ou tard, à se plier à l'élection spirituelle qu'il en avait faite. Bien plus, ils apportaient alors autant de passion à se soumettre qu'ils en avaient mis à se refuser. Il savait voir, saisir, et garder les esprits prédestinés à sa mission. Il ne paraît pas qu'une seule fois son coup d'œil d'oiseau qui plane — de *Paramahamsa* — se soit trompé.

---

apparemment sans reproches, mais cachant une âme souillée, insistait pour qu'il l'acceptât parmi ses disciples, Ramakrishna hurla de douleur. Il dit à l'homme, avec chagrin et bonté : — « *Le toucher de la divine félicité est devenu poison de cobra en vous. Ce n'est pas encore pour cette vie, mon fils !...* » (Sous-entendu : « votre libération »).

De cette hypersensibilité, cent autres traits seraient à citer : — Un coup donné par un furieux à un homme de la rue laissait sa marque physique sur la chair de Ramakrishna. Son neveu lui vit le dos rougi et gonflé, à la vue d'un homme, dont le dos avait été roué de coups. Et le véridique Girish Chandra Ghosh a certifié le fait de ces stigmates. — Ce contact de l'âme avec toutes les manifestations de la vie le rendait solidaire même des animaux et des plantes. On dit, et Saradananda rapporte qu'il ressentait un pas brutal sur la terre, comme sur son propre cœur.

1. Il ne s'en remettait point à la seule intuition des yeux fermés. Il allait visiter les tuteurs de ses jeunes disciples, il s'informait, il les étudiait dans la méditation. Avec une étrange et scrupuleuse attention, il notait leurs caractéristiques physiologiques, dans la respiration, dans le sommeil — et jusque dans la digestion. Il y attribuait une importance considérable, pour établir son diagnostic des facultés spirituelles et de la destinée.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

IX

LE MAITRE ET SES ENFANTS

Dans cette escorte, dont il s'entoure d'âmes hautes, il faut faire deux classes : — un tiers ordre, pourrait-on dire, d'hommes et de femmes qui restent dans le monde, en servant Dieu — et le Cénacle des apôtres.

Parlons d'abord des premiers : car ces disciples ou ces auditeurs de seconde ou de troisième zone nous montreront l'esprit de large « catholicité » de Ramakrishna, et combien sa religion tient toujours compte, pour les autres comme pour lui, des devoirs communs d'humanité.

Il ne demande pas aux hommes de bonne volonté qu'ils abandonnent tout pour le suivre. A ceux qui se trouvent déjà enlacés dans les liens du monde, aux gens mariés, aux pères de famille, il se garde bien de dire : — « Renoncez à tout, pour être sauvés ! »

Tout au contraire, il vous défend de sacrifier les droits légitimes d'aucun autre, « *parce que vous, mon fils, vous voudriez devenir un saint homme* ». Le salut personnel est un égoïsme, en trop de cas. Et c'est alors la pire mort de l'âme :

« *...Il existe une dette envers les dieux. Il existe une dette envers les parents. Il existe une dette envers la*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

femme... Nul travail ne peut être mené à bien, à moins que la dette envers les parents n'ait été payée... Harish a renoncé à son épouse, et il demeure ici. Mais si sa femme n'avait été satisfaite et pourvue, je le traiterais de criminel... Il y en a qui citent constamment les Ecritures; mais leur conduite est tout à l'opposé. Rama Prasana dit que Manou a ordonné de servir les Sadhus. Et voilà que sa vieille mère meurt de faim et qu'elle est obligée d'aller mendier ce dont elle a besoin !... Cela me met hors de moi !... Même une mère dépravée ne doit jamais être rejetée... A moins que les parents ne soient satisfaits, nulle pratique de dévotion ne servira de rien[1]... »

« ...*Le frère de S... est venu ici, pour quelques jours. Il avait laissé sa femme et ses enfants, aux soins de son beau-frère. Je l'ai tancé, d'importance... Est-ce que ce n'est point coupable, de s'en aller de chez soi, quand on a tant d'enfants à élever ? Est-ce aux étrangers de les nourrir et de s'en occuper ? C'est une honte !... Je lui ai dit qu'il cherche du travail...* [2] »

« ...*Vous devez élever vos enfants, faire vivre votre femme et lui réserver le nécessaire pour vivre après votre mort. Si vous ne le faites point, vous n'avez point de cœur; et un homme qui n'a point de compassion ne mérite point le nom d'homme...* [3] »

« ...*Je dis aux gens de remplir leurs devoirs dans le monde, aussi bien que de penser à Dieu. Je ne leur demande pas de renoncer à tout...* (Souriant.) *L'autre jour, Keshab faisait une conférence ; il disait :* — « *O Dieu, accorde-nous de plonger dans le fleuve de la*

---

1. *Evangile de Ramakrishna*, II, 251 et suiv.
La *Ramakrishna Mission* a suivi les instructions du maître. Elle n'admet personne à la vie monastique, si sa famille ne renonce à lui, volontairement. Car, dit-on, un homme qui fuit les responsabilités du monde est trop faible pour qu'on l'expose aux responsabilités plus lourdes du service de Dieu. (Cf. Mukerji.)
2. *Evangile*. I, 42.
3. *Vie de Ramakrishna*, p. 587.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Dévotion et d'atteindre à l'océan de Satchitananda (Être, Connaissance, Félicité éternels) ! »... *Les dames étaient là, assises derrière un écran. Je dis à Keshab, les désignant :* — « *Comment pouvez-vous tous plonger, d'un coup ? Quelle sera alors leur destinée, à elles ?... Par conséquent, sortez de l'eau de temps en temps, plongez et ressortez alternativement !* »... *Keshab et les autres se sont mis à rire...* [1] »

« ...*Votre voie, comme homme marié, est de vivre avec votre femme, en frère et sœur, après qu'il vous sera né un ou deux enfants, et de prier le Seigneur, afin que tous deux vous ayez la force de vivre une vie parfaite de spiritualité et d'empire sur vous-mêmes...* [2] »

«... *Sans doute, pour qui a déjà conquis la félicité de Dieu, le monde est insipide. Mener une vie religieuse dans le monde, c'est rester en chambre, avec un faible rayon de lumière. Ceux qui ont pris l'habitude de l'air libre ne peuvent plus vivre en prison...* [3] *Mais si vous êtes dans la maison, vous avez des devoirs à y remplir. Apprenez, en les remplissant, à jouir toujours du rayon de lumière ! N'en perdez rien, ne le perdez*

---

1. *Evangile*, II, 266.

Ce fils de paysan, comme il sait mieux que le riche Keshab les nécessités de l'existence, et qu'il y a plus de mérite pour un pauvre travailleur à trouver, dans toute une journée, la place pour une seule pensée vers Dieu, qu'à consacrer des heures, comme ces dévots oisifs, à des offices religieux !

« *Un jour* (je résume une de ses substantielles et savoureuses paraboles), *Narada songe qu'il est le plus pieux des hommes Le Seigneur lui dit d'aller voir un paysan qui est plus pieux que lui. Il y va. Ce paysan invoque le nom de Hari, en se levant et en se couchant ; et, le reste du temps, il travaille dans ses champs. Narada ne comprend pas. Alors, le Seigneur lui ordonne de prendre une coupe pleine d'huile jusqu'aux bords, et de la porter autour de la ville sans en répandre une goutte. Narada obéit. Quand il revient sans en avoir répandu une goutte, le Seigneur lui demande :* — « *Combien de fois as-tu pensé à moi ?* » — « *Seigneur, répond Narada, comment aurais-je pu penser à vous ? Tout mon esprit était concentré sur la coupe d'huile.* »... *Alors, le Seigneur fait comprendre à Narada combien grande est la dévotion du paysan qui, en dépit de son labeur, n'oublie pas d'invoquer son nom.* » (Sri Ramakrishna's Teachings, I, 45.)

2. *Evangile*, I, 403.

3. Entretiens avec Trailokia Nath Sanyal.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

jamais !... Quand vous travaillez, qu'une de vos mains fasse le travail ; et, de l'autre, touchez les pieds du Seigneur ! Quand votre travail est suspendu, prenez ces pieds dans vos deux mains, et posez-les sur votre cœur !... [1] *Que gagneriez-vous, en renonçant le monde ? La vie de famille est pour vous une forteresse...* [2] *Aussi bien, qui a atteint la connaissance est partout libre. Seul, l'imbécile qui dit : — « Je suis enchaîné » finit par l'être... L'esprit est tout. S'il est libre, vous êtes libre... Dans le monde ou la forêt, je ne suis pas lié. Je suis le fils de Dieu, du roi des rois. Qui donc m'imposera les chaînes ?...* [3] »

Il offre donc à tous les moyens de se libérer, de boire à la source intérieure, de participer à la joie de l'Existence universelle, qui est en chacun et qui est Dieu, — sans aller contre leur nature propre, sans la mutiler ou la « forcer », et surtout sans faire tort d'un cheveu à quiconque dépend d'eux [4]. Bien loin de leur interdire les affections légitimes, c'est d'elles qu'il se sert pour les illuminer. Elles sont le canal paisible, aux beaux reflets, qui mène les purs et simples à Dieu. En voici un exemple ravissant :

La fille d'un de ses disciples (Brahmo Manilal Malik) était distraite, elle lui disait avec chagrin que, quand elle priait, elle n'arrivait pas à se concentrer. Ramakrishna lui demanda :

— « *Qu'aimez-vous le mieux, au monde ?* »

Elle répondit que c'était le petit enfant de son frère.

— « *Eh bien,* lui dit le maître affectueux, *fixez sur lui votre pensée !* »

---

1. Entretiens avec Keshab et ses disciples, 1882.
2. *Vie de Ramakrishna*, p. 400.
3. Entretiens avec Keshab et ses disciples, 1882.
4. Il est donc peu probable qu'il eût approuvé notre sainte Jeanne de Chantal et surtout notre Marie de l'Incarnation, abandonnant son fils âgé de onze ans, pour se donner à Dieu. (Cf. Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome VI.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Elle le fit, et elle vit, au travers du petit garçon, l'enfant Krishna... [1]

Cette fleur de tendresse, qu'elle m'est chère ! Quel sens profond ! Chacun de nous, eût-il le cœur rempli de nuit, a la divine étincelle dans le plus humble élan de vrai amour. Il n'est aucun qui soit dénué tout à fait de la petite veilleuse ; elle suffit à éclairer son chemin. Et tous les chemins sont bons — même les mauvais [2] — tous les destins individuels, si vous suivez chacun le vôtre, avec une loyale sincérité. Le reste est de Dieu. Ayez confiance, et marchez !

A quel point l'œil maternel de Ramakrishna savait, comme « *la Mère* », avec indulgence, pénétrer, comprendre et guider les cœurs troublés des plus perdus de ses enfants, le montre l'histoire, digne des légendes franciscaines, de ses rapports avec le comédien *Girish Chandra Ghosh.*

Ce grand acteur et dramaturge était un bohème et un débauché, révolté contre Dieu, bien que son

---

1. Autre anecdote, du même ordre :

Une bonne grand'mère se faisait vieille. Elle voulait se retirer dans la vie religieuse, à Brindaban. Ramakrishna l'en dissuada, disant qu'elle aimait trop sa petite-fille et que ses méditations en seraient troublées. Il ajouta :

— « *Tout le bien que vous attendez de vivre à Brindaban vous sera donné, de soi, si vous cultivez cette tendre affection pour votre petite-fille, dans la pensée qu'elle est Sri Radhika* (l'aimée de Krishna) *elle-même. Caressez-la tant que vous voudrez, nourrissez-la, habillez-la, gâtez-la tout votre content ! Songez seulement, dans tous ces actes, que vous offrez votre adoration à la déesse de Brindaban.* » (Sri Ramakrishna's Teachings, I, § 70.)

Ainsi, vivez votre vie et aimez vos aimés, en toute innocence et paix ! Il n'est que de voir Dieu, sous leur voile chéri et de lui rendre grâces.

2. « *Quel que soit le chemin que vous suiviez, le point vital est le désir ardent de vérité. Dieu connaît les secrets de votre cœur ; et il importe peu que vous preniez le mauvais chemin ; il faut seulement que vous ayez la sincérité. Lui-même vous ramènera dans le bon chemin... On sait bien qu'aucun chemin n'est sans erreurs. Chacun croit que sa montre va bien ; mais, en fait, personne n'a l'heure exacte. Cela n'empêche pas de travailler...* » (Vie de Ramakrishna, p. 647.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

génie lui fît écrire, à l'occasion, de belles œuvres religieuses [1]. Mais à ses yeux, c'était un jeu.

Il ne voyait pas — ce que, du premier regard, saisit Ramakrishna — que lui-même était le jeu de Dieu.

Il entendit parler du *Paramahamsa*. Il fut curieux de le voir, ainsi qu'on va regarder dans une foire un animal extraordinaire. Il était ivre ; à la première rencontre, il l'insulta. Ramakrishna, calme et narquois, lui dit :

— « *Au moins, buvez à Dieu ! Peut-être qu'il boit aussi...* »

L'ivrogne, bouche bée, s'exclama :

— « Comment le savez-vous ? »

— « *S'il ne buvait pas, comment aurait-il pu créer ce monde, sens dessus dessous ?* »

Girish en demeura suffoqué. Quand il fut parti, Ramakrishna dit tranquillement à ses disciples stupéfaits :

— « *C'est un grand dévot* [2] *de Dieu* ».

A la demande de Girish, il alla le voir jouer dans son théâtre de Calcutta [3]. Girish était vaniteux, et il quêtait des compliments. Ramakrishna lui dit :

— « *Mon fils, vous souffrez d'une âme bossue* ».

Girish, furieux, le couvrit d'injures. Ramakrishna le bénit et partit. Le lendemain, Girish fit implorer son pardon. Il s'attacha à Ramakrishna. Mais il ne pouvait renoncer à la boisson. Jamais Ramakrishna ne le lui demanda. Et c'est pourquoi Girish y renonça. Ramakrishna lui avait soufflé le sentiment de sa liberté.

---

1. Une d'elles a été traduite du bengali en anglais : « *La Recherche de l'infini* ». On le regarde comme le plus grand dramaturge bengalais, depuis l'âge classique de Kâlidâsa.

2. *Dévot*, dans le sens plein, que nous lui gardons toujours, en ce livre : *Dévoué* à Dieu, — « *qui s'est donné tout entier* ».

3. Vers la fin de 1884. Il assista à une des premières représentations de *Chaitanya-lila* et il vit jouer en 1885 quatre ou cinq autres pièces de Girish, notamment la *Vie de Bouddha* dramatisée.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais ce n'était point assez. Ramakrishna lui disait que ne pas faire le mal est une vertu trop négative : il faut se rapprocher de Dieu. Et Girish en était incapable. Il n'avait jamais pu se plier à aucune discipline. Désespéré, il dit qu'il préférait le suicide à la méditation et à la prière...

— « *Je ne vous demande pas trop*, dit Ramakrishna. *Une prière avant de manger. Une prière avant de vous coucher. Ne le pouvez-vous pas ?* »

— « Non ! Je hais la routine. Je ne puis prier, méditer. Je ne puis penser à Dieu, même pour un instant ! »

— « *Bon !* fit Ramakrishna. *Eh bien, si vous voulez voir le Seigneur, et si vous ne voulez pourtant point faire un seul pas vers lui, voulez-vous me donner votre procuration ? C'est moi qui prierai pour vous. Vous, suivez votre vie !... Seulement, attention ! Vous me promettez de vivre, désormais, absolument à la merci du Seigneur...* »

Girish accepta, sans bien envisager toutes les conséquences. Il s'agissait de vivre sans aucune volonté propre, abandonné aux forces intérieures, pareil à la feuille au vent, ou bien tel le petit chat que sa mère peut porter aussi bien sur le lit d'un roi que dans la boîte aux ordures [1]. Il devait accepter tout, et ne rien demander. Ce n'était pas aisé. Girish s'efforçait loyalement. Mais, une fois, il dit :

— « Oui, je veux faire cela ».

— « *Qu'avez-vous dit !* s'écria sévèrement Ramakrishna. *Vous n'avez plus de volonté pour faire ou ne pas faire. Rappelez-vous !... J'ai votre procuration. Vous agissez selon ce que veut en vous le Seigneur. Je prie pour vous ; mais mes prières sont réduites à*

---

1. C'est l'image classique de la *Bhakti* « à la façon du chat » *(Mârjâri)* : la chatte sauve ses petits, en les emportant inertes. Des sectes de l'Inde du Sud concevaient ainsi le salut, comme opéré exclusivement par Dieu. (Cf. Paul Masson-Oursel : *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, p. 247.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

néant, si vous ne renoncez pas à toute initiative. »

Girish se soumit.

Et le résultat de cette discipline fut qu'au bout de quelque temps il avait réalisé l'abandon au *Soi* impersonnel ; et il fut conquis par Dieu.

Il ne renonça pourtant point à sa profession de dramaturge et d'acteur. Et Ramakrishna ne le désirait point. Mais il la purifia. Il avait été le premier à introduire les femmes sur la scène bengalaise. Et maintenant, il sauvait ainsi de la misère beaucoup de malheureuses filles, et il les relevait ; plus tard, il les conduisait au monastère de Ramakrishna. Il était devenu un des plus religieux suivants du maître, le plus grand des disciples « du dehors ». Malgré son franc parler et son humeur caustique, respecté, vénéré, après la mort du maître, par les disciples « du dedans »...

Et mourant, il disait :

— « *Cette folie de la matière est un voile effrayant. Ecarte-le de mes yeux, Ramakrishna* [1] ! »

*

Ainsi, Ramakrishna sait, parmi les passants, élire celui ou ceux que son sens religieux — ce sixième sens, qui chez lui est le premier — lui révèle prédestinés à la divine semence. Ceux en qui Dieu sommeille. Il lui suffit d'un regard, d'un geste, pour l'éveiller. Presque tous ses disciples lui livrent, qu'ils le veuillent ou non, à la première rencontre, le frémissement de leur être caché. Il les scrute, à fond. Les autres hommes n'ont qu'à chercher leur salut propre. Les vrais disciples doivent les guider ; ils auront charge d'âmes. C'est pourquoi leur recru-

1. J'ai suivi, dans ce petit récit, la narration si bien composée de D. G. Mukerji.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tement est, je l'ai dit, soumis à un examen physique [1] et moral, que suit, une fois admis, une discipline paternelle, mais toujours en éveil.

Il les choisit, de préférence, jeunes, quelquefois très jeunes, à peine adolescents [2], non mariés, — « *pas encore pris dans le réseau du désir, pas encagés dans la richesse, libres d'attachès...* » S'ils sont mariés, comme Brahmananda, il examine la femme, il se convainc qu'elle ne gênera point le jeune époux dans sa mission, qu'elle lui sera une aide. En général, les disciples de cet homme sans instruction sont des garçons instruits, qui savent au moins une langue étrangère et qui connaissent le sanscrit. Mais ce n'est pas indispensable. L'exemple de Latu est significatif — (bien qu'on puisse dire que cette exception unique confirme la règle). — Cet humble domestique, étranger au Bengale, paysan du Behar, ignorant, qu'un seul regard de Ramakrishna a éveillé à la vie éternelle, portait en lui, sans le savoir — comme le maître — le génie du cœur... [3]

— « *Beaucoup de vous, pour venir à Dieu,* dit à ses disciples Ramakrishna, *ont dû traverser les eaux boueuses du savoir... Mais Latu a bondi par-dessus, comme Hanuman...* »

---

1. Il donne son attention à la parfaite santé. Les principaux disciples : Vivekananda, Premananda, Brahmananda, Saradananda, Turiyananda, paraissent avoir été d'aspect athlétique, larges et hauts, d'une rare force physique. Il a toujours soin d'examiner le bon fonctionnement de l'organisme, avant d'autoriser les exercices de méditation intensive.

2. Turiyananda a quatorze ans, Subodhananda dix sept.

3. Peu de vies de saints sont plus touchantes que la sienne, telle que la raconte Mukerji. Serviteur d'un riche médecin, venu sur un bateau du Gange, il se présente, de la part du maître, et dépose une offrande aux pieds de Ramakrishna. Les deux regards se sont croisés. Deux jours après, Latu revient et se donne à lui. Et c'est pour la vie. Il a si complètement dépouillé son moi qu'il aura peur, même quand il fait du bien, d'être repris dans le piège de l'amour-propre, ou de la routine ; il n'est rassuré que s'il se sent lui-même fondu dans la bonté de Dieu. Cet illettré comprenait la langue profonde de la musique. Mourant — « *crachant son corps* » (selon sa rude expression), — il disait extasié : — « *J'entends la flûte qui joue... Enfin ! Je vais à Son rendez-vous...* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Que leur enseignait-il ? Vivekananda a bien marqué [1] l'originalité de sa méthode, surtout en ce temps et dans l'Inde — (car, depuis, certains de ses principes instinctifs ont été repris et rationalisés par les « Écoles Nouvelles » d'Europe). La parole du maître, jusqu'alors, dans l'Inde, faisait loi. Le *gourou* jouissait sur les *chelas* (élèves) d'un respect supérieur, même à celui qu'ils devaient aux parents. Ramakrishna ne veut rien de tel. Il se met de plain-pied avec ses jeunes disciples, il est leur compagnon, leur frère ; ils causent familièrement. Point de supériorité ! Les conseils qu'il leur donne ne viennent point de lui : la Mère parle par ses lèvres... « *Qu'ai-je à y faire ?...* » Aussi bien, la parole n'est-elle que l'accessoire. Elle n'est pas l'enseignement. Le véritable enseignement n'est pas d'infuser une doctrine, mais de « *communiquer* »... Quoi ? Son être ? Même pas. (Ou bien plus !)... L'Être... Disons : cet état d'abondance intérieure, de richesse vitale épurée, qu'on nomme *spiritualité* [2]. Et l'on communique celle-ci, « *comme on donne une fleur* ». Donc, le bon jardinier dispense seulement aux âmes en bouton qui lui sont confiées le soleil et l'ombre nourricière, afin qu'elles fleurissent et exhalent leur parfum spirituel. Rien autre. Le reste viendra de soi. « *Quand le lotus est épanoui, les abeilles viennent y puiser le miel. Que le lotus du caractère s'épanouisse donc naturellement !* »

Par suite, le maître doit prendre garde de ne point gêner ce développement, en s'interposant entre le

---

1. Dans sa conférence : *My Master*, faite à New-York, et publiée dans le vol. IV de ses *Œuvres complètes*, 3e éd. de 1923.

2. « *Ne vous souciez pas de doctrines ! Ce qui compte, c'est l'essence de l'Existence dans chaque homme ; et c'est la Spiritualité. Il vous faut l'acquérir.* »
Le principe de son enseignement était, dit Vivekananda :
— « *Former d'abord le caractère, acquérir la spiritualité. Le reste viendra de soi.* » My Master.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

soleil et les plantes humaines. Son respect, son amour des personnalités d'autrui, sa crainte de les asservir, vont si loin chez Ramakrishna qu'il aurait peur d'être trop aimé. Il ne voudrait pas que la tendresse de ses disciples pour lui les enchaînât...

— « *Que les abeilles pillent ton cœur, mais garde-toi d'en retenir aucune captive, par la beauté de ton âme !* »

A plus forte raison, n'est-il pas question de leur imposer ses idées. Point de *Credo* établi ! J'ai cité le mot :

— « *Mère ! N'expose point, par ma voix, des croyances !* »

Encore moins de rituels !

— « *Dieu ne peut être pris par un réseau de rituels* », mais par votre amour et votre sincérité.

Point de discussions oiseuses sur la métaphysique et la théologie !

— « *Je n'aime pas les discussions. Dieu est au delà des pouvoirs du raisonnement. Je* vois *que tout ce qui est, est Dieu. Alors, à quoi bon raisonner ?... Entrez dans le jardin, mangez les mangues sacrées, et partez ! Vous n'êtes pas entré, pour compter les feuilles sur le manguier. Pourquoi gaspiller votre temps à discuter sur la Réincarnation ou sur le Dieu-idole ? Et peu m'importe si le calcul est juste ou non !...* [1] »

Qu'est-ce donc qui importe ? — L'expérimentation personnelle. Expérimenter d'abord, et puis après, croire en Dieu. La croyance ne doit pas précéder, mais suivre l'expérience religieuse. Si elle arrive avant, elle est sans consistance.

Tout de même, Ramakrishna présuppose *sa* croyance que Dieu est en tout, qu'Il est tout, et par suite, que qui ouvre les yeux et regarde autour de soi, finira nécessairement par Le rencontrer ! C'est chez lui une sensation si profonde et cons-

1. Cf. Evangile, *passim*, et Mukerji.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tante.[1] qu'il n'éprouve même pas le besoin de la prouver. Il ne songe pas à l'imposer. Il est trop sûr que tout être sain et sincère y arrivera de soi-même, et seulement de soi-même. Il n'a donc d'autre souci que de faire de ses disciples des hommes sincères et sains.

Mais qui dira la contagion morale de cet être tout imprégné de Dieu ? Il est trop évident que sa vision tranquille et persistante, mêlée à sa chair, comme au miel d'automne l'odeur du sapin, s'infiltrera sur les langues des jeunes affamés, qui boivent ses gestes et ses mouvements. Il ne s'en doute pas. Il les laisse libres (il le croit). Il croit que c'est, simplement, au travers de sa substance, Dieu qui répand son parfum, comme le thym sur lequel passe le vent. Le thym ne cherche pas à vous convaincre. Respirez-le, avec des sens frais !

Et c'est ici l'essentiel de la discipline de Ramakrishna. Avant tout, ayez et gardez un corps, des sens, et un esprit, qui soient intègres et purs, sans souillure, sans usure, un être jeune comme Adam.

Pour cela, la première règle est la continence.

Cette règle, dont nos anticléricaux d'Occident font, avec une ignorance ingénue, le monopole de l'Église de Rome, et contre laquelle ils ne se lassent point de ramasser pour les relancer leurs mêmes

---

1. Elle touche à l'hallucination :

— « *Savez-vous ce que je vois ? Je Le vois en tout. L'homme et les autres créatures me paraissent comme des figurines revêtues de peau ; et le Seigneur est dedans, faisant remuer la tête et mouvoir les pieds et les mains. Une fois, j'eus cette vision : Une seule Substance avait pris toutes les formes du Cosmos et de toutes les créatures vivantes : telle une maison de cire, avec un jardin, des hommes, des vaches, — tout en cire, rien qu'en cire...* » (Evangile, I 437.)

— « *Un jour il me fut révélé que tout était pur Esprit ! Les ustensiles du culte, l'autel, les hommes, les bêtes... Pur Esprit ! Et comme un fou, je me mis à faire pleuvoir* (de l'autel) *des fleurs sur toutes choses. Tout ce que je voyais, je l'adorais...* »

— « *Je le vois qui ondule dedans le corps humain, tout comme cet oreiller qui flotte là-bas, sur le fleuve, flottant en zigzag, alternativement montant et descendant avec les vagues...* » (Evangile, II, 204 et suiv.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

flèches émoussées, est aussi vieille que le monde — bien que, si le monde entier l'eût appliquée, il ne fût pas, évidemment, devenu vieux ! — Tous les grands mystiques et une bonne part des grands idéalistes, des plus géniaux créateurs de l'esprit, ont eu la conscience claire ou l'instinct de la formidable puissance de l'âme concentrée, des énergies créatrices accumulées, par le renoncement aux dépenses organiques et psychiques de la sexualité. Même des hommes aussi libres de foi et livrés aux surprises des sens, aux flambées du désir, que Beethoven, Balzac, ou Flaubert, l'ont senti et l'ont dit...

— « *Eh ! que me resterait-il pour le* meilleur ? »
(pour le Dieu, pour l'art créateur),

criait Beethoven, un jour qu'il repoussait l'appel de la passion charnelle. A plus forte raison, les passionnés de Dieu ne peuvent-ils supporter le partage ! Ils savent bien que leur Dieu se refuse à les visiter, dans une maison encombrée et souillée de désirs. (Car ce n'est point seulement *l'acte* qui est mis en cause, mais — bien plus ! — *la pensée*. Il ne servirait de rien de pratiquer l'abstinence sexuelle, si la concupiscence se retranchait dans le secret du cœur. Ce serait impuissance — donc, une défaite de plus — et non libération.) La règle est inflexible pour les *Sannyâsins* hindous ; et des guides spirituels aussi différents que le tendre, le serein, le féminin Ramakrishna, et cette torche des passions secouées par tous les vents, le mâle, le fougueux, le violent Vivekananda, n'y admettent point de compromis [1].

— « *Pour réaliser Dieu, on doit pratiquer la continence absolue... Si un homme reste absolument continent pendant douze années, il acquiert un pouvoir surhumain. Un nouveau nerf se développe en lui, qui*

1. Voir notre Note I, à l'Appendice de ce volume : « *Physiologie de l'ascèse indienne.* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

est appelé « le nerf de l'intelligence ». Et il peut se rappeler tout et savoir tout... La renonciation à Kamini Kanchana *(la femme et l'or) est essentielle...* [1] »

Pauvreté. Chasteté. Le Mariage mystique de saint François. Il n'est pas besoin de prescriptions d'Églises ou de livres sacrés, pour que les esprits parents, d'Orient et d'Occident, arrivent aux mêmes concepts et aux mêmes résultats. D'une façon générale, l'homme qui se consacre à la Vie intérieure, (qu'elle se nomme le Christ, Çiva ou Krishna, ou l'Idée pure du penseur et de l'artiste), « *doit avoir l'empire absolu sur ses sens* » [2].

Et ce n'est pas encore assez. Pour ceux — et c'est le plus grand nombre — qui ont à rester en contact avec le monde et y travailler, il faut que leur « *empire* » s'exerce aussi sur l'objet de leur travail et sur les passions intellectuelles qui en sont l'aliment. Ils doivent prendre garde de ne point devenir esclaves de l'activité, si noble soit-elle, à qui ils se sont voués [3].

— « *Vous ne pouvez vous passer de travail, parce que la Nature* (Prakriti) *vous y pousse. Cela étant, que tout travail soit fait, ainsi qu'il doit ! S'il est fait sans attachement, il conduira à Dieu. Le travail ainsi fait est un moyen pour arriver au but. Et le but est Dieu* ».

« *Sans attachement* » ne veut point dire : sans con-

1. *Evangile de Ramakrishna*, II, 223 et suiv. ; — I, 252 et suiv. — La question y est traitée par le maître, en termes francs et hardis, sans fausse pudeur.

2. *Evangile de Ramakrishna*, II, 223.

3. Ce haut désintéressement à l'égard de leur œuvre se montre chez quelques-uns des plus beaux artistes et des plus fiers savants chrétiens d'Occident, — même en plein XVIII[e] siècle. Je l'ai admiré chez des hommes aussi orgueilleux que Gluck et que Hændel, aussi sensuellement humains que Hasse et que Mozart, manifestant une indifférence parfaite aux destinées de leur œuvre après leur mort, la renonçant, pour mourir, ou pour se recueillir, comme Racine, encore en pleine force créatrice. J'ose dire qu'il n'est point de grand homme achevé, s'il n'atteint à ce degré.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

science, sans zèle, ou sans amour du beau travail. Mais avec désintéressement.

— « *Travailler sans attachement, c'est travailler sans l'attente d'aucune récompense, sans la crainte d'aucun châtiment, dans ce monde ou dans l'autre...* »

Et Ramakrishna est trop humain, pour ne pas savoir qu'un tel idéal peut bien rarement être atteint par la faiblesse des hommes :

— « *Travailler sans attachement est extrêmement difficile, surtout à notre époque. Ce n'est réalisable que pour des êtres d'élite...* »

Mais le devoir commun est d'aspirer au moins à ce détachement, par la *prière* fervente et la vraie *charité.*

Ici, arrêtons-nous : le mot prête à l'équivoque. Presque généralement, la charité et la philanthropie sont devenues synonymes. A l'égard de la dernière, Ramakrishna manifeste une méfiance singulière, qui n'eût pas été pour surprendre nos satiristes d'Occident, nos Dickens, nos Mirbeau, démasquant avec le rire ou l'injure l'hypocrisie de certaines « bienfaisances », — mais qui risque d'attrister ou de choquer beaucoup de braves gens. Plus d'une fois, Ramakrishna a mis en garde ses fidèles contre la philanthropie ostentatoire. Son intuition des secrets mouvements du cœur lui faisait flairer trop souvent dans les activités et les professions de foi charitables un égoïsme, une vanité, un désir de gloire, ou cette stérile agitation qui, sans vrai amour, cherche à remplir l'ennui de sa vie et, quand elle jette son obole à la misère, est bien plus pressée de se décharger de cette vision qui la gêne que de soulager les malheureux. Au bon Mallik, qui lui parle de fonder des hôpitaux et des œuvres d'assistance, il dit :

— « *Oui, mais à condition que vous soyez* « *détaché* », (c'est-à-dire, entièrement désintéressé), *en faisant le bien* ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

On le voit qui s'emporte presque, en causant avec des gens du monde, avec Bankim Chandra Chatterjee le romancier, ou avec le directeur d'un journal *(Hindu Patriot)*, qui comptent pour peu les intentions, l'âme profonde, et pour tout, les actes, — qui ont plein la bouche d'œuvres sociales : routes et travaux d'activité publique, etc. Il n'admet point qu'un vrai bien, un bien durable, puisse sortir d'âmes viciées. Qu'elles se purgent d'abord de leur égoïsme ! Elles ne pourront qu'après, travailler utilement pour le monde.

A mes questions pour éclaircir cette attitude de Ramakrishna, les plus autorisés de ses disciples existants, ou de ceux qui représentent sa doctrine, Swami Shivananda et Swami Ashokananda, se sont donné beaucoup de peine pour répondre ; et malgré certains traits isolés, qui attestent, à l'occasion, la bienfaisance active de Ramakrishna — (je les ai cités plus haut) — ils n'ont pu me prouver que cette bienfaisance par les œuvres occupât une place essentielle dans l'enseignement de Ramakrishna. Ce serait grave, de notre point de vue d'Occidentaux — je dis, des plus loyaux — qui mettons l'acte avant l'intention, et le bien des autres au-dessus du salut individuel — ce serait grave, si nous ne nous souvenions, d'abord, que Ramakrishna répudie aussi bien l'égoïsme du salut individuel que celui de la philanthropie sans amour désintéressé, — en second lieu, que son objet est précisément d'allumer dans les cœurs la véritable Charité :

— « *Quelle est la différence entre la charité et l'amour propre ?*[1] *La charité est l'amour qui s'étend à tous et qui n'est pas restreint à soi, à sa famille, à sa secte, ou à son pays. L'amour propre est l'attachement à soi,*

1. « L'amour propre » : bien entendu, au sens classique : « l'amour de soi ».

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

à sa famille, à sa secte, à son pays. Cultivez la charité qui élève et qui conduit vers Dieu [1] *!...* »

La vraie Charité, c'est en fait, pour Ramakrishna, l'amour de Dieu dans tous les hommes : car Dieu est incarné dans l'homme [2]. On n'aime pas bien l'homme et, par suite, on ne peut bien lui venir en aide, si l'on n'aime Dieu en lui. Et inversement, on ne peut pas bien connaître Dieu, tant qu'on ne l'a point vu en chaque homme [3].

Voilà en quoi celui qui, aujourd'hui, a charge de représenter le vrai esprit de Ramakrishna, l'abbé de l'ordre, Shivananda, était autorisé à m'écrire [4] ces lignes, dont le sens spirituel paraîtra familier aux lecteurs de Pascal :

— « *Vous semblez concevoir une distinction entre la réalisation de la Divinité dans l'homme et la conscience de la souffrance universelle, en tant que motifs de service. Il me paraît que ce ne sont pas des états d'esprit différents. Ce sont deux aspects du même. Ce n'est qu'en réalisant la Divinité inhérente en l'homme que nous pouvons vraiment saisir la profondeur de sa misère : car seulement alors, l'état d'asservissement spirituel de l'homme, sa privation de la perfection et de la félicité divines deviennent, pour notre conscience, d'une évidence presque tangible. C'est le sentiment douloureux du contraste entre la Divinité dans l'homme et l'ignorance présente où il gît, avec la souffrance qui en résulte, c'est là ce qui aiguillonne le cœur à servir l'homme. Sans*

---

1. *Evangile de Ramakrishna*, I, 261.

2. « *Cherchez-vous Dieu ? Eh bien, cherchez-le dans l'homme ! La Divinité se manifeste dans l'homme, plus que dans tout autre objet... En vérité, Dieu est dans toutes choses ; mais son Pouvoir est plus ou moins manifesté en elles. Dieu incarné dans l'homme est le Pouvoir de Dieu le plus manifesté dans la chair... L'homme est la plus grande manifestation de Dieu.* » (Evangile, I, 350).

3. « *On atteint la Connaissance parfaite, quand on voit Dieu en chaque homme.* » (*ibid.* t. II.)

4. 7 décembre 1927.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

cette réalisation de l'Esprit (divin) qui est en soi et dans les autres, la vraie sympathie, le vrai amour, le vrai service sont impossibles. C'est pourquoi Sri Ramakrishna voulait que ses disciples atteignissent à la réalisation de Soi, avant de pouvoir se consacrer, d'une façon profitable, au service de l'humanité[1]. »

Mais, en attendant, l'humanité souffre, l'humanité meurt, abandonnée. La laissera-t-il sans secours ? — Non. Car ce que Ramakrishna ne fait point, ne peut point faire personnellement, dans le cadre de son *Karman* et l'horizon de sa vie limitée — (cette vie qui, demain déjà, va s'éteindre) — il en lègue l'exécution à son plus grand disciple, à celui qu'en une vision — (je la citerai) — il regarde comme une émanation du Divin supérieure à la sienne et que sa mission propre aura été d'évoquer parmi les hommes, afin de venir à leur secours — à l'héritier de sa parole : Vivekananda. A celui-là il imposera, presque malgré lui, d'agir dans le monde et de « *soulager la misère des humbles et des pauvres*[2] ».

Et Vivekananda y apportera une énergie d'action, une passion dévorante. Certes, sa nature, d'une autre trempe que celle de son maître, ne pourrait attendre un jour, une heure, de venir au secours des misères. Il en souffre dans sa chair. Elles le hantent, elles lui arrachent des cris désespérés. Il n'a pas l'étrange sérénité où plane, en ses dernières années, l'esprit

---

1. Et de même, Sw. Ashokananda écrit : « *Le Service naît de la sympathie. L'homme souffrant étant Dieu, cette conscience du divin dans l'homme est le motif du Service ; et ce Service devient un moyen puissant de réalisation de Dieu.* » (Prabuddha Bharata, février 1928.)
Oserai-je dire qu'il me paraît encore plus beau, plus pur et meilleur, d'aimer et de servir le « souffrant », *sans aucune pensée du « divin »*, simplement parce qu'il souffre ? Cet oubli du *divin* est peut-être plus proche du *divin* que sa préoccupation perpétuelle, qui ne laisse pas de conserver, malgré soi, quelque trace d'*attachement* — au sens que lui donne Ramakrishna.

2. On lira plus loin le bel épisode de 1886, tel que me l'a raconté Swami Shivananda, qui en fut témoin.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de Ramakrishna — cet esprit désincarné, qui a pénétré dans la redoutable sphère de l'au-delà du bien et du mal :

— « *L'Absolu est sans attaches avec le bien comme avec le mal. Il est telle la lumière d'une lampe. Vous pouvez, grâce à elle, lire les Saintes Ecritures. Mais vous pouvez également faire de fausses signatures, à la même lumière... Quels que soient le péché, le mal, ou la misère que nous trouvions dans le monde, ils ne sont misère, mal ou péché que relativement à nous. L'Absolu n'en est pas affecté. Il est au-dessus et au delà. Son soleil luit également sur le Mal et sur le Bien...* [1] *Je crains que vous n'ayez à accepter les faits de l'univers comme ils sont. Il n'est pas donné à l'homme de pénétrer clairement les voies du Seigneur* [2]. *Je vois, je réalise que tous les trois sont la même Substance : la victime du sacrifice, le billot, et le sacrificateur... Ah ! quelle vision !...* [3] »

Oui, la vision est d'une grandeur tragique, et pareille à l'Océan. Il est bon que toute âme virile s'y plonge, de temps en temps. Il est bon qu'au fond de son cœur de tendresse, un Ramakrishna en garde le bruissement souverain et le souffle salin. Mais elle n'est point faite pour le commun des mortels. Elle risque de les affoler, ou de les glacer d'effroi. Leur faiblesse n'est point apte à opérer la synthèse de l'*Absolu* et de l'*ego*. Pour ne pas faucher en eux l'élan vital, il faut leur conserver « *la baguette de l'ego posée sur l'Océan de Satchitanânda* » (Être, Connaissance, Félicité). Ce n'est qu'« *une ligne tracée sur l'eau* ». Mais « *si vous l'enlevez il ne reste plus que l'Unique Océan indivis* » [4]. Conservez-la, pour vous défendre du vertige ! C'est Dieu lui-

1. *Evangile*, I, 61, 87.
2. *Ibid*, I, 101.
3. *Ibid*, I, 437.
4. *Ibid*, II.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

même qui a permis cette apparence, afin d'étayer les pas chancelants de ses enfants. Ils n'en seront pas moins avec lui. A ceux qui interrogent, anxieux, Ramakrishna :

— « *Seigneur, vous nous parlez de celui qui réalise l'Unité :* « *Je suis Lui* »... *Mais ceux qui ne le peuvent pas, ceux qui disent :* « *Tu n'es pas moi. Et je te cherche...* » *Qu'advient-il d'eux ?* »

Il répond, avec son sourire qui tranquillise :

— « *Il n'y a aucune différence, que vous l'appeliez :* « *Toi* », *ou que vous pensiez :* « *Je suis Lui* ». *Les hommes qui le réalisent par le :* « *Toi* », *entretiennent avec lui des relations exquises. Tels un vieux serviteur de confiance et son maître. A mesure qu'ils vieillissent tous deux, le Maître s'appuie sur lui. Il le consulte sur toutes ses affaires. Un jour, il le prend par la main et l'assied sur son trône. Le serviteur, confus, lui dit :* « *Seigneur, que faites-vous ?...* » *Mais le Maître le retient sur le trône, près de lui, il lui dit :* « *Vous êtes le même que Moi, mon Bien-Aimé !...* » [1]

Ramakrishna saura donc toujours adapter sa pensée au champ de vision de chacun de ses disciples ; et bien loin de détruire le fragile équilibre de tout esprit humain, il veille à l'établir, en graduant délicatement les proportions des éléments qui le constituent, chez chacun. On le verra varier sa manière selon chaque tempérament, au point qu'il paraîtra parfois soutenir des thèses contradictoires. Au séraphique Joganandа, qui pèche par trop de douceur, il conseille l'énergie :

— « *Un dévot ne doit pas être un sot* ».

Il le réprimande de ne pas savoir se défendre dans la vie. Au violent Vivekananda, qui serait toujours prêt à marcher contre l'ennemi et à assommer l'insulteur, Ramakrishna enjoint énergique-

1. Cf. Mukerji, *op. cit.*, p. 161.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ment l'oubli des injures et la douceur. Chez les disciples « *du type héroïque* », il tolère certaines faiblesses, qu'il ne permet point aux faibles, parce que les premiers n'en peuvent être touchés, de façon durable. Avec un tact très sûr, il sait toujours calculer les forces de réaction de chaque être.

On serait porté à croire que l'homme qui vit en contact permanent avec l'Absolu, avec l'au-delà des normes qui règlent le cours de la vie ordinaire, devrait être incapable de saisir les mille nuances de l'action journalière et de s'y diriger. Et c'est tout le contraire, chez un Ramakrishna. Sa libération des chaînes de l'Apparence a pour premier effet de lui enlever les œillères de tous les préjugés, de tous les fanatismes, de toutes les étroitesses du cœur et de l'esprit. Et rien ne gênant plus son regard libre et franc, il juge de tout et de tous, avec un riant bon sens. On serait bien surpris, en écoutant quelques-uns de ses Entretiens socratiques. Ils sont, par moments, plus près de Montaigne et d'Erasme que du Galiléen. Leur pondération ironique, leur gai humour, produisent un effet rafraîchissant. Le prix en devait être double, en ce Bengale ardent, sur ces jeunes cerveaux toujours prêts à délirer. J'en citerai deux exemples savoureux : les paraboles de l'*Eléphant* et du *Serpent*. Dans l'une, Ramakrishna, avec une ironie réjouissante, met ses disciples en garde contre les deux excès opposés de la violence et de la non-résistance absolue. Dans l'autre, c'est lui-même qu'il semble ironiser ; il a perçu les dangers de l'amoralisme et de l'indifférentisme d'action, que risque de produire sur ces jeunes têtes échauffées le coup de soleil de Dieu omniprésent ; il mesure railleusement les degrés de sa présence en nous et autour de nous, la hiérarchie de ses formes et de ses commandements.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

L'ÉLÉPHANT

« *Dans une certaine forêt demeurait un saint homme, qui avait un grand nombre de disciples. Un jour, il leur enseignait :* « *Dieu, disait-il, est en toutes choses. En conséquence, nous devons incliner la tête en adoration devant chaque objet du monde.* » *Il advint qu'un de ses disciples s'en alla ramasser du bois pour le feu du sacrifice. Soudain, il entendit une clameur :* « *Ecartez-vous ! Ecartez-vous ! Voici venir un éléphant en furie !* » *Aussitôt, tout le monde s'enfuit. Mais non pas lui. Il raisonna ainsi :* « *L'éléphant est Dieu sous une forme ; pourquoi donc me sauverais-je ?* » *Alors, il resta où il était, il salua l'éléphant comme étant le Seigneur, et commença à entonner ses louanges. Le cornac s'époumonait :* « *Sauve-toi donc ! Sauve-toi !...* » *Mais le disciple ne voulait bouger, d'un pas. L'éléphant le saisit avec sa trompe, et le projeta au loin. Le pauvre garçon, tout étourdi, meurtri, sanglant, demeurait sur place... Son maître l'apprit. Il accourut, avec les autres. Ils le portèrent à la maison, et lui donnèrent des soins. Quand il revint à lui, ils lui demandèrent :* « *Pourquoi donc ne t'es-tu pas écarté, quand tu as entendu le cornac qui criait ?* » *Le jeune homme répliqua :* « *Notre maître nous a enseigné que c'est Dieu qui se révèle en toute créature vivante. J'ai considéré le Dieu Eléphant, et je n'ai pas voulu quitter le lieu.* » *Alors, son* gourou *lui dit :* « *Mon fils, il est bien vrai que c'était le Dieu éléphant qui arrivait. Mais est-ce que le Dieu cornac ne vous avait pas averti de vous mettre à l'abri ? Il est bien vrai que Dieu se manifeste en toutes choses. Mais s'il se manifeste dans l'éléphant, ne se manifeste-t-il pas autant ou davantage dans le cornac ? Dites-moi donc pourquoi vous n'avez pas écouté sa voix qui vous avertissait ?...* » [1]

1. *Evangile*, I, 56.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Et voici un malicieux entretien du maître avec le jeune Vivekananda :

LE SERPENT

LE MAITRE *(souriant). — Qu'en penses-tu, Narendra ?*[1] *Les gens qui vivent dans le monde s'expriment souvent sans indulgence sur le compte de ceux qui vivent en Dieu. Quand l'éléphant va son chemin sur la grande route, il y a toujours un tas de roquets et d'autres animaux qui courent après lui, en jappant et criaillant. Mais il fait la sourde oreille et poursuit son chemin. Suppose, mon garçon, que les gens parlent mal de toi, derrière ton dos. Que feras-tu ?*

NARENDRA *(avec mépris). — Je les regarderai comme des roquets des rues, qui aboient après moi !*

LE MAITRE *(rit). — Non, mon enfant, il ne faut jamais aller aussi loin ! Sache que Dieu fait sa demeure en toutes choses animées et inanimées. Ainsi, tout doit être l'objet de nos égards... Dans nos rapports avec les hommes, tout ce que nous pouvons faire, c'est de faire attention à nous mêler avec les bons et à éviter la société des méchants. C'est vrai que Dieu est même dans le tigre. Mais il ne s'ensuit pas que nous devions lui sauter au cou et le serrer sur notre cœur !*

(Les disciples rient.)

NARENDRA. — *Faut-il donc rester coi, si des coquins viennent nous offenser ?*

LE MAITRE. — *...Il était une fois un champ, où les bestiaux étaient gardés par de petits vachers. Dans ce même champ, vivait un terrible et venimeux serpent. Un jour, un saint homme vint à passer. Les enfants coururent à lui et lui crièrent : « Saint homme, ne passe point par là ! Gare au serpent ! » — « Mes enfants,*

1. Je rappelle que *Narendra* ou *Naren* est le vrai nom de *Vivekananda*.

CC0: In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

dit le saint homme, je n'ai pas peur de votre serpent. Je sais des Mantras *qui me mettent à l'abri de tout mal. » Ce disant, il poursuit son chemin... Le serpent le voit, et vient, dressant son capuchon. Le saint homme murmure un charme, et voici le serpent qui tombe à ses pieds, impuissant comme un ver de terre. — « Eh bien, dit le saint homme, pourquoi donc t'en vas-tu ainsi, faisant le mal à autrui ? Je vais te donner un Nom Sacré (du Seigneur) à répéter, et tu apprendras à aimer Dieu ; à la fin, tu Le verras ; et le désir de faire le mal te quittera. » Il chuchote à l'oreille du serpent le Nom Sacré. Le serpent s'incline et dit : « O mon maître, que dois-je faire, afin d'avoir le salut ? » — « Répète le Nom Sacré, dit le saint homme, et ne fais le mal à créature vivante ! Je reviendrai voir comment tu te comportes. » Et ce disant, le saint homme s'éloigna. ... Les jours passent. Les petits vachers remarquèrent que le serpent ne mordait plus. Ils lui lancèrent des cailloux. Il resta doux et inoffensif comme un ver. Un des gamins le prit par la queue, le fit tourner autour de sa tête, et le projeta contre les pierres, à plusieurs reprises. Le serpent vomit le sang et fut laissé pour mort. Dans la nuit, il revint à lui ; lentement, lentement, il se traîna dans son trou ; il avait le corps brisé. Au bout de quelques jours, il n'était plus qu'un squelette ; il lui fallut beaucoup de temps, avant qu'il pût sortir et chercher sa nourriture. De peur des enfants, il ne sortait plus que la nuit. Depuis son initiation par le brahmine, il avait cessé de faire du mal à créature de Dieu. Tant bien que mal, il tâchait de vivre, en se nourrissant de feuilles et autres fétus... Le saint homme revint. Il regarda de tous côtés et chercha le serpent. Les enfants lui dirent qu'il n'existait plus. Le Brahmine s'étonna : il savait que le nom du Seigneur, que le serpent répétait, avait le pouvoir spirituel de rendre la mort impossible, avant que le problème de la vie fût résolu, c'est-à-dire avant qu'on*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

eût vu Dieu. Il se mit à la recherche, il appela par son nom plusieurs fois le serpent. Le serpent sortit de son trou et s'inclina devant son précepteur. Le dialogue s'engagea :

LE SAINT HOMME. — *Holà ! comment vas-tu ?*

LE SERPENT. — *O mon maître, je vous remercie. Par la grâce de Dieu, je vais très bien.*

LE SAINT HOMME. — *Comment se fait-il alors que tu n'aies plus que la peau et les os ? Qu'est-ce qui s'est passé ?*

LE SERPENT. — *O mon maître, par obéissance à votre commandement, je m'efforce de ne faire le mal à créature vivante. Je me nourris de feuilles et autres fétus. Ainsi, il est possible que je sois devenu plus maigre.*

LE SAINT HOMME. — *J'ai peur que ce ne soit pas seulement la nourriture qui t'ait mis en cet état. Il doit y avoir autre chose. Allons, raconte-moi !*

LE SERPENT. — *Ah !... peut-être, oui, je vois ce que c'est, sans doute... Un jour, les petits vachers m'ont traité assez durement. Ils m'ont pris par la queue, et m'ont frappé contre les pierres, avec grande force, plusieurs fois. Les pauvres petits ! Ils n'avaient pas idée du changement qui s'était produit en moi. Comment auraient-ils pu savoir que je n'allais mordre personne ?*

LE SAINT HOMME. — *Mais quelle sottise ! quelle sottise ! Il faut que tu sois un idiot, pour ne pas savoir comment empêcher tes ennemis de te malmener ainsi !... Ce que je t'ai défendu, c'était de* mordre *aucune des créatures de Dieu. Mais pourquoi n'as-tu pas* sifflé *contre ceux qui voulaient te tuer, afin de les effrayer ?...*

Et Ramakrishna, regardant ses disciples, de son œil rieur, conclut :

— « *Donc, dressez votre capuchon... Mais ne mordez pas !... Un homme vivant en société, et particulièrement un citoyen, chef de famille, doit* faire semblant *de*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

résister au mal pour se défendre. Mais il doit en même temps prendre bien garde de ne pas rendre le mal pour le mal... »[1]

Et je ne réponds pas de l'excellence, pratique et morale, de la recette, qui est bien proche du : « *Si vis pacem, para bellum !* » dont nous avons, hélas ! expérimenté le traquenard... Mais je n'en retiens que le sourire narquois du spirituel narrateur, qui me rappelle La Fontaine. Et quant au fond, il faut penser que la méthode de Ramakrishna est — dans la barque de l'action qui oscille périlleusement d'un bord à l'autre, sous la poussée des deux vents opposés — de rétablir l'équilibre, d'un vigoureux coup de bon sens, entre les deux extrêmes.

Il est bien clair qu'il pratique et professe l'*Ahimsâ* (le « *ne pas faire de mal* »), tout autant que Gandhi. Il le marque nettement, bien des fois, et non seulement à l'égard de l'homme, mais de toute créature vivante [2].

---

1. *Evangile*, I, 58.

2. Voici encore une gerbe de beaux récits :

Et d'abord, cette admirable parabole : « *Dieu en tout* » (Evangile, II, 129) :

« *...Il était une fois un monastère, dont les habitants allaient chaque jour mendier. Un jour, un moine, étant sorti pour aller quêter sa nourriture, trouva* un zemindar *(propriétaire rural) en train de battre très rudement un pauvre homme... Il s'entremit... Le* zemindar, *furieux, retourna contre lui sa colère, et le battit jusqu'à ce qu'il en perdit connaissance... Les moines, avertis, accoururent ; ils le trouvèrent gisant, le portèrent au* Math *(monastère) et l'étendirent sur un lit. Assis autour, le cœur attristé, ils l'éventaient. L'un d'eux lui versa lentement dans la bouche un peu de lait... Après quelque temps, il revint à lui, rouvrit les yeux, et regarda autour de lui. Alors, quelqu'un, désireux de s'assurer qu'il avait bien reconnu ses frères, lui cria à l'oreille : « Frère, qui est celui qui vous verse le lait dans la bouche ? » ... Le moine répondit, d'une voix mourante : « Frère, Celui qui m'a battu, c'est Celui-là même qui verse du lait dans ma bouche... »*

Puis, cette anecdote *(Vie de Ramakrishna*, p. 620) :

« *Le jeune Kali pêchait des poissons. Le maître lui dit : « Pourquoi cette cruauté ? » Kali répond : « Mais je ne fais rien de mal. Nous sommes tous* Atman, *et l'*Atman *est immortel. Donc, je n'ai vraiment pas tué de poissons. »... Le maître lui dit : « Mon cher enfant, tu te trompes. Un homme de Réalisation* (c'est-à-dire qui réalise en lui la Divinité)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais plus humoriste et plus nuancé que Gandhi, nullement soucieux d'édicter une règle unique, et saisissant du même regard le pour et le contre, il a, ce passionné de l'Absolu, il a, dans le monde de *Mâyâ*, le sens très fin du juste milieu. Et tout en lançant, comme *la Mère*, les âmes cerfs-volants vers le gouffre du ciel, il les ramène à terre par la corde du sens commun. L'heure n'est pas venue encore pour eux de s'envoler...

Il leur faut rester dans le monde, pour l'enseigner. Et d'abord, il faut qu'ils s'enseignent eux-mêmes. Qu'ils prennent conscience exactement de leur nature, de celle des êtres qui les entourent, et de la divine Essence qui les pénètre tous ! La plupart n'y parviendront que par un lent travail, graduel et continu. Ce travail doit venir d'eux-mêmes, par leurs moyens propres, sans doute avec l'aide paternelle du *gourou* ; mais en aucun cas, la volonté du *gourou* ne peut se substituer à la leur ; il n'est là que pour les orienter. Sauf exceptions, il se refuse à intervenir [1], pour

---

ne peut jamais être cruel envers autrui. C'est une impossibilité de nature. Son esprit n'y pense même pas... »

(Cf. *Vie de Ramakrishna* p. 417 ; *Evangile*, II, 204. — Ramakrishna en arriva à ne plus vouloir cueillir de fleurs, pour les offrandes du culte.)

Enfin, cette émouvante scène vécue, qu'a notée Swami Saradananda :

— « Un jour (c'était en 1884), Ramakrishna causait avec les disciples. Il leur expliquait les principes essentiels de la religion Vaishnavite, dont l'un est « *la bonté envers toutes les créatures* » :

— « *Cet univers appartient à Krishna. Sachez ceci, au fond de votre cœur, et montrez de la bonté envers toutes les créatures... De la bonté envers toutes les créatures...* » *répéta-t-il, et il passa en* Samâdhi *(extase)... Revenant à lui, il murmurait :* « *De la bonté envers toutes les créatures... De la bonté ?... N'as-tu pas honte ! Insecte insignifiant, comment peux-tu montrer de la miséricorde envers les créatures de Dieu ? Qu'es-tu, pour montrer de la miséricorde ?... Non ! Non ! ce ne peut être de la miséricorde... Sers-les, comme si elles étaient* Çiva !... »

« La-dessus, Naren (Vivekanauda), sortant avec les autres, leur expliqua le sens profond de ces paroles, qu'ils ne comprenaient qu'à demi. Il les interpréta par la doctrine de *Service*, qui réconcilie le haut amour de Dieu et l'activité bienfaisante. »

1. Il s'y refuse en général ; non pas toujours (on lira plus loin sa onquête de Vivekananda : ici, il lui faut cette royale proie ; au

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

modifier leur volonté, pendant la première période où ils doivent être les artisans de leur propre développement. Il les nourrit seulement de son soleil intérieur, il décuple leur énergie. En général, c'est au dernier stade de leur montée, quand ils ont loya-

reste, Vivekananda est de taille à se défendre !). — Mais même quand Ramakrishna veut laisser libres ses disciples, sans agir sur eux, le peut-il toujours ? Il jouit de curieux et redoutables pouvoirs *yogins !* Il en use le moins qu'il peut, car il déteste les moyens occultes ; il est absolument opposé aux « miracles » ; il ne les juge pas impossibles, mait inutiles et même nuisibles ; il manifeste à leur égard la même répugnance que le Christ ; les pouvoirs dits surnaturels lui semblent des obstacles sur la voie du perfectionnement spirituel, qui doit être le fruit naturel du cœur. Mais ces pouvoirs, est-il toujours maître de ne pas les exercer ? — Tulasi *(Nirmalananda)* ne le connaît pas encore ; il attend dans une véranda ; il voit un homme passer, absorbé, la démarche mal assurée ; cet homme (c'est Ramakrishna) lui jette un regard, sans s'arrêter : Tulasi ressent un coup dans la poitrine et reste, un moment, paralysé. — Tarak *(Shivananda)* est en face de Ramakrishna, immobile, silencieux ; le regard du maître se pose sur lui : Tarak éclate en sanglots et tremble de tous ses membres. — A sa première visite, Kaliprasad *(Abhedananda)* touche Ramakrishna : il est aussitôt inondé d'une vague d'énergie.

D'autres fois, le maître semble provoquer, de lui-même, l'éveil des forces intérieures. Il les aide, quand il voit les efforts de la bonne volonté. Ainsi, remarquant Latu *(Adbhutananda)*, qui s'épuise en grande dévotion, il prie la Mère de lui accorder le fruit de son pieux désir ; et quelques jours après, Latu obtient l'extase, durant sa méditation. — A la seconde visite de Subodh *(Subodhananda)*, il lui touche la poitrine, en disant : « *Eveille-toi, Mère, éveille-toi !* » et lui écrit avec le doigt sur la langue : Subodh sent un torrent de lumière, qui lui monte de la moelle au cerveau ; les formes des dieux et des déesses passent comme des éclairs et se fondent dans l'infini ; il perd le sens de son identité personnelle, que lui rend presque aussitôt Ramakrishna, surpris lui-même de la violence de ces réactions. — Le petit Gangadhar *(Akhandananda)* est mené dans le temple de Kâli par le maître, qui lui dit : « Vois Çiva vivant ! » Et Gangadhar le voit.

Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Le maître ne cherche jamais à imposer à un disciple des formes de visions ou de pensées qui ne soient pas déjà en lui : il est un éveilleur. Aux natures intellectuelles il serait le premier à déconseiller la recherche de réalisations visuelles. Quand Baburam *(Premananda)*, qu'il chérit, le supplie de lui procurer l'extase, *la Mère Divine* avertit Ramakrishna que Baburam est destiné au *Jñâna* (la connaissance par l'intellect), et non au *Bhava* (absorption physique en Dieu). — A celui qui sera son grand disciple intellectualiste, Saratchandra *(Saradananda)*, il demandera : « Comment aimez-vous réaliser Dieu ? Quelles visions avez-vous, en méditant ? » Saratchandra répond : « Je n'aime pas les visions. Je ne tiens pas à voir aucune forme particulière de Dieu, en méditant. Je tiens à Le voir manifesté dans toutes les créatures du monde. » Ramakrishna sourit, et dit : « *Mais*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

lement gagné par leurs efforts indépendants le bonheur de l'étape qui les attend, au haut de la pente, que le maître consent à leur donner le dernier choc de l'illumination. Peu de chose suffit alors : un mot, un regard, un contact. C'est comme l'éclair de la Grâce. Il ne tombe jamais que sur les âmes préparées — sur les sommets déjà atteints. Ce n'est pas un savoir nouveau révélé [1]. Mais tout ce qu'on savait

---

cela est le dernier mot de la spiritualité. Vous ne pouvez l'atteindre, du premier coup. » Saratchandra réplique : « *Je ne me contente pas à moins.* »

Même pour les plus sensitifs, la réalisation visuelle n'est qu'un stade qu'il faut dépasser. Abhedananda, après avoir vu défiler en Ramakrishna les diverses Incarnations, voit, un jour, toutes ces formes se fondre en une seule image lumineuse. Ramakrishna lui annonce qu'il n'aura plus de visions, désormais ; il a passé l'étape. Et en effet, à partir de ce jour, Abhedananda n'aura plus que des idées d'infini, d'immensité, qui se rapportent au *Brahman* impersonnel. — Quand Baburam insiste pour obtenir du maître des pouvoirs spéciaux, Ramakrishna lui fait des reproches et dit : « Que peux-tu me demander ? Tout ce que j'ai n'est-il pas à vous ? Tout ce que j'ai conquis sous forme de réalisations est pour vous tous. Voici la clef, ouvrez, et prenez tout ! »

Mais il ajoute, au védantiste Harinath *(Turiyananda)* : « *Si vous croyez trouver Dieu autre part qu'auprès de moi, allez ! Ce que je désire, c'est que vous vous éleviez au-dessus de la misère de ce monde, et que vous jouissiez de la divine béatitude.* »

Ainsi, par mille façons, il s'attache uniquement à diriger ces jeunes âmes, dans leur propre sens religieux, de façon qu'elles développent leur véritable et plus haute individualité. A aucun moment, il ne songe à les annexer. Il se donne à eux. Il ne leur dit point, il ne pense point : « Vous devez vous donner à moi. » Et c'est une des grandes différences qui distinguent son enseignement de celui du Christ.

(Pour tout ceci, cf. *Vie de Ramakrishna*, p. 475, 488, 600, 604, 606, 615, etc.)

On a cru devoir signaler au lecteur d'Occident ce curieux aspect de l'action personnelle exercée par Ramakrishna sur ceux qui l'entouraient; mais nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous n'y attachons pas l'importance qu'y donnent les esprits d'Orient. Nous sommes en ceci de l'avis de Saratchandra *(Saradananda)* : « Il nous faut *le plus*. Nous ne nous contentons pas à moins. » Ce que les yeux voient, compte peu, auprès de l'évidence qui se manifeste à l'esprit.

1. Les disciples qui ont passé par ces expériences — (et plusieurs, intellectuels de marque, vivent encore) — attestent qu'il n'y avait là aucun effet de pouvoir hypnotique, qui violentât la volonté, en leur imposant des états de conscience étrangers. C'était plutôt un tonifiant, un exaltant. Ils acquéraient, sous l'impulsion, une vision plus claire de leurs propres idéaux. L'abbé actuel de l'ordre, Swami Shivananda, m'écrit :

— « *Ramakrishna avait le pouvoir d'élever les autres à de plus hauts*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

déjà, tout ce qu'on avait de science lentement amassé, se fait vie tangible et vivante réalité.

— « *Alors, vous êtes conscient que toutes choses vivent, comme vous, en Dieu. Vous devenez* will power *(volonté de puissance) et la conscience de tout ce qui est. Votre volonté devient celle de l'univers entier...* [1] »

Ce n'est pas encore le dernier stade, puisqu'au delà de cette révélation temporaire, il y a la suprême réalisation, l'Identité absolue, qui s'obtient dans le *Nirvikalpasamâdhi* (la plus grande Extase). Mais celle-ci est réservée aux hommes qui ont achevé leur mission dans la vie : c'est l'ultime jouissance, défendue ; car on n'en revient plus — à moins de pouvoirs exceptionnels, comme ceux échus à Ramakrishna. Malgré les supplications de ses disciples, il se refuse à la leur faire goûter ; ils n'y ont pas droit encore. Il sait trop bien que ces « *poupées de sel* » [2] n'auraient pas plus tôt touché les premières vagues de cet Océan, qu'elles seraient fondues. Qui veut atteindre l'*Identité* avec l'*Unique Réalité*, il lui faudrait un miracle, pour obtenir un billet d'aller et retour.

états de conscience, en leur transmettant l'énergie de sa spiritualité. Il le faisait soit par le pouvoir de sa pensée, soit par son toucher. Beaucoup d'entre nous eûmes ce privilège d'être portés à des plans supérieurs de la conscience spirituelle, selon nos capacités. Ce n'était ni de l'hypnotisme ni un état de sommeil profond... Moi-même, j'ai eu le privilège d'atteindre trois fois à cette haute conscience spirituelle, par son toucher et son désir. Je suis encore en vie pour rendre témoignage direct de ses grands pouvoirs spirituels. »

C'est aux savants d'Europe, qu'occupent ces problèmes de psychophysiologie mystique, de se mettre en rapports avec ces témoins vivants. Pour ma part, je le répète, je suis peu curieux de ces phénomènes, dont la réalité *subjective* n'est point douteuse : car ils sont entourés de toutes les garanties de bonne foi et d'intelligence analytique. Mais je ne m'attache, dans le fait d'expérience religieuse, qu'à ce qui *continue d'être*, et non à ce qui *a été* ; à ce *qui est*, ou *peut se répéter dans tout être*, et non à *ce qui fut le privilège de quelques-uns*.

1. Bien entendu, ceci veut dire, non pas que votre volonté s'impose à l'univers, mais que vous épousez la volonté de l'univers.

2. Cf. la parabole déjà citée, note 1 à la page 78.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Les disciples doivent se tenir, ici-bas, à la station avant-dernière, qui est l'état où l'on s'unifie avec toutes les choses vivantes, avec toutes les réalités [1] ; et c'est proprement *l'Illumination.* Nous y pouvons tous aspirer et y guider les autres. Nous le devons...

Et que faisons-nous d'autre, nous-mêmes, libres esprits de l'Occident, qui avons perçu, par la raison ou par l'amour, l'unité des êtres vivants ? N'est-ce point là l'objet constant de nos efforts, la passion qui nous réchauffe, notre foi profonde qui nous fait vivre et qui nous porte sur les eaux ensanglantées de la haine entre les hommes, sans y tremper même la plante de nos pieds ? N'est-ce point là notre volonté, qui tôt ou tard s'accomplira, d'unir les nations, les races et les religions ? Et ne sommes-nous point, en ceci, les disciples, qui s'ignorent, de Ramakrishna ?

---

1. « *Le monde est un lieu d'action, où on vous a mis pour travailler, de même qu'on vient pour affaires, de sa maison de campagne à Calcutta.* » (Evangile, II, 147.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

X

LE DISCIPLE AIMÉ : NAREN

Mais dans le Cénacle de ces disciples Indiens, qui tous se distinguèrent plus tard et par la foi et par les œuvres, il en fut un, exceptionnel, envers qui l'attitude de Ramakrishna fut, aussi, d'exception : car, du premier regard, il l'élut, alors que le jeune homme s'ignorait encore pour ce qu'il fut : un chef spirituel de l'humanité : — Narendranath Dutt — *Vivekananda.*

Le *Paramahamsa,* avec son génie d'intuition des âmes, qui voyait dans un seul battement de leur cœur se dérouler toute la marée de leur avenir, pensait qu'avant même de rencontrer le grand disciple dans la vie, il s'était croisé avec lui, dans la matrice des Destinées.

J'inscris ici sa belle vision. Je pourrais, aussi bien que nos psychologues, en tenter l'explication par les moyens ordinaires. Mais que nous importe ? Oui, nous savons qu'une vigoureuse vision qui s'impose, crée et fait naître ce qu'elle a vu. En un sens plus profond, les prophètes de ce qui sera ont été les vrais créateurs de ce qui n'était point, mais hésitait à être. Le torrent que fut le destin génial de Vivekananda se fût perdu dans les entrailles de la terre,

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

si le regard de Ramakrishna n'eût, d'un coup de hache, fendu la roche qui le bloquait, et, par la brèche, fait jaillir le fleuve de l'âme.

« *Un jour, je sentis que mon esprit s'envolait dans les hauteurs du* Samâdhi, *le long d'une voie de lumière. Il dépassa bientôt l'univers stellaire et entra dans la région subtile des idées. Montant toujours plus haut, je trouvai, des deux côtés du chemin, les formes des dieux et des déesses. L'esprit atteignit aux limites extérieures de cette région, à la barrière lumineuse qui séparait la sphère de l'existence relative de la sphère de l'Absolu. Il traversa cette barrière. Il entra dans le royaume transcendantal, où nul être corporel n'était visible. Même les dieux n'osaient y jeter un regard ; ils se contentaient de siéger bien loin au-dessous. Mais un moment après, je trouvai là sept sages vénérables assis en* Samâdhi. *Je pensai que ces sages devaient avoir surpassé, en savoir et en sainteté, en renonciation et en amour, non seulement les hommes, mais les dieux. Ravi d'admiration, je m'absorbais en leur grandeur, quand je vis une parcelle de cette région lumineuse indifférenciée* (undifferentiated), *se condenser en la forme d'un enfant. L'enfant s'approcha d'un des sages, lui enlaça tendrement le cou de ses petits bras, et, s'adressant à lui d'une voix séraphique, il essaya de faire descendre son esprit des hauteurs du* Samâdhi. *Ce toucher magique éveilla le sage de son état supraconscient, et il fixa ses yeux mi-ouverts sur l'enfant merveilleux. L'expression radieuse de son visage montrait que cet enfant avait dû être le trésor de son cœur. Joyeusement, l'étrange enfant lui parla : —* « *Je descends. Toi aussi, tu dois descendre avec moi.* » *Le sage demeura muet, mais son regard tendre disait son assentiment. Tandis qu'il contemplait l'enfant, de nouveau il fut replongé dans le* Samâdhi. *Et je vis avec étonnement qu'un fragment de son corps et de son*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

esprit descendait sur la terre, sous la forme d'une lumière éclatante... Je n'ai pas plus tôt vu Narendra que je l'ai reconnu pour ce sage... [1] »

Le visionnaire ne dit pas qui était l'enfant. Mais nous devinons — (et les disciples [2] ont obtenu de lui l'aveu) — que l'enfant, c'est lui. Il est bien resté, en effet, toute sa vie, le *Bambino* dont les lèvres boivent les seins de *la Mère*, et qui ne se détache des bras de « Notre Dame » que pour un instant, afin de remplir son destin propre : et ce destin est, selon lui, d'envoyer aux hommes un homme mieux fait que lui pour les guider et prendre le commandement de l'armée.

Il jugeait bien. A son grand cœur, chargé d'amour à distribuer au monde entier, il fallait un corps vigoureux, des bras pour retourner la terre, et des jambes pour la parcourir, une équipe de travailleurs et la tête qui leur commande. Que l'ardeur de son vœu ait fait sortir du sol la réalisation, n'atteste pas seulement sa clairvoyance et la puissance de son désir, mais que la terre du Bengale était mûre et attendait fiévreusement son appel. Vivekananda fut projeté dans le « siècle » par l'enfantement même de la Nature : c'était, pour cette forme de l'esprit, l'heure de la parturition.

Il n'en est pas moins admirable que Ramakrishna ait su voir immédiatement en l'adolescent incertain, tourmenté, orageux, qu'était alors Narendra, précisément le futur chef, l'Évangéliste, qu'il attendait.

Tout le récit de leurs premières rencontres mérite d'être rapporté. Il exerce sur le lecteur un attrait apparenté à celui que Naren ressentit malgré lui et qui malgré lui le lia au maître qui l'avait élu.

Mais il nous faut d'abord esquisser le portrait de

1. *Vie de Ramakrishna*, p. 438.
2. Saradananda.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ce jeune génie, à l'heure où son météore entra et fut pris pour jamais dans l'orbite de Ramakrishna [1].

Il était de grande famille aristocratique *Kshatriya*. Et de sa caste guerrière il avait et garda toujours la marque. Il était né, le 12 janvier 1863, à Calcutta. Une mère très cultivée, d'une royale majesté, dont l'esprit héroïque était nourri des grandes épopées hindoues [2]. Un père, qui menait une vie fastueuse et agitée, et comme un grand seigneur du XVIIIe siècle français, affichait une indépendance d'esprit presque voltairienne, une indifférence aux castes, qui reposait à la fois sur son large

---

1. Je suis ici la grande biographie : *The Life of the Swami Vivekananda by his Eastern and Western Disciples*, édition de l'*Advaita Ashram*, Himalayas, 4 vol., 1914.

J'y ajoute les précieux renseignements fournis par Saradananda, dans sa biographie de Ramakrishna, — et par la noble disciple américaine de Vivekananda, Sister Christine, dont les *Mémoires inédits* m'ont été obligeamment communiqués.

2. On ne doit jamais oublier l'influence de cette femme sur son fils. Vivekananda, qu'elle eut beaucoup de mal à élever — (car il fut un enfant très difficile) — lui garda, jusqu'à sa mort, un tendre culte. En Amérique (fin 1894), il lui rendait publiquement hommage ; il parlait souvent d'elle dans ses conférences, pour exalter la femme de l'Inde ; il célébrait son empire sur elle-même, sa piété, son haut caractère. « *C'est ma mère*, disait-il, *qui a été mon inspiration constante, dans ma vie et dans mon œuvre.* »

Sister Christine, dans ses Mémoires inédits, nous donne, d'après les entretiens intimes de Vivekananda en Amérique, quelques détails caractéristiques sur les deux parents :

De sa mère, la fière petite femme, il avait hérité son port royal et beaucoup de ses facultés intellectuelles, sa mémoire extraordinaire, sa pureté morale.

A son père, il dut son intelligence, son sens artistique, sa compassion. Ce noble Indien, qui appartenait à la génération submergée par le flot de positivisme d'Occident, avait perdu la foi. Il la traitait de superstition. Il admirait les poésies de Hafiz et la Bible en tant que poème. Il disait ce mot curieux à son fils, en lui montrant les deux *Testaments* chrétiens : « S'il y avait une religion, ce serait dans ce livre. » Mais il ne croyait guère à l'âme et à la vie future. Cet homme généreux jusqu'à la prodigalité, qui semblait s'abandonner à un scepticisme souriant et mondain, souffrait de la vie ; et quand il apprenait les jeunes folies de son fils, il disait : « *Ce monde est terrible ! Qu'il l'oublie, s'il peut* '... »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

sentiment d'humanité et sur la souriante conscience de sa supériorité. Mais le grand-père, homme de loi, riche et instruit, à vingt-cinq ans avait abandonné femme et enfants, hauts emplois, fortune et société, pour se retirer dans « la forêt » et devenir un *Sannyâsin* ; et jamais, depuis, on ne l'avait revu...

Son enfance et son adolescence sont celles d'un jeune prince artiste de la Renaissance. Tous les dons, il les a, — du corps et de l'esprit ; — et il les cultive tous. Il est d'une beauté léonine, avec les nonchalances et les élans du fauve. Il a le courage physique. Il est bâti en athlète et il est maître accompli dans tous les exercices. Il sait boxer, nager, ramer, il est passionné pour les chevaux. Il est le favori de la jeunesse et l'arbitre des élégances. Il danse avec un art consommé les grandes danses religieuses. Il a une voix admirable, dont les chants raviront plus tard Ramakrishna. Il a étudié pendant quatre ou cinq ans la musique vocale et instrumentale, avec de célèbres professeurs hindous et musulmans. Il écrira des mélodies, un Essai documenté sur la science et la philosophie de la musique indienne. Partout, on le reconnaît comme une autorité musicale. La musique restera pour lui la porte du temple [1], le vestibule du palais du Très-Haut. Il se distingue, à l'Université, par son éclatante intelligence, qui embrasse avec la même ardeur les mathématiques, l'astronomie, la philosophie, les langues de l'Inde et de l'Occident. Il lit les poètes anglais et sanscrits. Il dévore les ouvrages d'histoire de Green et de Gibbon. On le verra s'enflammer pour la Révolution française et pour Napoléon. Depuis l'enfance, il pratiquait (comme beaucoup d'enfants indiens) l'exercice quotidien de la méditation. Maintenant, il médite, la nuit, sur l'*Imitation*

1. Le temple de la déesse *Sarasvati*, patronne des Arts.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de Jésus-Christ et sur le *Védanta*. Il aime à discuter sur la philosophie. Ce démon d'argumenter, critiquer, « discriminer », lui vaudra plus tard son nom de *Vivekananda*. Il cherche l'harmonie de la beauté hellénique et de la pensée indo germanique. Mais cet homme universel, selon les canons de Léonard et d'Alberti, ajoute à leur empire spirituel sur la vie la couronne de l'âme religieuse. Une absolue pureté. Ce bel éphèbe, libre et passionné, à qui s'offrent tous les biens de la vie et de la volupté, s'impose une rigoureuse chasteté. Sans être lié à une secte, avant d'avoir épousé aucun *Credo*, il a déjà ce sentiment — (j'en exposais plus haut la raison profonde) — que la pureté de l'âme et du corps est une force spirituelle, dont le feu pénètre toute la vie, et que, si elle est atteinte, le feu s'éteint. Or, il a conscience déjà de ses grandes destinées, et sans savoir encore dans quelle direction elles l'entraîneront, il veut en être digne et les réaliser.

Cette multiplicité de dons et de passions l'expose à vivre, pendant bien des années, dans un tourbillon d'âme, avant que soit fixée sa personnalité. Entre dix-sept et vingt et un ans (1880-fin 1884), il traverse une série de crises intellectuelles, qui vont s'exaspérant, jusqu'à la brusque détente religieuse qui y met fin.

Il venait d'être bouleversé par la lecture des *Essais sur la religion* de Stuart Mill ; son premier théisme optimiste de surface, ramassé dans les cercles *brahmosamajistes* à la mode, s'était écroulé. Et le visage du Mal dans la Nature lui apparut. Il se cabra. Mais il ne put empêcher d'entrer l'antique Mélancolie (au sens de Dürer) et l'Ennui désenchanté. En vain, essaya-t-il de se reprendre aux théories de Herbert Spencer, à qui il écrivit [1]. Il alla demander

1. Spencer fut étonné, dit-on, de ses audacieuses critiques, et admira la précocité de son intelligence philosophique. D'après Saradananda,

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

conseil à son aîné de classe, à l'Université, Brajendra Nath Seal [1]. Il lui confia son scepticisme, il le pria d'être son guide dans sa recherche de la vérité. Ce fut à Seal qu'il dut de lire Shelley et de baigner son esprit en feu dans les ondes aériennes de ce panthéisme poétique [2]. Puis, son jeune mentor voulut l'enrôler au service du Dieu Raison — du *Parabrahman* — qu'il s'était à lui-même érigé. Le rationalisme de Brajendra était d'une espèce particulière ; il prétendait fondre ensemble le pur monisme du *Védanta*, la dialectique de l'Idée absolue de Hegel, et l'Évangile de la Révolution française : Liberté, Égalité, Fraternité. Pour lui, le principe d'individuation était le mal. La Raison universelle était le bien. Il s'agissait donc de manifester la pure raison : p'était le grand problème moderne, et Brajendra censait le résoudre par la Révolution. Ce rationalisme révolutionnaire et impérial pouvait satisfaire certains côtés de la nature dominatrice de Narendra. Mais sa torrentueuse personnalité ne pouvait s'y enfermer. Son intelligence voulait bien accepter — ou imposer — la souveraineté de la raison universelle

---

Naren poursuivit ses études des philosophies d'Occident, entre son premier examen de 1881 et celui de 1884, correspondant à notre licence. Il aurait lu alors Descartes, Spinoza, Hume, Kant, Fichte, Hegel, Schopenhauer, Auguste Comte et Darwin. Mais il ne me semble pas douteux qu'il le fit superficiellement et beaucoup plus d'après des traités généraux que d'après les œuvres directes. Il suivit aussi des cours de médecine, de physiologie du cerveau et du système nerveux. « La méthode analytique et scientifique d'Occident l'avait conquis, et il voulait l'appliquer à l'étude des idées religieuses hindoues. » (Saradananda.)

1. Ce grand intellectuel, actuellement vice-chancelier de l'Université de Mysore et un des esprits philosophiques les plus solides et les plus érudits de l'Inde, a raconté ses Souvenirs du jeune Vivekananda, dans un article écrit pour la *Prabuddha Bharata* de 1907 et reproduit dans la *Vie de Vivekananda*, t. I., p. 172-177. S'il était, au collège, dans la classe supérieure à celle de Vivekananda, celui-ci était, de peu, son aîné par l'âge.

2. Il goûtait aussi Wordsworth, de tous les poètes anglais celui dont se sentent le plus proches les poètes d'Extrême-Orient.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

et fonder la morale sur une impérieuse négation de l'individualisme. Mais sa vie n'y consentait point. Elle était affamée de la beauté du monde et de ses passions. Prétendre l'en sevrer était condamner un jeune fauve au végétarianisme. Son malaise, ses tourments redoublèrent. C'était une dérision, de lui offrir pour seul aliment cette raison immanente, ce Dieu exsangue ! Il lui fallait, en vrai Hindou, pour qui la vie est le premier attribut, sinon l'essence même de la Vérité, il lui fallait la révélation vivante, l'Absolu réalisé, le Dieu fait homme, un saint *gourou*, qui pût lui dire : « Je L'ai vu, je L'ai touché, je L'ai été... » Et cependant son intelligence, nourrie d'Europe, son esprit critique hérité de son père, répugnait à cette aspiration du cœur et des sens (on le verra, à la violence de ses premières réactions contre Ramakrishna).

Il fut, comme tous les jeunes intellectuels de son temps, au Bengale, attiré par la pure lumière de Keshab Chunder Sen. Elle était encore dans tout son éclat, et Naren l'envia : il eût voulu être Keshab. Il était naturel qu'il sympathisât avec son nouvel ordre. Et il y entra. Son nom fut enregistré sur la liste des membres du nouveau *Brahmosamaj* [1]. La *Ramakrishna Mission* a, depuis, prétendu qu'il ne pouvait être entièrement d'accord avec l'esprit de réformes catégoriques de ce *Samaj*, qui heurtait de front tous les préjugés, même les plus respectables, de l'hindouisme orthodoxe. Je pense le contraire. Le caractère entier, sans ménagements, du jeune Naren, avait plaisir à tout briser ; il n'était pas homme à reprocher alors à ses nouveaux compa-

1. Son nom resta sur les listes, longtemps encore après qu'il était devenu le Swami Vivekananda. Et il dit à ses disciples qu'il ne l'avait jamais retiré. Quand on lui demandait plus tard : « Attaquez-vous le *Brahmosamaj* ? » il répondait : « Nullement. » Il considérait cette association comme une haute caste de l'hindouisme. (Cf. *Vie de Vivekananda*, t. I : le chap. 38 est consacré au *Brahmosamaj.)*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

gnons leur iconoclastie. Plus tard seulement — et en grande partie, sous l'influence de Ramakrishna — il devait concevoir et professer le respect, même des croyances et des habitudes surannées, quand elles tenaient à un long ensemble de traditions profondément assimilées à la substance de la nation [1]. Mais je suis convaincu qu'il n'y arriva point sans effort ; et c'est ce que décèle son premier mouvement de méfiance intellectuelle, à l'égard de Ramakrishna. Pour le moment, il s'était joint à un mouvement de jeunes *Brahmos* du Bengale qui voulaient l'unité des grandes masses de l'Inde, sans distinction de castes, de races et de croyances. Certains d'entre eux étaient plus âpres dans leurs attaques contre l'hindouisme orthodoxe que les missionnaires chrétiens. Mais il était fatal que l'intelligence libre et vivante de Naren saisît très vite l'étroitesse incompréhensive de ces critiques non dénuées de fanatisme à rebours, et qu'il en fût blessé dans son esprit, non moins que dans son orgueil national. Il ne pouvait souscrire à l'abdication de la sagesse de l'Inde devant le savoir, mal digéré, de l'Occident. Il continuait cependant d'assister aux réunions du *Brahmosamaj ;* mais son cœur n'était point contenté.

Il s'imposait alors une vie de travail ascétique, dans une chambre obscure et humide, couché sur le plancher dans une couverture, des livres partout, le thé bouillant par terre, lisant et méditant jour et nuit ; il avait la tête transpercée de douleurs aiguës. Il n'arrivait pas à faire la paix dans les passions contradictoires de sa nature. Leurs combats

1. Dans la maturité de sa pensée, il insistait souvent sur ce point que son Message propre n'était pas une négation, mais un accomplissement de la vraie pensée hindoue. Il était partisan de réformes radicales ; mais il estimait qu'elles devaient être effectuées par des méthodes conservatrices. (Cf. *Vie de Vivekananda.)*

Ce sont presque les expressions textuelles de Keshab : « Prêcher le conservatisme hindou, dans un esprit libéral. » *(Indian Empire,* 1884.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

se prolongeaient dans les agitations du sommeil...

— « *Depuis ma jeunesse,* raconte-t-il, *chaque nuit, au moment de m'endormir, deux rêves prenaient forme. Dans l'un, je me voyais parmi les grands du monde, possesseur de richesses, d'honneurs, de puissance et de gloire; et je sentais que le pouvoir d'y atteindre était en moi. Mais l'instant d'après, je me voyais renonçant toutes les choses de la terre, vêtu du simple pagne, vivant d'aumônes, dormant au pied d'un arbre; et je pensais que j'étais capable de vivre ainsi, pareil aux anciens* rishis. *De ces deux tableaux, le second prenait le dessus, je songeais que, seulement par cette voie, je pouvais atteindre à la suprême félicité... Et je m'endormais dans l'avant-goût de cette félicité... Mais toutes les nuits, cela se renouvelait...* [1] »

Tel il était, à l'heure où il allait rencontrer le maître qui devait fixer sa vie. Dans la grande ville, où l'Inde et l'Europe se mêlaient, il avait fait le tour des hautes individualités religieuses [2]; et il était revenu, déçu. Il cherchait vainement, essayait, rejetait. Il errait...

*

Il avait dix-sept ans, et préparait son premier examen d'Université. En novembre 1880, dans une maison amie, chez Surendranath Mitra, le riche publicain converti au Christ indien, pendant une petite fête où Naren chanta un bel hymne religieux, pour la première fois, « les yeux de faucon » de Ramakrishna aperçurent l'âme insatisfaite. Et il

1. Extraits du dernier volume de la biographie de Ramakrishna *(Divya Bhava)* par Saradananda, chapitre III, publiés par la revue *Prabuddha Bharata.*

2. Son dernier essai venait d'être, dit-on, auprès de Devendranath Tagore, qui avait reconnu ses dons.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

posa sur elle son choix [1]. Il pria Surendranath de lui amener Naren, à Dakshineswar.

Le jeune homme vint, avec une troupe d'amis étourdis. Il entra et s'assit, insoucieux de tout ce qui l'entourait, ne semblant ni voir ni entendre, enfermé dans sa pensée. Ramakrishna, qui l'observait, le pria de chanter. Naren obéit, et son chant avait un accent pathétique : le maître, comme lui passionné de musique, entra en extase. Ici, je laisse la parole à Naren :

— « *Après que j'eus chanté, il se leva brusquement et, me prenant par la main, me conduisit dans la véranda au nord, et il referma la porte derrière nous. Nous étions seuls, personne ne nous voyait... A mon extrême surprise, il fondit en larmes de joie. Il me tenait par la main, et s'adressant à moi très tendrement comme à quelqu'un qu'on connaît familièrement depuis longtemps, il me dit :* — « *Ah ! vous venez si tard ! Comment avez-vous pu avoir assez peu de bonté pour me faire attendre si longtemps ! Mes oreilles sont usées, à entendre les paroles inutiles de ces hommes. Oh ! que je languissais de verser mon esprit dans le sein de quelqu'un qui fût apte à recevoir mes expériences intérieures !...* » *Il poursuivit ainsi, au milieu des sanglots. Puis, se tenant devant moi, les mains jointes :* — « *Seigneur, dit-il, je sais que vous êtes l'antique sage Nara, incarnation de Nârâjana* [2], *né sur la terre pour faire disparaître la misère de l'humanité...* [3] » *J'en tombai de mon haut !...* « *Qui suis-je venu voir !* »

---

1. Ramakrishna dit plus tard :
— « *Je vis en lui nulle attention au corps, point de parure, aucun attachement aux choses extérieures... Et ses yeux !... Il semblait que quelque puissance eût aspiré à l'intérieur son esprit... Je pensai :* « *Comment est-il possible qu'un tel homme vive, à Calcutta ?...* »

2. Un certain aspect du *Brahman*, l'Homme cosmique, la grande Hypostase. (Cf. Paul Masson-Oursel, *op. cit.*, p. 105 et *pass.*)

3. Ainsi, dès les premiers mots, dans son délire, il fixait à Vivekananda son devoir de Service social, auquel Vivekananda allait vouer sa vie et qui a distingué son rôle parmi les « voyants » de l'Inde.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

pensais-je, « il faut qu'il soit fou à lier ! Quoi ! je suis le fils de Viswanath Dutt, et il ose me parler ainsi !... » Mais je restai impassible et je le laissai parler... Il me reprit la main et me dit : — « Promettez-moi que vous reviendrez me voir, seul, et bientôt !... »

Naren promet, pour se débarrasser de l'hôte étrange, mais il se jure bien de ne pas revenir. Ils rentrent ensemble dans la salle commune, où se trouvent les autres. Naren s'assied à l'écart et observe le personnage. Il ne remarque rien de bizarre dans ses façons, dans ses paroles : une logique intérieure, que l'on sent être le fruit d'une vie profonde de renoncement absolu, une imposante sincérité. Il l'entend dire — (et ces mots répondent à sa secrète poursuite dans la nuit) :

— « *Dieu peut être réalisé. On peut le voir et lui parler, comme je fais avec vous. Mais qui se soucie de le faire ? On verse des larmes pour sa femme, ses enfants, ou ses biens. Mais qui le fait pour l'amour de Dieu ? Celui qui le fait sincèrement pour Lui, à celui-là Il se manifeste...* [1] »

Et Naren a l'impression que ce ne sont point, pour celui qui parle, des paroles vaines, qu'il en a lui-même éprouvé l'efficacité. Le jeune homme n'arrive pas à concilier l'image qu'il a sous les yeux, de ce sage simple et serein, avec la scène inconcevable dont il vient d'être le témoin. Il se dit : « C'est un monomane ;

---

1. Un autre récit, que rapporte Vivekananda, dans sa conférence : *My Master* (cf. aussi *Vie de Vivekananda*, éd. de 1914, vol. I., p. 212), dit que c'est Vivekananda qui, s'adressant directement à Ramakrishna, lui posa l'éternelle question, qu'il promenait fiévreusement, de sage en sage :

— « *Seigneur, avez-vous vu Dieu ?* »

et que Ramakrishna lui répondit :

— « *Oui, mon fils, je L'ai vu. Je Le vois, en vérité tout comme je vous vois devant moi. Seulement, je vois le Seigneur avec beaucoup plus d'intensité, et je puis vous Le montrer.* »

Il est à croire que ce dialogue eut lieu, à une époque postérieure, quand Vivekananda était déjà familier avec Ramakrishna.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

mais il n'est pas sans grandeur. Il se peut qu'il soit fou ; mais on lui doit le respect. » Il part de Dakshineswar, dans cette confusion de pensées ; et si on l'interrogeait, à cet instant, sur ses relations avec Ramakrishna, il répondrait sans doute qu'elles en resteront là.

Mais la vision singulière le « travaille »...

Un mois plus tard, il retourne à pied, à Dakshineswar...

— « *Je le trouvai seul, assis sur son petit lit. Il fut heureux de me voir, et m'appelant affectueusement, il me fit asseoir près de lui, sur un côté du lit. Mais un moment après, je le vis bouleversé par quelque émotion. Les yeux fixés sur moi, se murmurant des mots, il se rapprochait lentement. Je pensai qu'il allait peut-être se livrer à quelque excentricité, comme la fois précédente. Mais avant que j'eusse pu le prévoir, il avait posé sur mon corps son pied droit. Le contact fut foudroyant. Les yeux ouverts, je vis les murs et tout ce qui était dans la chambre tourbillonner et s'évanouir dans le néant... L'univers entier, en même temps que mon individualité, étaient près de se fondre dans un Vide sans nom, qui engloutissait tout ce qui est... Je fus pris de terreur, je crus que je me trouvais en face de la mort... Incapable de me contenir, je criai : — « Qu'est-ce que vous faites ! J'ai mes parents, à la maison... » Alors, il se mit à rire, et, passant la main sur ma poitrine, il dit : — « C'est bon ! laissons cela, pour le moment ! Tout viendra en son temps... » Il n'eut pas plus tôt dit ces mots, que le phénomène étrange disparut. Je me retrouvai moi-même. Et tout, dedans et dehors, était comme auparavant...* » .

Je transcris l'étonnant récit, en m'abstenant de toute réflexion inutile. Quelles que soient celles que fera le lecteur d'Occident, il ne peut manquer d'être saisi par la puissance hallucinatoire de ces âmes de l'Inde, qui rappelle les visionnaires passionnés de

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Shakespeare. Notons que le visionnaire ici n'est rien moins qu'un esprit faible, crédule et sans critique. Il se révolte contre sa vision. Sa forte personnalité, avertie des dangers, est violemment réfractaire à toute action hypnotique ; et il se demande d'abord s'il n'a pas été le jouet de quelque mesmérisme. Mais il n'en relève nul indice. Encore frémissant du cyclone, il se tient sur ses gardes. Mais, après ce grand choc, le reste de la visite est tout à fait normal. Ramakrishna traite le visiteur avec une bonté simple et familière, comme s'il ne se fût rien passé.

A la troisième visite — probablement une semaine après — Naren est sur la défensive, armé de toute sa critique. Il ne se laisse plus approcher, et Ramakrishna ne l'essaie point. Ils se promènent, au jardin. Puis, ils rentrent au salon ; et Ramakrishna tombe en extase. Naren l'observe. Mais, au milieu de son examen, il est pris et perd conscience à son tour. Quand il revient à lui, il voit Ramakrishna qui le regarde et lui passe la main sur la poitrine.

Plus tard, le maître dira à ses disciples :

— « *Tandis qu'il se trouvait dans cet état, je lui posai plusieurs questions sur ses antécédents, ses origines, sa mission dans le monde, et la durée de sa vie mortelle. Il plongea au fond de lui et me rapporta les réponses. Elles n'ont fait que confirmer ce que j'avais vu de lui. Ces choses resteront secrètes. Mais j'ai appris ainsi qu'il était un sage, maître dans la méditation, ayant atteint au faîte, et que le jour où il arriverait à connaître sa nature réelle, il cracherait son corps, par un acte de volonté...* [1] »

Il ne la lui révéla donc point ; mais il le traita en conséquence. Naren eut, parmi les disciples, une place privilégiée.

---

1. *Vie de Ramakrishna*, p. 439 et suiv.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il s'en fallait pourtant que Naren acceptât ce titre de disciple. Il ne voulait l'être de quiconque. Il était frappé de la puissance incompréhensible de Ramakrishna. Elle l'attirait, comme un aimant le fer. Mais il y avait, en lui, du dur métal. Sa raison n'admettait point cette emprise. Si naguère, dans ses rapports avec le rationaliste Brajendra Seal, c'était son cœur qui réclamait contre l'intellect, ici l'intellect se méfiait du cœur. Il était bien résolu à maintenir son indépendance, à ne rien accepter du maître que n'eût rigoureusement contrôlé sa raison propre. La foi sans critique des autres provoquait son dédain.

On ne peut imaginer plus étranges relations que celles qui s'établirent entre le jeune homme et le vieux *gourou* [1]. Naren haïssait les formes de piété sentimentale, les larmes, et tout ce qu'il traitait de féminin. Naren discutait tout. Jamais il n'abdiqua, d'une ligne, son intelligence. Il était le seul à peser tous les mots de Ramakrishna. Le seul à en douter. Bien loin d'en être choqué, Ramakrishna l'en aimait mieux. Avant de rencontrer Naren, on l'entendait prier :

— « *O Mère, donne-moi quelqu'un qui mette au défi mes Réalisations !* »

La Mère le combla. Naren niait les dieux hindous. Et en même temps, il rejetait l'*Advaïtisme*, qu'il traitait d'athéisme [2]. Il se moquait ouvertement des injonctions des Écritures hindoues. Il disait à Ramakrishna :

— « *Quand des milliers d'hommes vous appelleraient*

---

1. Naren vécut cinq ans avec Ramakrishna, tout en conservant son chez-soi, à Calcutta. Il allait à Dakshineswar, une ou deux fois par semaine, et quelquefois passait quatre ou cinq jours de suite chez le maître. S'il restait absent une semaine, Ramakrishna le faisait chercher.

2. C'était donc le point de vue du *Brahmosamaj*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Dieu, si moi je n'en ai point la preuve par moi-même, je ne le dirai point ».

Ramakrishna l'approuvait, en riant. Il disait à ses disciples :

— « *N'acceptez rien, parce que je l'ai dit. Eprouvez tout, par vous-mêmes !* »

La critique acharnée de Naren, ses discussions passionnées le ravissaient d'aise. Il était plein de respect pour cette brûlante sincérité intellectuelle, pour cette chasse emportée à la vérité ; il y voyait une manifestation de la puissance Çivaïque, qui finit par dominer toutes les illusions. Il disait :

— « *Voyez, voyez ! quelle puissance de pénétration !... Il est un feu rugissant, qui consume toutes les impuretés...* Maha Mâyâ [1] *elle-même ne peut l'approcher, de plus de dix pieds ; elle est tenue en arrêt par la gloire qu'elle lui a communiquée...* »

Et le savoir de Naren lui causait de telles joies qu'elles s'achevaient parfois dans l'extase.

Mais, par moments aussi, l'âpre critique sans égards faisait saigner le vieux maître. Naren lui disait en face :

— « *Vos* « Réalisations », *qu'en savez-vous si ce ne sont pas des lubies de votre cerveau malade, des hallucinations ?* »

Et Ramakrishna, humblement, dans son trouble, s'en allait demander réconfort à *la Mère*, qui lui disait :

— « *Patience ! Bientôt, les yeux de Naren seront ouverts...* »

Quelquefois, quand les discussions éternelles entre Naren et les disciples finissaient par le lasser [2], il priait :

---

1. C'est-à-dire, *Mâyâ* la Grande, la Grande Illusion, *la Mère*.

2. Il disait des discussions : « *L'eau versée dans un vase vide fait un glouglou. Mais quand le vase est plein, on n'entend plus rien. L'homme qui n'a pas trouvé Dieu est plein de vaines disputations sur l'existence et la Divinité. Mais celui qui a vu Dieu jouit en silence de la divine félicité.* » (Sri Ramakrishna's Teachings, I, 203.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *O Mère, mets un peu de ta* Mâyâ *en Naren !...* » afin que s'apaisât un peu la fièvre de cette intelligence et que le cœur pût toucher Dieu.

Mais le génie tourmenté de Vivekananda criait :

— « *Je ne désire pas Dieu, je désire la paix — c'est-à-dire la vérité absolue, la connaissance absolue, l'infinitude absolue...* »

Il ne voyait pas qu'un tel désir franchissait les limites de la raison et attestait l'impérieuse exigence du cœur. Son intelligence ne se fût jamais contentée de la preuve de Dieu. A la façon indienne, il disait :

— « *Si Dieu est réel, il doit pouvoir être réalisé* ».

Et voici qu'il aperçut, graduellement, que cet extatique, dont il pensait d'abord qu'il était tout livré aux poussées de son cœur, était infiniment plus maître que lui dans le champ de l'intelligence. Plus tard, il dira de Ramakrishna :

— *Il était tout* bhakta [1] *au dehors, tout* jñânin [2] *au dedans... Moi, je suis tout le contraire...* ».

Mais avant qu'il en vînt à cette constatation et que sa fière indépendance se remît volontairement entre les mains du maître, il le cherchait et le fuyait ; et ce fut entre les deux hommes un jeu réciproque d'attraction passionnée et de secrets combats. La brutale franchise de Naren, son manque de ménagements pour tout ce qu'il méprisait, la guerre implacable qu'il avait déclarée à tout charlatanisme, son indifférence hautaine à l'opinion, lui attiraient des inimitiés et des calomnies, qu'il dédaignait de ramasser [3].

---

1. Celui qui croit par l'amour.
2. Celui qui sait par l'intelligence.
3. Saradananda, qui fut plus tard un de ses amis et disciples les plus dévoués, qui a écrit la meilleure histoire de ses rapports avec Ramakrishna, avoue qu'il était lui-même mal disposé pour Naren, quand il le rencontra pour la première fois, chez un ami commun : car

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Jamais Ramakrishna n'en toléra l'expression devant lui. Il était sûr de Naren. Il disait que ce jeune homme était de l'or le plus pur, et qu'aucune souillure du monde ne pourrait l'atteindre [1]. Il craignait seulement que cette admirable intelligence ne se perdît en route et que la multiplicité de puissances qui se disputaient en lui n'aboutît à quelque mauvais emploi, comme la fondation d'une nouvelle secte, ou d'un nouveau parti, au lieu de se consacrer à l'œuvre d'union et d'unité. Il éprouvait pour lui une affection passionnée, dont les manifestations inquiètes ou attendries, quand Naren restait éloigné quelque temps, gênaient ou irritaient celui-ci. Ramakrishna lui-même en avait honte. Mais il ne pouvait s'empêcher de la montrer. Il mettait Naren hors de lui, par ses éloges excessifs, qui publiquement rabaissaient la gloire reconnue d'un Keshab au-dessous de celle, problématique, de ce jeune homme qui n'avait encore rien produit. Il allait à sa recherche, dans les rues de Calcutta, et jusqu'au temple du *Sadharan Brahmosamaj* [2], où

---

il n'en avait jamais entendu dire que du mal, sauf par Ramakrishna. Et la première impression confirma cette opinion. Naren entra, bien mis, bien peigné, l'air dédaigneux ; il s'étendit, en chantonnant un chant *hindi*, et se mit à fumer, sans se soucier de ceux qui étaient présents. Mais, au cours de la discussion engagée sur la littérature contemporaine, il prit parti et manifesta soudain la hauteur de son sens esthétique et moral, ainsi que sa prédilection pour Ramakrishna : — le seul homme, disait-il, qu'il eût trouvé réalisant dans sa vie, sans aucun compromis, l'idéal intérieur. (Cf. le chapitre : *Vivekananda et Ramakrishna* du dernier volume de la grande biographie de Ramakrishna par Saradananda : *Divya Bhava*, publié dans la revue ramakrishniste : *Prabuddha Bharata.)*

1. Loin d'ébranler la foi de Naren en soi, il l'encourageait. Il lui reconnaissait des privilèges sur les autres disciples. C'est ainsi qu'il l'autorisait à toucher à n'importe quels aliments impurs : il disait que, pour lui, ces questions n'avaient aucune importance.

2. La branche du *Brahmosamaj* séparée de Keshab. C'était la plus intransigeante, du point de vue national hindou ; et il est à noter que Naren s'y était donc joint. Ramakrishna avait là, sans le savoir, beaucoup d'ennemis qui lui gardaient rancune de l'influence exercée sur Keshab.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

son entrée imprévue, pendant l'office, provoquait un scandale et lui attirait des jugements méprisants. Naren, à la fois mortifié et touché, lui parlait durement, afin de se débarrasser de cette poursuite. Il lui disait que nul ne doit s'attacher sans mesure à un autre être, que si Ramakrishna l'aimait trop il déchoirait de sa hauteur spirituelle et deviendrait pareil à lui. Le naïf et pur Ramakrishna l'écoutait, alarmé, et il allait demander conseil à sa *Mère*. Mais il revenait, réconforté :

— « *Ah! coquin,* lui disait-il, *je ne t'écouterai plus. La Mère m'a dit que je t'aime, parce que je vois le Seigneur en toi. Le jour où je ne Le verrais plus, je ne pourrais même plus supporter ta vue* ».

Bientôt, les rôles changèrent. Vint le temps où la présence de Naren fut accueillie par Ramakrishna avec une complète indifférence ; il ne semblait plus la remarquer et s'entretenait avec les autres. Cet état se renouvela, pendant plusieurs semaines. Et cependant, Naren, patiemment, revenait. Ramakrishna lui demanda pourquoi, puisqu'il ne lui parlait plus. Et Naren lui répondit :

— « *Ce ne sont pas vos paroles seules qui m'attirent. Je vous aime, j'ai besoin de vous voir* ».

L'esprit du maître peu à peu s'emparait du disciple rebelle. En vain, celui-ci tournait-il en dérision toutes les croyances de Ramakrishna, — les deux extrêmes : aussi bien le culte des images que la foi en l'Unité Absolue, — la fascination de Dieu lentement opérait :

— « *Pourquoi venez-vous ici, si vous ne voulez pas reconnaître* ma Mère? » lui demandait Ramakrishna.

— « *Faut-il que je l'accepte, parce que je viens ici ?* » répliquait Naren.

— « *Très bien,* disait le maître. *D'ici à quelques*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

jours, non seulement vous l'accepterez, mais vous pleurerez, à son nom[1] ».

Il en fut de même, quand Ramakrishna voulut ouvrir à Naren les portes du Védantisme Advaïtiste, de l'identité avec l'Absolu. Naren rejetait une telle idée comme un blasphème et une insanité. Il ne laissait aucune occasion de la ridiculiser ; et un jour, un autre disciple et lui se gaussaient à gorge déployée de cette extravagance : — « Cette cruche, disaient-ils, est Dieu... Et ces mouches sont Dieu... » De la pièce voisine, Ramakrishna entendit ces rires

1. Brajendra Seal a confessé la stupeur que lui causa le spectacle de l'iconoclaste Narendra, le mépriseur des superstitions et des idoles, en adoration devant *Kâli* et devant son prêtre. Il le jugeait sans indulgence. Jusqu'au jour où la curiosité le poussa à faire une visite à Dakshineswar. Il y passa une après-midi, et en revint dans un état d'étourdissement moral et physique. Toutes ses idées établies vacillaient. Sans comprendre, il était subjugué par l'atmosphère qui se dégageait de la seule présence de Ramakrishna. Il peut y avoir un intérêt à connaître ces réactions inattendues d'un grand intellectuel, rationaliste, haut universitaire, et qui a gardé encore aujourd'hui son ferme jugement : — « *...J'observais avec un intense intérêt la transformation qui s'accomplissait en mon ami. L'attitude d'un jeune et fougueux Védantiste, Hégélien et Révolutionnaire, comme j'étais, à l'égard des transports religieux de Naren et de son adoration de Kâli, se peut imaginer. Le spectacle d'un iconoclaste-né, d'un libre penseur-né, comme Naren, d'un dompteur d'âmes, pris lui-même dans les rets de ce qui me paraissait un mysticisme grossier, était une énigme que ma philosophie de la raison pure ne parvenait pas à déchiffrer... Par curiosité pathologique, j'allai enfin à Dakshineswar, pour voir le maître de Naren. Je passai un jour d'été dans la solitude ombreuse et paisible des jardins du temple ; et vers le coucher du soleil, je revins, dans les tourbillons d'une tourmente, dans les grondements et les ténèbres d'un effroyable orage aux éclairs aveuglants, en proie à un sentiment de confusion aussi bien morale que physique. Je percevais obscurément cette vérité que la majesté de la Loi ordonne aussi l'irrégulier et le grotesque apparents, que la maîtrise de soi peut aussi résider sous l'apparence de l'égarement, que les sens dans leurs erreurs mêmes ne sont que la Raison latente, et que la foi en un Pouvoir sauveur* ab extra *n'est que l'obscur reflet d'un acte originel de détermination personnelle. Et la confirmation significative de ceci est dans la vie ultérieure de Vivekananda, qui, après avoir trouvé la ferme assurance qu'il cherchait, dans la Grâce et le Pouvoir sauveurs d'un Maître, s'en alla, prêchant et enseignant le Credo de l'Homme Universel, l'absolue et inaliénable souveraineté du* Soi. »

(Article de Brajendra Nath Seal, publié dans *Prabuddha Bharata*, 1907, et reproduit dans la *Vie de Vivekananda*, I, 177.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de grands écoliers. Il vint tranquillement. Il était dans un état de demi-conscience. Il toucha Naren [1]... Et ce fut, de nouveau, le tourbillon de l'esprit. Aux yeux de Naren, instantanément, tout changea. Il voyait, stupéfait, que rien n'existait que Dieu. Il retourna chez lui. Tout ce qu'il voyait, touchait, mangeait, était Dieu... Il s'arrêtait d'agir, bu par la Force universelle. Ses parents s'inquiétaient et le jugeaient malade. L'état persista quelques jours. Puis, le rêve se dissipa. Mais le souvenir en dura chez Naren, ainsi qu'un avant-goût de l'état Advaïtique. Et il ne se permit plus, depuis, de le nier.

Il passa ensuite par des tempêtes mystiques. Il répétait, comme un fou : — « *Çiva !.. Çiva !..* » Ramakrishna le regardait, avec une intelligence apitoyée :

— « *Oui, cela m'a duré douze ans...* »

Mais sa nature léonine, qui passait, par grands bonds, de l'ironie négatrice à l'illumination, n'eût jamais subi et accepté une transformation durable, si le choc ne lui en était venu du dedans, non du dehors. Le rude fouet du malheur l'arracha soudain au doute confortable, à l'intellectualisme de luxe, où il se complaisait, et le jeta en face du problème tragique du mal et de l'existence.

*

Au début de 1884, la disparition du père, insoucieux et prodigue, brusquement emporté par un

1. Pour les hommes de science, qui scrutent ces problèmes psycho-physiologiques, il est important de noter que ces « touchers » qui provoquent chez les sujets d'expériences d'immédiats changements d'état, sont presque toujours (sinon toujours) produits dans un état de demi-conscience ou d'hypnose complète de Ramakrishna. Rien d'analogue à l'action calculée d'une volonté, indépendante des énergies qu'elle manie. On dirait qu'il s'y livre le premier, et qu'il entraîne les autres dans son propre gouffre.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

accès cardiaque, plongea la famille dans la ruine. Six à sept bouches à nourrir. Et une nuée de créanciers. Du jour au lendemain, Naren connut la misère, la chasse épuisante aux emplois, l'indifférence égoïste du monde et le reniement des amis. Il a raconté sa détresse dans des pages qui s'apparentent aux plus poignantes Confessions [1] :

— « *...Je mourais de faim. Pieds nus, j'errais de bureau en bureau, partout repoussé. Je faisais l'expérience de la sympathie humaine... C'était mon premier contact avec la réalité de la vie. Je découvrais qu'elle n'avait point de place pour les faibles, les pauvres, les abandonnés. Ceux qui, quelques jours avant, eussent été fiers de m'aider, détournaient leur visage, bien qu'ils fussent largement en mesure de venir à mon secours. Le monde me paraissait l'œuvre d'un démon... Un jour brûlant que je pouvais à peine me tenir sur mes pieds, je m'assis sur une place, à l'ombre d'un monument. Quelques amis étaient là, dont l'un chantait un hymne à la grâce débordante de Dieu. Ce me fut comme un coup asséné sur la tête. Je pensais à la condition déplorable de ma mère et de mes frères. Je criai :* — « *Cessez ce chant! De pareilles fantaisies peuvent être agréables à ceux qui sont nés avec une cuiller d'argent dans la bouche, à ceux qui n'ont point chez eux, des parents mourant de faim. Oui, il fut un temps où, moi aussi, je pensais comme vous! Mais aujourd'hui, devant l'atrocité de la vie, cela sonne à mes oreilles comme une moquerie macabre.* » *Mon ami fut blessé. Il ne pouvait se rendre compte de mon horrible détresse... Plus d'un jour, quand je voyais qu'à la maison il n'y avait pas assez à manger pour tous, je m'en allais, disant à ma mère que j'étais invité au dehors; et je jeûnais. Mes riches amis me demandaient parfois de venir chez eux et de chanter. A une*

1. Ce récit est emprunté à la *Vie de Ramakrishna*, p. 428 et suiv.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

exception près, aucun n'était curieux de connaître mes misères ; et je les gardais pour moi... »

Il continuait pourtant de prier Dieu, chaque matin. Un jour, en l'entendant, sa mère, dont la piété était amèrement ébranlée par l'excès du malheur, lui dit :

— « Sot ! Taisez-vous ! Vous vous enrouez à prier Dieu, depuis l'enfance. Et qu'est-ce qu'il a fait pour vous ?... »

Alors, il fut rempli, à son tour, de rancune contre Dieu. Pourquoi ne répondait-il pas à ses appels désespérés ? Pourquoi tolérait-il tant de souffrances sur terre ? Et l'âpre mot du pandit Vidyasagar lui revint à la mémoire :

— « *S'il existe un Dieu bon et plein de grâce, pourquoi donc des millions de gens meurent-ils, faute de quelques bouchées* [1] ? »

Une révolte furieuse le dressa contre le ciel. Il déclara la guerre à Dieu.

Jamais il n'avait rien pu cacher de ses pensées. Il parla donc publiquement contre Dieu. Il en prouvait l'inexistence, ou la méchanceté. Sa réputation d'athée s'établit. Et selon l'habitude des dévots, on prêta à son incroyance des motifs inavouables ; on incrimina ses mœurs. Cette malhonnêteté l'endurcit. Il mit une forfanterie de sombre mépris à déclarer tout haut que, dans un monde aussi abject, un homme en proie, comme lui, aux persécutions du

---

1. Le pandit Vidyasagar (*Iswara Chandra*, 1820-1891) réformateur social, directeur du collège sanscrit de Calcutta, que connut Ramakrishna, et dont le souvenir est resté vénéré, moins encore pour son grand savoir que pour son grand amour de l'humanité, après une vie de dévotion, spectateur impuissant de la famine de 1864 qui fit plus de 100.000 morts, rejeta Dieu. Et il se consacra uniquement au service des hommes. Vivekananda en parle encore, avec un respect ému et sans un mot de blâme, en 1898, dans un voyage en Kachmir, avec Sister Nivedita, qui note ses Entretiens. — (*Notes of some Wanderings with the Swami Vivekananda*, Calcutta, Udbodhan Office.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

sort, avait tous les droits de chercher un répit d'un moment dans quelque plaisir que ce fût ; et si lui, Narendra, venait à se convaincre de l'efficacité de tels moyens, il ne reculerait point, par peur de quiconque ! A des disciples de Ramakrishna, qui venaient lui faire de pieuses remontrances, il répliquait qu'il n'y avait qu'un lâche qui, par crainte, crût en Dieu. Et il les chassa... Il souffrait cependant, à l'idée que Ramakrishna pourrait le condamner, comme les autres. Mais son orgueil criait : « Que m'importe ! Si la réputation d'un homme repose sur des fondations aussi fragiles, je n'y tiens pas, je la foule aux pieds !... »

Tous le jugeaient perdu. Le seul Ramakrishna, dans sa retraite de Dakshineswar, lui gardait sa confiance [1] ; mais il attendait l'heure. Il savait que le salut de Naren ne pouvait venir que de lui...

L'été avait passé. Naren poursuivait toujours sa chasse harassante aux gagne-pain. Un soir qu'il n'avait rien mangé, épuisé, trempé de pluie, il s'affaissa sur le bord de la route, au pied d'une maison. Le tumulte de la fièvre se déchaîna dans son corps prostré... Soudain, ce fut comme si les enveloppes de son âme se déchiraient. Et la lumière fut [2]. Tous ses doutes du passé furent automatiquement résolus. Il eût pu dire le mot :

— « *Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé...* »

Son corps et son esprit se trouvaient reposés. Il rentra et passa la nuit en méditation. Le lendemain, sa résolution était prise. Il avait décidé de renoncer au monde, comme avait fait son grand-père. Et il

1. Plus tard, Vivekananda disait : *Ramakrishna fut la seule personne qui ait cru en moi, sans vaciller. Même ma mère et mes frères n'en furent point capables. Sa confiance inébranlable me lia à lui pour jamais. Lui seul savait aimer !* »

2. Toujours, le même *processus* mécanique de la Révélation. Elle se produit à l'heure exacte des limites vitales, quand les dernières réserves de la volonté de combat sont épuisées. (Cf. p. 47, note 1.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

se fixa un jour, pour l'accomplissement du vœu définitif.

Or, ce jour-là, à l'improviste, vint à Calcutta Ramakrishna. Et il pria Naren de l'accompagner, pour la nuit, à Dakshineswar. En vain, Naren essaya-t-il de se dérober ; il dut suivre le maître. Dans sa chambre, la nuit, enfermé avec lui, Ramakrishna se mit à chanter. Ce beau chant, qui arracha les sanglots du jeune disciple, lui fit connaître que le maître avait pénétré ses intentions. Ramakrishna lui dit :

— « *Je sais que vous ne pourrez pas rester dans le monde. Mais, pour l'amour de moi, demeurez-y aussi longtemps que je vivrai !* »

Naren rentra chez lui. Il avait trouvé quelques travaux à faire dans un office de traductions et dans une étude d'avoué, mais il n'avait toujours pas d'emploi permanent ; et le sort de sa famille n'était jamais assuré pour le lendemain. Il demanda à Ramakrishna de prier pour lui et pour les siens.

— « *Mon enfant,* lui dit Ramakrishna, *je ne puis faire ces prières-là. Mais vous, que ne les faites-vous ?* »

Naren se rendit au temple de *la Mère.* Il était dans une ferveur exaltée ; un flot d'amour et de foi l'inondait. Mais quand, au retour, Ramakrishna lui demanda :

— « *Eh bien, qu'avez-vous prié ?...* »

Naren s'aperçut qu'il avait oublié de demander le soulagement de sa misère. Ramakrishna lui dit :

— « *Retournez !* »

Il retourna, une seconde fois, puis une troisième. A peine entrait-il dans le temple que s'évanouissait de ses yeux l'objet de sa prière. A la troisième fois, la pensée lui en revint pourtant ; mais une honte l'accabla : « Pour quels pitoyables intérêts venait-il importuner *la Mère ?* »... Et il pria :

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *Mère, je n'ai besoin de rien que de connaître et de croire* ».

A partir de ce jour, une nouvelle ère s'ouvrit en lui. Il connut et il crut. Et sa foi, qui était née de la misère, comme le vieux Harpiste de Gœthe, n'oublia jamais le goût du pain trempé des pleurs, ni les frères de souffrance qui s'en partagent les miettes. Ainsi qu'en un cri sublime il le fit entendre au monde :

— « *...Le seul Dieu en qui je crois, c'est la somme totale de toutes les âmes, et, par-dessus tout, mon Dieu les méchants, mon Dieu les misérables, mon Dieu les pauvres de toutes les races !...* »

« *Le Galiléen avait vaincu !...* » Le tendre maître du Bengale avait fait ployer la résistance de l'orgueilleux. Ramakrishna n'eut pas de fils plus soumis que le grand *Kshatriya* qui était fait pour commander aux peuples.

Si entière était devenue leur union qu'il leur paraissait par moments réaliser leur identité. Il fallut désormais bien plutôt modérer la foi de cette âme emportée, qui ne savait rien vouloir ni donner à moitié. Ramakrishna en connaissait les dangers. Elle allait, tumultueuse, cahotante, exigeante, de la connaissance à l'amour, du besoin absolu de la méditation à l'absolu besoin de l'action. Elle eût voulu tout étreindre à la fois. Dans les derniers temps de la vie de Ramakrishna, nous verrons Naren presser souvent son maître de lui accorder la plus haute réalisation supraconsciente, la grande extase, d'où on ne revient pas, le *Nirvikalpasamâdhi*. Et Ramakrishna s'y refusait énergiquement.

— « *Un jour*, m'a raconté Swami Shivananda, qui était présent à la scène, dans le jardin de Cossipore, près de Calcutta, *Naren atteignit réellement à cet état. Le voyant sans connaissance et son corps refroidi*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

comme un cadavre, nous courûmes vers le maître, en grand émoi, et nous l'informâmes de ce qui se passait. Le maître ne manifesta aucune inquiétude; il sourit et dit : « Très bien ! » et il resta silencieux. Naren revint à la conscience extérieure et alla auprès du maître. Le maître lui dit : « — Eh bien, comprenez-vous, maintenant ? Maintenant, ceci (la plus haute « réalisation ») *restera sous clef. Vous aurez à faire le travail de* la Mère. *Quand vous aurez fini, Elle rouvrira la serrure ». Naren dit : — « Maître, j'étais heureux dans le* Samâdhi. *J'avais oublié le monde, dans ma joie infinie. Je vous en prie, faites que je demeure en cet état ! » « — Honte !.. cria le maître. Que de telles paroles viennent de vous !... Je pensais que vous étiez un vaste réceptacle de la vie, et vous voulez demeurer absorbé dans votre joie personnelle, comme un homme ordinaire !... Cette réalisation vous deviendra si naturelle, par la grâce de* la Mère, *que vous réaliserez, dans votre état habituel, la Divinité Unique dans tous les êtres; vous ferez de grandes choses dans le monde : vous apporterez aux hommes la connaissance spirituelle, et vous soulagerez la misère des humbles et des pauvres* [1] ».

Il avait discerné le rôle qui était échu à Vivekananda. Et malgré lui, il le lui imposa.

— « *Les âmes ordinaires,* disait-il, *craignent d'assumer la charge d'enseigner le monde. Le bois qui ne vaut rien s'arrange seulement pour flotter n'importe comment; si un oiseau se perche dessus, aussitôt il enfonce. Mais Naren n'est pas ainsi. Il est comme ces gros troncs d'arbres qui portent sur le Gange les hommes et les bêtes...* [2] »

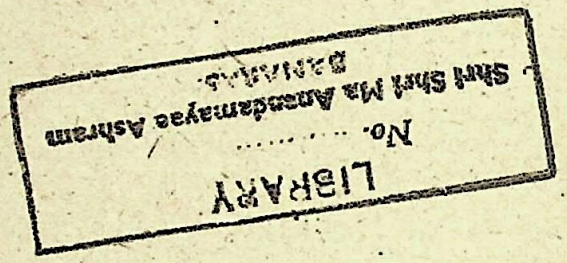
Il avait marqué au front le géant, du signe du *Christophore.* Le porteur d'hommes.

---

1. Lettre du 7 décembre 1927.
2. *Evangile de Ramakrishna,* II, 42.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS



CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

XI

LE DERNIER CHANT

Il vivait donc maintenant — depuis 1881 — entouré de disciples qui l'aimaient comme un père, dans son Dakshineswar, que ceignait le doux murmure du Gange. Le chant éternel du fleuve, que la marée montante fait, quotidiennement, refluer vers le Nord, enveloppait les beaux entretiens. Et s'y mêlaient, à l'aube et au crépuscule, les tintements des cloches, la sonnerie des conques, la mélodie du flageolet *(rasunchouki)*, le bruissement des cymbales, les chants des temples, qui scandaient les journées des dieux et de la Déesse [1]. Le parfum

1. Le livre des Entretiens *(L'Evangile de Ramakrishna)* évoque à tout instant le cadre et l'atmosphère :

Avant le point du jour, les cloches annoncent doucement le service de matines. On agite les lumières. Dans la salle de concerts, le flageolet, accompagné des tambours et cymbales, joue les airs du matin. L'Orient n'est pas encore rouge, que déjà l'on cueille dans le jardin les fleurs, pour les offrir aux Dieux. Les disciples, qui ont passé la nuit chez le maître, méditent, assis sur le bord de son lit. Ramakrishna s'est levé et, tout nu, se promène en chantant à voix douce ; il s'entretient tendrement avec *la Mère*. — Maintenant, le concert des instruments exécute sa symphonie. Les disciples font leurs ablutions ; puis, ils viennent retrouver le maître, dans la véranda ; et les Entretiens commencent, en regardant le Gange.

A midi, la cloche annonce la fin de l'adoration, dans les temples de *Kâli*, de *Vishnu*, et dans les douze temples de *Çiva*. Le soleil est brûlant.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

enivrant du jardin sacré montait, avec l'encens, apporté par la brise. Entre les colonnes de la véranda semi-circulaire, abritée par un auvent, on voyait, comme un vol de papillons, passer les voiles multicolores sur le fleuve divin, image de l'Éternité.

Mais maintenant, l'enceinte du sanctuaire était battue par les flots incessants d'un autre fleuve humain, — la foule des pèlerins. Adorateurs, *pandits* [1], religieux et curieux de toutes les classes et de toutes les situations, venaient de la grande ville voisine, ou de divers points de l'Inde, pour contempler l'homme mystérieux, qui ne pensait point l'être, et l'accablaient de questions. Il y répondait toujours, en son aimable patois, avec une patience inlassable et cette bonne grâce familière qui, sans perdre contact avec les réalités profondes, ne laissait rien échapper du déroulement des scènes et des êtres quotidiens. Il savait à la fois en jouir en enfant et en juger en sage. Et cette parfaite spontanéité, riante, aimante, pénétrante, à qui rien d'humain n'était étranger, faisait sa séduction. Certes, un tel ermite était bien différent de ceux de notre monde chrétien ! S'il accueillait toutes peines et s'il les épousait, elles s'évanouissaient en lui ; rien de morose et d'austère ne s'acclimatait sur son sol. Ce grand purificateur qui savait, par son sourire indulgent et son regard sans illusions, sans inquiétudes, droit au fond, démailloter l'âme de ses langes et la laver de ses souillures, qui d'un Girish [2] fit un saint, n'admet-

La brise souffle du Sud. La marée monte. Après son repas, le maître prend un court repos, puis l'entretien reprend.

Au soir, l'allumeur du temple éveille les lumières. Une seule lampe brûle dans un coin de la chambre de Ramakrishna. Il est assis, absorbé. La musique des conques et des cloches du temple annonce le service du soir. Dans le grand clair de lune, l'entretien se prolonge.

1. Ce fut alors (1882) que le pandit Vidyasagar vint visiter Ramakrishna. Leurs entretiens ont été notés.

2. Voir plus haut, pages 201 et suiv.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tait point dans l'air des beaux jardins de Dakshineswar, qu'embaumait le souffle des roses et des jasmins, l'idée morbide du Péché honteux, qui, pour voiler sa nudité, ne cesse point de la palper et y attache sa pensée. Il disait :

— « *Certains chrétiens et Brahmoïstes voient dans le sens du péché toute la religion. Leur idéal de dévot est celui qui prie : « O Seigneur, je suis un pécheur !* [1] *Daigne me pardonner mes péchés !... » Ils oublient que le sens du péché marque seulement l'étape première et inférieure de la spiritualité... Les hommes ne se rendent pas compte de la force de l'habitude. Si vous dites éternellement : « Je suis un pécheur », vous resterez un pécheur jusqu'à l'éternité. Vous devez répéter : « Je ne suis pas enchaîné, je ne suis pas enchaîné... Qui peut m'enchaîner ? Je suis le fils de Dieu, du Roi des rois... » Faites agir votre volonté, et vous serez libre !... L'imbécile qui dit sans arrêt : « Je suis dans l'esclavage », finit en vérité par se rendre esclave. Le misérable qui répète inlassablement : « Je suis un pécheur », devient pécheur, en vérité... Mais cet homme est libre, qui dit : « Je suis libre de l'esclavage du monde. Je suis libre. Le Seigneur n'est-il pas notre Père ?... » L'esclavage est de l'esprit. La Liberté est aussi de l'esprit...* [2] »

Il soufflait donc sur ceux qui l'entouraient sa

---

1. Qu'aurait-il dit, s'il avait connu l'Oratorien du XVII[e] siècle, qu'a ressuscité l'abbé Brémond : *François de Clugny* (1637-1694), qui se délectait de « *l'état de pécheur* » qui ne voulait point d'autre raison d'être, qui passa sa vie à développer sa « *mystique des pécheurs* », dont les trois livres se gargarisent du péché — en toute parfaite innocence ! — (1. « *La dévotion des pécheurs par un pécheur.* » — 2. « *Le manuel des pécheurs par un pécheur.* » — 3. « *De l'oraison des pécheurs par un pécheur.* ») Cf. Henri Brémond : *La métaphysique des saints*, I, p. 279 et suiv.

2. *Evangile*, I, 293 et 178.

Il disait encore ce grand mot, que je voudrais voir inscrit au cœur de tous les croyants : — « *Dieu ne peut jamais apparaître là où sont la honte, la haine, ou la peur.* » (Sri Ramakrishna's Teachings, I, p. 316.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

brise de joie et de liberté. Et les âmes torpides, sur qui pesait l'accablement du ciel des tropiques, redépliaient leurs feuilles flétries. Aux plus lassées il disait : — « Les pluies vont venir. Patience ! Vous reverdirez... »

C'était le séjour des âmes libérées — celles qui le sont — celles qui le seront... (Le temps ne compte guère, dans l'Inde !...) Les réunions prenaient souvent, le dimanche, le caractère de petites fêtes — de *Samkirtans*. Les jours ordinaires, les entretiens avec les disciples n'affectaient jamais le caractère d'un enseignement doctrinal. Point de doctrine, mais une pratique appropriée à chaque esprit, à chaque occasion de la vie, pour dégager l'essence de l'Être dans chaque homme, tout en exerçant la pleine liberté de son esprit. Tous les moyens étaient bons : la concentration intérieure, aussi bien que le libre jeu de l'intelligence, les brèves extases tout autant que les savoureuses paraboles, les riants récits, et même l'observation aux yeux aigus et moqueurs, la comédie de l'univers.

Le maître est assis sur son petit lit, et il écoute les confidences de ses disciples, il prend part à leurs soucis intimes, à leurs affaires de famille ; il aiguillonne affectueusement le résigné Jogananda ; il serre la bride à l'impétueux Vivekananda ; il raille le spiritisme du superstitieux Niranjanananda ; il aime à laisser courir ces jeunes poulains échappés, et jette dans la confusion du débat passionné un trait profond et malicieux, qui les éclaire et les remet au pas ; il sait, d'un mot, également ramener à la mesure le trop peu et le trop, réveiller l'esprit qui sommeille et doucher les excès de zèle. Ses yeux qui se reposent avec tendresse sur le pur visage de son saint Jean, Premananda (Baburam), l'un de ceux qu'il classe parmi les *Nityasiddhas* — les purs et parfaits avant leur

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

naissance [1], ceux qui n'ont pas besoin d'être dirigés — pétillent d'ironie devant les extravagances puritaines, dont il dit :

— « *La préoccupation excessive de la pureté devient un fléau. Les gens frappés par cette maladie n'ont plus le temps de penser aux hommes ni à Dieu* ».

Il écarte les néophytes des pratiques inutiles et dangereuses des grands *Yogas* [2]. A quoi bon y risquer sa santé et sa vie, quand il suffit d'ouvrir les yeux et son cœur pour rencontrer Dieu, à chaque pas ?

— « *...Arjuna invoquait Sri Krishna comme l'Absolu... Krishna lui dit : « Viens voir un peu comment je suis !... » Il le conduisit à un certain lieu et lui demanda : — « Qu'est-ce que tu vois ? » — « Un grand arbre, dit Arjuna, et des grappes de baies qui pendent. » « Non, mon ami, dit Sri Krishna, approche-toi, et regarde mieux : ce ne sont pas des mûres, mais d'innombrables Sri Krishnas...* [3] »

Qu'a-t-on besoin de pèlerinages à des lieux saints?...

— « *C'est la sainteté des hommes qui fait la sainteté des lieux. Autrement, comment un lieu pourrait-il purifier un homme ?* »

Dieu est partout. Dieu est en nous. La vie entière et l'univers est son Rêve...

---

1. A ce groupe d'élus appartiennent aussi Narendra, Rakhal, et Bhavanath *(Evangile,* I, 238). Et l'on remarquera que sur ce choix n'influe pas la forme de leur esprit. Baburam est un *Jñânin* prédestiné, et non un *Bhakta*, comme le maître.

2. Cf. Saradananda : — Ramakrishna dit à ses disciples :

— « Ces pratiques ne sont plus pour notre temps... En cet âge de fer de Kâli, les êtres humains sont très faibles et de vie brève. Ils n'ont pas le temps de s'y livrer sans graves dangers. Et ce n'est point nécessaire. Ces pratiques n'ont d'autre but que la concentration de l'esprit ; et celle-ci vient aisément à qui médite avec piété. La grâce du Seigneur a rendu facile la voie de Réalisation. Il n'y a qu'à reporter sur Lui la puissance d'amour que nous dépensons pour les êtres qui nous entourent. »

(Traduction librement condensée.)

3. *Evangile,* II, 16.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS.

Mais tout en brodant, de ses doigts habiles, sur le beau thème millénaire, les apologues[1], le petit paysan de Kamarpukur, qui unit en lui les deux natures de Marthe et de Marie, sait rappeler à ses disciples la vie pratique et les humbles détails domestiques ; il ne souffre pas l'oisiveté, la malpropreté, ni le désordre, et il peut là-dessus donner des leçons à ces fils de grands bourgeois ; il est l'exemple ; il balaye sa maison et il jardine.

Rien n'échappe à ses yeux. Il rêve, il voit, il agit. Et sa gaie science garde le don de rire comme un enfant. Le voici qui se divertit à se donner la comédie des mondains et des faux dévots :

« ... *Le maître imite très drôlement une Kirtani* (chanteuse professionnelle d'hymnes religieux), au *grand amusement des disciples. La Kirtani et sa troupe font leur entrée dans une société. Elle est habillée avec faste, elle tient négligemment un mouchoir de couleur. Quand se présente quelque vénérable monsieur, elle lui souhaite la bienvenue, tout en chantant, et lui dit : ...* « *Je vous en prie, entrez !* » *Et elle relève sur ses bras son* sari, *pour étaler les ornements qui le parent... La mimique du maître fait mourir de rire les disciples. Paltu se roule par terre. Le maître lui dit en souriant :* — « *Quel enfant ! Pallu, n'allez pas raconter cela à votre père ! Le peu d'estime qu'il a pour moi disparaîtrait. Il est devenu un pur Anglais !...* »

---

1. En voici, entre bien d'autres, un joli exemple :

« *Un bûcheron était couché et rêvait. Un ami le réveilla.*

— Ah ! dit le bûcheron, pourquoi avoir troublé mon sommeil ? J'étais devenu un grand roi, père de sept fils. Mes fils devenaient tous accomplis dans les arts et dans la guerre. Je trônais, occupé des affaires de l'État. Pourquoi avez-vous mis en pièces cet heureux monde ?

L'ami répondit :

— Quel mal y a-t-il ? Ce n'était qu'un rêve !

— Vous ne comprenez donc pas ? lui répliqua le bûcheron. Etre un roi de rêve est tout aussi vrai que d'être un bûcheron. S'il est réel d'être un bûcheron, il l'est alors tout autant d'être roi en rêve. » (Evangile, II, p. 235.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Voici d'autres types qui défilent :

— « *Il y a des gens,* dit Ramakrishna, *qui n'ont jamais autant envie de bavarder qu'au moment du culte quotidien. Mais comme il leur est défendu de parler, ils gesticulent et grimacent, les lèvres closes :* — « *Euh ! Euh !... Apportez-moi ceci... Passez-moi cela ... Chut ! Chut !...* » *L'un récite son chapelet ; mais, ce faisant, il va tout de même marchander du poisson. Et tandis qu'il roule les grains entre ses doigts, il désigne la pièce qu'il convoite... Une femme va se baigner dans les eaux saintes du Gange ; elle devrait penser à Dieu ; mais la voici qui potine :* — « *Et quels bijoux offrent-ils à votre fils ?... Un tel est malade... Un tel est allé voir sa fiancée... Et pense-t-on que la dot sera belle ?... Harish m'adore, il ne peut rester une heure sans moi... Je n'ai pas pu venir, tous ces temps-ci : on a fait les fiançailles de la fille d'un tel, et j'ai été si occupée !* » — *Et ta ta ta... Elle est venue se baigner, dans les eaux saintes. Mais il est question de tout, sauf de cela...* »

Et à ce moment, le maître, regardant un de ceux qui l'écoutent et frappé d'émotion, passe dans le *Samâdhi...* [1]

Quand il reprend pied sur la terre, sans transition il renoue le fil des Entretiens interrompus. Ou bien il chante un de ses beaux hymnes d'amour à « *la Mère au teint bleu sombre* », ou au noir. Krishna, le bien-aimé [2] :

— « *Oh ! la flûte suave ! Elle joue, dans le bois, là-bas !... Je viens ! Je viens !... Mon bien-aimé au teint foncé m'attend... O mes amies, dites-moi, venez-vous avec moi ?... Mon bien-aimé !... J'ai peur qu'il ne soit pour vous qu'un mot, qu'un son vide de sens...*

---

1. *Evangile*, II, 285-286.
2. Ces couleurs ont un sens symbolique, pour Ramakrishna. Le bleu sombre de *la Mère* lui évoque les abîmes du ciel.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Mais pour moi, il est mon cœur, mon âme, il est ma vie !...

« *...Plonge, plonge, plonge jusqu'au fond, ô mon esprit ! Plonge dans l'océan de Beauté !... Va et cherche dans les régions qui s'enfoncent plus avant sous les mers ! Tu atteindras au joyau, au trésor de Prema* (l'Amour Divin). *En ton cœur est le Brindaban* (le séjour légendaire) *du Dieu d'amour. Va et cherche, va et cherche, va et cherche ! Et tu trouveras... Alors, inextinguible, elle brûlera, la lampe de la connaissance... Qui est cet être qui dirige une barque sur terre — sur terre — sur la terre ferme ?...*

« *...Compagne de l'Absolu, ô Mère, tu es plongée dans la joie du Jeu !... Le vin de la joie t'enivre. Tes pieds chancellent, mais ne perdent jamais l'équilibre. L'Absolu, ton époux, est couché près de toi. Immobile. Tu le presses contre tes seins, et tu sembles avoir perdu tout contrôle de toi... L'univers tremble sous tes pieds. La folie est dans tes yeux et dans les yeux de l'époux... En vérité, le monde est une chose de joie !... O ma Mère au teint bleu !...* [1] »

Son chant participait au vin d'amour qui enivrait *la Mère...*

— « *Un seul de ses regards,* dit Vivekananda, *pouvait changer une vie entière.* »

Il en sut quelque chose, ce Naren, qui, par réaction contre lui, défendait avec emportement ses doutes philosophiques, et qui les sentit fondre, à ce feu continu, jusqu'à ce qu'il s'avouât vaincu. Il avait fait l'épreuve de ce que Ramakrishna lui avait annoncé : que « *la foi vivante peut être donnée et reçue, d'une façon tangible et plus réelle qu'aucune chose au monde* ». La certitude de Ramakrishna était si douce et si forte que les contradictions les plus brutales de ces jeunes gens le faisaient sourire : il

1. Evangile, *pass.*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

était sûr qu'elles se dissiperaient, comme un brouillard du matin, au soleil de midi. Quand Kaliprasad l'assaillait du flot de ses négations :

— « *Mon fils, croyez-vous en Dieu ?*

— *Non.*

— *Croyez-vous en une religion ?*

— *Non, ni aux Védas, ni à aucune Ecriture. Je ne crois à rien de spirituel* ».

Le maître, indulgent, répondait :

— « *Mon fils, si vous disiez cela à un autre gourou, qu'est-ce que vous prendriez ! Allez en paix. D'autres que vous ont passé par vos agitations ; et maintenant... regardez Naren ! Il croit. Vos doutes aussi seront éclaircis. Vous croirez* ».

Et Kaliprasad devait plus tard devenir le saint apôtre Abhedananda.

Quantité d'universitaires, de sceptiques, d'agnostiques, étaient ainsi touchés par ce petit homme qui disait les mots les plus simples en son langage paysan, mais dont l'être projetait au fond des poitrines sa lumière intérieure. Il n'avait pas besoin que ses visiteurs se confessassent ...

— « *Les yeux,* disait-il, *sont les croisées de l'âme...* »

Il lisait au travers, du premier coup. Au milieu d'une foule, il allait droit au visiteur honteux qui se dissimulait ; il mettait le doigt sur le doute ou sur l'inquiétude, la blessure secrète. Jamais de prêche. Nul vague-à-l'âme, nulle tristesse. Un mot, un sourire, le toucher de sa main, communiquait la paix, le bonheur sans nom après lequel on languissait. On conte qu'un jeune homme, sur qui ce regard s'était posé, resta plus d'une année en une extase où il ne pouvait plus que répéter :

— « *Seigneur ! Seigneur ! Mon bien-aimé ! Mon bien-aimé !...* »

Le maître pardonnait tout, croyant à l'infinie Bonté. Et, lisant en tel de ceux qui demandaient son

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

aide, que l'infortuné ne parviendrait pas, en cette vie, à ce Dieu qu'il cherchait, il voulait lui communiquer, au moins, un avant-goût de la félicité.

Aucun mot, chez lui, n'était mot ; tout était acte, tout était être.

Il disait :

— « *Ne parlez pas d'amour pour votre frère! Aimez!... Ne discutez pas sur les doctrines et sur les religions. Il n'y en a qu'une. Toutes les rivières vont à l'Océan. Allez et laissez aller les autres !... La grande eau se fraie, le long de la pente — selon les races, les âges et les âmes — un lit différent. C'est la même eau... Allez. Coulez vers l'Océan !...* »

L'élan de l'eau qui dévalait joyeusement se communiquait à toutes les âmes. Il était l'élan, il était la pente, il était le courant ; et vers son fleuve les autres rivières et les ruisseaux accouraient. Il était le Gange.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

XII

LE FLEUVE RENTRE DANS LA MER

Il approchait de l'Océan. La fin venait. Son faible corps que consumait presque journellement le feu de l'extase, était usé par le don de soi qu'il faisait à des foules affamées. Quelquefois, il se plaignait à *la Mère* comme un enfant boudeur, de l'affluence des visiteurs qui, jour et nuit, le dévoraient. Dans son langage humoristique, il lui disait [1] :

— « *Pourquoi m'amènes-tu ici tous ces gens qui sont comme du lait baptisé d'eau, de cinq fois sa quantité ? Mes yeux sont usés, à force de souffler le feu pour faire évaporer l'eau ! Ma santé est perdue. Je n'en peux plus ! Fais-le toi-même, si tu en as envie !... Ceci* (il désignait son corps) *n'est plus qu'un tambour crevé. Et si tu le bats, jour et nuit, combien de temps durera-t-il ?* » [2]

Mais jamais il ne refusait personne. Il disait :

— « *Que je sois condamné à renaître encore et encore, même sous la forme d'un chien, si seulement je puis être ainsi de quelque secours à une seule âme !* »

Et aussi :

— « *Je donnerais vingt mille corps comme le mien,*

1. Je suis bien sûr que nos bons croyants du moyen âge, nos gens du peuple de Picardie ou de Bourgogne, à l'occasion, en disaient autant !
2. *Vie de Ramakrishna*, p. 694.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

pour aider un seul homme. Il est splendide d'aider, ne serait-ce qu'un seul ! »[1]

Il se reprochait ses extases, qui lui prenaient un peu du temps qu'il devait donner aux autres :

— « *O Mère, empêche-moi d'en jouir ! Que je reste toujours dans mon état normal, afin de pouvoir être plus utile au monde*[2] *!* »

Dans ses derniers jours, où ses disciples le protégeaient malgré lui, contre l'abus des dévots, il disait :

— « *Comme je souffre, parce que personne n'a eu besoin de mon aide aujourd'hui !* »[3]

Son grand ami, l'illustre chef du *Brahmosamaj*, Keshab Chunder Sen, le devança dans la mort. Il partit, en 1884. Les larmes aux yeux, Ramakrishna disait de lui, peu avant de le perdre, que « *le rosier allait être replanté ailleurs, parce que le jardinier voulait de lui des roses magnifiques* ». Après, il dit :

— « *La moitié de moi a péri* ».

Mais l'autre moitié, pourrait-on dire, était les humbles. Il était plus proche d'eux que des plus doctes. Et parmi les familiers de ses dernières années, il comptait, au même rang que les disciples chers à son cœur, de simples gens, des fous de Dieu. — Telle la vieille *Gopalerma*, dont l'histoire naïve aurait sa place dans les légendes franciscaines :

C'était une dame sexagénaire. Devenue veuve encore dans son enfance[4], elle s'était entièrement vouée au Seigneur. Sa soif d'amour maternel inassouvie lui avait fait, depuis trente ans, adopter comme sien l'enfant Krishna, *Gopala*. Cette pensée s'était

1. Vivekananda : *My Master.*
2. *Ibid.*
3. Mukerji, *loc. cit.*
4. Je rappelle au lecteur d'Occident que la loi religieuse hindoue interdit strictement aux veuves le remariage et que contre ce règlement oppressif n'ont cessé de faire campagne tous les grands réformateurs religieux et sociaux hindous, depuis cent ans.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tournée en une innocente manie. A peine eut-elle rencontré, pour la première fois, Ramakrishna, que son regard hanté du Dieu vit sortir de lui le petit *Gopala*. La chaude compassion de celui qui épousait les vœux cachés et les regrets de ceux qui l'approchaient, prêta son souffle au rêve insatisfait de la mère sans enfant : il lui mit l'enfant-Dieu dans les bras. A partir de ce moment, le petit *Gopala* ne quitta plus celle qui l'avait adopté. Et elle, ne priait plus ; elle n'avait plus besoin de prier, puisqu'elle vivait maintenant en communion ininterrompue avec son Dieu. Elle avait jeté au fleuve son rosaire et passait ses jours à babiller avec l'enfant [1]. Cet état dura deux mois ; et puis, il s'apaisa : l'enfant n'apparaissait plus qu'aux moments de méditation. Mais dans le cœur de la vieille, demeurait le bonheur. Et Ramakrishna couvait, d'un regard de bonté, cette joie. Mais comme il ne perdait jamais son sens malicieux, il priait la vieille dame de raconter son histoire à l'orgueilleux Naren, fier de sa raison critique, pour qui de telles visions étaient des illusions stupides et morbides. Et la vieille, naïvement, au milieu de son bavardage maternel, prenant Naren pour juge :

— « *Monsieur*, lui disait-elle, *je ne suis qu'une pauvre femme ignorante ; je ne sais pas bien ce qu'il en est. Vous qui êtes un savant, dites-moi, croyez-vous que c'est vrai ?* »

Et Naren, très ému, répondait :

— « *Oui, ma mère, c'est vrai* ».

Ce fut en 1884 que s'altéra gravement la santé de Ramakrishna. Dans un état de transe, il se fit, au bras gauche, une fracture du poignet ; et il en souffrit beaucoup. Un grand changement survint.

1. Ainsi, Marguerite Ebner, la mystique du XIVe siècle, qui prenait dans ses bras Jésus enfant, au berceau.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il s'effectua un dédoublement entre le corps infirme et l'esprit émerveillé. Il ne pouvait plus employer le *je*. Il n'était plus *moi*. Il disait de lui : « *Ceci* »... [1] Le malade percevait « *Lila... Le Jeu... Le Dieu qui se joue dans les formes... L'homme saisit brusquement son Moi réel; alors il est plongé dans un émerveillement muet; sa joie ne connaît plus de bornes, comme s'il rencontre à l'improviste un être chéri... Lorsque Çiva aperçoit son Moi réel, il s'écrie: « Ce que je suis ! Ce que je suis ! »... Et il danse de bonheur...* » [2]

L'année suivante, en avril 1885, sa gorge s'enflamma. Le surmenage de la parole et les dangereux *Samādhis* qui faisaient refluer le sang au gosier, n'y étaient certainement pas étrangers [3]. Les médecins

---

1. Souvenirs inédits de Ramakrishnananda, qui le soigna, dans les derniers mois. Cf. Sister Devamata : *Sri Ramakrishna et ses disciples.* (Ces notes m'ont été communiquées, en manuscrit.)

2. *Evangile de Ramakrishna*, II, 197.

3. Il y a plus. Comme tels mystiques chrétiens bien connus *(a)*, il guérissait les autres, en se chargeant de leurs maux. Dans une vision, son corps lui apparut, transpercé de plaies, qui étaient les péchés des autres : « *il avait pris sur lui le Karma des autres* », et il y devait, pensait-il, sa dernière maladie. Il s'était fait le bouc émissaire de l'humanité.

Cette idée de souffrir, dans son propre corps, des péchés des autres et de les en soulager, quand on est parvenu à un certain degré de sainteté, est très antique dans l'Inde ; et Swami Ashokananda, que j'ai interrogé à ce sujet, m'en a fourni d'illustres témoignages dans les Ecritures Sacrées, — dans le *Mahābhārata (Adi Parva*, chap. 84, —

a) Telles sainte Lydwine, qui est chargée des souffrances physiques des autres ; sainte Marguerite-Marie, qui prend les souffrances des âmes du Purgatoire ; Catherine de Sienne et Marie des Vallées, qui demandent les peines de l'enfer, pour en sauver les âmes. Saint Vincent de Paul est privé, pendant sept ans, de la foi, pour l'obtenir à un incroyant.

Un tel sacrifice par procuration est conforme à la pure doctrine chrétienne catholique, qui considère l'humanité entière comme le corps mystique du Christ. Le Christ a donné l'exemple, et Isaïe, définissant le Messie (LIII), dit de lui :

« *Il a porté nos maladies, il s'est chargé de nos douleurs... Il a été transpercé à cause de nos péchés... Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.* »

On voit la parenté d'esprit religieux entre l'Inde et la Judée des Prophètes et du Christ. Ce grand élan de l'âme est universel. Il jaillit du plus profond de l'homme.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

consultés lui interdirent la parole et l'extase. Il n'en tint pas compte. A une grande fête religieuse *Vaishanavite*, il se dépensa sans mesure. Au retour, le mal empira. Il ne lui était presque plus possible de manger. Cependant, il continuait d'accueillir tous ceux qui venaient à lui, jour et nuit. Un soir, une hémorragie se produisit dans la gorge. On diagnostiqua le cancer. Les principaux disciples le décidèrent à se mettre quelque temps sous la surveillance du docteur Mahendrah Lal Sarkar, à Calcutta. En septembre 1885, on loua un petit appartement, où la femme de Ramakrishna s'installa dans un réduit, pour s'occuper du régime. Les plus fidèles disciples veillaient, la nuit. La plupart n'étaient pas riches ; ils hypothéquèrent, empruntèrent, mirent leurs effets au mont de piété, pour subvenir aux dépenses ; et la maladie du maître cimenta leur union. Le docteur Sarkar était un rationaliste, qui ne croyait pas aux idées religieuses de Ramakrishna, et qui le

---

Shanti Parva, chap. 281) — dans les propos de Bouddha, et dans la vie légendaire de Chaïtanya, au xvᵉ siècle. Tous les personnages spirituels ne possèdent pas ce pouvoir. Il n'appartient, théologiquement, qu'aux *Avatars* (Incarnations) et aux âmes élues qui leur font cortège. Les hommes pieux et même saints ne l'ont point, même après avoir atteint à la Réalisation divine. Mais les masses populaires le croient faussement, encore aujourd'hui ; et on voit les simples gens s'approcher souvent des *Sannyâsins* et des *Sadhus* — (comme il arriva à Jésus) — dans l'espérance de se décharger sur eux de leurs maux physiques et spirituels. C'est une croyance commune encore, dans l'Inde actuelle. Une des conséquences en est ce qu'on appelle le *Guru-vâdâ* : Si un personnage spirituel accepte un disciple, non seulement il lui donne l'instruction spirituelle, mais il prend sur lui tout ce qui peut y faire obstacle, dans le *Karma* du disciple. — tous ses péchés. Le *gourou* aura donc à souffrir des *Karmas* de ses disciples ; car il n'est donné à personne d'annuler un seul *Karma* ; il n'est possible que de le transférer sur un autre. — Swami Ashokananda ajoute ceci qui montre à quel point cette croyance en l'expiation par procuration est enracinée dans l'esprit de l'élite religieuse indienne d'aujourd'hui : « — *Ce n'est pas pour nous une simple théorie. Nous avons vu des exemples où les disciples directs de Ramakrishna ont souffert pour avoir ainsi pris les maux des autres, soit par suite de leur office de* gourous, *soit par l'effet du simple toucher. Ils nous ont souvent parlé de leurs souffrances, pour ces causes.* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

lui disait franchement. Mais à mesure qu'il connut son patient, il conçut pour lui un respect profond et le traita gratuitement. Il venait le voir, trois fois par jour, et s'entretenait des heures avec lui [1] — ce qui, soit dit en passant, n'était peut-être pas le meilleur moyen d'améliorer son état. Il lui disait :

— « *Je vous aime tant, à cause de votre dévouement à la vérité! Vous ne déviez pas d'une ligne de ce que vous croyez vrai... Ne pensez pas que je vous flatte! Si mon père avait tort, je le lui dirais* ».

Et il blâmait ouvertement l'adoration religieuse que lui rendaient les disciples :

— « *Dire que l'Infini descend sur la terre, sous la forme d'un homme, c'est ce qui gâte toutes les religions.* »

Ramakrishna, amusé, n'y contredisait pas ; mais les disciples s'animaient dans ces discussions, qui ne faisaient qu'augmenter l'estime mutuelle ; et leur foi s'affermissait en le maître que la souffrance illuminait. Ils cherchaient à comprendre les raisons de cette épreuve. Ils se divisaient en plusieurs groupes. Les plus exaltés, à la tête desquels était Girish, le pécheur racheté, prétendaient que c'était le maître qui avait voulu sa maladie, afin d'opérer autour de lui la communion des apôtres. Les plus rationalistes, dont le porte-parole était Naren, admettaient que le corps du maître était, comme les autres, soumis aux lois de la nature. Mais tous percevaient dans le mourant la présence divine ; et, au jour de la grande fête annuelle de *Kâlî*, dont Ramakrishna, à leur surprise, ne parla point, absorbé en l'extase, ils furent convaincus que la *Mère* était maintenant en lui [2].

---

1. Il assista à plusieurs extases, et les étudia médicalement. Il y aurait, pour la science d'Europe, grand intérêt à connaître ses notes. On sait que l'examen des yeux et celui du cœur au stéthoscope, pendant ces *Samâdhis*, donnait tous les indices de l'état de mort.

2. Parmi la foule de ceux qui voulaient voir encore l'homme inspiré, vint (31 octobre 1885) un chrétien de l'Inde du Nord, Prahbudaya l

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

L'exaltation où les jetait cette pensée n'était pas sans dangers. Ils risquaient de verser dans des accès de sentimentalisme convulsionnaire. Ils avaient ou prétendaient avoir des visions, des extases, avec des rires, des chants et des sanglots. Ce fut ici que Naren manifesta, pour la première fois, sa vigueur de raison et sa volonté. Il les traita par le mépris. Il leur dit que « les extases du maître avaient été achetées par une vie d'austérités héroïques et par une conquête acharnée de la connaissance : leurs effusions, à eux, n'étaient l'effet que d'une faiblesse maladive, quand elles ne l'étaient pas du mensonge. Que ceux qui étaient malades se fissent soigner ! Qu'ils mangent davantage et qu'ils réagissent contre leurs spasmes de petites femelles ! Et qu'ils prennent garde ! De ceux qui cultivent cette religion de l'émotion ostentatoire, 80 % deviennent des gredins, et 15 % des fous !... » — Ce fut sur eux une douche glacée. Ils eurent honte, et la plupart confessèrent, avec humiliation, que leurs extases étaient des feintes... L'action de Naren n'en resta point là. Il réunit les jeunes gens, il leur imposa une virile discipline, il offrit à leur besoin d'agir et de se dévouer des objets positifs. Le jeune lionceau s'affirma, dès ces jours-là, comme le futur souverain de l'ordre.

Et cependant, il n'était pas lui-même encore délivré

Misra, qui s'entretint avec Ramakrishna. Exemple typique de l'esprit de synthèse, qui enveloppe de son atmosphère accommodante les confessions les moins disposées au partage, quand elles s'infiltrent dans l'âme indienne. Ce chrétien de l'Inde trouvait moyen de croire, à la fois, au Christ et à Ramakrishna !... On assistait à ce dialogue :

Le chrétien. — « *C'est le Seigneur qui luit à travers toute créature.* »

Ramakrishna. — « *Le Seigneur est un, mais il est appelé de mille noms.* »

Le chrétien. — « *Jésus n'est pas simplement le fils de Marie, il est Dieu même* — (et se tournant vers les disciples, en leur désignant Ramakrishna) — *Celui-ci est ce que vous le voyez ; mais à d'autres moments, il est Dieu même. Et vous ne le reconnaissez pas...* »

A la fin de l'entretien, Ramakrishna lui dit que son désir de Dieu serait satisfait. Et le chrétien lui fit don de tout son être.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

de tous ses troubles et de ses angoisses. Ces jours marquaient la crise désespérée, où il lui fallait faire le choix à jamais entre les forces de sa nature, qui se combattaient. Jours déchirants, jours féconds, qui labourent l'âme et l'ensemencent...

L'état de Ramakrishna s'aggravait. Le docteur Sarkar conseilla de le transporter hors de Calcutta, à la campagne. Vers la mi-décembre 1885, on l'installa dans une maison des environs, au milieu des beaux jardins de Cossipore. Il devait y passer les huit derniers mois de sa vie. Douze jeunes disciples choisis ne le quittèrent plus jusqu'à la fin [1]. Naren dirigeait leur activité et leurs prières. Ils suppliaient le maître de se joindre à eux pour demander à Dieu la guérison ; et la visite d'un pandit, qui exprimait la même croyance, leur fut une occasion pour renouveler leurs instances.

— « Les Écritures, disait le pandit à Ramakrishna, assurent que des saints comme vous peuvent se guérir par la force de la volonté. »

Ramakrishna répondait :

— « *Cet esprit a été abandonné à Dieu, une fois pour toutes. Comment puis-je le lui retirer ?* »

Ses disciples lui reprochaient de ne pas vouloir la guérison...

— « *Pensez-vous que ma souffrance soit volontaire ? Je désire guérir. Mais cela dépend de la Mère.*

— *Alors, priez-la !*

— *Cela vous est facile à dire ! Mais ces paroles, je ne puis pas les prononcer.* »

Naren suppliait :

— « *Pour nous !* »

---

1. Narendra, Rakhal, Baburam, Niranjan, Yogin, Latu, Tarak, les deux Gopal, Kali, Sasi et Sarat. Ramakrishna disait que sa maladie avait fait le tri des disciples du « Cercle intérieur » *(Antaranga)* et des disciples du « Cercle extérieur » *(Bahiranga)*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

— « *Très bien,* dit doucement le maître. *Si je peux, j'essaierai.* »

On le laissa seul, quelques heures. Quand ils revinrent, le maître dit :

— « *Je lui ai dit : « Mère, je ne peux rien manger, à cause de cette souffrance. Fais que je puisse manger un peu ! » Elle vous a désignés tous à moi, et elle a dit : « Comment ! tu manges par tant de bouches !... » J'ai été honteux, et je n'ai pu prononcer une autre parole* ».

Quelques jours plus tard, il disait [1] :

— « *Ma tâche d'enseignement est presque finie ; je ne puis plus instruire. Je vois le monde entier comme étant plein du Seigneur* [2]. *Et je me dis : « Qui enseignerais-je ? »*

Le 1er janvier 1886, il se sentait mieux, il fit quelques pas dans le jardin. Il bénit ses disciples [3]. L'émotion qu'ils en éprouvèrent se traduisit par les effets les plus variés : extases muettes, ou transports loquaces de jubilation. Ils dirent tous qu'ils avaient reçu, comme par un contact électrique, une force accrue qui permettait à chacun d'atteindre, d'un bond, à son idéal choisi. (La caractéristique de Ramakrishna parmi les chefs religieux a toujours été, non pas de communiquer une foi précise, mais les énergies nécessaires à la foi : il jouait le rôle, si j'ose dire, de puissante dynamo spirituelle.) Dans leur joie débordante, les disciples que le maître avait bénis criaient du jardin à ceux qui étaient restés à la maison de venir aussi jouir de la bénédiction. Ici se place un trait, qui pourrait appartenir à notre Évangile chrétien : — L'humble Latu et Sarat

1. Le 23 décembre 1885, à M. (Mahendra Nath Gupta), qui l'a noté dans son *Evangile*, II, 354.

2. Littéralement : « *Tout est Rama* ».

3. A chacun d'eux, dit le récit, il distribua une bénédiction appropriée.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

le brahmine, qui profitaient de l'absence du maître pour balayer sa chambre et faire son lit, entendirent les appels, virent d'en haut la scène ; mais par amour, ils poursuivirent leur tâche et renoncèrent à leur part de joie.

Le seul Naren était insatisfait. Le deuil de son père, les soucis du monde, la fièvre de son cœur, le rongeaient. Il voyait tous les autres comblés. Et lui seul se jugeait délaissé. Il n'avait reçu aucune réponse à son angoisse, aucun rayon qui le réchauffât. Il suppliait Ramakrishna de lui accorder, pour le soulager, quelques jours de *Samâdhi :* et le maître, sévèrement, — (il réservait son indulgence à ceux dont il attendait le moins) — lui reprochait ces « *pensées basses* » *:* c'était de lui seul qu'il devait attendre le soulagement ; il devait surmonter ses soucis et réaliser par cette victoire un état plus haut que l'extase. Et Naren, en pleurs, comme un égaré, fuyait à travers la ville et les champs, couvert de poussière et de la paille d'une meule contre laquelle il avait buté ; il gémissait, il se consumait dans le désir de l'inaccessible ; et son âme ne connaissait plus le repos... Ramakrishna, avec tendresse, avec pitié, suivait de loin sa course égarée ; il savait bien qu'il faut longtemps haleter, avant d'atteindre, pantelant, la proie divine. Et il jugeait merveilleux l'état de Naren, qui naguère encore se vantait de son incroyance, et que possédait aujourd'hui la nostalgie de l'Infini. Il le savait béni entre les hommes et d'autant plus qu'il était plus éprouvé. Il caressait doucement le visage de Naren, devant les disciples. Il y reconnaissait tous les signes du *bhakta* — du croyant par amour. Les *bhaktas* n'ont point, comme les *jñânins* (les croyants par la connaissance de l'esprit), la libération pour objet. Ils sont faits pour aimer et servir les hommes. Il leur faut renaître, renaître encore, pour le bien de l'humanité. Tant

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

que subsiste la plus légère morsure du désir, il faut renaître. Quand tous les désirs sont arrachés du cœur des hommes, alors seulement on atteint au *Mukti* (à la libération). Mais les *bhaktas* n'y aspirent jamais. Et c'est pourquoi le maître aimant, dont le cœur est peuplé de tous les êtres vivants et ne consent pas à les oublier, garde toujours sa préférence pour les *bhaktas*, dont le plus grand est son Naren [1]. Il ne cache plus qu'il le considère comme son héritier. Il lui dit, un jour :

— « *Je laisse ces jeunes gens sous votre garde. Attachez-vous à exercer leur spiritualité !* »

Et, les préparant à la vie monastique, il les engage à aller mendier leurs aliments dans les maisons, sans distinction de castes. Vers la fin de mars ou le début d'avril, il leur distribue des étoffes de couleur ocre, qui est le signe du *sannyâsin*.

Le fier Naren donne l'exemple du renoncement. Mais il a peine à abdiquer l'orgueil spirituel. Le démon qui lui offrirait en vain, comme à Jésus,

---

1. — « *Le* jñânin *rejette* Mâyâ. Mâyâ *est pareille à un voile. Voyez comme je tends ce fichu devant la lampe ! Vous ne voyez plus la lumière de la lampe...* » — Puis, le maître tend le fichu entre lui et ses disciples et dit : « *A présent, vous ne voyez plus mon visage...* »

« *Le* Bhakta *ne rejette point Mâyâ. Il adore* Mahamâyâ *(la Grande Illusion). Il s'abandonne à elle et prie :* « *Mère ! écarte-toi de mon chemin. C'est seulement ainsi que j'espère réaliser* Brahman... »

« *Le* jñânin *nie les trois états : la veille, le rêve, le sommeil profond. Le* bhakta *les accepte tous les trois...* »

Ainsi, la tendresse de Ramakrishna, ses préférences de nature, vont à celui qui accepte tout, même l'Illusion. Tout affirmer et tout aimer. Ne rien nier. Même le mal, même l'Illusion est de Dieu...

— « *Il n'est pas bon de dire, dès le commencement :* « *Dieu est, pour moi, Impersonnel...* » *Tout ce que je vois, hommes, femmes, bêtes, fleurs, arbres, est Dieu... O joie ! O joie !...* »

L'image du voile, auquel est comparée *Mâyâ*, est, d'autres fois, présentée sous la forme de la jolie parabole de *Sita* et *Rama* : — *Rama, Lakshmana* son frère, et *Sita*, marchent dans la forêt, par un étroit sentier. Rama va le premier, puis Sita, puis Lakshmana. Sita, étant entre les deux frères, empêche Lakshmana de voir Rama ; mais sachant combien il en souffre, dans sa tendresse, — de temps en temps, avec bonté, elle se penche de côté, pour lui permettre de l'apercevoir. (Cf. *Evangile*, II, 62 et *pass.*)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

tous les biens de la terre, aurait tôt fait de trouver le défaut de la cuirasse, en lui proposant la souveraineté de l'âme. Un jour, pour faire l'épreuve de ses puissances spirituelles, Naren dit à son compagnon Kaliprasad de le toucher, quand il sera en état de concentration. Kali le touche et tombe dans le même état. Ramakrishna l'apprend, et il semonce sévèrement Naren ; il lui reproche de gaspiller, pour un objet frivole, son blé en herbe, et il condamne formellement la suggestion des idées. Défense de porter atteinte à la liberté de l'esprit ! Vous devez aider les autres. Il vous est interdit de substituer votre pensée à la leur.

Peu après, Naren, méditant, eut la sensation d'une lumière, dont le foyer était derrière sa nuque, et subitement, il perdit conscience et se fondit dans l'Absolu. Il était tombé au fond de ce terrible *Nirvikalpasamâdhi*, qu'il appelait depuis longtemps et que lui refusait Ramakrishna. Quand il revint à lui, après longtemps, il lui sembla qu'il n'avait plus de corps, il ne retrouvait que son visage, et il criait : — « *Où est mon corps ?* » ... Les autres disciples, terrifiés, coururent auprès du maître. Ramakrishna avec calme dit :

— « *C'est bien. Qu'il reste ainsi, un certain temps ! Il m'a assez tourmenté...* »

Lorsque Naren eut repris pied sur la terre, il était baigné d'une indicible paix. Il alla vers le maître. Ramakrishna lui dit [1] :

— « *Maintenant, la* Mère *vous a tout montré. Mais cette révélation restera sous les verrous, et je garde la clef. Quand vous aurez accompli le travail de* Mère, *vous retrouverez ce trésor* ».

Et il lui donna des recommandations pour sa santé et son régime des jours suivants.

---

1. V. même récit p. 255. Ici, la version de la *Vie de Vivekananda*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

A mesure qu'il approchait de la fin, il se détachait. Il étendait sur les chagrins de ses disciples son ciel serein. L'*Evangile*, écrit presque au chevet du mourant, note ces murmures harmonieux de l'âme, comme d'un ruisseau, le soir, dans le silence oppressé des disciples, tandis que bruissent doucement, au clair de lune, les branches des arbres du jardin, que remue la chaude brise du Sud. Aux amis, aux aimés, qui ne se résignent pas à le perdre [1], il raconte à mi-voix :

— « *Rada disait à Krishna : « O bien-aimé, demeure en mon cœur, et n'apparais plus sous ta forme humaine ! » ...Mais bientôt, elle languissait de ne plus voir sous la forme humaine son bien-aimé. Mais la volonté du Seigneur doit être faite. Et, de longtemps, Krishna ne parut plus sous forme humaine... Le Seigneur vient et s'incarne dans l'humanité. Puis, il retourne, avec ses disciples [2], vers la Mère Divine.* »

Rakhal : — « *Alors, ne partez pas avant nous !* »

Ramakrishna sourit avec tendresse, et dit :

— « *Une troupe de* Bauls [3] *entrent soudain dans une maison ; ils chantent le nom du Seigneur et dansent de joie ; puis, ils quittent la maison aussi brusquement qu'ils sont venus ; et les gens ne savent point qui étaient ceux-là...* »

---

1. Le violent Naren a le plus de peine à réprimer sa révolte contre la loi de souffrance : (Cf. dialogue du 22 avril avec Hirananda) :
— « *Le plan de ce monde est diabolique ; j'aurais pu créer un monde meilleur... Notre seul refuge est dans la foi : c'est Moi qui fais tout...* »
A quoi le doux Hirananda réplique :
— « *Plus facile à dire qu'à réaliser !* »
Et pieusement, il ajoute :
— « Tu *(Dieu) es tout. Non pas moi, mais Toi.* »
Mais Naren, orgueilleux, entêté, répète :
— « Tu *es moi, et je suis* Toi ; *il n'y a rien autre que Moi.* »
Ramakrishna écoute en silence, sourit, indulgent, et dit, montrant Naren :
— « *Il se meut, portant toujours au poing une épée nue.* »
2. Dans la croyance hindoue, chaque Avatar (incarnation) est accompagné sur terre de son cortège de disciples, — âmes prédestinées.
3. Sectes d'Hindous ivres de Dieu, qui ont renoncé au monde.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il soupire :

— « *Je dis quelquefois : « Veuille le Seigneur m'accorder de ne plus être envoyé en ce monde !* »

Mais il reprend aussitôt :

— « *Il (Dieu) revêt le corps humain, pour l'amour des âmes pures qui aiment le Seigneur* ».

Et il regarde Naren, avec une ineffable affection.

Le 9 avril :

Ramakrishna (regardant l'éventail qu'il remue, dans la nuit chaude) : — « *Tout comme je vois cet éventail que je tiens devant moi, j'ai vu Dieu... Et je vois...* (il parle tout bas, pose la main sur son cœur, et demande :) *Dites-moi ce que j'ai dit...* »

Naren. — « *Je n'ai pas pu entendre distinctement* ».

(Ramakrishna indique par signes que *Lui*, le Dieu, et son moi, ne sont qu'un.)

Naren. — « *Oui. Je suis Lui* ».

Ramakrishna. — « *Il ne s'en faut que d'une ligne à traverser.... Jouissance de la félicité... Tout est fondu...* »

Naren. — « *Les grands restent dans le monde, même après avoir réalisé leur libération. Ils conservent leur moi et ses souffrances, afin de distribuer le salut à l'humanité* »...

Silence complet. Puis le maître parle :

Ramakrishna. — « *Le toit*[1] *est tout à fait à portée de la vue ; mais il est très difficile de l'atteindre...* »

---

1. La métaphore du *toit* revient souvent, dans les propos de Ramakrishna :

— « *Les Incarnations Divines ont à leur portée la Connaissance de l'Absolu dans le Samâdhi. En même temps, elles peuvent descendre de cette hauteur, et conserver leur moi humain, et aimer le Seigneur comme père ou mère, etc. En disant :* « Pas ceci ! Pas ceci ! » *elles laissent derrière elles les degrés de l'Escalier, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elles soient montées sur le Toit. Et alors, elles disent :* « C'est ceci ! » — *Mais bientôt elles découvrent que l'Escalier est fait des mêmes matériaux : briques, chaux, etc., que le Toit. Alors, elles montent et elles descendent, se reposant parfois sur le Toit, parfois sur les marches de l'Escalier. Le Toit représente l'Absolu. L'Escalier, le monde des phénomènes.* » (Evangile de Ramakrishna, I, 324.)

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Naren. — « *Oh ! oui...* »

Ramakrishna. — « *Mais celui qui l'a atteint peut jeter en bas une corde et tirer à lui d'autres sur le toit...* »

C'est en ces jours que, réalisant dans sa plénitude l'identité de tout ce qui est avec l'Être unique, il voyait que « *tous les trois étaient la même Substance : la victime, le billot, et le sacrificateur* », — et s'écriait, d'une voix faible :

— « *Ah ! mon Dieu, quelle vision !...* »

Il s'évanouissait, d'émotion ; et, revenant à lui, disait :

« *Je suis bien... Je n'ai jamais été aussi bien*[1]. »

Ses souffrances étaient extrêmes. Ceux qui connaissent la terrible maladie dont il mourut — le cancer à la gorge — seront émus du sourire d'amour et de bonté qui ne le quittait plus. S'il ne fut pas accordé à cet homme, dont ses croyants Indiens font un Christ, la glorieuse mort sur la croix, son lit d'agonie n'en fut pas moins une croix[2]. Mais...

— « *...Le corps seul souffre,* disait-il. *Quand l'esprit est joint au Seigneur, on ne sent plus rien...* »

Ou bien encore :

— « *Que le corps et sa souffrance s'occupent l'un de l'autre ! Toi, mon esprit, demeure dans la félicité !* »

Et il disait :

— « *Maintenant, moi et ma Mère Divine, nous sommes devenus un, à jamais*[3] ».

Trois ou quatre jours avant sa mort, il appela Naren, et pria qu'on le laissât seul avec lui. Il le

---

1. Ramakrishnananda, son disciple qui le veillait, dit : « *Il ne perdit jamais sa gaieté, il se disait bien et heureux...* » (Souvenirs inédits).

2. Swami Ashokananda m'a écrit que la photographie qui fut prise de Ramakrishna, immédiatement après sa mort, et dont une reproduction se trouve au monastère de Madras, ne peut être publiée : tant le corps est décharné et ravagé par la maladie : on n'en peut soutenir la vue.

3. Deux jours avant sa mort, sur un désir muet de Naren qui voulait lui arracher cette affirmation, que Ramakrishna n'aimait point à divulguer, il dit :

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ÉPILOGUE

L'homme n'était plus. L'esprit allait commencer sa route dans les veines de l'humanité.

La communion des apôtres aussitôt se forma. Les jeunes disciples, qui avaient été les témoins des derniers mois, ne pouvaient plus reprendre la vie du monde. Toutes ressources leur manquaient. Mais quatre disciples mariés — Balaram Bose, chez qui avaient été provisoirement déposées les reliques de Ramakrishna, Surendranath Mitra, Mohandranath Gupta, et Girish Chandra Ghosh, le comédien repenti — les encouragèrent et les aidèrent à fonder un foyer. Le premier donna l'argent pour acheter, à Baranagore, près du Gange, une maison à demi ruinée. Ce fut le premier *Math*, ou monastère. Une douzaine environ des disciples s'y groupèrent, sous les noms monastiques qui ont, depuis, effacé dans l'histoire leurs noms de famille. Celui qui avait été Naren — celui qui allait rester dans l'avenir *Vivekananda* [1] — prit, d'un accord tacite, leur direction. Il était le plus énergique, le plus vivant, le plus intelligent ; et le maître l'avait désigné. Tandis que tous les autres étaient tentés de s'engouffrer dans l'ivresse nostalgique du souvenir et du rêve, le grand disciple qui savait, mieux que quiconque, l'attrait

1. Ce nom fut pris, quelques années plus tard. Dans le volume suivant, j'en montre la genèse.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

du gouffre, mais qui en connaissait les dangers, se voua à leur instruction. Il passait au milieu de ces ermites, comme un tourbillon de feu ; il secouait leur deuil et leur béatitude ; il les arrachait à l'emprise trop commode de l'unique idée fixe ; il les contraignait à connaître les autres pensées du monde ; il les inondait de la pluie nourricière de sa vaste intelligence ; il leur faisait goûter à tous les fruits de l'arbre de la Connaissance : les religions comparées et les sciences, l'histoire, la sociologie ; il voulait qu'ils acquissent une perspective universelle ; il instituait entre eux des discussions fécondes, sans cesser un instant d'entretenir le feu sacré.

Ce fut — date symbolique — à la Noël de 1886 que fut définitivement soussigné et scellé l'acte de naissance de l'*Homme-Dieux*. Le récit est saisissant. Car il garde le frémissement de la rencontre imprévue dans la nuit, du « beau Dieu » d'Occident et du Verbe de l'Inde...

Ils étaient venus à Antpur, chez la mère d'un disciple (Baburam)...

« *...La soirée était avancée. Ils se réunirent autour du foyer. Ils avaient apporté et allumé de grosses bûches ; et bientôt, le feu flamba... Au-dessus, la nuit indienne étendait son dais. Tout autour, la paix ineffable des champs endormis. Ils méditaient en silence... Vivekananda se mit à leur conter l'histoire du Seigneur Jésus*[1]. *Il dit le merveilleux mystère de la Nativité et l'Annonciation... Les moines, transportés de béatitude, revivaient les jours de la Fuite en Egypte. Ils suivaient l'Enfant Christ dans le Temple, où les pandits juifs l'entouraient... Ils étaient avec lui, quand il réunissait ses premiers disciples ; et il leur semblait qu'ils l'avaient connu, comme ils connaissaient leur*

1. Vivekananda avait un respect passionné pour le Christ, dont Ramakrishna, on l'a vu, reconnaissait la divinité.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

propre maître [1]. *Les nombreux traits de ressemblance, dans la pensée et dans l'action, ainsi que dans les relations avec les disciples, entre le Christ et Ramakrishna, leur remirent en mémoire les jours de félicité passés avec leur maître. Les paroles du Rédempteur résonnaient à leurs oreilles comme des mots familiers...* »

Et le récit de la Passion, du crucifiement, et de l'Ascension, les plongèrent dans les abîmes de la méditation... Par l'éloquence de Narendra, ils furent admis dans la société apostolique, où Paul prêchait l'Évangile... Le feu de la Pentecôte dévora leurs âmes, dans la paix du village bengalais ; et l'air de la nuit retentit des noms mêlés du Christ et de Ramakrishna...

Alors, Vivekananda s'adressa aux moines. Il leur enjoignit de devenir eux-mêmes des Christs, d'aider à la Rédemption du monde... Ils devaient se renoncer eux-mêmes, comme Jésus l'avait fait, et réaliser Dieu. Debout devant le bûcher, dont les flammes allongées rougissaient leur visage, dont le bois qui craquait rompait seul le silence de leurs pensées, ils prirent solennellement leurs vœux de *Sannyâs* éternels, les uns devant les autres, et tous devant Dieu...

« *Et ce fut alors seulement, et quand tout était accompli, que les moines, soudain, se souvinrent que cette nuit était la veillée de Noël...* [2] »

Beau et profond symbole de la Nativité d'un Jour nouveau de Dieu...

Mais que l'Europe ne s'y trompe point, en lisant ce récit ! Ce n'est point un retour au Jourdain [3].

1. De deux d'entre eux : Sasibhushan *(Ramakrishnananda)*, et Saratchandra *(Saradananda)*, Ramakrishna disait déjà qu'ils avaient été les disciples du Christ, dans une vie antérieure

2. *The Life of the Swami Vivekananda*, vol. II.

3. Jamais l'esprit d'Orient n'abdique. — Et que, pas davantage, n'abdique l'esprit d'Occident ! Qui me prêterait cette intention ne comprend rien à ce que j'écris... L'Inde ne se refuse à aucune grande pensée du dehors. Mais elle ne s'enrôle dans aucune. Nous, faisons de même ! Et de nos conquêtes mises en commun, sachons tisser la pleine harmonie

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

C'est le confluent du Jourdain et du Gange. Les deux fleuves mêlés — (et bien d'autres, avec eux) — reprennent ensemble leur cours dans leur lit élargi.

*

L'ordre nouveau, à peine ébauché encore, avait ceci d'unique que non seulement il fondait en lui les énergies de foi de l'Orient et de l'Occident, non seulement il joignait l'étude encyclopédique des sciences à la méditation religieuse, mais il mariait l'idéal de contemplation à l'idéal de service humain. Et, dès les premiers temps, les fils spirituels de Ramakrishna ne s'enfermèrent point dans les murs d'un monastère. L'un après l'autre, ils s'éparpillèrent dans le monde, en moines errants. Un seul, *Ramakrishnananda* (Sasibhursham), veillant sur les reliques, resta à demeure au colombier, où les oiseaux voyageurs revenaient périodiquement se reposer. Il incarnait déjà, aux derniers mois de la vie du Maître, l'humble idéal de Marthe : — « *Dienen... Dienen...* » — « Servir ! » —(le mot de *Parsifal)* : servir le Maître dans ses souffrances, servir les frères dans leurs prières, servir les corps de ceux dont l'esprit servait Dieu. C'était sa façon, à lui, de le « réaliser ». Et le vieux Tolstoï eût dit qu'elle était la meilleure.

Mais chacun avait la sienne. Et chacun, sans le savoir, par la seule pente de sa nature, représentait un aspect, une phase, de la personnalité multiforme de Ramakrishna. Quand ils étaient réunis, il se retrouvait tout entier.

Leur puissant porte-parole, Vivekananda, exprimant la foi de tous, allait répandre dans le monde le Verbe de celui qui avait réalisé, disait-il, la vivante synthèse des forces spirituelles de l'Inde :

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

« *...J'ai eu la bonne fortune de m'asseoir aux pieds de celui dont la vie, mille fois plus que l'enseignement, était un vivant commentaire des textes des* Upanishads, *était l'esprit des* Upanishads *incarné sous forme humaine, l'harmonie de toutes les idées diverses de l'Inde...* [1] *L'Inde a été riche en penseurs et en sages. L'un avait un large cerveau, et l'autre un vaste cœur. Les temps étaient mûrs pour que naquît celui qui serait l'union de ce cerveau et de ce cœur, celui qui dans un même corps posséderait le brillant intellect de* Çankara *et le cœur merveilleux de* Chaïtanya, *celui qui verrait dans toute foi le même esprit agissant, le même Dieu. — celui qui dans tout être verrait le divin — celui dont le cœur pleurerait sur tous les pauvres, les faibles, les parias, les opprimés, tous ceux qui sont dans l'Inde, tous ceux qui sont hors de l'Inde — celui qui réaliserait l'harmonie universelle, la religion de la raison et de l'amour... Cet homme-là naquit... Il était nécessaire qu'il vînt. Il est venu. Et le plus merveilleux fut que l'œuvre de sa vie se déroula aux portes d'une ville remplie par la pensée d'Occident, une ville affolée d'un faux occidentalisme d'importation, une ville plus européanisée qu'aucune autre de l'Inde... Là, il a vécu, sans nulle science livresque. Cette géniale intelligence savait à peine écrire son nom. Mais les plus illustres diplômés de notre Université reconnaissaient en lui un géant de l'esprit...* [2] *Le sage qui accomplit*

---

1. Conférence à Calcutta : « *Le Védânta dans toutes ses phases.* »

2 Le plus grand esprit philosophique et religieux de l'Inde actuelle, Aurobindo Ghose, indépendant de toute école, a rendu au génie de Ramakrishna un éclatant témoignage, qui met surtout en lumière la multiplicité exceptionnelle de ses puissances d'esprit, et la maîtrise, plus exceptionnelle encore, de l'âme qui les gouvernait :

« *...Un récent et unique exemple nous montre, dans la vie de* Ramakrishna Paramahamsa, *la possibilité pour une puissance spirituelle d'exception, s'élevant d'abord tout droit vers la divine réalisation et s'emparant pour ainsi dire par violence du royaume des cieux, de se saisir ensuite de toutes les méthodes du* yoga *successivement, d'en extraire toute la substance avec une extraordinaire et rapide maîtrise, pour aboutir tou-*

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

l'œuvre millénaire des sages Indiens... Le sage pour l'âge présent, celui dont l'enseignement a le plus de bienfaits pour cette heure du monde... Si jamais j'ai dit aux hommes une parole de vérité, cette parole est sienne, elle est à lui tout entière. Seules mes erreurs sont miennes... »

Ainsi s'humiliait, aux pieds du simple Ramakrishna, le plus intellectuel, le plus impérieux, le plus justement fier, des grands esprits religieux de l'Inde contemporaine. Celui qui fut le saint Paul du Messie du Bengale. Celui qui fonda l'Église et la doctrine. Celui qui parcourut le monde et qui fut l'aqueduc — pareil à ceux dont les arches rouges chevauchent la Campagne romaine — par où le flot de l'esprit s'est répandu, de l'Inde dans les Europes [1], et des Europes dans l'Inde, rejoignant la raison scientifique à la foi Védantique et le passé à l'avenir.

C'est ce Périple de l'âme que je vais retracer dans un volume suivant [2]. J'ai mené, dans celui-ci, l'esprit

---

jours au même résultat central : la possession et la manifestation du divin par le suprême pouvoir de l'Amour, par le jeu spontané de la Connaissance intuitive, par la floraison de facultés innées en de profondes et multiples expériences spirituelles. Un tel exemple ne peut être généralisé. L'emploi successif des méthodes du yoga avait, dans un tel cas, pour objet spécial et momentané, de mettre en lumière, par la décisive expérience d'une âme maîtresse, cette vérité si nécessaire aujourd'hui et vers laquelle s'efforce avec tant de peine un monde si longtemps divisé par tant de doctrines contraires, de sectes hostiles : — à savoir que toutes les croyances, toutes les doctrines ne sont que des formes diverses, des fragments épars d'une Vérité intégrale, unique, et que toutes les disciplines tendent, par leurs chemins différents, vers le but identique d'une suprême expérience : — Connaître, posséder, être le Divin, telle est la seule chose nécessaire, celle qui contient tout le reste... Et tout ce que la Volonté divine choisira ensuite pour nous, tout moyen, toute forme utile d'expression, s'y ajoutera par surcroît... »

(*La Synthèse des Yoga*, revue *Arya*, Pondichéry, n° 5, 15 décembre 1914.)

Ainsi est dégagée, par le maître-métaphysicien de l'Inde d'aujourd'hui, la signification intellectuelle de la personnalité de Ramakrishna.

1. La mère Europe et sa couvée des Amériques.

2. Notre second volume comprendra deux parties : *la Vie de Vivekananda*, et l'exposé philosophique de la doctrine : « *l'Evangile Universel* » de Ramakrishna et de Vivekananda. J'y joindrai une esquisse

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

l'œuvre millénaire des sages Indiens... Le sage pour l'âge présent, celui dont l'enseignement a le plus de bienfaits pour cette heure du monde... Si jamais j'ai dit aux hommes une parole de vérité, cette parole est sienne, elle est à lui tout entière. Seules mes erreurs sont miennes... »

Ainsi s'humiliait, aux pieds du simple Ramakrishna, le plus intellectuel, le plus impérieux, le plus justement fier, des grands esprits religieux de l'Inde contemporaine. Celui qui fut le saint Paul du Messie du Bengale. Celui qui fonda l'Église et la doctrine. Celui qui parcourut le monde et qui fut l'aqueduc — pareil à ceux dont les arches rouges chevauchent la Campagne romaine — par où le flot de l'esprit s'est répandu, de l'Inde dans les Europes [1], et des Europes dans l'Inde, rejoignant la raison scientifique à la foi Védantique et le passé à l'avenir.

C'est ce Périple de l'âme que je vais retracer dans un volume suivant [2]. J'ai mené, dans celui-ci, l'esprit

---

jours au même résultat central : la possession et la manifestation du divin par le suprême pouvoir de l'Amour par le jeu spontané de la Connaissance intuitive, par la floraison de facultés innées en de profondes et multiples expériences spirituelles. Un tel exemple ne peut être généralisé. L'emploi successif des méthodes du yoga avait, dans un tel cas, pour objet spécial et momentané, de mettre en lumière, par la décisive expérience d'une âme maîtresse, cette vérité si nécessaire aujourd'hui et vers laquelle s'efforce avec tant de peine un monde si longtemps divisé par tant de doctrines contraires, de sectes hostiles : — à savoir que toutes les croyances, toutes les doctrines ne sont que des formes diverses, des fragments épars d'une Vérité intégrale, unique, et que toutes les disciplines tendent, par leurs chemins différents, vers le but identique d'une suprême expérience : — Connaître, posséder, être le Divin, telle est la seule chose nécessaire, celle qui contient tout le reste... Et tout ce que la Volonté divine choisira ensuite pour nous, tout moyen, toute forme utile d'expression, s'y ajoutera par surcroît... »

(*La Synthèse des Yoga*, revue *Arya*, Pondichéry, n° 5, 15 décembre 1914.)

Ainsi est dégagée, par le maître-métaphysicien de l'Inde d'aujourd'hui, la signification intellectuelle de la personnalité de Ramakrishna.

1. La mère Europe et sa couvée des Amériques.

2. Notre second volume comprendra deux parties : *la Vie de Vivekananda*, et l'exposé philosophique de la doctrine : « *l'Evangile Universel* » de Ramakrishna et de Vivekananda. J'y joindrai une esquisse

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

d'Occident aux lointaines contrées du mythe religieux, dont l'arbre-Briarée, le banian géant, que chez nous on s'est trop habitué à croire mort et desséché, continue de pousser ses immenses rameaux. Je le ramènerai maintenant, par des chemins imprévus, à son logis où trône la raison moderne. Et nous découvrirons, quand nous serons arrivés, que, de l'un à l'autre monde, le détroit des siècles qui les sépare n'est, pour le « sans-fil » du libre regard, que l'épaisseur d'un cheveu et l'espace d'un instant.

---

de la mystique comparée de l'Inde et de l'Occident, et un bref tableau du Réveil de l'Inde, depuis la mort de Vivekananda jusqu'à l'avènement de Gandhi.

FIN DE LA VIE DE RAMAKRISHNA

Noël 1928.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

NOTE I

LA PHYSIOLOGIE DE L'ASCÈSE INDIENNE [1]

L'expérience mystique n'est pas, dans l'Inde, comme elle paraît (à tort) [2] l'être dans l'Europe religieuse, une fortune (ou infortune, diraient les « mécréants, ») individuelle. Les chemins de la Réalisation divine ont été

1. Voir page 59.

2. En fait, elle est aussi, dans l'Occident religieux, et spécialement catholique, une grande science, construite sur les riches expériences des siècles, par des races d'esprit douées d'un véritable génie de l'auto-analyse psychologique. Mais la science laïque est loin d'en avoir tiré profit. Je renvoie le lecteur pressé aux volumes de Henri Brémond sur *la Conquête mystique (Histoire littéraire du sentiment religieux en France)*, et tout particulièrement au tome VI de cette Histoire, première partie, chapitre V : *La vie intense des mystiques.* — Généralement le côté physiologique de l'extase y est relégué dans l'ombre, et sur un plan inférieur (bien qu'on aperçoive nettement dans certaines descriptions de l'esprit le rythme respiratoire). Mais, en revanche, l'analyse intellectuelle dépasse, de beaucoup, en finesse et en complexité, les observations d'Orient.

Il est remarquable que notre grande Mystique française, participant aux caractères intellectualistes de notre culture, répugne à faire non seulement aux sens, mais au sentiment, leur place obligée dans l'union divine. Elle les laisse au seuil. Notre Sainte Thérèse française du XVII[e] siècle, Marie de l'Incarnation, ne cesse d'y insister : « ... *sans aucun sentiment...* », « ... *au-dessus de tout sentiment...* » « ... *Rien de ce qui tombe sous les sens n'approche de cette divine opération, mais il faut nous exprimer selon notre façon grossière de parler, puisque nous sommes composés de matière...* » — « *Mon Dieu !* s'écrie Marguerite Romanet, *séparez-moi du sang et de la chair avant de vous parler !* »

Il n'en est pas de même chez le mystique de l'Inde. Si profond que puisse être son pouvoir d'abstraction, son intellectualisme est ancré bien plus audacieusement et naïvement dans la chair. Toutefois, nous remarquerons plus loin, dans la suite même de notre exposé, les précautions que prend Vivekananda contre l'émotivité dans l'extase.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

patiemment, minutieusement reconnus, battus et repérés, au cours des siècles, sur la carte de l'esprit. Pour arriver au but, chacun n'a qu'à suivre la carte routière. Elle comporte une connaissance aiguë — bien qu'exprimée en des termes étranges — de l'organisme humain. M. Paul Masson-Oursel a consacré à ces *Doctrines indiennes de physiologie mystique* une étude documentée, dans le *Journal de psychologie* de 1922.

Les *yogas* les plus intellectualistes impliquent une physiologie pneumatique, une « gymnastique respiratoire assidue ». La littérature Tantrique, mieux connue en Europe depuis les publications de Sir John Woodroffe (A. Avalon), enseigne le dépouillement pogressif du corps, par l'utilisation de ses énergies, et la *fuite* en Dieu, en traversant les six étapes, les six *çakras* (cercles) ou centres nerveux, qui se situent à des échelons superposés de la moelle épinière : — l'*adhara*, à la terminaison des vertèbres lombaires, près du plexus sacral, au-dessous des organes génitaux ; — le *svadhisthâna*, au niveau et immédiatement au-dessus de ces organes ; — le *manipûra*, au niveau du nombril ; — l'*anahata*, au niveau du cœur ; — le *viçuddha*, au nœud de la gorge ; — l'*ajna* (l'œil de Çiva), entre les sourcils. (Déjà, cette description physiologique se trouve dans la *Hamsa Upanishad*.) — Au-dessus, enfin, la porte de Dieu, la *fente du Brahman*, qui s'ouvre près de la septième et ultime étape : le *sahsrara*, le « *lotus à mille pétales* », dans les hémisphères cérébraux.

La montée qui s'accomplit, d'un degré à l'autre, est le fait de la force psychique, qui, sous le nom de *Koundalini*, sommeille en bas, triangulaire et enroulée sur elle-même comme un serpent. Le serpent s'éveille, se détend, se déroule, se dresse, et, par l'étroit canal, se glisse jusqu'au haut.

Toute cette physiologie de l'ascension mystique se trouve exactement décrite, d'après leurs expériences personnelles qui confirment l'expérience collective de l'Inde millénaire, dans les Entretiens de Ramakrishna

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

et dans les écrits de Vivekananda — (en particulier, dans son *Rajayoga*) — où, très au courant de la science d'Occident, le maître indien tâche de montrer la correspondance entre la terminologie indienne et celle d'Europe.

D'après Vivekananda, qui conserve l'antique interprétation « pneumatique » du monde, le fluide vital est le *Prana* (πνεῦμα). De là sort la pensée, à trois étages : *a.* le conscient ; — *b.* le subconscient ; — *c.* le supraconscient, l'au-delà de la raison. — Le *rajayoga* est la science du contrôle de la force vitale *(Prana)*, afin de diriger son ascension. L'homme qui médite concentre le *prana*. Mais tout déséquilibre du *prana* cause nos souffrances.

Aussi, un enseignement de la respiration s'impose : et le *gourou* (maître) y préside. Les conseils de contrôle et d'exercice, que donne Vivekananda, seraient, en toute occasion, excellents :

Tenir très droits la tête, le cou et la poitrine. Ne pas être assis de travers, éviter toute pose qui puisse gêner la moelle. Apprendre à respirer rythmiquement, d'une façon mesurée, par chacune des narines, alternativement, en concentrant l'esprit sur le courant nerveux, sur le centre. Adjoindre quelques paroles au rythme respiratoire, pour mieux le scander, marquer et diriger. Que tout le corps devienne rythmique ! On apprend ainsi la vraie maîtrise et le vrai repos, le calme du visage et de la voix.

Par le moyen de la respiration rythmique, tout se coordonne peu à peu dans l'organisme. Toutes les molécules du corps prennent la même direction. Le corps entier devient une batterie formidable de volonté, qui s'est muée en courant nerveux. (Vivekananda assimile cette énergie à un courant électrique.) La *Koundalini Çakti* (l'essence de la force spirituelle) — *la Mère* en personne, aux yeux de Vivekananda, — enroulée sur elle-même au fond de chaque être, est éveillée par les mouvements respiratoires réguliers ; le *souchouma* (la porte, habituellement fermée) s'ouvre ; et le grand Serpent opère son ascension.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Il est à remarquer que, dans cette concentration de l'esprit, le maître indien recommande expressément d'étouffer toute émotivité : il regarde le recours à celle-ci comme dangereux et ne donnant jamais un résultat durable : la force qui retombe se corrompt et dévie en poussée érotique. Vivekananda veille toujours, avec un souci sévère, au danger permanent de déchaîner, par des exercices imprudents, les démons des sens ; et il proscrit certains *kirtans* (danses et chants), qui éveillent la force vitale, au prix d'une émotivité malsaine [1].

Voici donc l'écluse ouverte au grand courant qui s'accumule en tout homme, mais peu d'hommes savent le maniement des vannes. Le flot de l'énergie commence à monter...

Le centre nerveux à la base de l'épine dorsale, près du sacrum, est le plus important. Il est le siège de la substance génératrice et des énergies sexuelles ; les *yogins* le symbolisent en un triangle, contenant le serpent enroulé. Il s'agit de convertir les énergies sexuelles en énergies cérébrales, ou *ojas*. Toute bonne pensée, toute prière, y contribue. Ce n'est que chez les êtres humains que peut être effectué cet emmagasinement des *ojas*. Celui chez qui toute la force animale serait transformée en *ojas* serait Dieu. Nul homme, nulle femme, ne peut être réellement spirituel, avant que l'énergie sexuelle, qui est la puissance la plus haute possédée par l'homme, soit convertie en *ojas*. Car nulle force ne peut être créée, elle ne peut qu'être transmuée et dirigée. Aussi, la chasteté est-elle le fondement de toute moralité profonde comme de toute vraie

1. On trouvera dans mon analyse du *Ra ayoga*, au second volume, les précieuses indications que Vivekananda donne pour arriver à se rendre maître de l'esprit déréglé — « *ce singe fou* » — et l'on verra qu'elles concordent avec la plus récente psychothérapeutique européenne (système Coué, Baudouin, etc.). L'Inde a su, depuis très longtemps, que l'imprudente tension de la volonté pour atteindre au but risque d'empêcher d'y atteindre, en provoquant une réaction du subconscient. C'est le subconscient qu'il faut gagner, en l'enveloppant par de silencieux travaux d'approche.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

religion. Le *Rajayoga* fait un *sine qua non* de la chasteté absolue, en action, en parole et en pensée. Cette loi s'applique à tous, aux gens mariés, comme aux célibataires — à plus forte raison, aux « spirituels ». Si l'on gaspille les forces les plus puissantes de son être, on ne peut devenir « spirituel ». C'est, presque textuellement (je l'ai dit), le mot de Beethoven, se refusant aux avances de celle qu'il eût voulu prendre :

— « *Si j'avais voulu ainsi sacrifier ma force de vie, que serait-il resté pour le noble, le meilleur ?* [1] »

Toute l'histoire des grands voyants de tous les temps est une confirmation de cet instinct et de cette leçon.

Selon les descriptions de Ramakrishna [2], jusqu'à la montée de la *Koundalini* au quatrième centre (le cœur), où commence d'apparaître le rayonnement divin, l'homme qui se concentre peut parler. Quand l'Énergie ascendante est parvenue à la gorge, il ne peut plus ni parler ni entendre parler, que de Dieu. Puis, c'est le silence. Au niveau des sourcils, se produit en *samâdhi* (extase) la vision de l'Ame suprême, le *Paramatman ;* un seul voile ténu sépare de l'Être absolu ; on croit que l'on s'est fondu en Lui, mais on ne l'est pas ; on peut encore redescendre jusqu'au quatrième degré — pas au-dessous. Il faut, en général, vingt et un jours, pour atteindre de là au septième plan, où l'on entend le « *OM* », le Son total, qui embrasse l'immense symphonie de l'univers. Tout est fini. C'est le *Nirvikalpasamâdhi*, d'où seul un miracle peut faire revenir.

Il va de soi que cette terrible montée congestive doit

---

1. Entretiens avec Schindler, 1823.
Dans ce qui précède, je m'inspire, en même temps que du *Rajayoga* de Vivekananda, de notes prises à une de ses leçons et reproduites dans la revue *Praduddha Bharata*, mai 1928.

2. Ramakrishna distingue aussi, curieusement, cinq sortes de mouvement ascensionnel : 1° celui des fourmis qui courent ; 2° celui des grenouilles qui sautent : 3° le serpent qui se déroule ; 4° l'oiseau qui voltige, tantôt en haut, tantôt en bas ; 5° le singe, qui s'élance par grands bonds d'un arbre à l'autre.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

avoir une issue fatale, si elle va jusqu'au bout — et qu'à quelque degré qu'on l'arrête, son exercice n'est jamais sans dangers. Ramakrishna parle du picotement du sang qui, dès le début, se produit, des pieds à la tête. Il voit des mouches de feu, des brumes lumineuses, du métal fondu. La poitrine devient rouge et garde une teinte brique et dorée. Tout le corps est brûlé. Au temps de ses extases passionnées pour Krishna, Ramakrishna a des gouttes minuscules de sang, qui lui suintent de la peau. Pendant une autre période, après les pratiques *tantrikas*, son teint s'est transformé, est devenu doré ; l'amulette d'or sur sa poitrine ne s'en distingue plus ; le corps paraît émettre un rayonnement. Au sortir de ces états extatiques, ses yeux sont rouges, « *comme piqués par des fourmis* ». Un soir, son palais irrité saigne d'un sang noir, qui se coagule ; un *sadhu*, qui le voit, lui dit que cette hémorragie l'a sauvé d'un transport au cerveau. — Vivekananda aussi, après une méditation passionnée, a un caillot de sang dans l'œil. Nombre de ces extatiques meurent d'hémorragie cérébrale. Et il semble probable que le cancer de la gorge, dont est mort Ramakrishna, a été provoqué par l'irritation perpétuelle de la muqueuse en ces extases.

Aussi, Ramakrishna et Vivekananda, qui connaissent parfaitement tous ces risques, n'ont garde d'y engager les disciples. Ramakrishna commence toujours par examiner la solidité de leur constitution, et particulièrement la poitrine et les muqueuses de la bouche et de la gorge. Si l'examen n'est pas satisfaisant, de tels exercices leur sont interdits ; et toujours le maître les contrôle et les modère. Il ne permet à aucun l'essai de la montée suprême. Le seul Vivekananda en recevra, après des années de supplication, le don exceptionnel, à la veille de la mort du maître, qui lui transmet tous ses pouvoirs. Et nul ne s'exprimera plus violemment que Vivekananda contre l'emploi incontrôlé de l'extase. Nul ne mettra plus brutalement en garde les jeunes disciples contre le détraquement d'esprit et même la dépravation morale, que risquent

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

d'amener ces moyens. En général, les deux maîtres déconseillent les pratiques physiologiques qui sont longues et hasardeuses ; on n'a pas de temps à perdre à ces acrobaties *yoghistes*, la vie est brève, et l'on peut arriver au but par les chemins les plus simples : les sentiments naturels. Nous avons entendu Ramakrishna déclarer : — « *Ces pratiques ne sont plus pour notre temps... Elles n'ont d'autre but que la concentration de l'esprit ; et celle-ci vient aisément à qui médite avec piété.* » — Ainsi, pour les maîtres chrétiens, « *l'oraison pure et la mystique ne sont qu'une même chose* », selon le mot de François de Sales.

Et le viril Vivekananda dira à un jeune Bengalais, qui s'épuisait en recherches de concentration spirituelle :

— « *Mon enfant, si vous m'en croyez, vous commencerez par ouvrir la porte de votre chambre, et vous regarderez autour de vous, au lieu de fermer les yeux... Si vous voulez la paix de l'esprit, servez les autres ! Voilà mon mot.* »

Ou, plus énergiquement :

— « *Si vous voulez trouver Dieu, servez l'homme !* »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

NOTE II

LES SEPT VALLÉES DE LA MÉDITATION[1]

« ...Je priai des jours, des semaines, des mois... A la fin, mon esprit s'élança par-dessus la berge de ce monde dans les eaux de *la première des Sept Vallées*. Une lumière inconnue, comme un autre soleil, brillait sur tout ce que j'apercevais. Toutes les choses de la terre sur lesquelles je portais mes regards étaient revêtues de Beauté. Partout où je jetais les yeux, Beauté et Spiritualité bondissaient hors de la matière, comme des tigres de leurs tanières. La vue de tant de merveilles me remplit d'appétits formidables. — « Possède ! Possède ! » me criaient-ils... Je fus saisi du désir violent de goûter, de palper toute la beauté qui était autour de moi... A ce moment, un autre cri s'éleva en moi : « Prends garde ! Prends garde à la sinistre tentation de cette Vallée !... »

« J'avivai ma méditation. Je priai ardemment, pour être libéré du piège de cette Vallée. Au bout de quelques mois, le monde des sens ne me tenta plus. Lentement, la

---

1. D. G. Mukerji : *The Face of Silence*, p. 153 et suivantes. — C'est Ramakrishna qui parle.

Voir p. 68, note 2, et p. 313-314 de mon livre, les remarques concernant ce récit et l'œuvre de Mukerji. — Le récit est d'un grand artiste au fort tempérament ; mais il me paraît très peu probable qu'il soit de Ramakrishna. Pour qui est devenu familier avec cette âme, certains des sentiments exprimés ne peuvent y avoir trouvé place. Je doute que le « *Reine Thor* » ait jamais séjourné dans *la Troisième Vallée* (la seule idée en est choquante) ; et s'il a joui, plus que quiconque, de la beauté du monde qui dore de ses rayons *la Seconde Vallée*, il n'y a certes point rencontré la tentation charnelle.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

première Vallée tomba de ma conscience, comme la carcasse de la proie tombe des serres de l'aigle...

« J'entrai dans *la Seconde Vallée*. Là, je n'étais plus agrippé, jusqu'à l'obsession, par la beauté matérielle de ce que je voyais. La lumière qui enveloppait le monde maintenant était plus raffinée, subtile et apaisante. Je m'y sentais heureux. Des fragments de belles formes, de belles nuances, de beaux sons, me poursuivaient doucement. Je conçus le projet de relâcher ma méditation et de demeurer là. Mais, alors, je fus tenté de créer de la Vie... Le Sexe... Dans la sublime lueur de cette Seconde Vallée, il porte l'apparence de la béatitude et de la puissance. Mais l'âme doit résister à cette tentation. Ma conscience s'appliqua à repousser l'assaut de cette beauté... Le feu de l'Illumination brûlait à peine, d'abord. Peu à peu, il prit plus d'éclat. En quelques jours, ce furent comme des glaives de lumière. Et ces flammes dévorantes consumèrent la Seconde Vallée...

« Ainsi, j'atteignis la troisième étape. Dans cette *Troisième Vallée*, le sentiment de puissance que je venais d'éprouver dans la seconde fut centuplé. Il me semblait que j'aurais pu prendre le soleil entre les paumes de mes mains et le broyer en une poignée de cendres brûlantes. Il faut résister à cette tentation ; elle n'est qu'une épreuve du caractère. Nulle tentation n'est plus vile que ce sentiment de puissance... Je soufflai sur le feu de ma méditation... Comme les mâchoires d'une vipère, cette obsession me tenait. Mais mon âme ne voulait pas y succomber. Je m'élevai plus haut, plus haut, sur les ailes de la méditation... Et le serpent ouvrit la gueule et se détacha de mon flanc.

« Alors, tel un éléphant renversant une barrière, je me ruai dans *la Quatrième Vallée : — la Lumière du cœur de Dieu*... Comme si mon âme était une torche allumée à sa flamme, la lumière ruisselait d'elle sur toutes choses. Les pierres et les étoiles chantaient, avec la même ardeur, le cantique de l'Ineffable. Dans cette Quatrième Vallée,

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

je me sentais à peu près à l'abri de la tentation. Pourtant, je m'observai soigneusement. Je décidai de ne pas m'y attarder... Suivit une longue période de jeûnes, de prière et de méditation...

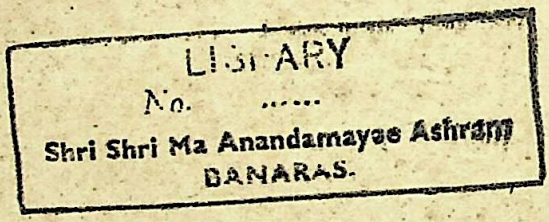
« Je n'eus pas longtemps à attendre. La lumière de mon cœur s'étendit. Elle projeta, en un vaste cercle, comme un réseau de soleil... Et voici que j'avais atteint *la Vallée de l'Expression !* Mes sentiments et mes pensées, chaque cellule de mon être, chacune de ses pulsations, étaient illuminés. Par mon gosier se déversaient des paroles d'émerveillement et de bénédiction. Je ne cessais de louer le Seigneur. Et si quelqu'un parlait de plaisir et de possession, ses paroles me frappaient comme des verges. C'en fut au point qu'un de mes parents venant me consulter pour affaires de famille, je me sauvai et me cachai dans le bosquet du *Panchavati.* Les amis qui cherchaient à me saisir me paraissaient comme un puits, où j'étais tiré par les pieds. Je suffoquais, au fond du trou sombre... Je ne pouvais trouver la paix qu'en les quittant. Bref, cette Vallée n'est pas pleine de tolérance et d'amour pour tous. On doit la dépasser.

« ...Je me lançai dans des méditations plus ardues... J'étais comme un tigre prêt à bondir, dans mes prières... Soudain, je perçus une forme devant moi. Je m'élançai... D'un saut, j'étais dans *la Sixième Vallée,* celle de *Turiya.* Là, j'étais tout près du Bien-Aimé. Je pouvais le voir et l'entendre dans la chambre à côté. Seule une mince paroi transparente séparait l'âme du Soi... Enfin, je savais que j'étais entré dans la Maison de l'Unité...

« De la Sixième Vallée, il n'est pas difficile de passer dans *la Septième.* Là, nulle parole n'a accès, ni le babillage de la pensée humaine. Seule, l'âme vêtue de Silence peut lever le voile qui Le sépare — Lui ! — de l'embrassement... »

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS



CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

NOTE III

SARADADEVI ET LES BRIGANDS[1]

« ...Saradadevi devait souvent, pour rejoindre son mari, traverser à pied la plaine qui s'étend entre Kamarpukur et Dakshineswar, qu'infestaient alors de nombreux brigands, adorateurs de Kâlî...

« Un jour, elle revenait à Dakshineswar, en compagnie de plusieurs autres. Elle se trouva si fatiguée qu'à la tombée de la nuit elle ne put suivre la petite troupe, qui la laissa en arrière. Bientôt, elle les perdit de vue et resta seule en pleine nuit, à l'entrée de la plaine dangereuse. A ce moment, elle aperçut un homme basané, grand et fort, qui s'approchait, un gourdin sur l'épaule ; une autre personne le suivait. Elle vit qu'elle ne pouvait échapper, et resta immobile. L'homme vint et lui dit, d'une voix rude :

— « Que faites-vous là, à cette heure ? »

« Elle répondit :

— « Père, mes compagnons m'ont laissée en arrière, et je me suis égarée. Voulez-vous avoir la bonté de me conduire vers eux ? Votre « gendre » habite dans le temple de Kâlî, à Dakshineswar. Je vais le retrouver. Si vous m'escortez jusque là, il vous accueillera avec un grand respect. »

« A cet instant, l'autre personne arriva. Saradadevi

1. Voir page 101. Je résume le récit.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

reconnut avec soulagement que c'était la femme de cet homme. Elle lui prit la main et lui dit :

— « Mère, je suis votre fille Sarada. Je suis perdue ici, toute seule. Mes compagnons m'ont laissée. Heureusement que vous êtes venus, père et vous ! Autrement, je ne sais pas ce que j'aurais fait ».

« Ces façons naïves, cette foi absolue, ces douces paroles touchèrent le cœur de l'homme et de la femme. Ils étaient de la plus basse caste ; mais ils oublièrent tout et traitèrent Sarada comme leur fille. Elle était fatiguée : ils ne voulurent pas qu'elle continuât son chemin ; ils la firent coucher dans une boutique du village voisin. La femme étendit ses propres vêtements, pour lui en faire un lit. L'homme lui apporta du riz soufflé, qu'il avait pris dans la boutique. Ils veillèrent sur elle, comme des parents, toute la nuit ; et le lendemain, ils l'escortèrent jusqu'à Tarakeswar, où ils la prièrent de se reposer. La femme dit au mari :

— « Ma fille a eu peu à manger hier. Va prendre au marché des légumes et du poisson ! Il faut que je la nourrisse bien, aujourd'hui ».

« Tandis que l'homme était en course, les compagnons de Sarada survinrent. Ils étaient à sa recherche. Elle leur présenta ses parents *Bagdi* [1], et dit :

— « Je ne sais pas ce que j'aurais fait, s'ils n'étaient pas venus me procurer un abri ».

« ...Quand nous nous séparâmes, raconte-t-elle, cette seule nuit nous avait rendus si chers l'un à l'autre que je pleurai de chagrin, en leur disant adieu. Je leur fis promettre de venir me voir, à Dakshineswar. Ils nous suivirent, quelque temps. La femme cueillit quelques pois verts, au bord du chemin, et, les attachant dans un pan de mon *sari*, me dit :

— « Mère Sarada, ce soir, en prenant votre riz soufflé, mangez ceci, avec ! »

---

1. Caste inférieure.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

« ...Ils vinrent plusieurs fois me voir, à Dakshineswar, et m'apportèrent divers présents. « Il »[1] se conduisit envers eux, comme un gendre, et les traita avec grande affection et respect... Mais bien que mon père *Decoït*[2] fût si bon et si simple, je le soupçonne fort d'avoir pris part plus d'une fois à quelque brigandage... »

(The Modern Review, juin 1927:)

---

1. « *Il* », c'est-à-dire « mon mari ». Il est interdit à une femme hindoue orthodoxe de prononcer ce nom.
2. C'est le nom de ces brigand

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

BIBLIOGRAPHIE

I. — La source principale pour l'histoire de Ramakrishna est la grande Biographie, compilée d'après les récits de ses disciples et publiée par le *Swami Madhavananda :* LIFE OF SRI RAMAKRISHNA, *compiled from various authentic sources,* — 1 vol. de 765 pages, — aux éditions de l'*Advaïta Ashram* (foyer intellectuel de l'ordre), Mayavati, Almora, Himalayas, 1925. *(Himalayan Series,* n° XLVII.)

Elle est précédée d'une courte *Introduction de* GANDHI, que je crois intéressant de reproduire :

« *L'histoire de la vie de Ramakrishna Paramahamsa est celle de la religion mise en pratique. Sa vie nous permet de voir Dieu face à face. Nul ne peut lire cette histoire, sans se convaincre que Dieu seul est réel, et que tout le reste est illusion. Ramakrishna était une incarnation vivante de* Godliness [1]. *Ses paroles ne sont pas celles d'un homme seulement savant : elles sont des pages tirées du Livre de Vie ; elles sont les révélations de ses propres expériences. Elles laissent par conséquent sur le lecteur une impression à laquelle il ne peut résister. Dans cet âge de scepticisme, Ramakrishna offre un exemple de foi éclatante et vivante, qui apporte le réconfort à des milliers d'hommes et de femmes qui autrement seraient restés sans lumière spirituelle. La vie de Ramakrishna a été une* « *leçon de choses* » *en* Ahimsâ *(Non-Violence). Son amour ne connaissait point de limites géographiques ou autres.*

1. Ce mot veut dire : *vertu, sainteté ;* mais, par sa racine : *God (Dieu)* il renferme une essence plus profonde.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

Puisse son divin amour être un inspirateur pour tous ceux qui liront ces pages ! »

M. K. GANDHI.

Sabarmati,
Margsheersh, Krishna I.
Vikram Samvat 1981.

Ainsi que l'établit une note éditoriale, cet ouvrage s'appuie sur les travaux de *Swami Saradananda*, disciple direct du maître et secrétaire de la *Ramakrishna Mission* pendant plus d'un quart de siècle ; — sur ceux de *Ramchandra Dutt*, — de *Akshay Kumar Sen*, tous deux aussi, disciples de Ramakrishna ; — sur les souvenirs recueillis par *Priyanath Sinha* (alias, *Gurudas Varman)*, disciple de Vivekananda ; — sur les Entretiens du maître, notés par *Mahendra Nath Gupta*.

Cette compilation est précieuse par le soin religieux qu'on a pris d'y recueillir littéralement tous les documents de première main qui étaient dispersés. Mais son inconvénient est qu'elle les présente sans ordre et sans critique. Et le manque (jusqu'à cette date) d'un index alphabétique rend les recherches plus difficiles.

II. — Très supérieur en valeur d'ordre et de raison est l'ouvrage de *Swami Saradananda*, qui d'ailleurs utilise le précédent. Il est écrit en bengali, cinq volumes, qui ne constituent pas une histoire suivie et complète de la vie. Le récit, malheureusement interrompu par la mort de Saradananda, en 1927, s'arrête aux jours où Ramakrishna, malade, fut transporté aux jardins de Cossipore, et ne raconte pas les derniers mois. L'œuvre est aussi incomplète sur les disciples de Ramakrishna, à l'exception de quelques-uns, et particulièrement de Vivekananda.

Le titre général de la série en bengali est :
Sri Ramakrishna — lilâ — prasanga (Discours sur la *lilâ* (le Jeu) de Ramakrishna).

Voici les titres des cinq volumes en bengali :

1 et 2. — *Gurubhâva* (Sri Ramakrishna comme *guru*, ou maître).

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

3. *Vâlya jivan* (La jeunesse de R. K.).
4. *Sâdhakabhâva* (R. K. comme *Sâdhaka)*.
5. *Divya-bhâva* (Sri R. K, dans ses modes divins).

Deux volumes seulement ont paru en anglais : le premier, écrit directement par Saradananda ; le second, traduit du bengali original.

Un certain nombre des autres chapitres de l'ouvrage bengali ont été publiés dans la revue de la *Ramakrishna Mission* : *Prabuddha Bharata* — (notamment, les relations de Ramakrishna avec Vivekananda) — et dans les magazines anglais.

Saradananda avait entrepris cette œuvre, sous la forme d'un exposé des aspects variés de cette vie, sans en présenter une narration suivie. Les deux premiers volumes en bengali ont été écrits d'après ce plan. Ensuite, Saradananda en vint à l'idée d'une biographie. Le troisième volume est consacré à la jeunesse, le quatrième aux années où Ramakrishna pratiqua sa *Sâdhana ;* il nous mène jusqu'à la fin de cet exercice et aux premières relations avec le *Brahmosamaj*, où le rôle de Ramakrishna, comme éducateur (mais non encore comme manifestation religieuse), est remis en lumière. Le cinquième volume décrit le maître au milieu de ses disciples et raconte les débuts de la maladie. Arrivé à ce point de son travail, Saradananda vit mourir *la Sainte Mère* (la femme de Ramakrishna), puis Swami Brahmananda, qui avait été, avec Vivekananda, le disciple préféré et le premier abbé de l'ordre. Il en fut si abattu qu'il abandonna son œuvre écrite et se consacra tout entier à la méditation.

Si incomplet que reste l'ouvrage, il est capital sur le sujet. Saradananda fait autorité, à la fois comme philosophe et comme historien. Ses livres sont riches en aperçus métaphysiques, qui permettent de situer exactement l'apparition spirituelle de Ramakrishna dans l'ample déroulement de la pensée hindoue.

Si l'on relève quelques variantes entre l'ouvrage en bengali de Saradananda et la *Vie de Ramakrishna* (nº 1), qui est le travail collectif de la *Ramakrishna Mission*, c'est à celle-ci qu'il faut donner la préférence — d'après le

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

témoignage que j'ai reçu de Swami Ashokananda — car elle a été établie, avec l'aide de Saradananda, et postérieurement à son propre ouvrage.

III. — *Gospel of Sri Ramakrishna (according to M. a Son of the Lord and disciple) — or The Ideal Man for India and for the World* — deux volumes, Madras, published by the *Ramakrishna Math*, 1897 — précédé de deux lettres approbatives de *Vivekananda* — 2e édition, 1911. Editions nouvelles en 1922, 1924 [1].

Cet *Evangile de Ramakrishna*, mis à profit également par la grande Biographie nº 1, est la notation fidèle, par *M. (Mahendra Nath Gupta*, directeur d'un établissement d'éducation à Calcutta), des Entretiens avec le maître, qu'il a lui-même eus et entendus, depuis l'été 1882, soit pendant quatre années. Ils ont une exactitude presque sténographique. Un bon index alphabétique permet de se retrouver dans la diversité des sujets traités, au hasard des jours.

IV. — *The Life of the Swami Vivekananda, by his eastern and western disciples*, — the Advaita Ashrama, Himalayas, — the semi-centenary birthday memorial edition, in three volumes [2] — published by the *Swami Virajananda* from the Prabuddha Bharata Office, Advaita Ashrama, Mayavati, Almora, Himalayas — 1er et 2e volumes, 1914 ; 3e volume, 1915 ; 4e volume, 1918.

Cette grande vie du principal disciple de Ramakrishna, du Saint Paul de l'ordre, n'est pas seulement d'un intérêt capital pour sa propre histoire, mais pour celle de son maître, puisqu'elle enregistre ses souvenirs directs.

Il est utile de consulter aussi les *Œuvres complètes de Vivekananda*, en 7 volumes (3e édition, 1923). Il y parle souvent de son maître, avec une pieuse reconnais-

1. A mon grand regret, les deux volumes de l'*Evangile* que j'ai pu me procurer appartiennent à deux éditions, différentes : le premier volume, à la 4e édition de 1924 ; le second volume, à la 3e de 1922. Mais il est à présumer qu'en ce court intervalle la disposition typographique a peu varié.

2. En réalité, la publication eut quatre, et non trois volumes.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

sance. Il lui a consacré, notamment, une conférence célèbre, faite à New-York, et publiée, sous le titre : *My Master*, dans le volume IV des *Œuvres complètes*.

V. — *Sri Ramakrishna's Teachings* (Les Enseignements de Ramakrishna), deux petits volumes, 1916 et 1920, Advaita Ashrama, Mayavati.

C'est un recueil de pensées, puisées dans les divers Entretiens du maître, notamment dans l'*Evangile de R. K.*, et rangées selon un ordre méthodique. Il a surtout une valeur de petit manuel pratique. Il a paru, par fragments, dans la revue de l'ordre : *Prabuddha Bharata*, et dans d'autres revues indiennes, entre 1900 et 1913. Madame E. von Pelet en prépare actuellement une édition allemande.

VI. — *Words of the Master (Selected Precepts of Sri Ramakrishna)*, compiled by Swami BRAMANANDA, 1924, Udbodhan Office, Baghbazar, Calcutta.

Autre petite anthologie, dont l'intérêt principal est dans la personnalité de celui qui l'a réunie.

VII. — MAX MULLER : *Rama Krishna, his Life and Sayings*, Longmans, Green and Co. 1re édit. 1898 ; nouv. édit. 1923.

Max Müller a connu personnellement, en Angleterre, Vivekananda ; et il lui a demandé un récit complet de la vie de son maître. Son petit ouvrage a donc pour base des documents de première main ; et il les utilise, avec son large et lucide esprit critique, où s'allient les exigences scientifiques d'Occident et la généreuse compréhension de toutes les formes de pensée.

VIII. — DHAN GOPAL MUKERJI : *The Face of Silence*, New-York, E. P. Dutton et Co, 1926.

Ce livre, d'une valeur d'art exceptionnelle, est une brillante évocation de la figure du maître, dans l'atmosphère de l'Inde de son temps. Mukerji a consulté tous les principaux documents. Il s'est entretenu aussi avec plusieurs des personnalités éminentes de la *Ramakrishna Mission*, qui avaient connu le maître — notamment avec Swami Turiyananda ; et il a utilisé les *Souvenirs* de Swami Premananda, un des disciples les plus chers

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

à Ramakrishna. — J'ai dit que la *Ramakrishna Mission* ne lui a pas su très bon gré des libertés excessives que sa vive imagination d'artiste a quelquefois prises avec les paroles rapportées et, ce qui me paraît plus grave, avec le caractère même de Ramakrishna Mais, en dépit de ces réserves, je ne saurais oublier que c'est à la lecture de sa belle œuvre que je dois la première connaissance de Ramakrishna et l'élan qui m'a fait entreprendre mon propre ouvrage. Je lui en garde ma reconnaissance. Avec un talent remarquable, Mukerji a su, dans son livre, choisir et mettre en lumière ce qui, dans la personnalité de Ramakrishna, pouvait le mieux exercer un attrait sur l'esprit d'Europe et d'Amérique, sans le choquer. J'ai cru nécessaire de passer outre à ces précautions et de citer toujours les documents, sans me permettre de les « romancer ».

IX. — Il est utile de consulter les revues hindoues de l'ordre de Ramakrishna, qui ont publié et publient souvent des études et souvenirs inédits sur le maître et ses disciples, — principalement la *Prabuddha Bharata* et le *Vedanta Kesari*.

J'ai dit, en commençant, combien j'ai dû aux bons conseils et aux renseignements de la *Ramakrishna Mission*, qui n'a jamais été lasse de me fournir les documents et de répondre à mes questions. Je lui en réitère mes remerciements.

R. R.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

ICONOGRAPHIE

Trois seules images de Ramakrishna semblent authentiques :

1. — Celle publiée dans la grande Biographie en anglais, de l'Advaita Ashram (p. 262). On avait mené Ramakrishna chez un photographe, et on l'engagea dans une conversation spirituelle, au cours de laquelle il plongea dans le *Samâdhi*. La photographie fut prise alors ; et, la voyant, par la suite, Ramakrishna fit la remarque qu'elle représentait un haut état de *yoga*.

2. — Celle publiée dans le vol. IV des *Œuvres complètes de Vivekananda* (p. 150).

3. — Une photographie prise, pendant un *Kirtan* (danses et chants religieux) auquel il participait. Il est au seuil de l'extase. Un disciple s'approche de lui, pour le soutenir.

L'image en couleur, reproduite au frontispice de la grande Biographie en anglais, a été peinte par un artiste autrichien, mais non d'après le modèle vivant. Les disciples la jugent très ressemblante, — à part les colorations qui sont trop vives.

Nous publions dans ce volume le dernier, très beau portrait, qui, comme l'a remarqué fort justement M. Delamain, évoque la figure du Saint Paul de Dürer, avec plus de bonté, — et la rarissime photographie instantanée, encore inédite, qui représente Ramakrishna pendant l'extase du *Kirtan*.

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT AU LECTEUR D'OCCIDENT..... 13

AVERTISSEMENT AU LECTEUR D'ORIENT..... 25

PRÉLUDE. — « *Je commencerai ce récit comme un conte fabuleux...* »..... 29

I. — *L'Evangile de l'Enfance*..... 33

II. — *Kâlî la Mère*..... 41

III. — *Les deux Maîtres de la Connaissance : la nonne Brahmine et Totapuri, « l'homme tout nu »*..... 55

IV. — *L'Identité avec l'Absolu*..... 75

V. — *Le Retour aux hommes*..... 89

VI. — *Les Bâtisseurs de l'Unité : Ram Mohun Roy, Devendranath Tagore, Keshab Chunder Sen, Dayananda*..... 107

VII. — *La Rencontre de Ramakrishna avec les grands Bergers de l'Inde*..... 159

VIII. — *L'Appel aux Disciples*..... 183

IX. — *Le Maître et ses Enfants*..... 197

X. — *Le Disciple aimé : Naren*..... 229

XI. — *Le Dernier Chant*..... 257

XII. — *Le Fleuve rentre dans la mer*..... 267

EPILOGUE : « *L'homme n'était plus. L'esprit alla commencer sa route...* »..... 285

NOTE I : *La Physiologie de l'Ascèse indienne*..... 293

NOTE II : *Les Sept Vallées de la Méditation*..... 301

NOTE III : *Saradadevi et les brigands*..... 305

BIBLIOGRAPHIE..... 309

ICONOGRAPHIE..... 315

Table des Matières..... 317

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi

Digitization by eGangotri and Sarayu Trust. Funding by MoE-IKS

CC0. In Public Domain. Sri Sri Anandamayee Ashram Collection, Varanasi